



Wolastoqiyik Ajemseg

La nation du fleuve majestueux à Jemseg

Volume 1 Témoignages importants et histoire orale

Publié sous la direction de

Karen Perley et Susan Blair

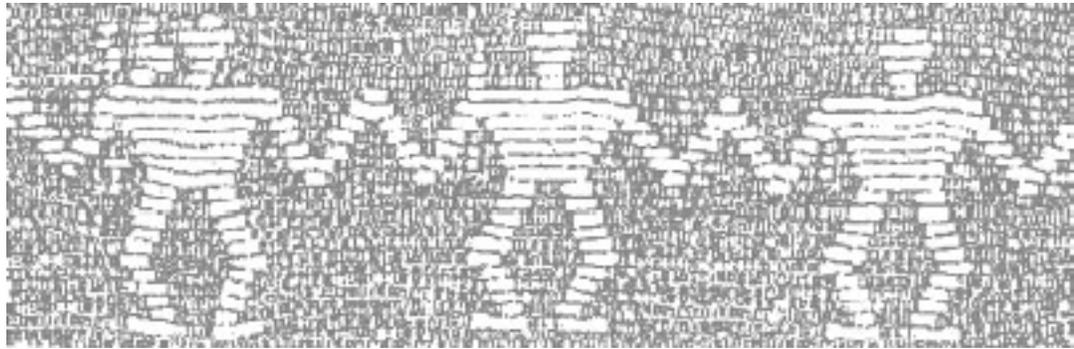
Manuscrits sur l'archéologie du Nouveau-Brunswick 34F



Wolastoqiyik Ajemseg

La nation du fleuve majestueux à Jemseg

**Publié sous la direction de
Karen Perley et Susan Blair**



Volume 1 Témoignages importants et histoire orale

Projet archéologique de Jemseg Crossing

La version finale de ce rapport a été compilée grâce à l'appui financier du
Comité de gestion du projet Grand Lake Meadows.

Archaeological Services
Heritage Branch
Culture and Sport Secretariat

Services d'archéologie
Direction du patrimoine
Secrétariat à la Culture et au Sport

**New
Nouveau**  **Brunswick**

Cette série est préparée afin de faciliter la distribution des manuscrits ayant trait à l'archéologie du Nouveau-Brunswick. Elle a été publiée en nombre limité et sera généralement disponible sur demande spéciale seulement.

© Karen Perley et Susan Blair et province du Nouveau-Brunswick.

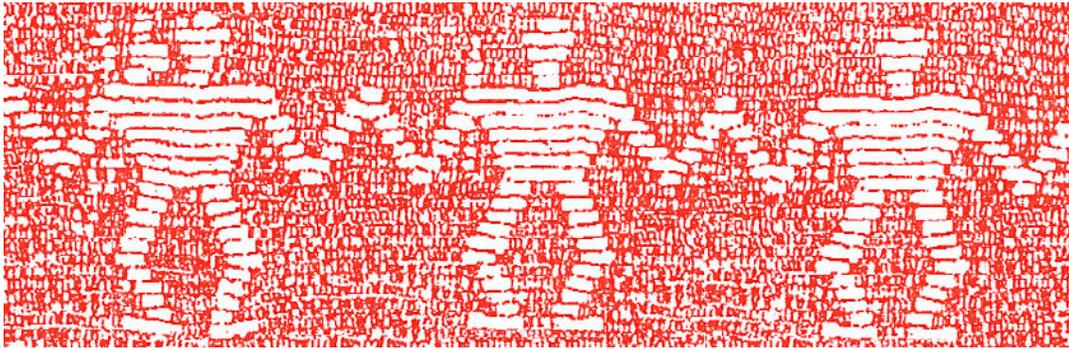
Manuscrits sur l'archéologie du Nouveau-Brunswick 34F, 2003
Rédacteurs: Karen Perley et Susan Blair.

Publiée par
Les Services d'archéologie, Direction du patrimoine
Secrétariat à la Culture et au Sport
C.P. 6000
Fredericton, N.-B.
E3B 5H1, Canada

ISBN 1-55396-146-3

Imprimé au Canada

CNB 2204



Mawlukhotapun – Travailler ensemble Remerciements

Le projet archéologique de Jemseg Crossing est uniquement devenu réalité grâce à l'application du principe « travailler ensemble ». Dans le monde des affaires, cette approche est souvent désignée sous le nom de « travail d'équipe ». Toutefois, le concept d'une « équipe » constitue une simplification de la façon dont le travail a effectivement été réalisé à Jemseg. Les « équipes » sont habituellement de véritables groupes de travail formels, créés dans une perspective de concurrence avec d'autres équipes. Notre façon de « travailler ensemble » était moins formelle. Nous étions unis par le désir de sauvegarder un site important avec tout le respect et le soin possible. Essentiellement, le projet n'a pu avancer que grâce au travail acharné et à la contribution de centaines de personnes. Nous vous remercions tous pour vos efforts, votre courage, votre temps, votre patience et votre intérêt. Ces contributions étaient souvent polyvalentes, et nombreux sont ceux qui nous ont fait profiter librement de leur savoir-faire et de leurs talents cachés d'une façon qu'ils n'avaient même pas prévue lorsqu'ils se sont présentés sur le site. Bien des membres du projet, comme John Keenan et Bazil Nash, ont travaillé sans relâche pour fournir de l'information au sujet du projet à leur collectivité, et ils ont également joué un rôle fondamental dans l'approche de groupe pour résoudre le problème de travail archéologique sur le terrain pendant la période d'hiver.

Le travail sur le terrain a été rendu possible grâce à un groupe de chefs d'équipe de nature archéologique, notamment Colin Varley, Chris Blair, Katherine Patton, Sam Gallagher, Bazil Nash, Pamela Dickinson, John Keenan, Darcy Dignam, Vincent Bourgeois, Joel Calabrese, Jason Jeandron, Michael Saunders, Shianne MacDonald, Phillip Atwin, Paul McEachan, Mike Nicholas et grâce aux membres des équipes travaillant sur le terrain, notamment Viktoria Kramer, Frank Lewey, Jennifer Butler, Barbara Oldford, Clifton Sacobie, Elvis Sacobie, Mike Smith, Nathan Atwin, Donald Paul, Joe Brooks, feu Gerry

Pickles, Philippe McKay, Alexandra Francis-Steward, Ian Steward, Wesley Atwin, Terry Smith, Carol Smith, Fred Masters, Doug Solomon, Ryan Francis, Frank Atwin et Dale Nash. Les équipes de « fin de semaine » nous ont remplacés les samedis et dimanches, et elles se composaient notamment de Patricia Looman, Daniel MacKenzie, Larry Orechia, Starr Perley, Chkwabun Nicholas Sappier, Wade Perley, Lisa Maher, David Wilson, Chris Nason, Melanie Doerig, Sonja Harding, Brad Lamey, Cory Lavender, Randy MacBeth, Amanda White, Shelly Perley, Forest Boudreau, Alphonsus Bourgeois, Jeff Dobson, Jeremy Farris, Brent Francis, Ryan Francis, Jamie Gullison, Hazel Haneveld, Mark Hiscock, Wendy Hogan, Ben Hood, Greg Houston, Gary Jonah, Janice Keenan, Sherry Morin, Mona Nicholas, Mike Niski, Brad Paul, Karri-Lynn Paul, Richard Paul, Scott Paul, Leslie Perley, Marie Perley, Robert Perley, Danny Sabattis, Bert Sacobie, Joseph Sacobie, Paul Tomer, Janet Wainwright et Kathy Weeks.

La conservation, le travail de laboratoire et l'analyse ont été facilités par une équipe dévouée d'analystes, de catalogueurs, de techniciens et un conservateur, notamment Frances Stewart, Alexandra Sumner, Brent Suttie, Valery Monahan, Paula Paul, Ramona Nicholas, Erica Bear, Tanya Bourgeois, Janice Keenan, Bonnie Atwin, Margaret Stennitt, Diane Paul, Wendy Hogan, David Black et Stephen Monckton.

Les problèmes méthodologiques ont été surmontés grâce à beaucoup de travail de remue-méninges réalisé par Tim MacAfee, Bazil Nash, Phil Atwin, Frank Atwin, Dale Nash, Chris Blair, Peter Jardine et Patrick Polchies.

Au fur et à mesure que la composante éducative du projet a évolué sous la direction de Karen Perley, les membres du projet nous ont fait profiter de leurs compétences et de leur intérêt pour transmettre l'information au sujet de notre travail et de la communauté Wolastoqiyik du Nouveau-Brunswick au public et à un grand nombre de jeunes qui sont venus avec des groupes de leur école ou de la collectivité. Voici les membres : Ramona Nicholas, Valery Monahan, Cynthia Adams, Teana Pickles, Shelly Perley, Tim MacAfee, Pamela Dickenson, Chris Blair, Alice Paul et Erica Bear.

Le site a été originellement découvert grâce à la diligence de Colin MacKinnon, qui avait récupéré des artefacts sur la plage dès le début des années 1990 et qui les a signalés aux Services d'archéologie.

Certaines personnes sont venues sur le site pour offrir bénévolement leurs services, c'est-à-dire : Stella Nicholas, Rodney Bear, Tasha Moulton, Doreen Francis, Perry Perley Jr., Mike Moulton, Carl Perley Jr., Storm Perley, Baquahason Sappier et Heather Smith.

La sécurité du site et le transport ont été organisés par un certain nombre de personnes, y compris Daryl Paul de la Première nation d'Oromocto, Joe Paul, Donna Paul, les Gardiens de la paix, dont Tina Nicholas Bernard, Raymond Nicholas et Tina Nicholas Martin, et la GRC, qui a assuré un soutien additionnel pour la réalisation de ces efforts. Des conseils juridiques ont été fournis par Ron Gaffney.

Le projet a été coordonné par une équipe composée de Susan Blair, directrice sur le

terrain, Karen Perley, coordonnatrice de l'éducation, Patrick Polchies, gestionnaire du projet, et Chris Turnbull, directeur des Services d'archéologie. De concert avec Patricia Allen, des Services d'archéologie, ce groupe a assuré la « liaison » entre le gouvernement provincial et les Autochtones. Pat Allen a également joué un rôle de soutien important sur le terrain et au bureau principal des Services d'archéologie. D'autres services d'administration de bureau ont été assurés par Amanda Howlett, Crystall Joscak et Ernest Merasty.

Un projet de cette ampleur bénéficie de la contribution de nombreuses organisations et de nombreux bureaux gouvernementaux, et nous avons reçu beaucoup d'aide de la part du gouvernement provincial du Nouveau-Brunswick, particulièrement de la part de Louise Gillis, Jennifer Pollock, Marsha Hello, Shirley Phillips, Mike Randall, Sharon Pond, Wayne Burley, Denis Lachappelle, Dan Horseman, Mike Phillips, Brian McEwing, Doug Johnson, Bernard Richard (ministre des Affaires intergouvernementales et autochtones), Sheldon Lee (ministre des Transports) et Ann Breault (ministre des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation), de même que de la part de la Maritime Road Development Corporation, particulièrement Bob Burdette et Bob Hodgins.

Les conseils des Premières nations ont grandement contribué à ce projet, notamment Karen Kierstead et Roger Nason (Première nation d'Oromocto) et Daryl Paul (Première nation de Kingsclear), et spécialement ceux qui étaient chefs à ce moment-là, soit le chef Robert Atwin, feu le chef Rufford Sacobie, le chef Edwin Bernard, le chef Patrick Francis, le chef Arthur Bear, le chef John Wallace, le vice-chef Len Tomah, le chef Tom Green et le chef Floyd Bernard. Ce soutien se poursuit avec les chefs actuels dans la nomination des membres au Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, et ces chefs sont les suivants : le chef Jean-Guy Cimon, le chef Stewart Paul, le chef Jeff Tomah, le chef Robert Atwin, le chef Arthur Bear et le chef Roger Atwin.

La participation au premier Comité consultatif des Malécites pour le projet de Jemseg Crossing a exigé beaucoup de temps et de soutien d'un certain nombre de personnes, notamment Irvin Polchies, feu Charlie Paul, David Perley, Karen Perley, Ned Bear, Dick Paul, Robert Bernard, Chris Turnbull, David Keenlyside, Brian McEwing et Mike Phillips.

Bien des personnes ont continué d'offrir leur temps et leur soutien par l'entremise du second Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, notamment Charles (Diamond) Nicholas, Vincent Nicholas, Patty Paul, Mae Perley, Linda Paul, Marjorie Paul, Rocky Paul, Sharon Paul, Tim Nicholas, Phil Atwin, Ned Bear, Robert Bernard, Dianne Pelletier, Barb Nicholas, Amanda Howlett, Karen Perley et Patricia Allen.

De nombreuses personnes se sont présentées elles-mêmes au site ou nous ont fait profiter de leur soutien, de leur intuition et de leur connaissance, notamment Wayne Nicholas, Marlene Shumate, Shirley Bear, Gwen Bear, Darrel Paul, Alice Paul et feu Christina Nash.

Nous tenons également à remercier les Anciens suivants qui ont participé au projet

d'histoire orale : Tina Brooks, Pat Laporte et Josephine Paul (Sitansisk / Première nation de St. Mary's), Richard Polchies Junior (Sitansisk / Première nation de St. Mary's), feu Theresa Sacobie (Pilick / Première nation de Kingsclear), Ronald Paul (Sitansisk / Première nation de St. Mary's), Charles Solomon Sr. (Pilick / Première nation de Kingsclear), Rose Atwin (Pilick / Première nation de Kingsclear), Gina (Jeanna) Polchies (Première nation de Woodstock), Bob Nash (Gagetown), Noel Francis Junior avec Kathleen Francis (Première nation Malécites de Madawaska), Elizabeth Paul (Welmooktuk / Première nation d'Oromocto), Charlie Bear (Neqotkuk / Première nation de Tobique), Pat Sacobie (Welmooktuk / Première nation d'Oromocto), Pious et feu Harriet Perley (Neqotkuk / Première nation de Tobique), John Arnold Sacobie (Pilick / Kingsclear), feu Norman Sacobie et Jeanette Sacobie (Welmooktuk / Première nation d'Oromocto), Gloria Nash (Gagetown), Maurice et Rita Perley (Neqotkuk / Première nation de Tobique), Charles Polchies (Première nation de Woodstock), Maurice Sacobie (Neqotkuk / Première nation de Tobique), Royden Sabattis (Pilick / Première nation de Kingsclear), Fred Tomah (Houlton, Maine). Beaver Nash et Shirley Nash de Gagetown, qui nous ont fait part de leurs témoignages, même si en raison de la mauvaise qualité de leur enregistrement nous avons été incapables de les transcrire. Des remerciements spéciaux aux personnes suivantes qui nous ont aidés pour la traduction du Wolastoqiyik : feu Christina Saulis, Gwen Bear, Imelda Perley, Robert Leavitt et Barb Nicholas, et les autres personnes qui ont aidé à la transcription et à la correction initiale, Alice Paul, Amanda Howlett et Crystall Joscak.

Des archéologues, des anthropologues et des géomorphologues professionnels sont également venus sur le site pour nous offrir leur soutien et de l'information, notamment David Sanger, Bruce Stewart, Alan Seaman, Jim Petersen, Robert Ferguson, Bruce Bourque, David Black, Steve Cox, Brent Murphy, Anna de Aguayo et particulièrement Chris Turnbull, David Keenlyside et Patricia Allen.

Une fois le projet officiellement terminé, nous avons poursuivi l'analyse. Les Services d'archéologie ont trouvé de l'argent pour la recherche chaque fois que ce fut possible pour soutenir ce processus, mais beaucoup de temps et bien du travail ont été consacrés gratuitement à ce projet de la part de Jason Jeandron, Pam Dickinson, Cynthia Adams et Susan Blair, qui ont poursuivi cette recherche de façon indépendante chaque fois qu'ils le pouvaient.

Une partie de cette recherche a bénéficié du soutien des universités et des établissements d'enseignement, et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et le programme de bourses du Nouveau-Brunswick pour les femmes qui poursuivent des études de doctorat a accordé une bourse d'étude à Susan Blair. De plus, un soutien personnel et professionnel a été assuré par l'université de Toronto, particulièrement par l'entremise de Ted Banning, Max Freisen et Michael Chazan.

Des résidents locaux ont également accordé gratuitement de leur temps au projet en visitant le site et en partageant leurs réflexions et leurs souvenirs, notamment William

Nash, Roy Dykeman, Sonny Thorne et Carroll Thorne, Cheryl Dykeman et Dawn Bremner.

Victor Bear nous a prêté ses outils pour la confection de paniers, et Traditional Malécites Basket Limited nous a prêté des paniers finis pour le centre d'interprétation à Ajemseg.

Nous tenons également à remercier un nombre incalculable de personnes qui sont venues sur le site pour nous parler du travail qui y était effectué.

Enfin, le présent document a été rassemblé grâce au soutien financier du Comité de gestion du projet Grand Lake Meadows, et nous avons reçu une aide spéciale de la part de Todd Byers et Kevin Craig, tous deux du ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie.

Nous sommes reconnaissants au personnel professionnel de Communications Nouveau-Brunswick qui nous a aidés à l'étape de la rédaction finale et du formatage du présent rapport. Nous tenons à remercier les organisations, communautés et personnes suivantes qui ont fourni les illustrations qui accompagnent ce document : les Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, les Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, le Musée du Nouveau-Brunswick, le Musée canadien de la civilisation, les Archives publiques du Canada, l'University of Pennsylvania, la Bande de Malécites de Houlton, Charles Solomon Sr., Kathleen Francis, Shirley Sacobie, Edith Paul, Patricia Allen et Karen Perley.

Tables de matières

1. Introduction

KAREN PERLEY (NEQOTKUK / PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE, ET UNITÉ DES SERVICES ARCHÉOLOGIQUES, SECRÉTARIAT À LA CULTURE ET AU SPORT)	1
--	---

2. Je me rappelle, il y longtemps...

TINA BROOKS, PAT LAPORTE ET JOSEPHINE PAUL SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S RICHARD POLCHIES JUNIOR SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S	19
---	----

3. L'argent des Indiens

RICHARD POLCHIES JUNIOR SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S	39
--	----

4. Pommes tranchées sur un fil

THERESA SACOBIE PILICK / PREMIÈRE NATION DE KINGSCLEAR	65
---	----

5. Nous vivions en bordure du fleuve...

RONALD PAUL SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S	83
--	----

6. Conserver les semences pour l'année suivante

CHARLES SOLOMON SR. PILICK / PREMIÈRE NATION DE KINGSCLEAR	111
---	-----

7. Grosse prise

ROSE ATWIN PILICK / PREMIÈRES NATIONS DE KINGSCLEAR	141
--	-----

8. Kincemossuwin (le temps des rois) GINA (JEANNA) POLCHIES PREMIÈRE NATION DE WOODSTOCK	159
9. Commerce pendant l'hiver BOB NASH GAGETOWN	173
10. Trous creusés dans les ruisseaux NOËL FRANCIS JUNIOR AVEC KATHLEEN FRANCIS PREMIÈRE NATION MALÉCITE DE MADAWASKA	187
11. Foutus camions de l'armée ELIZABETH PAUL WELMOOKTUK / PREMIÈRE NATION D'OROMOCTO	197
12. L'agent des Indiens CHARLIE BEAR NEQOTKUK / PREMIÈRES NATIONS DE TOBIQUE	213
13. Assez pour l'hiver PAT SACOBIE WELMOOKTUK / PREMIÈRE NATION D'OROMOCTO	227
14. Musique des violoneux d'antan PIOUS ET HARRIET PERLEY NEQOTKUK / PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE	239
15. Cimsahna - allons chercher du bois de chauffage JOHN ARNOLD SACOBIE PILICK / KINGSCLEAR	257

16. Confection de paniers à l'île Gilbert	
NORMAN ET JEANETTE SACOBIE	
WELMOOKTUK / PREMIÈRE NATION D'OROMOCTO	273
17. Vivre de la terre	
GLORIA NASH	
GAGETOWN	291
18. Il y avait des îles ici	
MAURICE / RITA PERLEY	
NEQOTKUK / PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE	293
19. Plein de monde	
CHARLES POLCHIES	
PREMIÈRE NATION DE WOODSTOCK	299
20. Skicinuwey – Appartenance à un Indien	
MAURICE SACOBIE	
NEQOTKUK PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE.....	309
21. Cet homme	
ROYDEN SABATTIS	
PILICK/PREMIÈRE NATION DE KINGSCLEAR	315
22. Les fabricants de raquettes	
FRED TOMAH	
HOULTON, MAINE	331

Avant-propos □: La route de Jemseg

CHRISTOPHER J. TURNBULL

La rivière Jemseg, située au coeur du Nouveau-Brunswick, assure la subsistance de la nation Wolastoqiyik, tout comme elle a servi de voie de transport pour des générations de ses ancêtres. Il est ironique de constater que c'est aujourd'hui la nécessité d'une route à quatre voies sécuritaire et efficace qui compromet un ancien lieu situé le long de la même rivière. Mais le processus d'évaluation de l'impact environnemental du Nouveau-Brunswick a montré la nécessité d'apporter des mesures correctrices pour équilibrer le désir de notre société de se doter d'un système de transport moderne avec la nécessité de cette même société de respecter l'héritage des Wolastoqiyik. C'est ainsi que nous avons entrepris des fouilles archéologiques en 1996 □ et en 1997 à l'endroit où la route à

quatre voies proposée entre Fredericton et Moncton devait traverser la rivière Jemseg.

Le projet archéologique de Jemseg Crossing comportait de nombreux aspects différents. Il s'agissait certainement de fouilles archéologiques pour sauvegarder de l'information au sujet du passé du Nouveau-Brunswick avant la construction de la nouvelle route. Bien que les évaluations d'impact sur le patrimoine pour les projets environnementaux réglementés soient réalisées depuis comparativement peu de temps au Nouveau-Brunswick, il s'agit de la première fois qu'elles menaient à l'atténuation des impacts sur un site archéologique important. Le tracé de la nouvelle route avait été déterminé au moment de la construction antérieure de tronçons de route dans la région de Jemseg,

et par conséquent la sauvegarde de l'information provenant du site offrait la seule possibilité rentable d'éviter sa destruction totale.

Toutefois, les fouilles sur les sites archéologiques autochtones affectent les dissensions continues entre le Canada (et le Nouveau-Brunswick) et les sociétés indigènes. Dans le cas du site de Jemseg Crossing, les Wolastoqiyik (mieux connus sous le nom de «Malécites», d'origine Mi'kmaq) sont des descendants d'intérêt spécial. Bien que l'archéologie ne joue habituellement pas un rôle important dans ces luttes, les circonstances des fouilles ont rapidement hissé ce site à ce niveau de réalité.

La société canadienne contemporaine est divisée par l'histoire des relations entre la société indigène et la société non indigène. Ces relations sont teintées de préjugés et de bigoterie. Le Canada n'a pas encore réussi à composer de façon satisfaisante avec les résultats de l'immigration européenne. Dans les provinces maritimes, les biens-fonds n'ont pas encore été cédés par voie de traités, et cet aspect fondamental des relations concernant les biens-fonds influe sur les perspectives autochtones du Canada. Par conséquent, lorsqu'un site ancestral des Wolastoqiyik est menacé par des perturbations, cela s'inscrit dans les désaccords existants.

Les personnes qui ont pratiqué l'archéologie ne sont pas sans reproches. Nous sommes intervenus dans ces luttes avec la vision étroite des universitaires. L'archéologue a été hésitant ou tout au

moins lent à reconnaître le rôle que les Wolastoqiyik d'aujourd'hui doivent jouer dans les fouilles au sujet de leur propre histoire. Plusieurs incidents au cours du quart de siècle précédent ont fait intervenir une archéologie engagée dans une bataille plus générale entre les sociétés indigènes et le Canada, ce qui a rendu la situation encore plus complexe. Cette histoire récente est devenue critique à Jemseg.

Le tout a mené à une série de protestations et de démonstrations à l'automne et à l'hiver de 1996 et 1997. Bien que créée par l'histoire, cette situation a été alimentée par les médias. Toutefois, grâce à des négociations, et avec l'appui total du responsable du projet de route entre Fredericton et Moncton, le ministère des Transports, un accord a été signé avec les chefs de la majorité des communautés Wolastoqiyik au Nouveau-Brunswick. Malgré quelques tentatives de consultation avortées, cette entente appuyait la poursuite des fouilles avec des dispositions voulant que l'on mette fin à l'impact environnemental si on trouvait des preuves de sépultures. Il était convenu dans l'entente que s'il s'agissait d'un site funéraire, il faudrait refaire le tracé de la route.

L'essence même de l'archéologie est la découverte de l'inconnu. Le fait de trouver des caractéristiques de nature funéraire au milieu d'une ancienne colonie de peuplement était suffisant pour interrompre les fouilles et refaire le tracé de la route pour éviter le site. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ont pu se nouer de nouvelles relations entre la Première nation Wolastoqiyik et la

province du Nouveau-Brunswick. Il est facile de faire une promesse, mais beaucoup plus difficile de l'honorer avec toutes les conséquences que cela entraîne. À son crédit, et ce, de façon durable, la province a respecté sa parole au printemps de 1997. Le coude qu'on a dû prévoir dans le pont de la route à quatre voies traversant la rivière Jemseg a été un point tournant dans les relations entre la province et la communauté Wolastoqiyik, au moins en ce qui a trait à l'archéologie.

Le projet archéologique de Jemseg Crossing a apporté certains résultats notoire. Les fouilles étaient les plus importantes jusqu'à ce jour sur tout site autochtone dans les Maritimes. Le site était celui d'une colonie Wolastoqiyik ancestrale importante d'il y a 2000 à 3000 ans. On a même trouvé des indices d'une présence sur le site il y a plus de 6000 ans, avec une continuité jusqu'au XXI^e siècle. Dans le cadre du projet, bien des témoignages importants et historiques provenant de la communauté Wolastoqiyik ont été enregistrés.

Le projet a également donné le ton à des relations de plus en plus constructives entre la province du Nouveau-Brunswick et la communauté Wolastoqiyik. Pour éviter à l'avenir ce genre de problème, les deux groupes ont accepté de se rencontrer régulièrement pour collaborer à la gestion

des ressources du patrimoine par l'entremise du Comité consultatif malécite sur l'archéologie. Les deux groupes ont décidé de travailler ensemble pour élargir la portée de ce comité historique au-delà d'un simple lieu de rencontre et de discussion afin d'établir une meilleure compréhension grâce à la mise en valeur culturelle. Le Comité a préparé une importante exposition itinérante à partir de photographies historiques des Wolastoqiyik, de plusieurs affiches et a fait en sorte que Gabe Acquin, un chef du XIX^e siècle, soit reconnu comme personne importante sur le plan national dans l'histoire canadienne. La communauté travaille actuellement à la préparation d'un site Web Wolastoqiyik en tant que lieu permettant de rassembler et de divulguer de l'information au sujet de la culture Wolastoqiyik, de façon à la sauvegarder pour les générations futures et à s'assurer qu'elle devienne un actif tangible pour les deux collectivités.

Ces volumes sont riches de l'histoire des Wolastoqiyik, tant récente qu'ancienne; ils témoignent du pouvoir de travailler ensemble afin de trouver une meilleure façon de vivre ensemble dans le respect.

Chris Turnbull
Keswick Ridge, N.-B.
Le 25 novembre 2002

1. Introduction

KAREN PERLEY

(NEQOTKUK / PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE, ET UNITÉ DES SERVICES ARCHÉOLOGIQUES, SECRÉTARIAT À LA CULTURE ET AU SPORT)

Dans le cadre du projet archéologique de Jemseg Crossing, on a rassemblé, à partir d'enregistrements, un ensemble de souvenirs de la nation Wolastoqiyik. Ces témoignages devaient établir le lien entre les Premières nations et le site, en contrepartie des interprétations archéologiques. L'équipe de gestion, moi-même, Susan Blair (archéologue du projet), Patrick Polchies (gestionnaire du projet) et Christopher Turnbull (directeur de l'unité des services archéologiques), avec l'appui du Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, partageons la même idée d'inclure les témoignages de la nation Wolastoqiyik dans le projet, de façon à pouvoir incorporer de nombreuses perspectives différentes sur un passé existant, sur un passé récent et sur la

situation actuelle du contexte culturel dans la région de Jemseg. Ces témoignages font foi du lien serré entre la nation Wolastoqiyik et la vallée du fleuve Saint-Jean.

Cette initiative avait une envergure historique. Bien qu'un certain nombre de projets d'histoire orale aient été entrepris dans le cadre de divers projets communautaires des Premières nations, dans la plupart des cas l'information était spécifique à cette communauté. La portée du projet d'histoire locale devait refléter l'échelle de l'initiative du Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, et le résultat est cet ensemble de souvenirs et d'expériences des Anciens venant de toutes les parties de Wolastoq, transcendant les limites des communautés et reliant

ensemble tout un groupe culturel.

La composante de l'histoire orale de la nation Wolastoqiyik à Jemseg dans le cadre du projet du Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie mettait principalement l'accent sur les expériences vécues par les Anciens Malécites. Ils nous ont parlé de leur vie, à partir de leur enfance jusqu'à ce jour, et de la vie de leurs parents et de leurs grands-parents. Dans certains cas, cela représente une période de 130 ans. Ces témoignages font foi de la relation continue de la nation Wolastoqiyik avec le fleuve et ce territoire. Ils révèlent les interactions culturelles, sociales et économiques entre les diverses communautés et avec des personnes ou des collectivités non autochtones. Ils montrent les contributions apportées par ces Anciens à la culture, à l'économie et aux activités Wolastoq'kew. Enfin, ils servent à documenter les changements apportés dans leur vie par le gouvernement de la colonie et leur résistance continue à ses influences.

Dans le présent ouvrage, on utilise les termes Wolastoqiyik dans la mesure du possible. En effet, le fait d'utiliser les noms originels et naturels pour les lieux définit leur raison d'être et leur contribution à la survie de cette nation. Par exemple, le fleuve Saint-Jean est *Wolastoq*. Ce terme désigne, mais décrit également «le fleuve majestueux». Le nom *Wolastoq* décrit les caractéristiques physiques du fleuve, son esprit, de même que les ressources qu'il fournit aux gens qui vivent en bordure de ce cours d'eau. On appelle les gens de la Wolastoq, *Wolastoqiyik* ou «nation du fleuve majestueux», évitant ainsi le terme plus

commun mais inexact de «Malécites».

Méthodologie

À partir de l'établissement des objectifs, jusqu'à l'élaboration de la méthodologie, la composante de l'histoire orale de la nation Wolastoqiyik à Jemseg réunie par le Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie a été dirigée par l'équipe de gestion du projet. Nous avons cherché à rendre ce processus productif, et surtout à nous assurer que les Anciens se sentent à l'aise et détendus. Dans la présente section du rapport, je discuterai de ces méthodes, en consacrant une section aux préoccupations des Anciens relativement aux entrevues et à la présentation du concept de «Wci Apaciawik» ou «la mémoire vivante».

Le processus des entrevues était en fait informel, mais il était néanmoins axé sur l'objectif principal de la composante de l'histoire orale, soit d'interviewer autant d'Anciens que le temps le permettrait.

Alice Paul de Sitansisk / Sainte-Mary's, une «parlante de cette langue», a été embauchée pour établir le contact initial avec les Anciens des six communautés Wolastoqiyik, pour organiser les rendez-vous, de même que pour effectuer et enregistrer les entrevues et transcrire les enregistrements.

Les membres de la communauté Wolastoqiyik qui devaient être interviewés ont été contactés par téléphone. Puis on a procédé à un suivi au moyen de visites à domicile pour mieux décrire la raison d'être et l'objectif du projet. On a ensuite vérifié si les Anciens étaient bien à l'aise en écoutant attentivement leur ton de voix pendant la

conversation. Si l’Ancien était hésitant, il y avait une visite de contrôle.

Dans certains cas, on a fait plusieurs visites à domicile afin de respecter les activités de l’Ancien, qui pouvait avoir annulé en raison d’engagements familiaux ou personnels imprévus. Dans la plupart des cas, des rafraîchissements étaient offerts et reçus avec joie.

M^{me} Paul a commencé ses entrevues en février 1997. C’est à cette époque qu’elle a commencé à rendre visite aux communautés des Premières nations Wolastoqiyik. On encourageait les Anciens à utiliser le langage qui leur convenait le mieux. Ils étaient âgés approximativement de 60 à 80 ans, et ils ont été choisis au hasard ou à la suggestion d’autres membres de la communauté. Des entrevues ont eu lieu avec les Anciens de chacune des communautés Wolastoq’kew. Bien que la plupart vivaient «sur la réserve» (terminologie du ministère des Affaires indiennes), nous avons également interviewé des Anciens qui vivaient «en dehors de la réserve».

M^{me} Paul a demandé aux Anciens de parler en général au sujet de leurs expériences vécues, de leur lieu de naissance et de la profession de leurs parents, de leur propre profession, de leur enfance et de leur éducation. Il n’y avait pas de questionnaire structuré, mais lorsque la personne interviewée cessait de parler, on lui posait des questions spécifiques afin de poursuivre le processus de l’entrevue. Ces questions portaient sur le style de vie, la spiritualité et les cérémonies (traditionnelles et chrétiennes), certains

endroits spécifiques, les activités récréatives ainsi que les médecines traditionnelles et leur usage.

Vingt-trois Anciens ont été interviewés et enregistrés, mais seulement vingt-et-un enregistrements ont été transcrits. Les enregistrements de trois entrevues étaient de très faible qualité audio, mais un seul Ancien a été interviewé à nouveau. Malheureusement, les deux autres étaient de Gagetown, au Nouveau-Brunswick. C’est en raison du manque de temps qu’on n’a pu les enregistrer à nouveau.

La langue Wolastoq’kew a été utilisée à l’occasion par les anciens dans la majorité des enregistrements, mais il existe deux enregistrements où cette langue a été utilisée dans la plus grande partie de l’entrevue.

Le choix de référence pour la traduction et l’orthographe des mots était basé sur la disponibilité du matériel et sur un système d’écriture de langue Wolastoq’kew. Les traductions ont été assurées en utilisant deux sources, soit le «Kolusuwakonal», dictionnaire de Philip LeSourd, édité et révisé par Robert M. Levitt, Université du Nouveau-Brunswick, et David A. Francis, et le «Passamaquoddy / Maliseet Reference Book», produit par le Passamaquoddy / Maliseet Bilingual Program. Certaines traductions étaient difficiles en raison du caractère unique de la langue et de certaines variantes mineures entre chaque communauté Wolastoq’kew.

«Wci Apaciawik» ou «il y aura une restitution»

La plupart des Anciens chez les Autochtones ont été interviewés au moins

une fois dans leur vie par des universitaires ou des chercheurs (autochtones et non autochtones), soit pour de petits projets communautaires ou encore de grands projets dépassant même le cadre des institutions. C'est pourquoi un certain nombre d'Anciens Wolastoq'kew étaient appréhensifs lorsqu'on leur a demandé d'être interviewés dans la composante de l'histoire orale du projet archéologique de Jemseg. Leurs préoccupations portaient sur l'utilisation escomptée de leur témoignage dans le cadre du projet. Certains Anciens ont refusé pour deux raisons. Eux-mêmes ou d'autres membres de la communauté avaient déjà connu l'expérience d'être interviewés dans le passé sans jamais savoir à quoi avait servi l'information fournie, sans compter les pratiques dans le passé en vertu desquelles l'information était devenue reconnue comme la propriété de l'universitaire ou du chercheur ou encore de son institution.

La recherche de connaissance concernant les Premières nations se poursuivra sans doute dans l'avenir en raison de l'intérêt accru pour la compréhension du passé, de même qu'en raison de la prise de conscience par les universitaires et les chercheurs que la connaissance des Premières nations et leur interprétation est nécessaire pour servir de complément à l'étude de ce passé.

C'est pourquoi il faut établir des dispositifs de protection. La responsabilité en incombe à la communauté des Premières nations appuyée par d'autres paliers gouvernementaux, institutions et organismes afin d'éliminer la méfiance des

Anciens en faisant en sorte d'empêcher ces pratiques.

Il est possible d'y arriver en mettant en œuvre une politique «□weci apaciawik□» ou «□il y aura une restitution□» en vertu de laquelle les Premières nations pourraient élaborer des protocoles pour les chercheurs autochtones et non autochtones qu'ils devraient suivre avant d'approcher nos Anciens et nos communautés. Cette politique accorderait une garantie qu'il y a une «□restitution□» à la communauté pour l'information reçue.

La politique pourrait comporter un système de permis ou de licence précisant les procédures à suivre pour les activités liées à la collecte de ressources culturelles. L'une des exigences de la procédure pourrait être la prestation d'avantages directs pour la communauté. Cela pourrait comprendre un processus en vertu duquel des propositions sont révisées par un petit comité qui surveillerait et faciliterait le projet. De plus, il serait possible de tenir des discussions avec l'universitaire ou le chercheur afin de déterminer quel service ou produit serait raisonnable sous forme de «□restitution□» à la communauté.

Comme la plupart des projets de recherche sont parrainés par des organismes de financement ou des subventions, ce processus pourrait représenter un fardeau financier pour la communauté des Premières nations ou le chercheur. Dans ce cas, je suggère que les coûts soient définis dans la phase de planification des projets lorsque des individus ou les institutions présentent une demande de financement. La coopération

des organismes de financement et des principaux intervenants sera nécessaire pour assurer le succès de ce concept.

Toutefois, il y a eu des réussites dans la promotion de «weci apaciyawik» en dépit du fait que le principe en soit à l'étape d'«idée seulement». Ce principe a été lancé pendant la réalisation du projet d'archéologie de Jemseg Crossing, mais il a débordé sur la période ultérieure en raison de l'engagement de divers individus, particulièrement des chercheurs comme l'archéologue Susan Blair et l'archéologue/administrateur Christopher Turnbull. (Susan discute de ces contributions dans le Volume 2 et Chris dans l'«avant-propos» des Volumes 1 et 2).

On espère que d'autres suivront leur exemple afin qu'éventuellement «weci apaciyawik» devienne un processus établi permettant de rendre nos Anciens plus à l'aise dans la divulgation de leurs témoignages et que leurs expériences amélioreront la connaissance de Wolastoq'kew.

Brefs profils des communautés Wolastoqiyik

La nation Wolastoqiyik occupait anciennement les diverses parties de la Wolastoq, et l'on retrouvait diverses communautés à divers points en aval et en amont du fleuve. Toutes les communautés continuent d'entretenir un lien étroit avec Jemseg, et cette connexion survit dans les souvenirs des Anciens. Ces souvenirs illustrent non seulement les liens avec Jemseg, mais également avec tous les autres points le long de la Wolastoq avec lesquels

ils tissent une riche tapisserie culturelle.

Je décrirai les communautés Wolastoq'kew modernes, en partie pour illustrer le fait qu'il existe encore un nation Wolastoqiyik, ou des Malécites, et qu'il reste des communautés en amont et en aval le long de la Wolastoq. La nation Wolastoqiyik n'appartient pas seulement au passé, mais également au présent. Les données de ces profils ont été recueillies en 1997 et comprendront les noms de chaque communauté, de chaque emplacement, la date de l'établissement, les affiliations politiques et la population.

Le Nouveau-Brunswick compte six communautés de la Première nation Wolastoq'kew établies sous forme de «réserves» par le gouvernement fédéral dans les années 1800. Il reste néanmoins des milliers de sites le long de la vallée du fleuve Saint-Jean où les Ancêtres de la nation Wolastoqiyik d'aujourd'hui ont vécu et sont morts. La vallée du fleuve Saint-Jean n'est pas la seule région ou le seul territoire où la nation Wolastoqiyik a vécu, mais il s'agira de la seule région qui sera discutée dans le présent rapport.

Les six Premières nations Wolastoq'kew sont les suivantes (du nord au sud le long de la Wolastoq) : la Première nation des Malécites de Madawaska, Neqotkuk / Première nation de Tobique, la Première nation de Woodstock, Pilick / Première nation de Kingsclear, Sitansisk / Première nation de Sainte-Mary's et Wilmooktuk / Première nation d'Oromocto. D'autres communautés Wolastoq'kew, comme les Malécites de Viger à Cacouna, sont situées au Québec, et dans le Maine, à Houlton. On

compte également une importante population Wolastoqiyik à Gagetown, dans le sud du Nouveau-Brunswick, à proximité de Jemseg.

Ces Premières nations sont membres d'un certain nombre d'organisations politiques. Au niveau national, il y a l'Assemblée des Premières nations, qui regroupent les chefs de toutes les parties du Canada. Au plan régional, l'Atlantic Policy Congress regroupe un ensemble de chefs des provinces de l'Atlantique. Sur le plan provincial, l'Union des indiens du N.-B. représente les Premières nations Wolastoqiyik et Mi'kmaq. Le Conseil tribal MAWIW regroupe les trois plus importantes Premières nations du Nouveau-Brunswick, et il comprend les Premières nations Wolastoqiyik et Mi'kmaq. Le Conseil tribal du fleuve Saint-Jean représente également les Premières nations Wolastoqiyik et Mi'kmaq. Voici d'autres groupes dont peuvent faire partie les Autochtones¹: le Conseil des femmes autochtones du Nouveau-Brunswick, le Centre autochtone de l'amitié du N.-B., le Conseil des peuples autochtones du N.-B. Pour l'instant, il n'existe aucune organisation politique ou culturelle moderne, exclusivement pour la nation Wolastoqiyik. Toutefois, trois réunions de tous les chefs malécites ont été convoquées pour discuter de questions spécifiques. Le premier Congrès national des Wolastoqiyik ne s'est pas encore tenu pour régler toutes les questions spécifiques à la nation

Wolastoqiyik et à son territoire. Il existe néanmoins un comité mixte Wolastoqiyik et de la province du Nouveau-Brunswick qui travaille à diverses questions archéologiques. Ce comité, soit le Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, a été créé en relation directe avec le projet d'archéologie de Jemseg Crossing et sera évoqué après les profils.

La **Première nation Malécite de Madawaska** s'est établie avant 1867² et est située dans le Nord du Nouveau-Brunswick à proximité de la province du Québec et de l'État du Maine. Cet endroit est situé à environ 1,6³ km à l'est d'Edmundston sur la route 144⁴ et est accessible à partir de la Transcanadienne. La communauté est située à environ 300⁵ km au nord de Fredericton.

Les Malécites de Madawaska ont des affiliations politiques avec l'Assemblée des Premières nations, l'Union des Indiens du N.-B., l'Atlantic Policy Congress et le Conseil tribal de la vallée du fleuve Saint-Jean. Un chef et deux conseillers assurent le leadership de cette communauté, qui compte une population totale de 213⁶ personnes, dont 101⁷ vivent «⁸ sur la réserve⁹» et 12¹⁰ «¹¹ en dehors de la réserve¹²».

Neqotkuk / Première nation de Tobique est la plus importante communauté de la Première nation Malécite au Nouveau-Brunswick, comptant une population totale de 1¹³ 643¹⁴ personnes, dont 1¹⁵ 047¹⁶ vivent «¹⁷ sur la réserve¹⁸» et 396¹⁹ «²⁰ en dehors de la réserve²¹». Un chef et 12²² conseillers assurent le leadership dans

1, 2 Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, B. A. Cleveland, analyste des données et des systèmes.

cette communauté située dans le Nord du Nouveau-Brunswick, à 27 km au sud de Grand-Sault, et à approximativement 200 km au nord de Fredericton, à 9,6 km de Perth-Andover et environ 18 km de la frontière du Maine.

Neqotkuk / Tobique a été établie en 1801. Elle est membre de l'Assemblée des Premières nations, du Conseil tribal MAWIW et de l'Atlantic Policy Congress.

La Première nation de Woodstock a été établie en 1851. Elle est située à 5 km au sud de la ville de Woodstock et compte une population totale de 696 personnes, dont 227 vivent « sur la réserve » et 469 « en dehors de la réserve ». Les dirigeants politiques de Woodstock comptent un chef et six conseillers, et la superficie totale du territoire est de 92,4 hectares. C'est dans cette communauté des Premières nations qu'est situé le bureau principal du Conseil tribal de la vallée du fleuve Saint-Jean, qui dessert une Première nation Mi'kmaq et trois Premières nations malécites en ce qui a trait à l'administration locale indienne, aux services financiers, au développement économique, à l'aménagement communautaire et aux services techniques. Il s'agit des cinq services de base dispensés par les conseils tribaux, mais pas nécessairement les seuls (Eric Paul, directeur, communication personnelle).

Pilick / Première nation de Kingsclear est située à 14,4 km à l'ouest de Fredericton et a été établie en 1814. Cette communauté possède un territoire de 374,7 hectares et sa

population totale est de 714 personnes, dont 521 vivent « sur la réserve » et 193 « en dehors de la réserve ». Un chef et six conseillers assurent le leadership de cette communauté.

« Pilick » signifie « le village ».

Kingsclear a des affiliations politiques avec l'Assemblée des Premières nations, l'Atlantic Policy Congress et l'Union des indiens du N.-B.

Sitansisk / Première nation de St. Marys est située à proximité de la cité de Fredericton. Elle a été fondée par Gabriel Acquin en 1867. La population totale est de 1 080 personnes, dont 650 vivent « sur la réserve » et 430 « en dehors de la réserve ». Un chef et onze conseillers constituent l'autorité politique à Sitansisk, qui est membre de l'Assemblée des Premières nations, de l'Union des indiens du N.-B. et de l'Atlantic Policy Congress.

Welmooktuk / Première nation d'Oromocto est située dans les limites municipales d'Oromocto, à 20 km au sud de Fredericton. C'est à Oromocto qu'est située la plus grande base de formation militaire dans le Commonwealth britannique, la Base des Forces canadiennes de Gagetown. Welmooktuk compte un territoire de 29,8 hectares pour une population totale de 412 personnes, dont 172 résident « sur la réserve » et 240 « en dehors de la réserve ». Welmooktuk a été établie en 1895. Un chef et quatre conseillers gèrent actuellement l'administration des programmes et

3, 4, 5, 6 Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, B. A. Cleveland, analyste des données et des systèmes.

assurent un emploi à temps plein à quinze personnes, et un emploi saisonnier à vingt autres personnes.

Les affiliations politiques de Welmoaktuk sont l'Assemblée des Premières nations, l'Atlantic Policy Congress, l'Union des indiens du N.B. et le Conseil tribal de la vallée du fleuve Saint-Jean.

Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie

Le Comité consultatif des Malécites sur le projet de Jemseg, maintenant désigné sous le nom de Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, a été établi à l'été de 1996. Christopher Turnbull, alors directeur des Services archéologiques du ministère des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation, a proposé de faire participer la communauté malécite à la réalisation du projet archéologique de Jemseg Crossing. Le comité devait servir de forum pour la tenue de discussions concernant le projet de Jemseg, orienter le processus de consultation, s'assurer que la communauté malécite était informée, encourager l'utilisation pédagogique du projet et participer au processus de prise de décisions dans le cas des principales fouilles archéologiques.

Le Comité consultatif initial des Malécites sur le projet de Jemseg était composé de représentants de chacune des six communautés malécites, de représentants des ministères des Transports, de l'Éducation ainsi que des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation du Nouveau-Brunswick et d'un représentant du Musée canadien de la civilisation. À la

première réunion du Comité, il a été décidé de tenir les futures réunions dans les communautés des Premières nations afin de favoriser la circulation de l'information parmi les membres de la communauté.

Bien que soutenue par la plupart des Malécites, la création d'un comité sans la participation des chefs élus des Malécites a mené au démantèlement temporaire du premier groupe. Après une série de consultations et la présentation d'exposés aux chefs malécites, un nouveau comité a été mis sur pied. Ce nouveau comité a obtenu le soutien de la majorité des chefs. Curieusement, les membres de ce nouveau comité étaient, à une seule exception près, les mêmes que ceux du groupe original!

Sept ans après sa mise sur pied, ce groupe de travail est toujours actif. Actuellement, le travail du Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie (CCMA) peut compter sur le soutien de l'unité des Services archéologiques du Secrétariat à la Culture et au Sport du Nouveau-Brunswick. Des représentants de cet organisme travaillent avec les représentants nommés par les chefs de chacune des six communautés malécites. Le CCMA est au cœur de la poursuite du dialogue entre les Services archéologiques et les communautés Wolastoqiyik. Le CCMA se réunit de façon régulière et discute de questions d'intérêt archéologique. Par l'entremise du CCMA, plusieurs projets fructueux faisant la promotion de la culture Wolastoqiyik ont été réalisés.

Pourquoi inclure des témoignages?

Les témoignages sont importants pour

de nombreuses raisons. L'information sur la culture Wolastoq'kew est inscrite dans la langue. Le processus traditionnel de la transmission de l'histoire est par voie orale. Les Anciens emmagasinent l'information dans leur mémoire au lieu de la mettre par écrit. C'est pourquoi les expériences vécues et les souvenirs des Anciens ne sont pas documentés et qu'il existe très peu d'information écrite sur la culture Wolastoq'kew. L'information limitée qui a été écrite est bien souvent basée sur des sources historiques, comme les journaux des premiers explorateurs, de même que les comptes rendus des missionnaires et des érudits non autochtones. Ces écrits sont bien souvent truffés de faussetés culturelles et de stéréotypes.

Shirley Bearde Neqotkuk / Tobique est l'un de mes professeurs. Elle m'a enseigné que nous avons toujours possédé cette connaissance. Elle parle de «mémoires anciennes» et mentionne que c'est par les mots, les chansons, les rêves et les cérémonies que ces enseignements sont transmis.

Un autre point important à se rappeler pour les lecteurs est que certains mots en Wolastoq'kew sont très difficiles à traduire. En effet, ils peuvent avoir une double signification. D'autres possèdent une signification ancienne et profonde que seul quelqu'un qui parle la langue peut comprendre. Par exemple, le mot *leyu*. Il signifie «c'est vrai» mais également «c'est ou c'était comme ça». Dans la langue Wolastoq'kew, les deux significations ne sont pas distinctes. Un autre exemple est la façon de désigner «elle / lui». Il n'y a pas

de tels mots. Les pronoms sont intégrés à tous les verbes et ne sont pas spécifiques au sexe. Pour désigner les deux sexes, on utilise des mots comme *yat* (elle / lui), *not* (elle / lui), *nekom* (à elle / à lui) à tous les temps grammaticaux. Une personne mentionnée dans une conversation est désignée par son nom et non pas par un pronom «elle / lui». Le mot *moqt* est utilisé par une personne qui désigne un tiers, de l'un ou l'autre sexe, qui est à portée de vue de son interlocuteur. L'expression est une indication de niveau égal de valeur pour les deux sexes.

C'est en écoutant l'un des enregistrements que j'ai noté qu'une Ancienne utilisait une méthode systématique soit pour se rappeler de l'histoire, soit pour se servir de ce moyen pour revivre l'événement à nouveau tout en répétant l'histoire.

Lorsque Elizabeth Paul, de Welmoottuk (Oromocto) a été interviewée la première fois, l'enregistrement audio était mauvais. Elle y parlait des expériences qu'elle a vécues lorsqu'elle a été déménagée de Welmoottuk (Oromocto) à Pilick (Kingsclear), et comment on ramassait les personnes dans les camions de l'armée. L'interview a été enregistrée à nouveau, et elle a raconté la même histoire exactement de la même façon en utilisant un discours ritualisé ou encore un «système de mémorisation». Il s'agit de mémoires orales (Sara Kennedy, Fédération des chorales du N.-B., communication personnelle). On peut comparer ce mécanisme au fait de chanter une chanson en variant la tonalité de bas à haut. Il semblerait que cette

méthode est très efficace pour se rappeler d'expériences personnelles et retrouver la «*sensation*» alors vécue. Dans son cas, c'était à la fois l'excitation et le choc qu'un traitement aussi insouciant puisse s'appliquer à des personnes. Je regrette qu'il s'agisse du seul exemple que je puisse donner, car son histoire est la seule qui a été réenregistrée.

Ce que nous révèlent les témoignages – Les Anciens parlent

Les histoires des Anciens constituent leur témoignage des enseignements qu'ils ont reçus, de leurs expériences personnelles et de leurs réflexions sur les événements qui se sont produits pendant leur vie, et même pour certains d'entre eux en ce qui a trait à la vie de leurs parents et de leurs grands-parents. Ces témoignages donneront une meilleure image de ces personnes et de leur environnement, et sera à l'origine d'une prise de conscience de la valeur de ces témoignages. Il s'agit ici de pièces du puzzle, qui nous permettent d'entrevoir et de comprendre une partie très importante de l'histoire récente de la nation Wolastoqiyik d'une façon que l'on ne retrouve pas dans les documents écrits.

L'information consignée à partir de ces témoignages a renforcé et clarifié le lien entre la nation Wolastoqiyik et la vallée du fleuve Saint-Jean. Même les noms traditionnels donnés par nos ancêtres à certains lieux ou sites spécifiques renforcent et illustrent notre lien avec ces endroits. Les noms traditionnels décrivent l'emplacement

du lieu en relation avec l'étendue d'eau ou encore les besoins auxquels cet endroit répondait. Parfois, ces noms décrivent les «*nombreuses conditions favorables à l'établissement de camps... un bon endroit pour le gibier, ou pour la pêche à l'anguille, la fin d'un portage, un platin propice à la culture, une bonne source...*»⁷ *Neqotkuk* (Tobique) peut se traduire par «*courant sous-marin causé par la force de deux cours d'eau qui se rencontrent*», désignant ainsi le point de rencontre du fleuve Saint-Jean et de la rivière Tobique. *Jemseg* ou *Ajemseg* veut dire «*lieu de rassemblement*», soit un endroit où les gens pouvaient trouver du bois flotté, de la nourriture et des médicaments, et où les gens se retrouvaient pour faire du commerce et socialiser. *Eqpahak*, situé à la limite supérieure de l'estuaire du fleuve Saint-Jean, veut dire «*fin de la marée*». Comme ces exemples le montrent, les témoignages offrent une excellente possibilité de recherche en fournissant des données brutes au lecteur sous forme de noms de lieux, illustrant le lien qui existe entre les gens et ces divers endroits.

Les témoignages relatifs au projet de Jemseg permettent au lecteur d'associer les événements qui jalonnent l'histoire des Premières nations dans la vallée du fleuve Saint-Jean aux Anciens qui les ont vécus.

Hommes du gouvernement et agents des Indiens

Les témoignages servent à documenter les expériences vécues par les Anciens en ce

7 W. D. Hamilton and W. A. Spray, *Source Materials Relating to Nouveau-Brunswick Indians*, p. 4

qui a trait au plan du gouvernement de centraliser la nation Wolastoqiyik en cherchant à déplacer les habitants de Welmooktuk (Oromocto) à Pilick (Kingsclear).

Je dois dire que lorsque nous avons déménagé de cet endroit, j'étais très jeune. Il y a combien d'années que nous avons été transférés d'Oromocto? Cela fait quarante-sept ans que nous avons été déménagés. Les hommes du gouvernement à Ottawa sont venus et ont menti aux Indiens. Tout ce qu'on leur avait promis ne s'est jamais produit après le déménagement à *Pilick*. Je dois dire que leur premier mensonge aux Indiens était qu'au moment du déménagement à *Pilick*, les maisons seraient prêtes, que les travaux seraient terminés et qu'il y aurait une grosse ferme au bas de la colline avec beaucoup de vaches et de poulets, soit cinq cents têtes de bétail et cinq cents chèvres, et que chaque famille recevrait cinq cents poulets, alors qu'il n'y avait aucun poulet là-bas. (Royden Sabattis)

Elizabeth Paul de Welmooktuk / Oromocto se rappelle□:

Je dois dire qu'ils nous ont déménagés à Kingsclear en 1947□ dans les foutus camions de l'armée. Ces derniers faisaient le tour de la réserve et on nous disait□: «□Montez, vous déménagez... vous déménagez à Kingsclear.□»

Et après leur déménagement à Pilick, elle mentionne ce qui aurait pu se produire si le plan du gouvernement lui avait permis

de s'emparer du territoire de Welmooktuk pour agrandir la base des forces armées de Gagetown□:

... ils ont construit ces maisons, et si ces familles étaient restées là, si elles avaient déménagé, nous aurions perdu tout ce territoire, car l'armée parlait de cette réserve et qu'elle allait s'en accaparer. Je dois dire qu'en ces temps-là, il y avait le père de Ben, John□Books et John□Sacobie, et eux ont refusé de déménager, mais si toutes ces familles avaient déménagé à Kingsclear, nous aurions tout perdu. Nous serions à Kingsclear aujourd'hui. Il n'y avait rien qu'ils pouvaient faire, car ils ne pouvaient les forcer, et ces derniers ne voulaient pas déménager; ils sont tout simplement restés là. Le père de Ben a déménagé pendant quelque temps mais il n'a pas duré plus de deux semaines avant de retourner chez lui.

L'agent des Indiens était un représentant du gouvernement de la colonie pour la gestion et le contrôle des Malécites. Sa malhonnêteté et son âpreté au gain ont entraîné la pauvreté dans la communauté.

M.□Polchies□: Whalen s'enrichissait aux dépens des Indiens et il a fait beaucoup d'argent ainsi. Il était un ancien agent de la GRC et il s'est retiré millionnaire, car tous les biens et services qui étaient fournis aux Indiens le long du fleuve Saint-Jean augmentaient ses gains personnels... (Richard Polchies)

Une personne de

Kingsclear□:

C'était cet agent du nom d'Edward□Whalen, et il vivait juste ici sur la terre des Indiens. Il avait une grosse maison là-bas, pas loin d'ici. Là où nous vivons aujourd'hui, il y avait un ancien chemin, en face de notre maison. L'agent vivait à proximité. Il dirigeait tout, et il possédait tout également. Il avait du bétail, des chevaux, des porcs, des vaches et des poulets. Il devait distribuer ces biens aux Indiens, mais il s'en gardait bien et c'est cet homme qui affamait les Indiens ici à *Pillick*... tout ce qu'il plantait au printemps, pommes de terre, avoine, navet, et tout le reste, en plus du bois à pâte coupé dans les bois, chaque soir il chargeait le tout jusqu'à minuit le soir afin d'aller le vendre... nous étions les seuls engagés, et les Indiens avaient l'habitude de recevoir de la GRC de pleins camions de vêtements et de souliers, et nous transportions le tout ici pour le mettre dans les hangars à grain afin de lui permettre de faire le tri parmi les meilleurs vêtements, et tout ce qui restait, il le donnait aux Indiens; et il allait vendre les articles en bon état. Même les couvertures, les draps blancs, les taies d'oreiller et les articles en vraiment bon état, et les souliers, on l'accompagnait dans les camps de bûcherons pour vendre ce matériel, et il gardait l'argent pour lui-même.□» (Royden Sabattis)

Il poursuit en disant□:

Il a trompé les Indiens, pas juste un mais tous. Rappelez-vous lorsque certains ont reçu

une pension de l'armée. Il gardait tout cet argent pour eux ou lorsqu'un enfant recevait du lait, on le donnait à l'agent pour l'enfant, mais l'agent ne le donnait pas à l'enfant. Je ne sais pas ce qu'il faisait avec le lait, mais je crois qu'il le vendait. Je sais que lorsqu'il a fait l'élevage des vaches, vingt têtes de Jersey, toutes des Jersey, le père de ma femme avait l'habitude de travailler pour l'agent, et il trayait les vaches à la main tous les matins, recueillant des bidons à crème de lait. L'agent est celui qui ramassait l'argent. Tout ce qu'il vendait appartenant aux Indiens, et il en mettait l'argent dans ses poches. Il ne remettait pas un sou aux Indiens.

Lorsqu'on lui a demandé s'il se rappelait de l'agent des Indiens, un Ancien a dit□:

Oui, à Kingsclear... le démon. (Pat Sacobie)

Même démon, avec un nom différent!

On a vécu des expériences semblables en amont à Tobique.

Norval Hartt MacPhail était le surintendant de l'agence indienne de Tobique, dont le bureau était situé à Perth, au N.-B. Il a été surintendant de 1928□à 1958 (Une histoire des Malécites de la réserve indienne Tobique sur le fleuve Saint-Jean – Allocution prononcée devant la Société historique de Perth-Andover le 30□janvier 1961).

Un Ancien a dit□:

MacPhail, Norval MacPhail. C'était un démon, cet homme. (Maurice Perley)

Un autre Ancien de Tobique abonde dans le même

sens□:

...l'agent des Indiens en ville, et son nom était Norval□MacPhail. Il était méchant. Il était difficile d'obtenir quelque chose de lui. Il vous laissait couper du bois, mais il ne vous donnait pas le montant au complet. Il fallait toujours l'échanger pour du matériel, comme du câblage électrique ou de l'isolant ou des fenêtres pour notre maison. Car il possédait une quincaillerie à ce moment-là. (Charles Bear)

Des expériences semblables sont rapportées par Ida□Paul, Lilly□Laporte et Jaunita□Perley de ᓂbique dans la publication «□Enough is Enough□», où des femmes autochtones se confient à Janet□Silman.

Influence du christianisme

Les témoignages reflètent également l'influence générale du christianisme sur les histoires folkloriques et la relation avec la spiritualité. Bien des témoignages comportent le thème de l'impuissance des croyances traditionnelles devant le «□mal□»; seul le pouvoir de l'Église et de sa doctrine peut surmonter le mal.

Un Ancien nous rapporte une histoire qu'on lui a racontée□:

...une nuit où l'on dansait, entre tout à coup *Sakomawi Wehnoch* [un étranger]. Il était si bien vêtu, et son violon était si luisant! Lorsqu'il commença à jouer, on ne savait même pas ce qu'il jouait, car il était tellement habile avec son violon. Mais il y avait cette autre vieille femme disant□: Mollyregarde ses pieds. L'une de ses jambes était

une patte de cheval. Ce n'est pas une personne, c'est le diable. Je crois que je vais aller chercher le prêtre. Lorsque le prêtre arriva, il vit l'étranger, il prit de l'eau bénite et en aspergea l'étranger. Et ce dernier passa à travers le plancher. Le prêtre leur dit□: Vous jouez trop de musique tous les soirs. Vous avez finalement invité le diable. Vous devez arrêter de jouer de la musique. (John Arnold Sacobie)

...et une autre nuit, ils jouaient; je crois, oui, qu'ils jouaient aux cartes. Tout à coup, ils entendirent quelqu'un qui glissait sur un toboggan, et ce, pendant presque toute la nuit, à l'endroit appelé *Elomakqek*. C'est ainsi qu'Elizabeth appelait cet endroit. Un esprit, et personne ne le vit nulle part. Ils arrêtrèrent donc de jouer aux cartes et ça ne se reproduisit plus jamais. (John Arnold Sacobie)

...Ils étaient d'accord de tenir une danse, et chaque soir il y avait une danse. Il y avait une salle au bas de la colline, un peu plus bas que l'église. Ils avaient commencé à jouer de la musique, et encore une fois l'étranger entra et commença à jouer lui aussi. Ils l'ont laissé jouer.

Et encore une fois un homme dit□: Regardez les pieds de cet étranger. C'est un être différent. Ils ne pouvaient pas vraiment décrire l'une de ses jambes, car elle était toute recouverte de poil. Ils dirent qu'il faudrait que quelqu'un

aille chercher un *Motewolon*. Ils allèrent donc chercher Wey, car il était un *Motewolon* à cet endroit. Mais son pouvoir n'était pas assez fort. Ils dirent alors : « Allons chercher un prêtre. Ils allèrent chercher un prêtre. Le prêtre lui frotta quelque chose sur la gorge. Et tous entendirent des cloches. Et, comme je vous le dis, il passa à travers la plancher. Le prêtre leur dit : « Vous jouez trop aux cartes. (John Arnold Sacobie)

Theresa Sacobie, de Pilick (Kingsclear) raconte comment les gens aimaient danser et comment le prêtre cherchait à les décourager :

Une fois, ils ne purent entrer dans la salle, car le prêtre avait verrouillé l'entrée au moyen d'un cadenas, et ils demandèrent à un jeune de passer à travers une petite ouverture. Cette personne arriva toute bien vêtue dans un genre de smoking noir, et faisait le tour du groupe. Quelqu'un remarqua que l'un de ses pieds était en fait un sabot, et ils se mirent tous à crier. Ce diable, ou peu importe ce que c'était, est passé à travers le mur... et elle continue à raconter que cela est arrivé parce qu'on nous avait défendu de le faire. Selon Theresa, ils avaient tellement peur, et elle croit que son père n'a jamais touché à un violon à nouveau.

Bon nombre de ces témoignages illustrent des situations déplaisantes ou inattendues qui se sont produites lorsque les gens jouaient aux cartes :

Charles Polchies de Woodstock

rapporte une histoire que lui a raconté son père au sujet des gens qui allaient dans les bois et y restaient presque tout l'hiver. Il raconte :

...ils voulaient jouer au poker et l'un des Anciens leur dit : « On ne devrait pas jouer aux cartes, il y a le tonnerre et les éclairs, il faudrait arrêter. Quelqu'un frappa à la porte du vieux camp, et un homme entra vêtu comme un... il était inhabituel dans le fond des bois que tout à coup quelqu'un se présente tout bien vêtu, avec un haut de forme... et l'histoire se poursuit ainsi... cet homme sophistiqué, l'un de ses pieds était un sabot et lorsqu'on vit cela, on prit tout simplement peur.

D'autres histoires semblables étaient répétées dans les communautés des Premières nations et constituaient une tentative de la part de l'Église pour discréditer et décourager le lien des Premières nations avec la spiritualité. « La Loi sur les Indiens stipule que toutes les écoles de jour des Indiens doivent être dirigées sous la supervision de l'Église » (MacPhail).

Les prêtres avaient un contrôle total sur l'éducation des enfants, ce qui leur donnait la possibilité de les conditionner à un âge très précoce. Ce fut sans aucun doute l'origine des « histoires du diable » visant à faire peur aux gens en leur faisant croire en la force du christianisme.

Technologie

En plus de l'influence du christianisme, les témoignages des Anciens décrivent les

technologies des Premières nations et leur connaissance du matériel utilisé. J'en donnerai quelques exemples ci-dessous.

Fred Tomah de Houlton, au Maine, parle de façon détaillée de la force appropriée des matériaux utilisés dans la fabrication de paniers, ce que lui ont appris Jim et Aubrey ☐Tomah ☐:

... La raison pour laquelle ils m'expliquaient cela est à cause de la nature des anses et des rebords et du bois utilisé pour la fabrication du panier. Pour la confection elle-même, il faut choisir du bois à un niveau de croissance différent pour chaque panier. Par exemple, on n'utilise pas du bois à grain fin pour tisser un gros panier. Ce serait par contre un bon choix de bois pour les rebords, car le peu de croissance d'un arbre vous permet de le courber assez facilement sans le casser... un grain plus gros peut être utilisé pour l'anse... un grain fin ne pourrait tenir le coup. Ce bois peut être arqué de façon graduelle, mais pour une poignée, il ne résisterait pas et casserait.

Et il y a aussi le bois cassant, qu'on appelle frêne noir. Le frêne qui pousse à proximité des cèdres ou de n'importe quelle sorte de résineux deviendra surtout cassant...

Pour ce qui est des outils de confection, calibres, chevaux, et autres éléments du genre, hache. Le choix de vos outils, il faut soit les fabriquer vous-même ou les obtenir d'une façon quelconque. Vous ne pouvez tout simplement

utiliser les outils d'une autre personne, car c'est considéré comme inacceptable; c'est la méthode du paresseux de confectionner un panier. Mais ils m'ont montré, bien sûr, comment fabriquer mes propres outils. Et quel choix de bois utiliser, ainsi que les raisons pour lesquelles on l'utilise.

Il a également partagé avec nous sa connaissance concernant la fabrication des raquettes ☐:

... le cerceau pour la raquette. La technique est la même que pour l'anse d'un panier ou pour le rebord.

Car lorsque la raquette devient froide pendant l'hiver... si c'est vraiment froid, comme sous zéro, le bout de cette raquette va craquer et même casser si elle n'est pas confectionnée de la bonne façon...

Les raquettes modernes sont fabriquées au moyen de matériel qui a été coupé, et soumis à la vapeur... Mais en procédant ainsi, la raquette gèle.

Il y a également une différence dans la façon de tisser les raquettes entre la nation Wolastoqiyik et les Mi'kmaq ☐:

Oui, c'est un autre élément que nous étions reconnus pour fabriquer. Nous étions connus comme des fabricants de raquettes. Cette tribu, les Malécites [Wolastoqiyik], était en relation avec les autres. Et une autre tribu, les Micmacs (Mi'kmaq), n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur la neige et savait qu'un Malécite était passé par là, à cause du tissage. Un

tissage très fin, c'était la marque des Malécites. C'était même un choix de matériel. La peau d'un orignal, soit la peau du ventre d'un jeune orignal, était ce qu'il y avait de mieux. (Fred Tomah)

Theresa Sacobie, de Pilick / Kingsclear mentionne les différentes formes de tissage□:

...J'ai donc montré à tous les étudiants les diverses fantaisies, soit toutes les formes de tissage... le motif à chardons, la torsade, l'irrisation et la boucle...

Elle nomme ensuite les pays où ses paniers ont été vendus□:

...J'ai reçu des gens qui venaient du Japon, de la Chine, de l'Iraq, de l'Iran, de l'Australie, de presque tous les pays européens. Aux États-Unis, en allant de la Californie jusqu'au Maine, au Canada, de partout au pays...

Techniques de chasse et utilisation des peaux d'animaux

Ronald Paul de Sitansisk (Sainte-Mary's) décrit les techniques de chasse et l'utilisation des peaux d'animaux□:

J'ai alors commencé à piéger le castor, le rat musqué, le renard, la loutre et le vison. Mon père et mes grands-parents et le reste des Indiens, ils avaient l'habitude de travailler toute la journée pour se préparer en fonction de la saison de trappage. Nous avions du plaisir; ils coupaient de gros érables pour fabriquer des toboggans. Les patins se recourbent et on y fixait du cuir. Il faut faire tout ça dans une journée. Tout à coup, ça

vous frappait en plein visage. Tout le monde devait se préparer et être prêt. C'était comme la température de mars. Le traîneau glisse sur la croûte de neige. On fabriquait des raquettes, le toboggan, puis on allait à la chasse à l'orignal ou au chevreuil. Le chevreuil est en mauvais état à cette époque. Il s'enfonce à travers la croûte et il s'écorche la peau, jusqu'au haut de la cuisse, et on voit même apparaître l'os. Et trois ou quatre fois, il saute et se blesse encore davantage et il reste figé. L'Indien s'approche alors et l'attrape, et il le frappe sur la tête... c'est la peau qu'il veut. Il peut en fabriquer des raquettes, des chapeaux et des gants. Même chose pour l'orignal, soit les peaux d'orignal. Ils partent chasser l'orignal, la peau d'orignal, pour en faire des mocassins, de bons mocassins d'hiver qui sont lourds avec une garniture de fourrure.

Il s'agit là de quelques exemples seulement de l'expérience de la nation Wolastoqiyik.

Pat Sacobie de Welmoaktuk (Oromocto) discute de la salaison du poisson et des méthodes de séchage des aliments. Charles-Solomon Srde Pilick (Kingsclear) explique les plantes médicinales et leur usage.

Les contributions à l'économie par la nation Wolastoqiyik ressortent de la plupart des témoignages. Les crosses de fougère, les baies, les raquettes, les paniers, les fourrures et les manches de hache sont tout autant de produits qu'il faut ajouter à la

liste du marchand. La nation Wolastoqiyik assurait une main-d'œuvre qualifiée à la population non autochtone dans le domaine de l'agriculture, de la coupe du bois à pâte et d'autres métiers industriels.

Les Anciens révèlent beaucoup d'autres expériences et partagent d'autres activités dans leurs témoignages.

Recommandations quant à l'utilisation de la connaissance venant des témoignages

Il est important que l'information tirée de ces témoignages soit utilisée, et pas seulement conservée, une fois qu'elle est divulguée dans les communautés et les institutions ou qu'elle est entre les mains des chercheurs. Par exemple, voici quelques suggestions d'utilisation des témoignages par les établissements d'enseignement :

- les histoires comme celles qui parlent des « petites personnes » pourraient servir à renforcer les compétences de la tradition orale en constituant un modèle pour apprendre à écouter et à s'exprimer dans la langue traditionnelle;
- les changements les plus récents dans les domaines comme l'emploi, le système politique, le style de vie, le rôle des femmes, les modes de déplacement et l'enfance pourraient être étudiés et utilisés comme comparaison avec les modes de vie avant le contact et les modes de vie actuels de la nation Wolastoqiyik;
- des données brutes tirées des histoires pourraient être fournies à un spécialiste de l'élaboration de programmes d'études afin de formuler un programme pour l'apprentissage de la langue, les études sociales et les compétences linguistiques, incorporant les histoires avec des systèmes déjà en place;
- de l'information appropriée pourrait être tirée de ces témoignages et utilisée pour concevoir des livres d'histoires;
- des artistes pourraient illustrer la vie de la communauté en fonction de certaines dates ou événements qui ont eu lieu, comme les années 1930, les années 1940, une « ancienne fête de Noël », le piégeage et la danse;
- les lots bâtis, les principaux cours d'eau et les ruisseaux ainsi que certains sites spéciaux pourraient être localisés ou identifiés au moyen de la cartographie et d'autres recherches de documents pertinents;
- on pourrait utiliser des images vidéo des plantes médicinales pour enseigner l'importance de chacune et leur influence sur la vie des gens;
- la recherche et les compétences linguistiques pourraient être perfectionnées en réintroduisant les technologies utilisées dans le passé, comme la construction de canots d'écorce de bouleau, la fabrication des raquettes, de même que les méthodes de chasse et de pêche; ces processus pourraient être expliqués dans la langue;
- les arts de la scène et le vocabulaire pourraient s'enrichir en présentant de courtes pièces dans la langue Wolastoq'kew. Est-il besoin de dire que ces quelques suggestions ne se

limitent pas aux maisons d'enseignement, mais qu'elles s'étendent à tous les établissements qui s'intéressent à l'histoire culturelle Wolastoq'kew.

Conclusion

Les témoignages révèlent la force du lien de la nation Wolastoqiyik avec Jemseg. Ils montrent un vaste éventail d'activités similaires un peu partout dans la vallée du fleuve. Les témoignages donnent au lecteur un aperçu du mode de vie de la nation Wolastoqiyik dans les domaines de la subsistance, des activités, des événements et des croyances en ce qui a trait à leur vie, et ils illustrent leur contribution à la constitution de la province du Nouveau-Brunswick. Toutefois, ces activités n'offrent qu'un aperçu de la riche tapisserie que constitue la vie des membres de la nation Wolastoqiyik. Ce projet n'a jamais eu pour but de présenter les témoignages comme une illustration globale de l'ensemble de la culture. Il faudrait poursuivre la recherche, et intégrer d'autres entrevues enregistrées antérieurement, que l'on peut actuellement trouver dans les musées, les archives ou auprès de certains chercheurs. D'autres éléments, comme des preuves archéologiques additionnelles, sont également nécessaires pour compléter l'image que nous possédons actuellement.

En conclusion, il faut espérer que d'autres projets archéologiques feront appel aux témoignages en guise de composante essentielle et utile de leur réalisation. Ils

fournissent de l'information factuelle au moyen des expériences personnelles et servent de complément aux projets sous forme de connaissances fournies par des gens qui ont un véritable lien avec tous les sites qui précèdent le contact. Il existe déjà deux exemples au Nouveau-Brunswick où des archéologues ont utilisé des témoignages pour vérifier l'emplacement de sites spécifiques□: le site Bernad de la Première nation Tobique (Keenlyside, communication personnelle) et le mont Augustin, situé sur le territoire de la Première nation de Red Bank (Turnbull 1976). Toutefois, le Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie a été le premier à utiliser des témoignages transcrits pour obtenir une perspective complémentaire aux fins d'interprétation archéologique.

Enfin, je suis très reconnaissante aux Kci Wolastoqiyik d'avoir accepté de nous consacrer de leur temps, d'avoir fait preuve de patience et d'avoir accepté de partager leurs expériences personnelles. Cette composante constituée de témoignages vise à ce que cette histoire orale retrouve sa place dans nos communautés et les communautés non autochtones, qu'elle serve d'outil pédagogique pour bâtir et mieux faire comprendre la nation Wolastoqiyik, la nation du fleuve majestueux.

Je tiens à remercier□:

Kci Nuhkomosik naka Kci Muhsumsik
Arrières grands-mères et arrières
grands-pères

2. Je me rappelle, il y longtemps...

TINA BROOKS, PAT LAPORTE ET JOSEPHINE PAUL
SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S

«□Je me rappelle, il y a longtemps. MollyAnwall, toutes sortes de camps indiens le long de la rive, à l'endroit maintenant connu sous le nom de l'île Molly.□» Tina

«□Les soldats sont venus et ils ont dû vivre dans des ateliers pendant environ dix jours. Chaque atelier était occupé par une famille ou un ancien combattant.□» Pat

«□...d'une visite du père Riley, qui nous donnait une demi-journée de congé. Mais il fallait connaître votre petit catéchisme. Il fallait apprendre certains mots, et il vous posait des questions. Cependant, il ne vous demandait pas les mots que vous aviez appris, mais d'autres mots que vous n'aviez pas appris.□» Josephine

Alice : Est-ce qu'il y en a parmi vous qui vous souvenez de Jemseg, ou de quelqu'un qui vivait là?

Tina : Non [dit en malécite].

Alice : Étant donné que nous ne savons rien au sujet de Jemseg, parlons de St. Mary's et du mode vie dans ce temps-là. Quel genre de divertissements y avait-il pour les gens, à cette époque?

Tina : Faut-il parler indien [dit en malécite]?

Alice : Vous pouvez parler indien, anglais ou combiner les deux car tout sera traduit de toute façon. Ce sera utilisé, sans doute, dans les archives. Ça va, tout le monde? En fait, je lisais un livre l'autre jour au sujet de *Koluskap* (Glooscap), une histoire tirée des légendes, et le passage

portait sur *Koluskap* un jour où il était à Fredericton en amont sur le fleuve, où il a laissé ses raquettes en baptisant les îles Snowshoe, est-ce vrai?

Josephine : Je n'ai jamais entendu cette histoire.

Tina : Je suis allée à l'île Snowshoe, mais je ne sais pas d'où vient le nom.

Alice : Où est située l'île Snowshoe?

Tina : J'avais l'habitude d'y aller, lorsqu'ils ont inondé... Où est situé cet endroit où nous allions cueillir des crosses de fougère?

Pat : L'île Bear.

Tina : L'île Bear, c'est là que c'était. C'est toujours là, seulement ils l'ont inondée, mais on peut voir la forme de raquettes. Je suis allée sur l'île Bear. Êtes-vous déjà allée là?

Josephine : Oui

Alice : Très bien, parlons de St. Mary's et du mode de vie à cet endroit. Je vais vous poser quelques questions et vous laisser aller.

Tina : Vous êtes plus âgée que moi.

Josephine : Pat, vous êtes la plus âgée.

Alice : Pat, auriez-vous objection à ce qu'on commence par vous?

Parlez-nous un peu de l'histoire de St. Mary's.

Pat : Je ne me rappelle pas de grand chose. J'étais âgée de sept ans lorsque nous sommes déménagés de cette vieille réserve [l'ancienne réserve St. Mary's – située près de l'eau, pour

nous installer plus haut à cet endroit [la réserve St. Mary's actuelle].

C'était en 1933, pendant la Dépression, et il y avait dix-huit maisons sur la réserve, douze de ce côté [droite] et six de l'autre [gauche]. Maintenant c'est (pause)

Josephine : Je ne sais même plus.

Alice : Il doit y en avoir environ cent trente et même davantage; [aux deux femmes] n'hésitez pas à prendre la parole en tout temps.

Josephine : Je dois réfléchir d'abord [rire]. J'étais âgée d'environ six ans au moment où nous vivions à cet endroit.

Planche 2.1 □: Gabe Acquin, considéré comme le fondateur de la communauté des *Om̓ières nations* de St. Mary's (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, collection de l'ancienne Résidence du Gouverneur)



- Pat : Voyons donc, je suis plus vieille que vous?
- Tina : Je devais avoir environ six ans, car lorsque ma mère est morte, j'avais six ans, et c'est comme ça que je me souviens.
- Pat : C'était en 1933.
- Tina : C'est sûrement cette année-là, car c'est en 1933 que les maisons ont été prêtes. Je crois que c'est en 1935 que nous sommes déménagés, ou peut-être plus tard. Je ne sais pas, car je me souviens en bas de la colline [ancienne réserve]. Vous vous rappelez de Cecilia?
- Josephine : Qui vivait là? Johnny (pause)
- Tina : Johnny Mike.
- Josephine : Leur maison a pris feu, lorsque nous vivions là.
- Tina : Oui, nous avons été les premiers. Mon père et ma mère, c'est là que nous avons vécu, et Johnny Mike. Ils ont bâti une maison ou quelque chose du genre.
- Josephine : Non, la maison de votre grand-mère, là où était située la maison de Bobby Brooks.
- Tina : Oh, oui! [et Josephine] Dunstan et votre grand-père.
- Tina : Oui.
- Pat : Il y avait seulement deux maisons, là et du côté de chez Louise.
- Josephine : Trois.
- Pat : Quelle est l'autre?
- Josephine : La maison Qumuci.
- Tina et Pat : Oh, oui! La vieille maison Qumuci.
- Pat : Les maisons originales, il y en avait trois.
- Tina : Là où passe maintenant la route, c'est là que je vivais [promenade Malécite]. Ils l'ont détruite.
- Josephine : Ils l'ont déménagée chez Elsie [rue Paul].
- Alice : Donc, qui confectionnait des paniers, à ce moment-là?
- Pat et Tina : Tout le monde.
- Tina : Le matin, en vous réveillant, quelqu'un martelait le frêne.
- Josephine : Ah! C'était agréable; quelqu'un qui faisait les préparatifs au moment du réveil.
- Tina : Ils travaillaient tout le temps.
- Alice : Ils confectionnaient des paniers tout le temps à ce moment-là? Est-ce qu'ils les vendaient?
- Josephine et Tina : Oh, oui!
- Alice : Où les vendaient-ils?
- Pat : Aux touristes.
- Josephine et Tina : Au marché, chez Bowlen [le magasin Bowlen existe toujours sur la rue St. Mary's].
- Pat : Les touristes venaient des États-Unis pour acheter des paniers.
- Josephine : Oui.
- Tina : Et lorsque des gens allaient pour la cueillette [probablement pour les pommes de terre].
- Josephine : Je prenais deux manches de hache, je les apportais au magasin Bowlen et j'obtenais un paquet de tabac et de la mélasse.
- Tina : De la mélasse, moi aussi. J'apportais un manche chez Bowlen et j'obtenais de la mélasse. On en obtenait beaucoup.
- Josephine : Ah ha.
- Pat : Pour de la bière d'abeilles.
- Tina : Oui, [à Pat] dis-le en indien pour

- le plaisir [rire de toutes les trois].
- Alice : Quoi d'autre fabriquaient-ils à ce moment-là, à part les paniers?
- Josephine : Des paniers, des manches de hache, des rames, des cerceaux, des cerceaux de baril.
- Alice : Où est-ce qu'ils... ah..?
- Pat : Une femme micmac (Mi'kmaq) – de la tapisserie. Quel est son nom? La mère Chummy.
- Tina : Harriet.
- Pat : Harriet; elle travaillait bien. Des tapis.
- Tina : Elle travaillait bien.
- Josephine : Elle s'est mariée avec un Chinois.
- Alice : Et le nom de Chummy était Donald Paul, n'est-ce pas?
- Toutes les trois : Oui.
- Tina : Harriet était allée avec un Chinois. Quel était le nom de ce restaurant?
- Josephine : J'ai oublié. Au coin de la rue York, il y avait un restaurant chinois à cet endroit. On y mangeait souvent.
- Tina : Oui.
- Josephine : Des sandwiches au poulet chaud, vingt-cinq cents.
- Tina : On ne peut faire mieux que ça.
- Alice : Parmi les dix-huit maisons qui étaient là il y a longtemps, y avait-il plus de familles que de maisons?
- Josephine : Oui.
- Pat : Les soldats sont revenus et ils ont dû vivre dans des ateliers pendant environ dix jours. Chaque atelier était

Planche 2.2□: Alexa Paul, de la Première nation St. Mary's, qui cueille des crosses de fougère à l'île Savage, entre Fredericton et Kingsclear, Nouveau-Brunswick (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick 74-17389)



- occupé par une famille ou un ancien combattant.
- Tina : Les maisons étaient en très mauvais état. Pas d'eau.
- Josephine : Oui, Louie Babe [Louie Paul], Dickie, Paul Paul.
- Pat : Joe Dedham, Harry.
- Tina : J'ai vécu longtemps dans un atelier.
- Alice : J'aimerais en savoir davantage au sujet du fait que les Indiens n'avaient pas le droit d'acheter de l'alcool à ce moment-là, et comment faisaient-ils pour en acquérir?
- Josephine : Les chiens n'étaient pas permis non plus.
- Tina : Si vous vouliez boire, vous deviez vous adresser à un non-Autochtone pour l'obtenir pour vous.
- Josephine : Les non-Autochtones ne pouvaient rester sur la réserve après six heures.
- Tina : Après neuf heures, s'ils étaient invités.
- Josephine : Uniquement jusqu'à six heures.
- Tina : Neuf heures, s'ils avaient l'autorisation. Si le chef de la maison disait qu'ils pouvaient rester jusqu'à neuf heures, mais après neuf heures, ils devaient partir.
- Pat : Si on parlait des non-Autochtones, de George Wiseman et des Nash.
- Josephine : Lorsque Carrie venait, elle devait rester dans la cabine du camion.
- Alice : Parlez-nous un peu des voyages. Quel moyen de transport utilisiez-vous à l'époque?
- Pat : En bateau pour aller cueillir des crosses de fougère.
- Tina : Pour descendre en ville, car il fallait travailler pendant l'hiver, on traversait sur la glace.
- Josephine : On montait derrière Charlie, derrière le cheval. Il essayait de nous en empêcher et de nous chasser. Lorsqu'il repartait, on sautait à nouveau derrière lui...
- Tina : Étiez-vous là lorsqu'on se moquait de Leo Haoui? [en s'adressant à Josephine]
- Josephine : Oui.
- Tina : Il était le seul policier, et il se promenait à pied.
- Alice : Alors, y avait-il rien d'autre qui était fabriqué à part les paniers et les manches de hache?
- Tina : Seulement le travail saisonnier. La cueillette des crosses de fougère et des pommes de terre.
- Josephine : Nous étions sur l'île pendant environ un mois, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de crosses de fougère.
- Alice : Parlez-nous donc de l'île Sauvage. Quand avez-vous commencer à y aller?
- Pat : Beaucoup d'Indiens se rendaient à l'île Sauvage.
- Tina : Je me rappelle, il y a longtemps. Molly, Anwall, toutes sortes de camps indiens le long de la rive, un endroit maintenant connu sous le nom de l'île Molly.
- Josephine : Toutes sortes de sentiers, si vous vouliez visiter. Personne d'autre que les Indiens ne vivait là [elles parlent toutes trois en même temps, et c'est difficile de les suivre]... tout

l'été.

Tina : Oui, tout l'été.

Tina : La période de la pêche à l'achigan, où il y a beaucoup de gens. Des hommes. Dès que les poissons se mettent à sauter, les bateaux sont mis à l'eau.

Pat : C'était le bon temps.

Josephine : Ils les harponnaient.

Tina : Ils les harponnaient.

Josephine : On ne sait pas le mot indien pour harponner.

Pat : Les Indiens avaient la belle vie à ce moment-là. Ils aimaient danser. Chaque soir, ils dansaient, en haut de la colline, que ce soit à la maison ou (pause)

Tina : Peu importe où on allait, ils vous demandaient : Pouvons-nous danser

ici? [Elle parle du déplacement du poêle et de la nécessité de le remettre en place après la danse].

Josephine : Parfois, il y avait trois endroits où ils dansaient toute la nuit. Chez Molly, chez Josephine et là où Rice [Kathleen] vivait [rue Paul].

Tina : Ils invitaient John Casey [John Paul] et Mynee. Ces deux-là pouvaient danser.

Josephine : Elle dit qu'elle pouvait diriger les danses. Elle était toujours attentive à celui qui dirigeait les danses. En leur absence, c'est elle qui dirigeait, mais aujourd'hui elle ne se souvient plus. Ils n'ont pu lui apprendre la danse libre.

Tina : Comment connaissaient-ils ces

Planche 2.3 □: De gauche à droite □: Kathleen «Rice» Sapp, Peter L. Paul de Woodstock, Maliya Paul (M^r Solomon Polchies) de St. Mary's vers 1922; la maison des Rice était l'un des trois endroits où des danses étaient organisées (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, AC-10276-11)



- danses?
- Josephine : Je ne sais pas.
- Tina : Ils savaient comment danser,
John Casey et Mynee.
- Pat : Oh, oui! John savait diriger.
- Tina : Lorsque la danse était terminée,
les gars remettaient tout en place.
Vous pouvez demander à n'importe
qui. Il n'y avait pas d'alcool, mais la
bière d'abeilles était quelque part en
train de se brasser.
- Pat : Et le soulagement.
- Tina : Oh, oui! Le bien-être!
- Pat : Les Indiens recevaient juste un
certain montant, pas de sucre ni de
mélasse.
- Tina : Je ne sais pas.
- Pat : On ne pouvait obtenir ce qu'on
voulait. C'était la loi.
- Tina : Les agents des Indiens nous
trahissaient chichement. Whalen s'est
établi à Pilick [Kingsclear]. Sa
maison était située au bas de la route,
à cause de l'argent, j'imagine.
- Pat : Il vole.
- Josephine : McKutchen.
- Tina : McKutchen, sa maison était
située là où est la banque aujourd'hui.
- Josephine : Deux mille et quelque chose
pour une semaine.
- Tina : Oui.
- Tina : Quand Whalen était là, au mo-
ment où j'ai eu six enfants, je n'ai
reçu aucune aide. Dokie
[Mark Brooks] était à l'hôpital;
Louise et tous les autres m'ont aidée
(pause)
- Pat : Une période difficile.
- Tina : Donnie Solomon était chef à
Pilick [Kingsclear] à l'époque.
- Donnie et Dokie étaient à l'hôpital en
même temps. Dokie a dit à Donnie
que l'agent n'aiderait pas, alors
Kingsclear a aidé Tina et Dokie ce
mois-là. Deux cents dollars pour la
nourriture chez Bowlen et pour le lait.
Andrew Paul était chef à l'époque, et
il est allé lui demander (pause)
- Josephine : Il était déterminé.
- Tina : Seize dollars. Et il est allé avec
moi au magasin de Lean, de façon à
ce que je n'obtienne pas de la
pacotille. Je ne lui ai jamais rien
demandé à nouveau. J'étais heureuse
de ce que j'ai reçu. Kerney
[Clarence Paul] avait un magasin à
l'époque. Moi et Josephine sommes
allées au magasin. Nous avons obtenu
notre bien-être, et nous sommes allées
faire des provisions, mais il n'y avait
rien là. Elle a donc demandé à
Josephine si elle voulait des Kleenex?
Ou..., Eh bien! Il nous faudra faire
bouillir des Kleenex demain. Nous
n'avons rien eu de toute la fin de
semaine, et nous avons dû aller chez
Bowlen.
- Josephine : L'ancienne maison de
Jimmy, juste au-delà de la clôture.
Les pommes de terre, du navet, il
volait pendant la nuit de façon à ce
que l'on puisse manger le lendemain.
Des pommes de terre et des navets,
une purée de navet.
- Tina : Mes fils aussi, lorsqu'il ne leur
restait plus rien.
- Pat : Nous avions l'habitude de voler du
poulet, et nous avions du poulet
chaque semaine.
- Tina : Harold et Frankie, ils allaient

- voler du poulet, ils leur coupaient le cou, et moi et Martina
[Martina Sappier] faisons la cuisson. Lorsque les filles arrivaient ce soir-là, elles voulaient savoir d'où venait le poulet.
- Pat : Oui, c'était la bonne époque.
Tina : Oui, j'imagine.
Alice : Pour revenir à l'île Savage, avant mon époque, j'imagine, depuis combien de temps les gens fréquentaient-ils cet endroit?
Tina : Depuis très, très longtemps, pour autant que je me rappelle.
Josephine : Moi aussi.
Pat : Moi aussi.
Tina : Jusqu'à ce que je sois assez âgée, à l'âge de six ans. Puis, j'ai commencé à y aller avec Arthur.
Alice : Qui était Arthur?
Josephine : Le père de Paul [Paul J. Paul]. Arthur Paul.
Alice : Donc, l'île Savage, était-elle hantée? Ou y a-t-il un cimetière à cet endroit?
Josephine : Un cimetière, au milieu de cet endroit?
Pat : Ce n'est pas hanté.
Tina : Eh bien! J'en ai vu un noir.
Josephine : David me disait un soir que George Nash lui avait raconté ce qui lui était arrivé. Il a dit que pendant toute la nuit, il y avait eu des fantômes.
Pat : Qui était-ce?
Josephine : George Nash. Il savait raconter des histoires.
Pat : Oh, oui!
Josephine : Polons [Francis]
Tina : Ween [Bill], chaque année il vivait là. Bateau ou pas. À partir de l'île Bear, juste un radeau et un panier.
- Alice : Donc, s'il y a un cimetière à cet endroit, des gens vivaient là?
Tina et Josephine : Oh oui!
Alice : Continuellement?
Tina et Josephine : Non pas toute l'année, pas l'hiver, mais seulement l'été et au printemps. Mais pendant l'hiver (pause)
Josephine : Il y avait, lorsque l'on ramassait des crosses de fougère, Dokie et vous [Tina], il y avait une tortue qui devait être âgée de plus de cent ans. Des noms étaient gravés sur sa carapace. Même Bobby Brooks, Jack Brooks, leurs noms y étaient.
Alice : Sur la tortue?
Pat : Savez-vous pourquoi les Indiens vivent de ce côté-ci du fleuve?
Alice : Non.
Pat : Pas d'eau fraîche en ville; il y avait un ruisseau qui traversait la réserve.
Alice : Vraiment!
Pat : Oh, oui! Ils n'auraient pas (pause) l'eau du fleuve.
Tina : Derrière cette maison, il y avait un puits ou quelque chose là, de l'eau de source.
Pat : Alors, lorsqu'ils se sont établis de ce côté-ci, un puits, et l'eau venait du lac Killarney.
Tina : Oui.
Pat : Vous vous rappelez cette vieille pompe à la vieille réserve?
Alice : Oui, je m'en souviens.
Pat : On ne buvait pas l'eau de cette rivière. Juste les Blancs; ils ne connaissaient pas mieux. C'est un

- égout.
- Josephine : Est-ce que ça fonctionne toujours [enregistreuse]?
- Alice : Oui.
- Tina : Les Indiens, ils commencent à chasser le rat musqué au début du printemps, en s'éloignant, et lorsque la saison du rat musqué est terminée, ils attendent le temps de la cueillette des crosses de fougère et de la pêche.
- Josephine : Lorsqu'on vivait sur l'île Jack. Mynee était là et, qui était-ce, Doc ou l'autre?
- Tina : **Piyel Suseph** (Peter Joseph).
- Josephine : Oui, Piyel Suseph. Mon père venait à Fredericton et vendait des crosses de fougère et nous restions sur l'île. Mon père avait une corneille apprivoisée et ils lui donnaient de la bière d'abeilles [bière artisanale]. Mon père se fâchait. La corneille était ivre et ne pouvait se tenir droite. Mon père était tellement en colère.
- Alice : Vous avez dit l'île Jack?
- Josephine : Oui, l'île Jack.
- Alice : Où est-ce situé?
- Josephine : Il y a l'île Savage, où il n'y a presque pas d'arbres.
- Alice : Est-ce celle que l'on appelle l'île Sheep?
- Tina : L'île Sheep, l'île Molly.
- Josephine : L'île Molly est juste en face.
- Tina : Il y a Hartt.
- Josephine : L'île Hartt est de l'autre côté.
- Tina : De l'autre côté, près du divertissement (pause)
- Alice : Oui, le Bucket Club.
- Tina : Oui.
- Alice : Il y a Savage, Sugar et Sheep?
- Tina : Non, il y a une île entre Sheep et Savage.
- Alice : Oh! Y a-t-il une île?
- Josephine : L'île Molly, qu'ils l'appellent. Molly avait l'habitude de vivre là.
- Alice : Qu'en est-il de l'île Indian à Saint-Jean? Ou dans cette région-là. Est-ce que l'île St. Croix et l'île Indian sont le même endroit ou deux endroits différents?
- Pat : Nous sommes restés une année sur l'île Indian, à Saint-Jean, pour ramasser des billes de bois.
- Tina : Nous avons amené les enfants là une fois.
- Josephine : J'y suis allée, mais jamais sur l'île.
- Tina : Nous y sommes allés pendant deux semaines.
- Alice : Est-ce qu'il y a des gens qui habitaient là?
- Tina : Sans doute, mais pas (pause)
- Pat : Elle appartient aux Indiens cette île (pause)
- Alice : Et Ste Croix?
- Pat : Je n'ai aucune idée.
- Tina : Je suis allée à Ste Croix; nous y allions à chaque été, du temps où Maria vivait là. Elle vivait avec Bill McDonald, et nous allions là pendant l'été. Cette fois-là, l'oncle Arthur bâtissait une cabane de bois rond, et même les enfants ont eu de la bière d'abeilles – moi et Elsie – avant qu'il commence à travailler.
- Alice : Qu'en est-il de Brown's Flat?
- Tina : Je n'en sais rien.
- Pat : C'est un endroit où les Indiens allaient pendant l'été pour

- confectionner des paniers.
- Alice : C'était donc un lieu de rassemblement pour les gens pendant l'été?
- Tina : Oui, pendant l'été.
- Pat : Uniquement pour faire de l'argent pendant l'été.
- Tina : Il y avait sans doute quelque chose à cet endroit, comme des cerceaux.
- Pat : Joe avait l'habitude d'aller en amont, jusqu'à Pokiok.
- Tina : Tout le monde trouvait un endroit où aller.
- Alice : Alors ces endroits, comme Brown's Flat, Ste Croix, l'île Indian, appartenaient-ils aux Indiens?
- Pat : Non, c'était uniquement des endroits de camping.
- Tina : Juste le long du rivage.
- Alice : Ça n'appartient donc pas aux Indiens?
- Pat : Il fut une époque où tout le pays nous appartenait.
- Josephine : Il n'y avait qu'un seul membre de la GRC.
- Pat : Les Indiens voulaient juste un territoire le long du fleuve.
- Pat : Les Blancs ont commencé à poser des jalons. Leo Haoui et...
- Tina : Gorley; oh oui!
- Pat : Leo Haoui s'est réservé un côté, et Gorley l'autre. C'est alors qu'ils ont bâti ces maisons... Il a fait une fortune, ce Gorley. Toutes ces terres appartenaient aux Indiens.
- Tina : Quand j'y pense, tout cela nous appartenait.
- Pat : Ils devaient acheter ces terrains de Leo Haoui [où la réserve est située actuellement]. C'est tout ce que nous avons, cette parcelle sur la rive.
- Alice : Il fut donc une époque où la vieille réserve était seulement la réserve?
- Josephine : C'étaient tous des vergers [où la réserve est située actuellement].
- Pat : Tout cela appartenait à Leo Haoui, Gorley.
- Tina : Oui, il y a eu une grosse carrière de pierres à cet endroit entre l'ancienne demeure de Rita et celle d'Helen. C'est plein de rocs. Il y a un lot avec une maison à cet endroit. Josephine et moi avions l'habitude d'y aller après l'école et en *akomok* (raquettes), à chaque jour où nous allions dans les bois.
- Josephine : À la recherche de pommes sèches.
- Tina : Oui.
- Josephine : Qui étaient tombées et glacées. On en buvait le jus. Elles étaient brunes.
- Pat : C'est vrai, elles étaient juteuses.
- Josephine : Ah ha!
- Tina : C'était agréable à cette époque. On pouvait créer soi-même ses propres jeux en sortant lorsqu'il avait beaucoup neigé. Il n'y avait personne autour de la maison. Nous sortions, *kcihkuhsisok* (petite région boisée). On a eu des toboggans, lorsqu'on a commencé à avoir des jouets.
- Josephine : On allait glisser sur le chemin Killarney.
- Tina : Ou dans le champ où nous vivons maintenant [promenade Malécite] ou sur la route.

- Josephine : Vous pouviez glisser jusqu'en bas de la route au-delà de la voie ferrée.
- Pat : Vous voyez, il n'y avait que deux voitures en haut ici (pause) et John Casey. Elles ne se promenaient pas beaucoup. On les voyait passer peut-être une fois par semaine.
- Tina : Ils n'utilisent même pas leur (pause) John Casey essayait d'enseigner à Charlie au sujet de la voiture, de toute façon. Il lui dit de s'installer, et que quand viendrait le temps d'appuyer sur l'accélérateur, il faudrait qu'il appuie. Appuie [dit en malécite]. Nous nous sommes toutes mises à rire. Il a gardé sa voiture pendant très longtemps, car il n'allait nulle part.
- Josephine : Il n'allait nulle part; on jouait dans la voiture lorsqu'il n'était pas à la maison.
- Tina : Aujourd'hui, il serait possible de la vendre et d'obtenir beaucoup d'argent en échange. Si quelqu'un en avait une.
- Josephine : La voiture avait de petits pneus.
- Tina : Essex ou quelque chose...
- Josephine : Oui.
- Pat : Nemo a dit à Pat qu'il lui fallu deux jours pour se rendre à Fort Fairfield. [Sans doute une crevaïson. De nombreux rires].
- Alice : Est-ce que tout le monde partageait à cette époque?
- Toutes trois : Oui.
- Tina : À n'importe quel endroit, sur le territoire des Autochtones, les portes étaient toujours ouvertes. Il y a longtemps, tante Elizabeth [grand-mère de Pat], elle avait une maison à mi-chemin. C'était une petite femme âgée.
- Josephine : Oui.
- Tina : Elle préparait *piouikomonyol* (potage de maïs).
- Josephine : Tout le monde.
- Tina : N'importe qui pouvait se présenter là, même la nuit. Elle avait un orgue. Même Bertha, elle jouait de l'orgue [Red Wing]. Et on dansait.
- Josephine : Même Solomon, l'accordéon. Doc ou Pete, le violon.
- Tina : Ned Landry venait jouer du violon, et on dansait. La vieille dame avait du bon temps, même en se contentant de regarder.
- Josephine : On s'amusait. Et même le D^r Wright jouait, et il mangeait du maïs également.
- FIN DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ UN
- ENREGISTREMENT - CÔTÉ DEUX
- Tina : Les maisons étaient ouvertes et vous étiez les bienvenus. Peu importe où vous alliez.
- Pat : On était les bienvenus.
- Alice : Revenons où nous étions rendus, lorsque vous avez dit que vous étiez chanceuses. Qui vous a adoptées? [Rires].
- Pat : Mon père ne pouvait nous faire vivre, et ma mère est allée à Saint-Jean. Lui était allé à Tobique. On nous a abandonnés, Louie, Nick, Mart, moi-même et Rena. À cette époque, elle [mère] touchait cent trente-cinq dollars par mois, ce qui faisait beaucoup d'argent.

Tina et Josephine : Oui, c'est beaucoup.

Pat : Les gens travaillaient toute la journée, dix heures par jour. Le travail se payait un dollar par jour. Et il fallait être chanceux pour trouver un emploi. J'ai vu Nemo et mon frère Louie [du bruit en arrière-plan]. Ils travaillaient de six heures le matin à six heures le soir pour un dollar. Ils travaillaient fort.

Tina : Jusqu'à mon mariage, Dokie travaillait en ville pour les Juifs. Cinq dollars par jour.

Pat : Combien d'enfants avez-vous eus, Tina? Six enfants?

Alice : On pouvait acheter beaucoup de choses à cette époque avec l'argent ainsi gagné.

Tina : Oui, on pouvait, mais (pause)

Pat : Mais on réussissait juste à vivre un jour à la fois. Il y avait une chanson à ce sujet « Un jour à la fois ». C'est de cette façon qu'il fallait vivre, uniquement pour survivre.

Tina : Oui. Et on ne s'inquiétait pas du lendemain. Juste vivre au jour le jour.

Alice : C'est comme ça qu'il faudrait faire également aujourd'hui.

Tina : Tout le monde avait du bon temps.

Pat : On a commencé à obtenir de l'électricité il n'y a pas longtemps.

Tina : À ce moment-là, Dokie était à l'hôpital, et c'est la première fois que j'ai eu (pause) j'ai dû économiser l'allocation de ma famille de façon à pouvoir installer une ampoule.

Josephine : Et moi aussi, une ampoule.

Pat : Au cours des dernières années, les Indiens (pause)

Tina : On avait très froid.

Pat : J'avais l'habitude de rentrer du bois tous les jours. Si on avait une bille de trop, on la faisait tirer, mais ça ne donnait pas beaucoup, deux dollars.

Tina : Deux dollars. Dokie, toute la semaine, il transportait du bois, de façon à pouvoir participer au tirage le dimanche.

Pat : Mets le courant; vous riez.

Josephine : Nous avons commencé à obtenir du bois, et toute la cour était pleine. Des billes Presto, puis ces bouts de bois. Mon père avait pris l'habitude d'aller au marché le samedi pour acheter du porc.

Pat : Il n'y a pas si longtemps, l'aide était sous forme de coupons, mais aujourd'hui vous obtenez de l'argent.

Tina : On allait au marché le dimanche pour acheter de la viande à un prix raisonnable ou chez Brown's. Cinq livres pour un dollar, de la viande hachée.

Josephine : Tuswey me demandait d'aller au magasin pour lui. Chez Watson pour acheter de la viande. Du flanc. Je disais que je voulais une livre de « planche ». De la planche, disait-il; vous êtes au mauvais endroit; vous devriez aller chez Devon Lumber Co. C'était du flanc, mais je disais planche.

Tina : On volait du bois à pâte dans les wagons.

Josephine : On transportait des billes.

Tina : Myrtle avait un toboggan.

Josephine : Pauvre elle; Percy et Jerry se contentaient de rester assis là.

Tina : Oui!

Pat : Elle travaillait fort, Myrtle. Je n'en doute pas du tout; elle est aussi forte qu'un homme.

Tina : On peut le voir uniquement à sa démarche. Chaque nuit, elle devait aller voler. Charlie, après l'école, devait marcher jusqu'à l'hôtel Queen en traversant sur la glace.

Pat : Lorsqu'elle rapportait le panier, on ne lui donnait qu'un biscuit. Percy et tous les autres (pause)

Tina : Ils mangeaient tout. Puis quand le temps était mauvais, elle devait quand même marcher jusqu'à l'école. On n'avait pas de jours de congé à l'école.

Josephine : À moins d'une visite du père Riley, qui nous donnait une demi-journée de congé. Mais il fallait connaître votre petit catéchisme. Il fallait apprendre certains mots, et il vous posait des questions. Cependant, il ne vous demandait pas les mots que vous aviez appris, mais d'autres mots que vous n'aviez pas appris.

Tina : Pas les mêmes mots. Whalen venait et amenait son fils avec lui.

Josephine : Oui.

Tina : Bobby Whalen.

Alice : Est-ce le Bobby Whalen qui se promenait autour d'ici? C'est son fils, et il était l'agent des Indiens. Son père?

Toutes trois : Oui.

Tina : Il nous traitait chichement. Aujourd'hui, ils doivent posséder beaucoup d'argent qui appartenait aux Indiens.

Josephine : Oui. Ils étaient bien nantis.

Tina : Whalen avait une maison à Kingsclear.

Pat : Esty Brooks et moi – il est mort maintenant – nous étions en prison. Whalen nous a donné trente jours, pas d'amende. Donc, nous étions là. Le type, un administrateur, est entré en disant qu'un individu allait sortir le lendemain et qu'il n'avait pas de vêtements. Un Blanc; ce n'était pas un Indien. Et Whalen a préparé une commande de vêtements pour cet individu : des bottes, un pantalon, des sous-vêtements, une veste. Donc, lorsque Isaac est venu, on nous a permis un appel téléphonique, et j'ai donc dit à Isaac que Whalen avait donné à cet homme blanc nos vêtements. Puis, lorsque nous sommes sortis, il y avait deux piles de vêtements pour nous. Des vêtements tout neufs.

Alice : En rétrospective, aider les Blancs est la même chose qui se produit aujourd'hui. N'est-ce pas?

Pat : Rien n'a vraiment changé. Prenez la réserve, par exemple, sans vouloir offenser qui que ce soit, il y a beaucoup de Blancs. Je ne connais même pas ma famille, même pas la moitié de ma famille. Mais éventuellement ce sont les Blancs qui s'installeront.

Josephine : Il y plus de Blancs que d'Indiens.

Tina : J'ai dit à Nancy un jour, sans vouloir offenser personne, qu'un jour il n'y aura que des Blancs sur cette colline.

Alice : Richard m'a dit la même chose

Planche 2.4□: Enfants de St. Mary's, photo prise vers 1890 (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, P5-81)



l'autre jour.

Pat : Nancy est blanche également.

Tina : Oui.

Alice : On nous élimine lentement.

Pat : Mais ils continuent comme s'ils étaient des Indiens. Ils essaient de prendre la place des Indiens.

Tina : Ils achètent un terrain quelque part, et tous les Indiens partent et laissent les Blancs derrière, pour tout recommencer.

Josephine : Ils voulaient qu'on vive à Kingsclear.

Tina : C'est vrai (pause)

Pat : Vous connaissez les mariages interraciaux. Cette femme de Tobique, quel était son nom? La fille de Nicholas?

Tina : Andrea Nicholas, peut-être.

Pat : Rappelez-vous; elle a gagné un procès en cour.

Alice : Non, n'était-ce pas

Sandra Lovelace ou quelque chose comme ça?

Toutes trois : C'est Lovelace.

Pat : C'est elle qui a commencé.

Peut-être avait-elle un motif, mais je ne sais pas.

Alice : En ce temps-là, ils obtenaient un statut, mais pas aujourd'hui.

Tina : Eh bien! Quoi qu'il en soit, les Blancs sont en train de prendre toute la place.

Alice : Aucun Blanc ne devrait avoir son mot à dire sur la réserve. Nous sommes supposés être plus forts qu'eux.

Josephine : C'est supposé être comme

- ça.
- Tina : C'est supposé être comme ça.
- Alice : La religion chez les Indiens.
- Parlons de la religion pendant quelques minutes. Ou encore qui vous a enseigné ou s'il y a quelqu'un qui a enseigné la religion aux Indiens?
- Josephine : Il fallait fréquenter l'église quand nous allions à l'école.
- Tina : Nous allions pendant le Carême.
- Josephine : Quarante jours.
- Tina : Quarante jours, tous les matins.
- Josephine : Six heures, tous les matins.
- Tina : Peu importe le temps qu'il faisait, il fallait y aller.
- Pat : Le prêtre avait l'habitude de nous donner une demi-journée.
- Josephine : Le père Donahue.
- Pat : Venu de la Côte Nord.
- Josephine : D^r Bailey; le père Bailey, je veux dire.
- Tina : Le père Bailey.
- Pat : Le père Bailey avait l'habitude de nous donner une demi-journée. Il venait le matin et nous accordait une demi-journée de congé.
- Josephine : C'était le père Ryan, il venait de Saint-Jean.
- Pat : Il nous donnait une demi-journée de congé.
- Josephine : Oui.
- Tina : Ça n'arrivait qu'une fois par année.
- Josephine : Il venait seulement une fois par année.
- Pat : Il n'y avait pas beaucoup de journées de congé.
- Tina : On en profitait, il y longtemps.
- Aujourd'hui, je n'ai même plus envie de sortir. Il y a longtemps, les Indiens jouaient au poker, sans se soucier du temps qu'il faisait. À l'heure du dîner, ils jouaient au poker.
- Josephine : Même dehors sur le gazon, ils étendaient une couverture. Et ils jouaient au poker à même le sol.
- Pat : On avait vu l'habitude de jouer aux billes.
- Tina : Les jardins étaient ouverts, sans clôture. Tante Elizabeth nous laissait prendre des concombres, les plus petits.
- Pat : Personne n'avait besoin de voler.
- Tina : Il n'était pas nécessaire de voler. Si vous vouliez quelque chose, il suffisait de le demander. Si vous ne vouliez rien, vous ne touchiez pas.
- Pat : C'est vrai.
- Josephine : Les enfants ne sont pas destructeurs.
- Tina : Non.
- Josephine : On ne faisait que jouer des tours.
- Tina : Oui, c'était un jeu. Jusqu'à ce que quelqu'un se fâche. Mais le lendemain, c'était oublié.
- Alice : Aujourd'hui, nous ne mangeons pas la même nourriture que dans ce temps-là.
- Pat : Pas du tout.
- Tina : Je ne crois pas.
- Pat : Si vous pouviez avoir une tranche de pain venant des hommes blancs une semaine, vous étiez chanceux. C'était uniquement du pain indien.
- Tina : Du pain fait à la maison.
- Josephine : Nous allions acheter le pain chez Graham. Le pain en solde.
- Tina : Le pain en solde.
- Josephine : Huit cents.

- Tina : Un jour, j'ai envoyé Shawnee au magasin de John Casey, avec les trente cents qui me restaient pour acheter du pain. Nous vivions dans l'atelier à l'époque. Va m'acheter du pain. Ça lui a pris beaucoup de temps. Je suis allée à sa recherche. Elle était assise sur le porche, mangeant des bonbons. L'argent pour mon pain venait de disparaître. Je n'avais même pas de farine. Je suis restée prostrée. Le pain coûtait quinze cents à l'époque. Pour aller chercher du pain.
- Pat : C'était comme ça à l'époque.
- Josephine : Il y a un certain temps, Rice vivait dans l'atelier chez Sylvia. Elle apportait des altérations à mon manteau. Mon père l'avait embauchée et lui avait versé vingt-cinq cents pour me confectionner un manteau d'hiver. Nous étions assis sur le divan et j'ai trouvé une pièce de vingt-cinq cents. Je suis donc allée la cacher, mais c'est elle qui l'avait perdue. Elle m'a dénoncée, et j'ai dû aller chercher le vingt-cinq cents que j'avais caché. J'étais si heureuse de l'avoir trouvé. Je me suis fait disputée lorsque Rice l'a dit à mon père.
- Tina : Dokie et Charlie fabriquaient des manches de hache et les vendaient chez Hull, où vivaient les Noirs. Le lendemain, cet homme arrive et demande à être remboursé parce que la hache est sortie du manche. Ils lui en ont fabriqué un autre, et je ne sais pas comment ils ont fait, mais ce n'est vraiment pas agréable de remettre l'argent.
- Alice : Quel prix demandaient-ils pour les manches de hache?
- Tina : Cinquante cents, cinquante-cinq cents ou un dollar.
- Josephine : Ce que l'autre personne pouvait payer, je crois. Il faisait très froid là où ils installaient leur kiosque.
- Tina : Là où est situé l'hôtel de ville aujourd'hui, c'est là qu'était le marché. On pouvait traverser sur la glace.
- Josephine : Il y a longtemps, il y a eu un incendie à (pause)
- Josephine : Willard Fruit, en bas de la colline, a passé au feu. Il y avait beaucoup de pommes. Nous avons mangé des pommes tout l'hiver, ou nous allions acheter (pause)
- Tina : Alexanders.
- Josephine : Alexanders. J'en prenais une bouchée en cachette à l'école (pause)
- Pat : À l'école, on nous servait habituellement du lait chaud. Ce n'était pas très bon. Ils ne prenaient pas la peine de le refroidir. Il venait de la vache et était livré directement à l'école. Le lait chaud était supposé aider, et on vous servait une cuillerée à thé d'huile de foie de morue froide.
- Josephine : J'ai toujours été obligée de prendre deux cuillerées à thé d'huile de foie de morue.
- Tina : Oui, vous étiez plus anémique que le reste de nous autres. J'arrivais à peine à prendre une cuillerée. Le lait et l'huile de foie de morue froide ne font vraiment pas un bon mélange.
- Josephine : Non.
- Pat : Il fallait nous brosser nous-mêmes

- les dents avec ce qu'ils nous donnaient.
- Tina : De la poudre.
- Josephine : Oui. Charlie, qui était assis juste ici, devait avoir la main levée, mais la maîtresse ne l'avait pas vu. Il a donc fait pipi dans ses culottes. Et une fois encore à l'école, il était assis en arrière, Becka en avant et Teddy et Warren de chaque côté. Un pou. Il jouait avec un pou vivant sur son bureau. La maîtresse était loin devant avec sa baguette. Je lui ai dit que la maîtresse venait vers lui et il l'a ramassé pour le lancer, et je me suis mise à rire tout fort. Je ne sais pas qui était en avant, mais pas surprenant qu'il ou elle ait eu des poux de tête.
- Pat : Philip Nash. À son premier jour à l'école, on lui a demandé d'aller en avant au tableau et de dessiner quelque chose. Il a dessiné une vache en train de faire ses besoins.
- Tina : Vous rappelez-vous M^{me} Elliott? Elle n'avait qu'une seule robe.
- Josephine : Juste une?
- Tina : Tous les jours.
- Pat : C'est vrai.
- Josephine : Oui, d'un bleu gris.
- Pat : Je me rappelle.
- Tina : Pendant toutes ces années d'enseignement.
- Josephine : Elle ne s'habillait jamais autrement.
- Tina : Le soir, elle lavait sa robe et la repassait.
- Pat : Une année, je me rappelle Mary O's.
- Tina : Je ne me souviens pas d'elle.
- Josephine : Moi oui.
- Alice : Qui était-elle?
- Toutes trois : Une enseignante.
- Pat : Elle avait cet arbre, un oranger.
- Tina et Josephine : Ah ha!
- Pat : Elle l'a coupé. Elle a perdu son emploi.
- Josephine : J'allais dîner. On marchait sur le dessus des pupitres. Quelqu'un surveillait à travers la fenêtre pour l'enseignante.
- Tina : Il était défendu de parler la langue indienne. Si on se faisait prendre, on allait dans le coin.
- Alice : Donc, les sœurs vous ont enseigné également?
- Pat et Josephine : Non.
- Tina : Elles m'ont enseigné à moi.
- Alice : Donc vous étiez puni si vous parliez la langue indienne?
- Toutes trois : Oui.
- Alice : Quelle était la punition?
- Tina : Rester après l'école ou être frappé avec la baguette.
- Pat : Frappé sur le dos du poignet.
- Josephine : On restait debout en ligne, on ne savait pas, puis la baguette. Il fallait tendre la main, et si on la retirait, on recevait deux fois plus de coups.
- Tina : Les sœurs, sur mes jointures, parce que je portais du vernis à ongle. J'y pense encore aujourd'hui, tout le temps. Les jointures, la baguette, vous savez qu'il faut être de bonnes filles. Comment savez-vous que je suis bonne? Les bonnes filles ne se promènent pas avec du vernis à ongle.
- Alice : Essayaient-elles de faire les choses à leur façon?

Tina : Essentiellement oui, je crois. Les règles des Blancs.

Pat : Il fallait apporter nos livres à la maison, mais je n'ai jamais étudié ou quoi que ce soit. Le matin, il fallait essayer d'improviser.

Josephine : Je suis allée à l'école pendant seulement quatre ans, car j'étais malade quand j'étais jeune. J'étais supposée étudier à la maison pendant deux ans. J'avais des livres de sixième année, mais c'est tout.

Tina : J'ai sauté d'une classe à une autre, en un jour. Je vais à l'école en quatrième année, je reviens, puis je suis en sixième année.

Alice : Pourquoi?

Tina : J'étais intelligente. Lorsque j'ai eu treize ans, nous étions trop jeunes pour tout quitter, et on ne pouvait aller à l'école secondaire. Il fallait attendre d'avoir quinze ans. On enseignait le petit catéchisme aux enfants tous les matins. Je prenais le déjeuner des sœurs, je faisais bouillir deux œufs et je faisais cuire deux tranches de bacon. Mais on suivait des cours de sciences domestiques.

Pat : En 1933, notre enseignante nous disait que si cet homme prenait le pouvoir, il y aurait beaucoup de gens qui seraient tués. La guerre mondiale (pause) c'est lorsque Hitler a pris le pouvoir.

Tina : Vous rappelez-vous de la Reine Elizabeth lorsqu'elle est venue?

Josephine : C'est l'époque où j'avais des problèmes avec mes yeux.

Tina : Nous avons de nouveaux costumes. Tout le monde avait de

nouvelles robes. Elles étaient très traditionnelles, avec des plis.

Pat : C'était en 1938.

Tina : C'était en 1939. Elle avait l'air si jolie. C'est la Reine Mère aujourd'hui.

Josephine : Ah, ha! Elle était âgée de dix ans. C'était la Reine Elizabeth et non pas la Reine Mère. Car j'avais dix ans. Nous avons le même âge.

Pat : Est-elle aussi âgée?

Josephine : Elle a soixante-douze ans, et je vais avoir soixante-douze.

Pat : Je l'ai vue en Corée.

Tina : Ce n'était rien d'extraordinaire lorsqu'on y pense maintenant. Elle faisait juste des salutations de la main. Nous étions occupés avec les drapeaux.

Josephine : Oui.

Pat : Qui avait mis la bannière au-dessus de la route disant « Bienvenue – Indiens de Devon »?

Josephine : Je ne sais pas.

Pat : Je ne sais pas, mais il aurait fallu que le message dise « Bienvenue Reine Elizabeth! » Les temps ont vraiment changé.

Tina : Je crois bien qu'ils ont changé, et pas pour le mieux. Lorsque j'y pense, j'ai l'impression que j'aimerais mieux me retrouver dans le passé qu'aujourd'hui.

Alice : Connaissez-vous d'autres endroits où allaient les Indiens à part Brown's Flat, Ste Croix, l'île Indian?

Tina : Juste lorsque nous allions ramasser des pommes de terre à l'automne.

Josephine : Des camions pleins. Il

restait peut-être une ou deux familles
sur la réserve; les autres ramassaient
des pommes de terre.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

3. L'argent des Indiens

RICHARD POLCHIES JUNIOR
SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S

...Whalen s'enrichissait aux dépens des Indiens, et il a fait beaucoup d'argent ici. Il était un ancien agent de la GRC, et il s'est retiré millionnaire. Tous les biens et services qui étaient fournis aux Indiens le long de fleuve Saint-Jean augmentaient ses gains personnels. Tous les produits de la ferme, les animaux, les fournitures agricoles, les approvisionnements en bois d'œuvre, le matériel de l'armée, de l'armée de l'air, de la marine, de la GRC, de même que les surplus qu'il recevait, il les donnait aux Indiens et se payait lui-même pour les services rendus. Les légumes, le bœuf, l'agneau, toutes ces choses, il se payait d'abord lui-même pour ses services.

Alice : Pourriez-vous me parler de Jemseg? Il y a des gens qui ont vécu là?

Richard : Le Grand lac, car c'est là que se trouve Indian Point.

Alice : Je ne parle pas du Grand lac. Je parle de Jemseg. Juste à la sortie de

ce pont surélevé, il y a un endroit qui était occupé par les Indiens à une certaine époque. Peut-être de façon saisonnière, pour la confection des paniers ou des activités du genre, mais je ne suis pas certaine.

Richard : Premièrement, si je remonte à

Planche 3.1 : Grand Lake, vue de l'ouest, au sud de Princess Park (photo de Karen Perley)



la fin des années 1950, vers 1959 et 1960, il y avait au Grand lac un endroit nommé Cow Point, où se trouvait un établissement d'Indiens, depuis les années 1920 et 1930. Il y a deux cimetières à cet endroit, juste avant de remonter le long de la rive du Grand lac. Puis vous arrivez aux lacs *Quapit* (lac Maquapit) et French. Il y avait une petite île entre les deux ponts à Lakeville Corner. Cette île, c'était une réserve, et il y a également des cimetières à cet endroit. Puis, vous faites le tour de la pointe, située en bordure du Grand lac, et vous arrivez au fleuve Saint-Jean, ce qui vous mène le long de la Jemseg. Les Indiens ont donc occupé toute la région du lac, à partir d'Indian Point, jusqu'à Jemseg, et jusqu'au fleuve Saint-Jean. Puis, en remontant le fleuve juste avant d'arriver à Oromocto. Ils ont occupé toutes ces terres, et il y a sept tombes d'Indiens à cet endroit, connu sous le nom de Portabello. C'est là que se situe la promenade Portabello, vous voyez. Et il y a eu beaucoup de luttes entre les gens riches au sujet de cet endroit. Comme des personnes de Saint-Jean qui amenaient des Américains. Il y a eu les propriétaires de la raffinerie de sucre qui se sont battus avec les Indiens pour le droit d'utiliser la rivière, tout comme le passage. Et les Indiens occupaient ce secteur de façon tellement intense que les Blancs ne pouvaient passer à cet endroit, et ils ont commencé à se battre. Mais les Indiens ont gagné, ils

ont remporté une victoire sur les Blancs. Et bon nombre d'entre eux n'ont pas déménagé, ils sont restés établis là, la plupart étant des chasseurs et des trappeurs et des confectionneurs de paniers. Toute cette région leur appartenait, à partir principalement de Tobique, de Woodstock et de Kingsclear, mais pas tellement de Kingsclear. Ils ne se sont établis à Kingsclear que plus tard. C'était vers la fin des années 1930 et 1940, vous savez, comme beaucoup d'autres d'occupants. Car Kingsclear à cette époque n'était pas comme Kingsclear aujourd'hui. C'était en amont du fleuve, où (pause)

Alice : Alors, comment appelait-on cet endroit?

Richard : C'était Kingsclear, mais ce que j'essaie de dire, c'est que l'endroit n'était pas situé ici, mais en amont sur le fleuve, près de Kelly Creek. C'était près de l'endroit inondé par l'eau du barrage, soit près de ce qui est maintenant le parc Wolastoq. C'est là qu'était situé Kingsclear, de même que l'église, qui s'y trouve toujours aujourd'hui. C'est Ste. Anne. Louise Polchies et son mari, Arthur Polchies, m'ont raconté beaucoup d'histoires au sujet de Kingsclear. Selon la légende... Êtes-vous déjà allé près de la grosse roche située dans le champ Taber?

Alice : Non.

Richard : Très bien. Il y a là une roche et, Dieu m'en soit témoin, venez me chercher au printemps ou à l'été, et je vous y amènerai. Il y a là une roche,

aussi grosse que cette table, et il y a une empreinte de pied dessus, de même que celle de l'extrémité d'un fusil, comme lorsque vous le portez à l'épaule. Et comme cet homme blanc continuait de déplacer son marqueur, tout le temps, pour indiquer la limite, en déplaçant la ligne avec son marqueur, l'Indien s'est alors mis en colère et a dit quelque chose comme : « C'est la dernière maudite fois que vous déplacez ce marqueur, et je place ma propre marque ici maintenant. » Et il a mis l'empreinte de son pied sur la roche, de même que frappé sur la roche avec le canon de son fusil. Et la marque est toujours là aujourd'hui. Et jusqu'à ce jour, il a appelé la malédiction sur cette terre. Aussi longtemps qu'elle appartiendra à l'homme blanc, rien n'y poussera, et rien n'a poussé dans le passé, et il en sera ainsi dans l'avenir.

Alice : Donc, l'homme blanc est

toujours sur cette terre?

Richard : Oui, c'est le cas. Mais rien n'a jamais poussé là et certaines personnes croient que cette terre est hantée. J'ai entendu au moins cinq personnes dire qu'elle est hantée à cet endroit précis et qu'elles ont vu

(pause)

Alice : Des Indiens?

Richard : Oui.

Alice : Pourquoi est-ce que les Indiens seraient hantés si l'homme blanc occupent cette terre?

Richard : Eh bien! à cause des esprits. En fait, les esprits ne font aucune discrimination.

Alice : Je peux croire que non.

Richard : Cela pourrait être un bon esprit ou un mauvais esprit, je ne sais pas. On ne sait jamais. Il faut en faire l'expérience. Et si on retourne à Jemseg, à cette époque les personnes occupaient toute sorte d'endroits à partir de là. Mais pour ce qui est

Planche 3.2 : Grand Lake, vue de l'ouest, au sud de Princess Park (photo de Karen Perley)



d'être propriétaires de la terre, aucune ne leur appartenait dans cette région. Tout le territoire a un jour appartenu aux Indiens. Et les Indiens n'ont jamais cédé leur droit de propriété concernant ce territoire, que ce soit au Nouveau-Brunswick ou dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

Alice : En fait, ils n'étaient pas propriétaires des terres. Ils ne vivaient pas sur des terres de toute façon, ils utilisaient le bord des cours d'eau.

Richard : Pas vraiment, car ils chassaient à l'intérieur des terres.

Alice : Mais je parle de la confection de paniers, de la pêche. Ils campaient en bordure de l'eau.

Richard : Ils chassaient également, vous savez. Et ils devaient aller jusqu'à la source. Par exemple, le cerf, l'orignal, le castor et tout animal sauvage vivant à l'intérieur des terres à distance des cours d'eau. Pour le castor, il y avait les barrages de castors. Quant au rat musqué, on ne le trouve pas uniquement près des rivières. En effet, on ne sait jamais où on pourrait le trouver. Et pour ce qui est du frêne pour les manches de hache, et la confection de paniers. Il fallait se rendre dans la forêt pour en trouver. Et, bien sûr, lorsqu'ils avaient fait une bonne récolte de frêne quelque part, ils y retournaient régulièrement tous les ans au printemps. Et il leur fallait se rendre à Saint-Jean pour le commerce. Ils y vendaient leurs paniers et faisaient des échanges pour différentes provisions, comme les légumes ou autres.

Et bien des gens transportaient tout cela sur leur dos. Je connais le vieux Noël Moulton de Tobique, qui avait l'habitude de marcher de Tobique jusqu'à Woodstock. Il arrêtait chez tous les agriculteurs avec ses paniers, pour voir s'ils voulaient en acheter. Et une fois rendu à destination, il avait déjà une lourde charge variée sur le dos. Ce n'est pas tout le monde qui pouvait le faire. Mon grand-père se rendait ainsi jusqu'à Woodstock. Il chassait à partir de Woodstock, jusqu'à Canterbury, Skiff Lake et de retour jusqu'au sentier des Indiens à Meductic.

Alice : Qui était votre grand-père? Quel était son nom?

Richard : C'était John Paul. Il a fait cela pendant près de quarante ans, et il connaissait la forêt comme le fond de sa poche.

Alice : Très bien, mais si les Indiens ne possédaient pas tout ce territoire, ils leur fallait chasser à l'intérieur des terres?

Richard : Ils en étaient les propriétaires. Mais, voyez-vous, le malentendu a toujours été que les Indiens auraient cédé les terres. Nous ne les avons jamais cédées; elles nous ont été enlevées.

Alice : Mais est-ce que les non-Indiens leur rendaient la vie difficile pour ce qui est de la chasse à cette époque?

Richard : Non, pas vraiment. De toute ma vie, je ne peux me rappeler de quelqu'un qui m'ait causé des difficultés. Non, ce que mon grand-père avait l'habitude de dire est que

vous n'avez qu'à demander l'autorisation. Et si la terre appartenait à quelqu'un, comme à un agriculteur, et qu'il y avait une tige de frêne sur cette terre et que vous vouliez cette tige de frêne, il acceptait toujours de vous la donner. Il n'y avait jamais de problème. Mais quand une personne rôdait dans l'intention de voler sur les terres des autres, c'est alors que les gens accusaient cette personne de voler, peu importe qui elle était, et qu'ils voulaient la faire condamner. C'est ce qui a entraîné la mauvaise réputation de bon nombre de personnes. Et il suffisait d'offrir de simples explications, de simplement aller demander à la personne, soit celle à qui appartenait la terre, si on pouvait aller couper du frêne. Et habituellement, vous n'aviez aucun problème, aucune difficulté.

Spécialement si la personne en question savait que votre subsistance en dépendait. Et il en était de même pour tout. Lorsque vous commencez à abuser de quelque chose (pause) Disons comme aujourd'hui, dans la décision de la Cour Suprême, cette affaire Sparrow. Vous savez, même si ça ne s'est pas matérialisé et aussi longtemps que ça s'est poursuivi. Ce que je m'efforce de dire est que, lorsque vous commencez à abuser de quelque chose, comme lorsque vous tuez trop de cerfs ou trop d'originaux, peu importe, vous commencez à épuiser cette ressource et il ne vous restera plus rien. Aujourd'hui, nous avons été faussement accusés, et j'ai

écrit des lettres à Ottawa. J'ai écrit des lettres à Halifax, au bureau du directeur régional de MPO [ministère des Pêches et Océans], pour critiquer les données et l'information scientifique qui étaient utilisées par le biologiste concernant les rivières du Nouveau-Brunswick et le nombre de saumons. Et j'ai demandé combien il y avait de bateaux à ligne traînante en haute mer dans les divers océans qui étaient exploités par des Indiens, et d'autres questions du genre, comme les cages à homard. Mais je n'ai obtenu aucune réponse. Néanmoins, on vous dit à la télévision et à la radio, et vous lisez dans les journaux, que les Indiens épuisaient les ressources de saumon dans nos rivières. Vous savez, cette information était non fondée, et il s'agissait en fait d'une critique dirigée contre nous tous un peu partout au pays, vous savez. La même chose se produit aujourd'hui dans les États de Washington et d'Oregon aux États-Unis. Ils ressentent aujourd'hui les mêmes pressions. Et les compressions exercées par la Colombie-Britannique et l'Alaska sur les ressources de saumons à ces endroits. Encore une fois, ce ne sont pas les Autochtones, vous savez. Ils ne prennent que... tu parles! Pour chaque million de poissons, leurs prises ne représentent que dix pour cent. Et ça correspond à peine au nombre de personnes. Ils sont beaucoup plus nombreux que nous dans l'Ouest, que ce soit dans la taille de leurs communautés ou le

nombre de réserves. Par conséquent, si on prend cette allocation et qu'on la divise, ils obtiennent moins que dix saumons par famille, ce qui n'est vraiment pas beaucoup. Puis les gens doivent payer cher pour leur permis, particulièrement pour les pêcheurs commerciaux. Et ce n'est pas comme c'était il y a de nombreuses années. Encore une fois, si vous examinez la situation et que vous pointez du doigt, vous savez, il ne faudrait pas qu'il soit pointé directement vers nous. Nous nous sommes toujours efforcés de préserver et de conserver. Nous ne prenons que ce que nous pouvons utiliser et nous laissons le reste pour nos besoins futurs. Il faudrait presque se reporter aux années 1920 et 1930, lorsqu'il n'y avait pas d'électricité et de réfrigérateur. Les gens ne pouvaient mettre des réserves dans un nouveau réfrigérateur ou un nouveau congélateur, ils ne pouvaient que faire sécher la viande. Ils la suspendaient et la faisaient cuire lorsqu'ils avaient besoin. Ou pendant l'hiver, il était possible d'enfouir la viande dans la neige en espérant que les animaux ne la trouvent pas, et c'était la façon de se nourrir. Mais aujourd'hui, vous savez, il y a tellement de moyens différents. Il y a les véhicules à moteur, les VTT et tout le reste. Et tous ces chemins secondaires, qui n'étaient alors que de la forêt, ne sont visibles qu'en avion ou en hélicoptère. Et aujourd'hui on peut se rendre n'importe où l'on veut aller. Par exemple, je peux sortir de

Fredericton Junction et me retrouver à St. Stephen, et sans emprunter aucune route asphaltée, uniquement sur des chemins de terre.

Alice : Retournons à Jemseg et à ces endroits, afin d'en parler.

Richard : Eh bien! En partant du pont de Jemseg jusqu'à Saint-Jean, il y avait beaucoup de familles Nash et Sacobis principalement qui occupaient les rives du fleuve à divers endroits, notamment le village de Gagetown et Upper Gagetown, situé je crois à près de trois milles du pont de Jemseg en direction du sud-ouest. Et en aval sur le fleuve jusqu'à Brown's Flat, Indian Point et (pause)

Alice : Très bien, mais Brown's Flat et Indian Point ne sont-ils pas le même endroit?

Richard : Non, il s'agit de deux endroits différents.

Alice : Mais ils sont situés au même endroit? Sur la même île?

Richard : Ils le sont, comme les deux pattes d'un chien, je suppose. Un est situé à gauche et l'autre à droite. Ici, il y a environ quinze ou seize ans, un médecin et une infirmière se sont tués sur le lac, dans un écrasement d'avion. Jeffrey était dans la région avec le jeune fils de Melvin, Richard. Ils ont appelé et ils avaient peur, car ils avaient été témoins d'un écrasement d'avion, voyez-vous. Non, c'était bien avant, car nous vivions à Marysville.

Alice : Mais Brown's Flat, ce que j'essaie de dire, Brown's Flat et Public Landing – est-ce ce bien que

- j'ai dit?
- Richard : Non, vous avez dit (pause)
- Alice : Indian Point.
- Richard : Indian Point et Brown's Flat.
- Alice : Oui. Brown's Flat et Public Landing, n'est-ce pas le même endroit? Ou encore deux endroits différents dans la même région?
- Richard : Ce sont deux endroits situés à proximité, mais à l'opposé.
- Alice : Mais ce n'est pas le même endroit?
- Richard : Ce sont deux endroits différents.
- Alice : Brown's flat et Public Landing, les Indiens ont également occupé ces endroits. Qu'est-ce qu'ils y faisaient?
- Richard : Ils confectionnaient des paniers, car ils trouvaient tout le frêne dont ils avaient besoin sur la côte, qui est maintenant la Base de Gagetown. C'étaient toutes des terres agricoles dans la région, et il était possible de partir d'Oromocto sur la vieille route et de se rendre directement là à Brown's Flat. C'est juste après la grosse colline.
- Alice : Je n'en avais jamais entendu parler avant de commencer ces entrevues.
- Richard : Oh oui! J'ai conduit sur cette route à plusieurs reprises, et on peut l'emprunter à l'automne pendant la saison de chasse. Actuellement cependant, les chemins sont fermés, car les militaires y font de la formation, entre autres.
- Alice : Donc, ils n'occupaient ce territoire que pendant l'été?
- Richard : Non, le printemps et l'été.
- Alice : Et l'automne?
- Richard : L'automne, ils retournaient chez eux pour l'hiver. Et ils chassaient à leur retour, comme l'orignal et le cerf, et même, plus tôt au tournant du siècle, il y avait le caribou. Mais le cerf a chassé le caribou, ainsi que l'orignal, voyez-vous. Ils ont été chassés vers le Québec. C'est pourquoi il y a maintenant du caribou au Québec et au Labrador, car ils ont tous traversés sur la glace. Mais ils ont tous été chassés à partir de la Nouvelle-Écosse jusqu'au Québec. Au Québec et au Labrador, c'est ce qui explique qu'on en trouve en abondance.
- Alice : Et l'île Indian?
- Richard : L'île Indian?
- Alice : Y a-t-il une île Indian, quelque part à Saint-Jean ou dans la région?
- Richard : Oui, l'île Brother.
- Alice : Y a-t-il une île Indian?
- Richard : Non, il y a les îles Brother. Elles sont situées juste en face de la marina, dans la cité de Saint-Jean.
- Alice : Est-ce que les Indiens occupaient cet endroit également?
- Richard : Oh oui! Il y a même une mine d'argent. C'est vrai, il y a une mine d'argent à cet endroit, mais elle n'a jamais été exploitée. Je ne devrais pas dire qu'elle n'a jamais été exploitée, car elle l'a été. Mais c'était impossible de l'exploiter car, si cela fait du sens, elle est entourée d'eau, en fait par deux cours d'eau. L'un vient de Sussex et l'autre est le fleuve Saint-Jean. J'ai oublié le nom du cours d'eau, je pense que c'est

Kennebecasis. De toute façon, leur confluence se situe juste ici aux îles Brother. En fait, si vous vous dirigez vers Saint-Jean, comme vers l'Est, au lieu de traverser le pont à péage, pour vous rendre à Saint-Jean, vous traversez le pont des chutes réversibles. Puis vous descendez cette rue, où est situé le musée, et vous arrivez à une intersection qui forme un « Y » et vous tournez à gauche. Et c'est l'ancienne route pour aller à l'hôpital, le nouvel hôpital. C'est une façon de se rendre là. Si vous prenez cette route, vous y trouverez un parc et, du côté gauche, un terrain de baseball. On avait l'habitude de jouer à la balle rapide à cet endroit, comme dans une ligue senior. Et maintenant, je remonte jusqu'à la fin des années 1960, et il y avait un... Harold avait amené un groupe de jeunes à cet endroit, et j'ai conduit l'autobus pour lui. Ce fut un voyage unique, et il avait amené la fourgonnette. J'étais supposé ramasser l'autobus cette fin de semaine-là, ce que j'ai fait. Mais retournons à notre histoire. Il devait me montrer la route, car je n'étais jamais allé là auparavant et je n'avais aucune idée où c'était. Mais après y être allé une fois... je pouvais retrouver ma route sans difficulté. Et la marina était ici, et juste en face il y avait les îles. Eh bien! Harold a connu ce policier, qui était chef adjoint du service de police de Saint-Jean, et il surveillait le camp pour Harold. C'était le camp de la bande, voyez-vous. Mais des motoneigistes sont

allés là un soir d'hiver et ils ne savaient pas que ce policier surveillait cet endroit. Mais justement, ce soir-là lui et son épouse étaient sortis, dans la période de Noël ou du Nouvel An, et quelqu'un est allé brûler le bâtiment. C'est pourquoi jamais personne n'est retourné camper à cet endroit. Mais lorsque Harold y amenait les enfants, ils avaient l'habitude de se baigner, même si l'eau était froide. Et lorsqu'ils sautaient à l'eau, ils pouvaient sentir quelque chose autour des pieds, et ils ont pris peur. C'était des phoques, en fait des bébés phoques. De toute façon, ils ont visité l'île et ont trouvé ce puits. Ils ont donc demandé au propriétaire de la marina ce que cela voulait dire, car c'était une découverte pour eux. Personne ne sait, et on ne retrouve aucune trace de cette histoire. Et lorsque que Harold est revenu, il m'a demandé d'examiner le registre des terres, afin de savoir si cet endroit était toujours enregistré en tant que réserve. Il l'était et il l'est toujours aujourd'hui.

Alice : Vraiment, l'île Brother?

Richard : Et on y a déjà découvert de l'argent. Mais il était impossible de l'exploiter, à cause de l'eau. Il n'y avait aucune façon de bloquer l'eau, et l'argent est situé profondément dans le puits de la mine. Je ne sais pas quelle est la profondeur de ce puits, car je n'ai jamais (pause). Je suis allé sur l'île une fois, au camp uniquement, sans me promener aux alentours. Et il y a une île de bonne

superficie et deux plus petites, il y en a donc trois. On les appelle les îles Brother. Et sur la carte, j'ai une carte quelque part et on y retrouve ce nom. Mais pour les désigner, il faut les appeler les îles Brother pour que les personnes de la région puissent vous indiquer où elles sont situées. Elles sont juste en face de la marina. C'est un renseignement que beaucoup plus de gens devraient connaître. La même chose que Ste. Croix et Canoose. Presque personne n'est au courant. Et nous avons fait une recherche à ce sujet en 1974. nous étions six qui nous sommes rendus là. Et la première fois où je suis allé à Ste. Croix, je ne pouvais croire que j'avais vu un aussi bel endroit. Canoose, d'autre part, avait une apparence plutôt « dégoûtante ». On y retrouvait beaucoup d'aunes, beaucoup de vieux arbres morts. Pas de camps; c'était recouvert de vieilles broussailles et autre végétation semblable.

Alice : Canoose. Est-ce que l'île appartient aux Indiens Passamaquoddy? Jusqu'au-delà de Pointe-Lepreau?

Richard : Non, l'endroit appartenait aux derniers résidents. À Ste. Croix et Canoose, il y avait Elsie, Josephine, Dan et Joe Sakpi, qui venaient d'ici. Et Peda [Peter Paul] de Woodstock et un de ses fils. C'est ce que le vieil homme nous a dit à St. Stephen. Quel est le nom de cet endroit en face de McAdam?

Alice : Vanceboro, au Maine.

Richard : Oui, à Vanceboro. Nous nous sommes rendus directement à l'école à cet endroit. Il y avait là un concierge, et il se rappelait d'eux. En effet, il l'appela « blanc Pete ». Il fallait que ce soit Peda. Et Charlie Paul. Et le seul Charlie Paul que je connaisse est celui de Tobique. Et il a dit que c'étaient les dernières personnes à vivre sur ces deux réserves. Donc, lorsque nous avons obtenu cette information... et il nous a montré une pièce sur laquelle on voyait une tête d'Indien. Il avait reçu cette pièce de la part d'un jeune de six ans, dans les années 1920. Il avait donc conservé cette pièce, et nous sommes allés prendre le café chez lui. J'ai oublié son nom, mais je sais où il vit, s'il est toujours vivant. Je doute qu'il vive encore aujourd'hui, car il aurait près de quatre-vingt-dix ans.

Alice : Il y avait donc des réserves sur les îles Ste. Croix et Canoose.

Richard : Oh oui! Ste. Croix a été déclarée « réserve » de façon non officielle. Je crois que c'était en 1947. Et il y a eu une possibilité de récupérer cette propriété, si quelqu'un voulait le faire. En fait, la seule façon de procéder aurait été de connaître les derniers résidents connus de cette réserve et de déposer une réclamation. Mais personne ne voulait le faire.

Alice : Pourquoi?

Richard : Je ne sais pas; non, je ne sais pas. Aujourd'hui, comme je le mentionne, ces personnes étaient les seules sept personnes qui étaient

Planche 3.3 : Scène de village à Brown's Flat; la femme assise au centre de la photo confectionne des paniers et est entourée de paniers faits à la main et d'autres articles à vendre (University of Pennsylvania, 139042).



connues, vous savez. Et selon les Affaires indiennes, il s'agissait de terres excédentaires, non occupées. Et lorsque la province a présenté une demande, dans ses lettres patentes, le Ministère a donné l'île à la province. Mais personne n'a demandé un « décret en conseil » ni donné à l'île un numéro de titre privé. C'est donc toujours une réserve, et l'île continue de constituer un actif comme réserve. L'île a donc toujours un statut de réserve. Le gouverneur du Maine et le premier ministre du Nouveau-Brunswick, juste avant Louis Robichaud, je crois que c'était VanWart qui était alors premier ministre. De toute façon, le gouverneur et le premier ministre de l'époque ont décidé de se

porter propriétaires des deux rives de ce lac, et ils les ont déclarées lieux historiques nationaux. Il y a maintenant un parc de chacun des deux côtés, américain et canadien. Alice : Et c'est donc Ste. Croix? Et Canoose?

Richard : En fait, Canoose est située juste en aval sur la rivière. Mais pour se rendre sur cette terre, les autres bandes devaient renoncer à leurs intérêts, c'est-à-dire les terres qu'elles possédaient, et cela n'arrivera pas. Ça ne s'est pas produit au cours des vingt dernières années, et ça n'arrivera certainement pas au cours des deux prochaines, vous pouvez en être assurée. Je me rappelle qu'en 1966, ils avaient dit qu'une route

périphérique passerait par ici. Elle existe maintenant en 1997, mais voyez-vous une route périphérique à cet endroit?

Alice : Vont-ils la construire?

Richard : J'en doute fort.

Alice : N'ont-ils pas encore réglé cette question?

Richard : J'ai fait appel en raison des responsabilités fiduciaires du gouvernement fédéral à l'égard des Indiens. En fait, les Indiens ont été avisés de ce que représentait cet accord. Vous savez qu'on nous a demandé de voter dans le cadre d'un référendum sur le sujet. Avez-vous conscience qu'il y avait plus de quatorze pages annexées au référendum sur les conditions de la réserve? Et personne n'a rien mentionné au sujet du complexe de bingo à cet endroit. J'ai donc demandé des copies à Amherst, et je les obtenez. Quand je les ai reçues, j'ai fait appel, mais je n'ai jamais obtenu de réponse. J'ai fait parvenir le tout directement au bureau du ministre à Ottawa. Pour une question comme celle-là, ils se doivent de faire la recherche. Particulièrement lorsque vous les accusez en vertu de leur responsabilité fiduciaire. Car ce n'est pas votre faute, ce n'est pas ma faute, ce n'est pas celle du chef ni des conseils. C'est la faute des Affaires indiennes, car le ministère a la responsabilité de vous aviser tout comme moi en tant que membre de la bande, à savoir ce que comporte ce référendum dans sa totalité, et ils ne

l'ont pas fait. C'est comme prendre un livre et déchirer certaines pages. Vous comprenez ce que je veux dire? C'est comme s'ils nous cachaient de l'information, et c'est illégal de procéder ainsi.

Alice : Retournons donc à l'île Canoose. J'aimerais en connaître davantage à ce sujet.

Richard : Eh bien! Il s'agit d'une réserve qui avait essentiellement été établie par les Indiens. Comme je viens de le dire, que leurs familles sont les dernières connues. Je remonte maintenant à la fin des années 1920 et 1930, lorsqu'ils étaient là. Mais ce vieil homme avait des souvenirs remontant jusqu'en 1910, lorsque son père et son grand-père lui disaient que les Indiens avaient toujours occupé ces terres. Je vous parle de ce type à Vanceboro, ce vieil homme. Et il avait mentionné que des Indiens comme Elsie, Josephine, Dan et Joe marchaient de Ste. Croix sur la glace jusqu'à l'école. C'était tout un trajet. Et marcher sur la glace était beaucoup plus court mais dangereux pour des enfants. Ils devaient être jeunes en ce temps-là. Et les routes qu'ils devaient emprunter au printemps étaient très boueuses. Je m'imagine à quel point ces déplacements devaient être difficiles pour des enfants, qui devaient marcher sur cette distance. Je dirais que c'était un bon huit à dix milles aller-retour. C'est quelque chose. Ils devaient marcher, car il n'y avait pas d'autobus scolaire à cette

époque. L'hiver était deux fois plus rigoureux. Mais c'est comme ça qu'ils ont grandi et qu'ils ont survécu. Uniquement avec ce que mère nature leur offrait à partir de la terre. Seulement les éléments essentiels. Et il n'y avait absolument rien de trop, et pas d'aide sociale à l'époque. Quant à l'habitation, vous deviez vous organiser vous-même, et ce n'était pas comme aujourd'hui. Vous ne pouviez rien obtenir ni rien espérer. Tout ce que vous aviez, vous le deviez à vos propres efforts, en travaillant ou en faisant du troc. Et c'est de cette façon que les personnes survivaient, vous savez, par les échanges. Ils échangeaient leurs fourrures, leurs paniers, leurs manches et leurs manches de hache pour toutes sortes de choses comme des légumes, des vêtements et différents outils dont ils avaient besoin. La plupart de leurs outils étaient fabriqués à la main, et c'est pourquoi vous voyez beaucoup d'outils indiens. La meilleure sélection d'outils à main que j'aie jamais vue était celle de Louie Paul, le frère de Joe, à Woodstock. Il possédait presque tous les outils concevables qu'un Indien ait jamais eus.

Alice : Oui, c'est vrai, je les ai vus.

Richard : Et j'ai été surpris lorsque je suis allé là, il y a quelques années, de voir une telle sélection. Il les a obtenus d'un peu partout aux États-Unis. Il possède même un dispositif automatique de martelage du frêne. C'est la première fois que j'en voyais

un. Il l'a trouvé quelque part aux États-Unis et il l'a ramené chez-lui. Bien sûr, Louie a toujours eu un faible pour la mécanique, et il a modifié l'appareil pour le faire fonctionner. Toute la maison a vibré, et même le sol. Il a tenu les Indiens à moitié réveillés toute la nuit, lorsque cette chose s'est mise à broyer et à fonctionner. Mais je dois vous dire que l'appareil a fait le travail et que c'était impressionnant de le voir fonctionner. Je n'ai jamais cru qu'il pouvait le mettre en marche. Je dois vous dire que Louie est assez passif, mais je crois que lorsqu'il a une idée en tête, rien ne peut l'arrêter.

Alice : Parlez-nous un peu de St. Mary's, parlez-nous de l'ancienne réserve. Est-ce qu'il s'agissait de terres appartenant aux Indiens ou si elles étaient occupées par des squatters?

Richard : Oh, non! Il y avait des squatters qui vivaient là, mais il s'agit de terres qui ont toujours appartenu aux Indiens. Il y a un malentendu au sujet de *Sitansisk*, soit St. Mary's. Il fut une époque où nous étions de l'autre côté du fleuve, où sont situés aujourd'hui le Sheraton et les anciennes casernes de la Police Montée. C'est là que les Indiens de St. Mary's étaient situés à l'origine. Nous remontons ici vers le milieu des années 1800, jusqu'aux années 1950. Il s'agit d'une période de 100 ans. Les Indiens occupaient ces terres, connues sous le nom de la réserve des Indiens de Devon. Et c'est St. Mary's. Il y a deux réserves

et elles ont deux numéros différents.
Alice : Il s'agirait des numéros des lotissements.

Richard : Oui. Et celui-là, en 1953, la cité de Fredericton (pause). Et c'est spécial la façon dont les choses se sont déroulées. J'ai toujours mis tous les Anciens au défi d'expliquer comment ces terres, ou une partie de ces terres, sont entrées en possession de la cité de Fredericton, de même qu'une partie de la rue Dedham. On m'a toujours demandé de me taire à ce sujet. Et j'ai toujours été plutôt choqué de constater de quelle façon les terres étaient transigées au moyen des méthodes utilisées, par la tenue des référendums ou autres. Les gens semblaient satisfaits. Par exemple, lorsque j'ai été élu chef en 1984, j'avais déjà participé à des négociations antérieurement avec la province. Le gouvernement voulait qu'un accès traverse la réserve avec deux lignes hydroélectriques. De plus, il n'y avait aucune servitude pour les poteaux de téléphone sur la réserve. Je suis allé compter le nombre de poteaux, j'ai fait arpenter les terres et j'ai obtenu une estimation approximative de la quantité de terrain que le gouvernement utiliserait. J'ai donc pris dix maisons et j'ai multiplié le coût annuel pour l'éclairage de ces maisons. J'en suis venu à un chiffre d'un demi-cent le kilowatt-heure. Un demi-cent. J'ai alors multiplié par le nombre de maisons sur la réserve. Et les chiffres étaient astronomiques. Je ne pouvais

y croire, je veux dire les chiffres que j'avais sur un bout de papier. J'ai donc présenté ces résultats au chef, qui était Harold, et au Conseil, et ils ont trouvé que c'était tiré par les cheveux. Ils étaient certains de ne pouvoir obtenir ce genre de règlement. Nous n'avons donc pas tergiversé avec eux. Par conséquent, l'année où j'ai été élu chef, il y avait deux choses dans mon esprit. Celle-là en était certainement une, et l'autre était le terrain occupé par les anciens combattants qui avaient toujours soutenu qu'il leur appartenait. Feu Dan Paul avait déclaré, à son retour de la guerre, que tous les anciens combattants qui avaient servi lors de la Deuxième Guerre mondiale avaient été assurés par le MAC qu'ils devaient recevoir un minimum de deux acres de terre pour obtenir l'assistance de l'OEAAC. Comme pour la loi agraire. Et c'est ainsi que les maisons ont été établies sur la rue Paul. Ces vieilles maisons comme celle de tante Evangeline qui s'y trouve.

Alice : Je crois que nous en avons à peu près quatre. La maison de Louie, ou plutôt de Louise Paul.

Richard : Non, ce n'était pas une maison des anciens combattants mais plutôt des Affaires indiennes.

Alice : Qu'en est-il de la maison de Qumuci? Non? Et celle de votre père non plus?

Richard : Cette vieille maison en faisait partie. Mais de toute façon, on les avait tous assurés qu'ils recevraient

une maison, et ils en ont tous reçue une, que ce soit au moyen d'un certificat de possession accordé à ces anciens combattants, l'agent leur avait assuré ce jour-là que... il pointait dans cette direction en disant : Eh bien! C'est votre propriété et ceci est ma propriété. C'est de cette façon que les choses se sont déroulées. Chacun a tout simplement supposé que c'était sa propriété ainsi que celles des autres, et ainsi de suite. Nous avons donc fait la lumière sur ça en 1984 ou 1985. C'était à l'automne. Puis après qu'on ait mis la situation à jour, Tony et Gobby, si je ne me trompe, mais je pourrais me tromper, ont cherché à ma demande des documents à Halifax dans les archives et également à Ottawa aux archives nationales. Nous voulions vérifier si l'information que nous avions obtenue du bureau régional d'Amherst était exacte ou non. Et l'information était obsolète et avait été manipulée. Je ne voudrais pas commencer à nommer des noms, mais il y a eu beaucoup d'irrégularités, un très grand nombre. Par exemple, certaines parties dactylographiées étaient rayées au crayon et quelque chose d'autre était écrit à la place. C'est le genre de choses qu'on a constaté. Des chiffres avaient été changés. Par exemple, la largeur de la zone en question avait été changée de deux cents pieds à quatre cents pieds, et ainsi de suite. Donc, lorsque j'ai compilé toutes les données que les gars ont fournies à

partir de leur recherche, j'ai apporté cette information au bureau central ici à Fredericton où j'ai rencontré le solliciteur et le vice-président, et finalement le président, M. Doucette. Ils ont tous cru que j'étais fou furieux. Je leur ai dit : Si vous pensez que je suis un fou furieux, débarrassez la propriété de la réserve. Je vous donne un avis de 48 heures, après quoi je ferai émettre une injonction. Le lendemain, j'ai donc reçu un appel du président. Il voulait s'asseoir avec moi pour parler. Le prix est donc passé d'un demi-million de dollars à 750 mille dollars en une seule journée. Il m'a dit : Le prix était d'un demi-million de dollars hier; comment se fait-il qu'il ait fait un tel bond? J'ai répondu que plus les discussions duraient longtemps, plus le coût allait augmenter. Il m'a alors répondu qu'il lui faudrait présenter la question (ils ont un comité comme le cabinet du premier ministre et composé de tous les ministres) au Comité intergouvernemental. Il m'a donc contacté avant la fin des 48 heures, le lendemain. Il m'a dit : Très bien! Je crois qu'on accepte d'augmenter le prix à 750 mille dollars. Je lui ai répondu : c'était hier. Oh, mon Dieu! a-t-il dit. Quel est le prix aujourd'hui? Et je lui ai répondu qu'il y avait quatre parcelles de terrain dont on discutait ici. Soit près de 400 acres. Et il m'a répondu qu'il préférerait signer l'entente aujourd'hui. Avant, a-t-il dit, que vous vouliez reprendre possession de toute la

province. Et c'est la pure vérité, Dieu m'en soit témoin. Le prix est donc passé de seulement... alors qu'ils n'obtenaient que 200 dollars. Diable! Et pendant cinq ans, ils ont reçu un montant insignifiant. Ils obtenaient 200 dollars par année. C'est tout ce qu'ils recevaient. Et on remonte ici à la période de 1957 à 1984. C'est tout ce qu'ils recevaient annuellement. Et je ne pouvais le croire. Et vous vous rappelez comment ils avaient l'habitude de se payer du bon temps à Noël? Eh bien! C'est de là que venait l'argent. Vous voyez ce petit chemin derrière le garage Irving. Ici à la vieille (pause)

FIN DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ UN

ENREGISTREMENT – CÔTÉ DEUX

Alice : Je suis allée voir Norma un jour, et elle m'a donné une carte datée de 1912. Elle m'a dit que St. Mary's avait probablement été établie vers 1857, l'ancienne réserve. Et il y avait toutes sortes de noms sur la carte.

Richard : C'est à cette époque que la réserve a été établie. Mais elle l'a été également en même temps de l'autre côté du fleuve près du Sheraton et de la caserne de la Police Montée, où était située l'aire d'atterrissage d'hélicoptère.

Alice : Mais la carte m'indiquait la réserve.

Richard : Mais elle aurait également dû montrer cet endroit, car c'était à la même époque.

Alice : Je n'ai pas vu ça.

Richard : Peter et Louise, soit Peter Paul

de Woodstock et Louise Polchies de Kingsclear, me l'ont indiqué il y a longtemps. Et il en est de même du père de Franklin. Mais son histoire est sans doute légèrement différente de l'autre, je crois. Franklin m'a dit avant de mourir que sa mère, feu sa mère, avait les papiers. Et pendant que Joe était vivant, il les avait obtenus d'elle. Joe les a ensuite confiés à Peda [Peter Paul]. Ce dernier devait effectuer la recherche. Jusqu'au moment de sa mort, Franklin avait demandé à Harold de chercher ces papiers et de les lui apporter. Il devait me les remettre afin de poursuivre le travail. Cette terre appartient maintenant à huit personnes. Et il était l'une d'elles, de même que ses deux sœurs et son frère. Et il y avait Carl, Annette, Sylvia, mon père, moi, Norma et c'est tout, qui étions propriétaires de ces terres. Car ces terres (pause)

Alice : L'ancienne réserve?

Richard : Oui, à partir de Kapin, le terrain de Morrison. En fait, Morrison était propriétaire du terrain allant de l'endroit où se situait le fossé, jusqu'à l'emplacement actuel de la Sullivan's Bostonian Pizza. Et George Hayes prétend qu'il était propriétaire du terrain situé à proximité de l'emplacement actuel du magasin des alcools. On l'appelait (pause) Et toute cette propriété appartenait aux Indiens. Et les Hayes l'on obtenue de l'oncle de Homer, Mokin.

Alice : Et quel était son vrai nom?

Richard : Mokin? C'était Frank Nash.

Alice : Frank Nash?

Richard : Il avait une sœur, dont je ne connais pas le nom. Homer le sait peut-être. Jim m'a raconté toute l'histoire au sujet de sa famille. Et longtemps avant sa mort, on parlait tout le temps ensemble. Il me racontait des histoires, comme lorsqu'il était jeune. De toute façon, je vous parlais de sa sœur, qui était sourde. Elle n'avait pas toute sa raison. Elle était lente. Et elle vivait avec Mokin dans ce champ, là-haut, le verger. Vous êtes-vous déjà rendue près du réservoir? Il y a de vieilles fondations à cet endroit, comme des roches. Vous savez, lorsque vous suivez le chemin du réservoir. Il y a deux routes et un champ. Il y avait une maison à cet endroit. Bien avant que tous ces arbres ne poussent, la vue portait jusqu'au fleuve Saint-Jean et aux alentours. Et même aussi loin qu'à Keswick, en fait jusqu'à la ferme expérimentale. Les frères Hayes, il y en avait trois, voulaient cette propriété. Ils ne pouvaient l'obtenir, car on ne voulait pas la leur vendre. Ils ont donc fait boire Mokin et sa sœur. Et ils lui ont fait remplir des papiers, comme quoi, s'il mariait sa sœur, il lui donnerait la propriété. Donc après avoir bu, je ne sais pas quelle quantité d'alcool, il était certainement frappé d'incapacité, car il a changé d'idée et a renié sa promesse de marier cette fille, pour la propriété. Il a fini par obtenir la propriété sans avoir à marier la fille. Et après, il les a tous simplement

chassés. Vous voyez, et c'était le frère de Jim. Est-ce que Mokin est ou non le frère de Junior?

Alice : Frank Nash?

Richard : Oui, c'était lui. Homer et Junior étaient des cousins germains, car le père de Jim et celui de Junior étaient des frères.

Alice : Parce qu'il y avait Jim, Steven et Bobby.

Richard : Non ce sont ses fils.

Alice : Ce sont ses fils, à Steven Nash? Mais d'une autre mère?

Richard : Le père de Junior, et Marjorie. Comme la mère de Wendall Nash, son père. C'étaient des frères. Il y avait Tom et le vieux Steve, qui était le père de Junior. Ils étaient ses frères, à Jim. Les frères de Jim, et la descendance, de même que la descendance de Burton, étaient tous les fils et les filles de Jim. Il en avait treize. Vous voyez, il a été marié deux fois. Quatorze avec la femme de Chipman et treize avec (pause). Il avait commis la bigamie, et personne ne le savait. Il était marié à deux femmes en même temps. Et cela a duré pendant de très nombreuses années...

Alice : De toute façon, si on retourne à l'ancienne réserve, jusqu'en 1912, la carte que j'ai vue, c'était comme Tom Brooks à cet endroit, Sam Brooks. Il y avait quelque chose comme vingt-sept ou vingt-huit maisons à cet endroit.

Richard : Premièrement, la maison de Tom était située à proximité de la rivière, et la suivante était la maison de George Wiseman, c'était la plus

- grosse.
- Alice : D'où venaient les Wiseman?
- Richard : D'Allemagne.
- Alice : D'Allemagne? Et ils étaient Indiens?
- Richard : La femme à laquelle il était marié était indienne.
- Alice : Ils étaient donc des squatters?
- Richard : Oui.
- Alice : Les maisons dont je me souviens étaient : celles de Steve Nash, de Robert Saulis, de Marjorie Sheppard, de la famille Wiseman et de Natolin Jimmy. Ce sont les seuls dont je me souviens. Sur la carte de 1912 que j'ai vue, il y avait d'autres personnes.
- Richard : Oui, je me souviens. Premièrement, près de la rivière, il y avait Marjorie et sa mère, mais je me souviens à peine de son père. L'année où il est mort est la dernière où j'ai vu son bateau. Il avait un bateau de bonnes dimensions sur l'eau. C'était vers les années cinquante, cinquante et un. Et juste en face, il y avait Tom Brooks. Sa première femme était Mabel, qui est décédée. Tom est déménagé en haut de la colline. Puis cette maison a été vacante pendant un grand nombre d'années. Elle était vacante, et était tout simplement là inhabitée. Et un peu plus haut sur le chemin, il y avait la maison de Marjorie. Tout près de la rivière, il y avait la maison des Wiseman et celle de Sammy qui était juste à côté, du même côté de la route.
- Alice : Je peux me rappeler que... comme Marjorie qui était ici près de l'eau. Et les Wiseman qui étaient juste ici, et je me souviens de Saulis également. Robert Saulis ici, Steve Nash là, en revenant de chez Irving, sur ce chemin. Et Natolin était ici et la vieille école là.
- Richard : Sammy vivait là, juste au coin. Il y avait Sammy et Bessie et, ah! je connais tous les noms de ceux qui étaient là. Il me faudrait voir la carte moi-même. Je peux me rappeler des familles Nash, Saulis, Sappier, Sheppard...
- Alice : Y avait-il un Acquin également à cet endroit? Je suis presque certaine d'avoir vu le nom Acquin sur la carte.
- Richard : Acquin vivait là avec son père, qui était...
- Alice : Oui c'était le grand-père de ma mère.
- Richard : Je ne sais pas si c'était son grand-père ou son père?
- Alice : Non, Charlie Meuse était son père.
- Richard : Ben était son grand-père. C'est la mère biologique de Larry.
- Alice : Est-ce que Virginia?
- Richard : Oui, ils vivaient avec Ben et Mime. Et c'était juste ici, lorsqu'ils ont pris cette maison. C'est là que vivait Elsie.
- Alice : Ici même où est située aujourd'hui la promenade Maliseet? Cette maison était là?
- Richard : C'est celle que le professeur et Maggie avaient lorsqu'ils se sont mariés. Ils ont déménagé de là pour construire la promenade Maliseet; ils ont obtenu cette nouvelle maison. C'est donc là qu'ils ont grandi avant

de déménager en 1952. Et elle a marié ce type du Connecticut. Et un an après que Norma ait marié ce McLean, quelque part au Connecticut, ils ont déménagé. Il y a eu les Sheppard, et les Nash, les Brooks, les Wiseman, les Brook, Saulis, Nash, Sappier et Punchin [Saul Polchies] qui vivaient là aussi, avant qu'ils ne déménagent en haut de la colline. Ils ont construit ces maisons. Les vieilles maisons, comme celles de ma grand-mère, car cette réserve a été établie en 1937, celle-ci en haut de la colline. Mais ce ne fut pas déclaré officiellement comme réserve dans les dossiers, jusqu'en 1948.

Alice : Je crois que j'ai entendu ma mère dire ça. Ils ne sont pas déménagés en haut de la colline avant 1935 ou 1932 ou 33. Car j'ai un enregistrement de ma mère et de Josephine, et de Pat. Et au retour de la guerre, c'était en 1933. Cette réserve comptait déjà de douze à dix-huit maisons. J'ai oublié le nombre exact.

Richard : La première maison a été celle du père de Ron et de son frère. Il y avait seulement quatre maisons.

Alice : Et Pat dit que lorsque les hommes sont revenus d'outremer, on leur a donné des ateliers dans lesquels ils devaient vivre.

Richard : Il s'agissait en fait d'ateliers derrière les vieilles maisons. Lorsque le gouvernement a démantelé le campement de Burpee, qui est situé sur le chemin Minto. Avez-vous déjà vu ce ciment, cette très grande dalle de ciment dans un genre de « zone

inoccupée » en allant vers Minto? À mi-chemin, du côté gauche. Melvin avait pris une photo. C'est une grande photo, soit une photo aérienne de toute la région. Et c'était quasiment comme un petit village ou une petite ville. C'est là qu'ils gardaient les prisonniers de guerre. Des Allemands. Et ils les ont envoyés là par chemin de fer. Et c'est là qu'ils gardaient tous les prisonniers. Il n'y a pas beaucoup de gens qui savent ça. Et c'est de là que nous viennent principalement les colons allemands et juifs qui se sont établis à Fredericton, à Saint-Jean et à Moncton. Ils venaient de ces familles qui étaient dans ce camp de prisonniers à cette époque. Ils ont été rescapés. Mais je ne mets pas en question ce que Josephine, Elsie, Pat et votre mère ont pu dire. Je dis juste que, selon les dossiers que j'ai vus, cette réserve a été acquise à des fins de réserve en 1937. Et il y avait de fortes objections à ce moment-là. Pour la période qui précède, que ce soit 1932 ou 1933, je n'exclus pas ce qui a pu se produire à l'époque. Car en fait les gens qui sont supposés être nos voisins s'opposaient fortement à ce que cette région soit désignée comme réserve. Et tout ce qu'il y avait, c'était du roc. Rien d'autre qu'une carrière de roc. M. Howe, Dieu ait son âme car il est mort ici il y a trois ans, avait l'habitude de me parler de cet endroit. Et c'était un schiste pur, authentique et solide. Forbes et Sloat sont venus ici et ils ne pouvaient dynamiter parce qu'ils

risquaient de faire sauter les fondations des vieilles maisons. Car le roc, lorsque vous le dynamitez, vibre un peu partout. C'est comme un tremblement de terre, et ça peut créer des failles ou comme des failles. C'est essentiellement ce que fait la dynamite. Les vibrations se dirigent vers le point le plus résistant, et c'est tout. Nous avons eu (pause), et ça coûtait cent cinquante dollars l'heure. Et c'était dans les années mille neuf cent soixante. Aujourd'hui, on pourrait compter de trois à quatre cents dollars l'heure. Nous avons une défonceuse. Je parlais avec John McKinney, qui était notre ingénieur. Il possédait une ingénierie au moment où l'arpentage a été effectué ici. Car nous avons l'intention d'aller du côté de ce qui est appelé l'allée Bear, et de revenir rejoindre l'endroit où est située votre mère ou encore jusqu'où Betty Jean s'était construite. Nous allons établir ce lien afin d'aménager cent dix lots à cet endroit. Lorsqu'ils ont arpenté cette région et qu'ils ont procédé aux essais du sol (voyez-vous, ils ne descendent pas comme ceci mais plutôt dans un certain angle de façon à couvrir plus de terrain, ils ont fait le tour de ce réservoir, mais personne, absolument personne ne voulait toucher à cet endroit au prix d'une assurance responsabilité civile d'un million de dollars. Comme les courtiers ou les sociétés d'assurance, personne ne voulait s'y aventurer. Et même si on a procédé à ce plan de

lotissement, ce n'était qu'un plan préliminaire et s'ils l'avaient finalisé, personne, aucun entrepreneur ne l'aurait accepté.

Alice : Nous sommes sortis de notre sujet ici.

Richard : Retournons à la vieille réserve. Lorsque le premier lot de maisons ont été établies sur cette réserve, il y avait quatre maisons. Et l'année suivante il y en avait huit.

Alice : Comment étaient ces maisons? Étaient-elles solides?

Richard : Oui elles étaient solides, mais elles n'étaient pas isolées. Il n'y avait pas de toilette intérieure. Il y avait de la plomberie à l'intérieur, mais sans toilette intérieure. Et il n'y avait pas d'isolation.

Alice : Y avait-il de l'électricité?

Richard : Oui, mais les fils étaient de mauvaise qualité. Les rats les rongeaient. Et si votre maison ne brûlait pas avant que le rat ne s'électrocute, il vous restait deux choix. Le rat s'électrocutait et empestait votre maison ou votre maison passait au feu.

Alice : Qu'en est-il au sujet de l'agent des Indiens, un dénommé Whalen, comment était-il?

Richard : C'était un trou du cul. Et son prédécesseur était deux fois pire.

Alice : Qui était Gorley?

Richard : C'est celui qui a remplacé Whalen. Whalen s'enrichissait aux dépens des Indiens, et il a fait beaucoup d'argent ici. Il était un ancien agent de la GRC, et il s'est retiré millionnaire. Tous les biens et

services qui étaient fournis aux Indiens le long de fleuve Saint-Jean augmentaient ses gains personnels. Tous les produits de la ferme, les animaux, les fournitures agricoles, les approvisionnements en bois d'œuvre, le matériel de l'armée, de l'armée de l'air, de la marine, de la GRC, de même que les surplus qu'il recevait, il les donnait aux Indiens et se payait lui-même pour les services rendus. Les légumes, le bœuf, l'agneau, toutes ces choses, il se payait d'abord lui-même pour ses services.

Alice : Il s'était bâti une maison à Kingsclear.

Richard : Il s'était bâti une maison exactement là; la banque a éventuellement acheté la succession Lewis, où vivaient les parents de Lewis (pause)

Alice : Et Gorley, il s'était construit une maison où est maintenant située la banque, en bas de la colline?

Richard : Non, il s'était bâti une maison à Skyline Acres.

Alice : Skyline? Je croyais que ma mère avait mentionné qu'il s'était construit une maison là où se situe actuellement la banque.

Richard : Non, c'était McKinnon. Son bureau était situé au coin de Regent et George.

Alice : Combien d'argent les gens recevaient-ils lorsque Whalen était là?

Richard : Ils ne recevaient rien.

Alice : N'y avait-il pas de l'aide sociale à cette époque? N'y avait-il pas un chef indien ici?

Richard : Oui, mais le premier chef dont je me souviens, c'était un coup de pile ou face, car j'ai demandé à bien des gens au cours des ans comment il se fait qu'ils organisaient une chaudière de fruits de mer entre Andrew Brooks et le père de Paul Paul, Arthur Paul. Et l'été, il y avait donc une chaudière de palourdes. Chacun apportait son bol et sa cuillère et on servait une chaudière de palourdes dans la cour. On se demandait ce que c'était. C'était quelqu'un mais on se savait pas qui. C'étaient les élections et, en ce temps-là (pause) Une fois, Oromocto et St. Mary's ont eu le même chef. Puis une autre fois, ce fut St. Mary's et Kingsclear. Et c'est ce qu'ils appelaient la coutume, ou des élections traditionnelles. Ils ont abandonné cette pratique et l'ont remplacée par des élections. Puis, quand ils ont adopté l'élection des chefs, c'était pour une période de quatre ans. Les gens se sont plaints que c'était une période trop longue. Ils ne voulaient pas qu'il y ait quelqu'un à ce poste. C'était en bonne partie une charge beaucoup trop lourde pour un seul homme.

Alice : Je lisais dans un de ces documents que j'ai à la maison, un genre de feuillet de documentation ou quelque chose comme ça. On y mentionne que celui qui était chef, s'il ne voulait plus du poste, il démissionnait et quelqu'un d'autre était élu. Et les conseillers aussi, si le chef démissionnait, ils

démissionnaient également.

Richard : C'était irréal, et ce fut comme ça pendant toute ma vie. Je les ai presque tous connus. Et j'ai toujours dit que si je disposais de dix ans pour servir de chef, que ne pourrais-je faire pour cette communauté en dix ans, parmi les choses que j'aimerais avoir faites. Et la seule chose que j'avais laissée sur mon programme était que je voulais établir une école. Si je fais une rétrospective de ma campagne en 1984, il faut trois choses dans une communauté pour assurer la viabilité de l'autonomie. Premièrement, il y a l'éducation; deuxièmement, il y a le développement économique; et troisièmement, il y a l'emploi. Avec ces trois composantes, vous pouvez survivre dans n'importe quelle communauté. Vous pouvez être autonome. Et ils y parviennent dans d'autres parties du pays, un peu partout au Canada.

Alice : Pendant votre jeunesse, est-ce que votre père vous racontait des histoires?

Richard : Oh oui! Il avait l'habitude de me raconter des histoires. Mais pas autant que chez Frank. C'est là que j'ai entendu ces histoires de l'époque ancienne; puis, bien sûr, lorsque j'ai passé près d'une année et demie à Tobique où j'ai entendu beaucoup d'autres histoires. Et chaque été, pendant ma jeunesse, nous allions à Woodstock. C'est là que vivaient mes grands-parents. Et on entendait beaucoup d'histoires de différentes sources à cet endroit. Car il y avait

beaucoup plus d'Indiens âgés à cet endroit que chez nous. Et au cours des ans, la situation s'est inversée. Il y avait un plus grand nombre d'Indiens âgés ici que là.

Aujourd'hui, la situation est plus équilibrée. Mais, vous savez, il y a tellement de témoignages, d'anciennes histoires et de folklore. Ce que je souligne toujours est ce qui a trait aux gens... ce que j'ai noté le plus a trait à notre langue et à notre culture. La situation n'est pas telle que j'aimerais la voir. Nous perdons notre culture, et nous la perdons vite. Chaque fois que quelqu'un meurt, il faut marquer un autre « x » à côté de son nom. Et on dit ensuite, qui sera le prochain à partir? Car chaque fois que quelqu'un meurt, la langue se perd (pause), je la maîtrise bien et je la comprends bien, mais il n'y a personne avec qui échanger.

Alice : C'est la même chose pour moi.

Si vous parliez uniquement la langue indienne, je comprendrais tous les mots très bien. Ronald Paul parle la langue indienne dans son enregistrement et je l'ai traduit. Tout comme ma mère, même chose. Elle me faisait rire.

Richard : Ça dépend de la façon dont c'est raconté, pour bon nombre d'entre eux. Les histoires que j'entends de Notlin et Punchin et ce dont Pete parle, il n'y a aucune intention d'être drôle.

Alice : Parfois, c'est la façon de raconter.

Richard : Graydon Nicholas avait

l'habitude de dire que, dans son enfance à Tobique, ils se rassemblaient tous là et c'était à qui raconterait la meilleure histoire. Et chaque fois que j'ai écouté ces enregistrements ou que j'écoute ces vieilles histoires, ça me rappelle ce qu'ils disaient. C'est-à-dire comment les gens avaient l'habitude de communiquer et de socialiser. Il était socialement acceptable de raconter la plus grosse histoire. Je crois que c'est un peu pour ça que les gens vivaient. L'histoire la plus répandue était celle d'un lapin. En effet, c'est quelqu'un qui est mort et qui a envoyé un messenger, et ce dernier était un lapin. Et il est allé de Portabello au Grand lac et de retour en seulement deux ou trois heures. C'était humainement impossible, mais la mission était accomplie. Et il y en a une autre que Tom Brooks m'a racontée. Tom Brooks et moi-même étions de très bons amis. Il disait qu'un jour, à la vieille maison de Punchin [Saul], c'était la maison de la mère et du père Goalie, tous jouaient aux cartes tard un soir, au poker. Et Tom dit... (il avait perdu sa première femme Mabel et il n'était pas encore marié à Geraldine.) De toute façon, ils jouaient aux cartes ce soir-là et quelqu'un a frappé à la porte. Et Punchin [Saul]... il n'avait pas encore perdu la vue, car il jouait également au poker. Et il dit : Entrez. Il vendait toujours un peu de bière et de vin. Il n'en buvait pas, il se contentait d'en vendre. De toute

façon, ils croyaient simplement que quelqu'un venait chercher une bouteille de vin ou une bouteille de bière. Tom racontait cette histoire et mentionne que quelqu'un a élevé la voix et dit : *Ckuwye ksaha* (entrez). Et quelqu'un entra, mais personne ne savait qui c'était. Et Tom dit, je ne sais pas si c'était *Kolel* (Clara) ou Mary Guiggey, la mère de Franklin, et la mère de Melvin. Mais l'une d'elles tenait ses cartes comme ceci et était sur le point de, disons qu'il y avait trois cartes d'une sorte et qu'elle était sur le point d'en jeter deux, et en conservant les cartes ici, une est tombée sur le sol. Et lorsqu'elle s'est penchée, elle vit ce type qui venait de s'asseoir là. Une jambe était une patte de cheval. Ils jetèrent un regard vers lui et personne ne savait qui il était. Il n'avait pas l'air d'un blanc. Ils ne savaient pas s'il était un Indien ou non. Il avait sûrement compris lorsqu'ils avaient dit *Ksaha* (entrez). Et ils ont continué de jouer. Quelqu'un lui a offert du thé, *Kotuwapu ti* (aimeriez-vous du thé)? Et semble-t-il qu'il a simplement hoché de la tête [oui]. Et dans son dos, quelqu'un a fait un geste comme ça [pointant vers lui]. Et deux autres ont regardé dans cette direction. Ils se sont levés et seraient apparemment allés dans la chambre. Ils en sont ressortis avec un crucifix et un rosaire, et cette personne s'est levée et est partie. Une autre fois (pause), avez-vous déjà entendu cette histoire de ce cavalier sans tête? Eh bien!

Carol-Ann l'a vu deux fois. Peter l'a vu une fois, juste ici dans ce coin. En juin prochain, nous aurons été ici depuis vingt ans. Et Carol-Ann faisait ses études secondaires. C'était sa chambre juste ici [indiquant l'autre côté de la cuisine]. Et la porte était située de ce côté. Notre chambre était là et la chambre des garçons dans le coin. Donc, elle se lève ce matin-là; le sous-sol n'était pas fini à cette époque, et elle se brossait les cheveux dans le salon; en se tournant de ce côté, elle vit cet homme qui marchait près de la cour d'école. La maison de John-John, celle de Sonya et celle de Christine; elles n'étaient pas là à cette époque. Seulement Francis et Pauline. Elle nous en a parlé, et lorsque Homer lui dit ce que c'était, elle a pris peur. Je lui ai alors parlé du père de Melvin. Une nuit où il ne pouvait dormir, il s'était assis près de la fenêtre, comme j'ai l'habitude de le faire ici moi-même, et de toute façon, Pete regardait par la fenêtre. Il avait fait réchauffer le poêle, et il était une ou deux heures du matin, pendant l'hiver. Et il vit cet homme sur un cheval. Il était tout noir, mais sans tête. Pete se mit donc en retrait comme ceci [en dehors du cadre de la fenêtre], de façon à ce que cet homme ou cette chose ne puisse le voir. Et il se dit en lui-même : Si cette chose s'en prend à moi, je vais lui régler son compte. Il prit donc le tisonnier et le plongea dans le poêle. Il se disait en lui-même (pause)... il raconte l'histoire comme si c'était pour vrai.

Puis cette personne disparaît. Entretemps, Pete surveille son tisonnier qui devient rouge. Et dès qu'il le retire, il se rend compte que le tisonnier est rouge, dégageant une luminosité orange, très chaud, et on frappe à la fenêtre. Il jette un regard et c'est cet homme sans tête; il décide d'aller le frapper avec son tisonnier. Semble-t-il que les fantômes sont supposés avoir peur du feu, mais je ne sais pas. Je ne comprends pas pourquoi c'est supposé être ainsi. Si Satan est le diable, et qu'il vit en enfer, c'est supposé être un feu d'éternité, pourquoi aurait-il peur du feu? Mais apparemment c'est ce qu'il [Pete] pensait. J'ai posé une question une fois, à savoir pourquoi il portait toujours cette chose autour de la main. En effet, il portait toujours cette espèce de grosse boucle double en cuivre sur sa main. Et sa femme Mary m'a déjà dit : Sonny, s'il l'enlevait, tu pourrais voir l'empreinte d'une main. Elle l'appelait « go-go man ». C'était une femme blanche, et elle l'appelait ainsi. Et c'est là que l'autre l'avait saisi; et il ne pouvait utiliser cette main. J'ai demandé un jour à Pete, en indien, de me raconter l'histoire de ce que le diable lui avait fait. Et il m'a raconté l'histoire que je viens juste de vous dire. Aujourd'hui, on n'entend plus d'histoires comme ça. Même chose pour Faye [sa sœur]. Un jour, on a cru qu'elle devenait folle. J'étais âgé de treize ans, et elle devait avoir environ – je crois qu'elle a 51 ou 52 aujourd'hui – elle devait être âgée

d'environ dix ou onze ans. Ce matin-là, elle s'est réveillée tôt, vers les quatre heures, et elle s'est mise à crier : Maman! Maman! Comme ça. Elle lui dit (pause)... Notre maison était – à la droite il y avait Robert et à ma gauche il y avait Evangeline. À côté de chez elle, il y avait Sam et Bessie, puis votre mère et votre père, et enfin Eugene et Elizabeth. Il n'y avait pas de promenade Maliseet à ce moment-là, et il y avait les bois derrière et les toilettes. Et Faye regardait ces petits hommes. Ils prenaient les vêtements de ma mère et faisaient des tresses avec les manches, sur la corde à linge. Et ma mère lui dit, en indien, d'aller se coucher et de ne pas parler de façon aussi insensée. Elle pensait que Faye rêvait. Le lendemain matin, ma mère se leva, et elle est entrée en criant. Puis elle a commencé à rire, se disant que Faye avait sans doute raison. Mon père lui demanda pourquoi? Elle lui dit de sortir dehors pour voir les vêtements. Bien sûr, ils étaient gelés, car c'était l'hiver. Mais les vêtements étaient tous noués tellement serrés, qu'il a fallu les entrer dans la maison et les dégeler pour les défaire. Mais Faye avait vu ces petits hommes. Aussi un jour où elle était assise près de la fenêtre, dans ce lazy-boy [fauteuil] situé dans le coin, je ne sais plus quand c'était. Lorsque je suis arrivé à la maison, elle m'a dit : Tu ne devineras jamais ce que j'ai vu. Je lui ai répondu : Non, probablement pas. Tu sais cet orme près du ruisseau, et

les deux grosses roches; et la seule eau qui refait surface est à cet endroit où Peter avait sa maison. C'est un cours d'eau souterrain mais comme de l'eau de surface qui sort à travers les roches de cette vieille carrière, derrière le vieux chenil de M. Howes. Cette eau souterraine sort juste ici, et il n'y en a pas à cet autre endroit, parce que c'est trop élevé. L'eau ne coule pas en aval, mais en amont. Eh bien! Elle était assise là et elle a dit : Je jurerais devant Dieu que quelqu'un était entre ces deux roches fumant une cigarette. Parce qu'il y avait beaucoup de fumée qui sortait de là. Et elle a dit, crois-tu qu'il y a des petites personnes à cet endroit? Je lui ai dit que ce ne serait pas la première fois que j'entends une telle histoire. Elle avait vu les bouffées de fumée, et c'est la première chose qui lui est venue à l'esprit. Car elle raconta que sa grand-mère en parlait à Gagetown. Vous pourriez en parler à Faye, et elle vous dirait qu'elle s'en rappelle. Mais Glen, Alan, Claudie et Betty ne s'en rappellent pas. Moi-même, je m'en rappelle, et je vous gagerais que mon vieil homme s'en rappellerait également. Et il y a quelqu'un d'autre qui les a vus un jour; étais-ce Norma ou Sylvia?

Alice : C'est pourquoi j'aimerais voir votre père. Je suis certaine qu'il pourrait me raconter un grand nombre de bonnes histoires.

Richard : Eh bien! Il y a beaucoup de bonnes histoires et beaucoup d'histoires tristes également. Comme

celle de Whalen et Gorley. Dave Gorley était un nomme honnête et sincère, mais le type qui travaillait pour lui, George quelque chose, était un trou du cul. Quant à Gorley, s'il pouvait vous aider, il le faisait. Pour ce qui est de Whalen, le seul magasin où vous pouviez aller était celui de Bowlen. Et il était impossible d'obtenir du sucre, ni de mélasse ni de tablettes de levain. Si vous aviez un chien, vous deviez vous en débarrasser. Et si vous aviez un chat, vous deviez également vous en débarrasser. Si vous aviez une voiture, il fallait aussi vous en débarrasser. Et la raison est que la voiture coûtait de l'argent pour l'essence, et le chien mangeait des restes ou le chat. Et le sucre, la mélasse et le levain servaient à faire de la bière de façon artisanale, et c'était interdit. Vous pouviez seulement avoir du porc, des pommes de terre et de la farine. Et vous ne pouviez, du moins j'ai vu que vous pouviez avoir qu'une valeur de deux dollars et trente-cinq cents.

Alice : Je me souviens que ma mère disait cela lorsque je l'ai enregistrée, avec Josephine et Pat. Que c'était Andrew Paul qui était chef à l'époque. Et que mon père a été brûlé à Houlton à ce moment-là. Je me rappelle qu'il a été hospitalisé pendant près d'un an. Puis Donald, Donnie Solomon, était chef à ce moment-là à Kingsclear. Et mon père lui a dit qu'il ne recevait aucune aide de l'agent, car il avait six enfants à l'époque. C'est ce que mon père a

raconté à Donnie, et il a obtenu de l'aide de Kingsclear. Deux cents dollars par mois, plus du lait. Je ne pouvais le croire, car Andrew Paul était chef à l'époque. Et ma mère dit qu'ils ne recevaient que seize dollars environ. Et il devait aller avec elle pour s'assurer qu'elle obtienne ce qu'elle était supposé obtenir, au lieu d'acheter n'importe quoi. C'était triste.

Richard : Prenez Harold, par exemple; beaucoup de gens le critiquaient, mais pas moi. Je n'avais aucunement l'intention de me présenter contre lui. S'il s'était tout simplement arrêté pour écouter ce que les gens avaient à lui dire. Harold se dérangeait vraiment pour les autres. Personne n'avait de téléphone, et il y avait probablement quatre téléviseurs sur la réserve. Il a appelé à Woodstock pour venir en aide à quelqu'un sur la réserve. Il a dû payer de sa poche. Il a passé de quinze à vingt dollars à une famille jusqu'à ce que le chèque d'aide sociale arrive pour le rembourser. Et je sais qu'il a dépensé de fortes sommes d'argent en étant un bon Samaritain. J'ai toujours dit que Harold aurait pu être chef jusqu'au jour de sa mort s'il l'avait voulu. Je le crois vraiment à cause de tout (pause) Il faisait du bon travail et il écoutait toujours les gens. Un jour, Paul et moi nous sommes chicanés, et j'en ai parlé à Harold. Je lui ai dit que c'était Paul qui partait ou moi. Il a passé un savon à Paul, et lui a dit : Laisse Sonny tranquille, il fait du bon tra-

vail. Je suis le chef et tu n'as qu'à t'en prendre à moi. Il essayait de tout mener lorsqu'il était ivre, et il n'est jamais revenu après cela.

Alice : De toute façon, c'est la fin de mon enregistrement ici, Sonny, pour l'instant.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

4. Pommes tranchées sur un fil

THERESA SACOBIE

PILICK / PREMIÈRE NATION DE KINGSCLEAR

...même si ça fait déjà très longtemps, je me rappelle que ma mère mentionnait qu'il y avait eu une épidémie de grippe. Elle était très meurtrière, et beaucoup de gens sont morts.

...mais je dois vous dire que les personnes de cette génération, à cette époque, se préoccupaient beaucoup de conservation, comme pour les baies et les pommes. Je me rappelle qu'on accrochait des pommes tranchées sur un fil et qu'on les laissait sécher. Et lorsqu'on voulait faire une sauce aux pommes ou une tarte, on les laissait tremper toute la nuit et elles redevenaient toutes fraîches. Et pour les baies, on disposait du papier à un endroit, afin de les faire sécher. Il fallait donc beaucoup d'ingéniosité à cette époque, car l'argent se faisait rare.

Theresa : L'une des premières choses que mes parents m'ont racontée est l'histoire de cette roche située en bordure de la route juste ici en descendant la colline, après l'ancien cimetière. Chaque fois que cet homme passait en traîneau ou en charrette, il se mettait presque en colère. En ce temps-là, il se promenait dans une charrette attelée à un cheval. Un jour, il se facha. Il dit à sa femme : Ne me regarde pas, je vais me débarrasser de cette roche. La femme tourna la tête dans une autre direction, et il s'est effectivement débarrassé de la roche. Et lorsqu'il l'a lancée, c'est là qu'elle est retombée. Il a alors dit que là où cette roche retomberait, la propriété à cet endroit ne pourrait plus prospérer.

Alice : Et qui était cet homme?

Theresa : Je ne pourrais même pas vous dire qui c'était. J'ai demandé à ma mère, mais cela remonte à il y a très longtemps, à une époque où on utilisait surtout des surnoms. Il faisait partie de ces personnes qui possédaient beaucoup de pouvoirs, vous savez, comme des pouvoirs de sorcier. Et c'est ce qu'il a fait. Donc, après qu'il ait lancé la pierre, c'est ce qu'il a dit : Peu importe l'endroit où elle tombera, la terre ne sera plus prospère pour quiconque. Et il y a eu une maison à cet endroit, et un verger, et un agriculteur. Taber était le nom de la famille qui vivait dans cette maison, au moment où il a lancé la roche à cet endroit. Et à coup sûr, rien n'a jamais poussé sur cette propriété. Et ses arbres n'ont jamais eu de

Planche 4.1 □: Theresa Sacobie (photo □: gracieuseté d'Edith Paul)



pommes, rien ne poussant jamais sur ces arbres. Rien n'a prospéré tout simplement. Mais vous savez, cela semble tellement étrange aujourd'hui. Les Indiens, à cette époque, nous avons toujours cru qu'il fallait aider les autres. Les Indiens ont toujours régulièrement partagé leur nourriture ou ce qu'ils possédaient en abondance. Comme lorsqu'un chasseur allait tuer un cerf ou un orignal, ils partageaient la viande en famille. Et c'est de cette façon que nous avons été élevés. Vous savez, si nous savions que quelqu'un avait besoin d'aide ou d'un service, c'était un devoir d'y aller et d'aider cette personne d'une façon ou d'une autre.

Je me rappelle lorsque mes parents avaient l'habitude d'acheter beaucoup de choses. Vous savez, comme un porc entier, ou la moitié d'un porc. Et si un membre de notre famille en avait besoin, comme ses frères ou ses sœurs, peu importe, la personne partageait cette nourriture avec eux. Ou encore du poisson, peu importe ce qui était en abondance. Mais on ne voit plus ça aujourd'hui. Voici une autre histoire que j'aimerais vous raconter. Ceci est arrivé lorsque nous vivions à Westfield. J'étais toute petite à l'époque. Mes grands-parents passaient leurs étés là à Westfield, juste en banlieue de Saint-Jean. Et il y avait une famille qui était propriétaire

Planche 4.2 □: *Champ āber* (photo par Viktoria Kramer).



de l'endroit où mes grands-parents avaient construit un petit abri. Vous savez, pour les mois d'été. Et cette personne haïssait les Indiens. Lorsque mes grands-parents ont quitté à l'automne pour revenir avant le début de l'école, cette personne a brûlé la bâtisse et ne voulait plus que des Indiens se rendent sur cette propriété.

Alice : La propriété n'appartenait donc pas aux Indiens à cette époque?

Theresa : Non. De toute façon, ce qui s'est produit avant l'année suivante, lorsque mes grands-parents sont redéménagés à cet endroit, est qu'ils n'en savaient rien, je veux dire au sujet de cette petite baraque qui avait été incendiée. Cet été-là, le fils du propriétaire, et il n'avait qu'un fils – je ne sais pas quel âge il avait – s'est fait frapper par une voiture et il est mort. Lorsque le propriétaire ensemença, car il était également agriculteur, rien ne poussait, alors qu'il y avait un autre agriculteur qui vivait à proximité, comme juste de l'autre côté de l'entrée, et dont les semences ne cessaient de pousser.

Alice : Parce qu'il avait brûlé cette bâtisse?

Theresa : Parce qu'il avait fait du mal à quelqu'un d'autre, à un Indien. De toute façon, par la suite, cet homme ne cessait de s'occuper de mes grands-parents. Il les amenait à l'église tous les dimanches.

Alice : Est-ce que les choses ont changé pour lui par la suite?

Theresa : Oui.

Alice : Je crois qu'il devait tout

simplement montrer un peu de bonté.

Theresa : Et ce n'est pas parce que mes grands-parents l'ont maudit ou quoi que ce soit. Cela prouve tout simplement à certaines personnes qu'on ne peut faire du mal à quelqu'un d'autre. On en subit toujours les conséquences. C'est une chose que j'ai entendue tellement de fois et que j'ai vue. C'est comme si j'en avais fait l'expérience d'une façon ou d'une autre. Peu importe la personne à qui vous essayez de faire du mal, cette méchanceté retombe toujours sur vous ou un autre membre de votre famille.

Alice : Ou c'est vous à qui le mal arrive à la fin. Je crois également à cela.

Theresa : Voici donc une autre histoire qui m'a été racontée par ma grand-mère, Grammy Tomah. Son nom était Catherine et le nom de son mari était Frank Tomah. Il y a de nombreuses années, ils aidaient quelqu'un d'autre. Comme si vous ou moi obteniez une grosse commande de quelque chose, on s'entraiderait. Ainsi, voyez-vous, c'était leur politique il y a longtemps, de s'entraider. Il y avait cet homme, donc, qui possédait des pouvoirs, car beaucoup d'entre eux croyaient vraiment dans la magie en ce temps-là. Et il s'est adressé à ma grand-mère, lui disant : Kate, est-ce que vous accepteriez de venir m'aider à finir le bout et le talon de la raquette? Il lui dit qu'il avait une commande urgente. Il lui demanda de l'aide. Kate lui répondit qu'elle ne pouvait pas parce qu'elle avait elle-même une

commande urgente de paniers à confectionner. Alors il lui dit, au moment où elle partait pour retourner chez elle, qu'elle ne finirait jamais sa commande non plus. Et ce fut ainsi... Grammy Tomah nous raconta cette histoire. Lorsque je suis arrivée à la maison, nous dit Grammy, j'ai commencé à perdre la vue et, dit-elle, je ne pouvais pas travailler et je n'ai pas pu confectionner mes paniers.

Alice : En quelle année était-ce?

Theresa : C'est il y a déjà très

longtemps, alors qu'on vivait encore en bas de la colline. C'est là que presque toute la réserve était située, sur cette petite surface, et tout cela était très bien. Il y a donc cet homme qui avait mal à la gorge. Dans son rêve cette nuit-là, Grammy a rêvé à cet homme qui la maudissait, et elle a dit qu'il lui semblait que je tombais d'une colline. Elle ajouta qu'il n'y avait pas d'arbre ou quoi que ce soit, seulement quelques broussailles. Et lorsque je m'y accrochais, en

Planche 4.3 □: M^{re} Kate Tomah. Kate était la grand-mère de Theresa. Elle était reconnue pour son hospitalité et pour son endurance lorsqu'elle faisait sa vente de paniers «de porte à porte» un peu partout dans la région à la fin de l'hiver (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1879).



tombant, elles cassaient. Chaque fois que cela se produisait, m'a-t-elle dit, elle pouvait voir le visage de cet homme qui se moquait de moi. J'ai donc tout simplement lancé cette tige et elle est tombée sur son cou. Et c'est comme ça qu'il a eu un mal de gorge. De toute façon, le lendemain il a envoyé sa femme pour demander à Grammy Tomah de le guérir. Elle a répondu à cette femme qu'à une condition, elle irait le guérir s'il ne faisait plus de sorcellerie sur moi également. Elle est allée lui demander, et il a accepté. Grammy s'y est donc rendue et elle lui a donné un verre d'eau. Elle lui a dit de le boire et que ceci le guérirait. Mais elle l'a prévenu de ne plus jamais me faire de telles choses...

Alice : Ils possédaient donc tous les deux des pouvoirs?

Theresa : Oui.

Alice : Ils travaillaient l'un contre l'autre?

Theresa : Voyez-vous, c'est ce qu'il faut faire. Les gens essaient de vous jeter un sort au sujet de quelque chose.

Alice : Est-ce de la sorcellerie? Est-ce que ça existe encore?

Theresa : Je crois que certains la pratiquent encore. Selon ce que j'ai entendu dire, ils tiennent des séances. Et selon certains d'entre eux (pause)

Alice : Ici même à Kingsclear?

Theresa : Oui.

Alice : Des membres de la bande?

Theresa : C'est la même méthode, en ayant recours aux esprits. J'ai encore l'impression aujourd'hui que les

esprits retournent dans la maison où ils ont vécu, car nous en avons également fait l'expérience.

Alice : Que voulez-vous dire par esprits?

Theresa : Eh bien! Toute personne qui mourait, vous savez, dans la famille. Un jour, ici, je crois que c'était l'été dernier, Fred et Liz étaient chez moi et on se parlait dans la cuisine avant leur départ. J'avais mon divan de ce côté-là de la pièce et lorsque Liz est passée à côté du divan, elle a vu Bill qui était couché là.

Alice : Mais ce n'était pas un mauvais esprit toutefois?

Theresa : Non. Je pense moi-même qu'ils reviennent pour voir si la famille a des difficultés ou autres. Je pense qu'ils viennent vous prévenir.

Alice : Lorsque je travaillais pour Gignoo après la mort de Joe, j'ai dû travailler pendant la nuit. Je couchais donc sur le divan pendant la nuit. Dans mes rêves, je me retrouve là sur le divan et Joe est à mes côtés, Richard assis à nos pieds. Mais c'était une sensation agréable. Il doit donc être revenu pour s'assurer que tout allait bien. Nous étions tous ensemble, vous savez, nous trois. J'en ai même parlé à ma mère.

Theresa : Donc, Laurie et lui dormaient dans la chambre de Bill après sa mort, car Laurie restait ici. Juste avant la mort de Bill, il avait demandé à Laurie de revenir à la maison. Il lui avait dit qu'il ne voulait pas que mon petit-fils mène une vie difficile ailleurs, et il lui avait demandé de

revenir vivre ici. C'est donc ce qui s'est produit. Et après sa mort, Laurie a organisé la chambre pour lui [Hank] et elle-même. Donc une nuit, me dit-elle, elle lisait une histoire pour lui et tout à coup le livre s'est envolé. Elle regarda derrière elle mais elle ne vit rien. Mais lui vit quelque chose, disant : Regarde qui se tient là. Et il ajouta : N'aies pas peur, il n'est là que pour s'assurer que tout va bien. Même chose pour Erica. Elle est montée en haut où sa chambre était voisine de celle de Karen. Une nuit elle se réveilla à deux heures du matin et vit Bill qui se tenait là dans la chambre. Elle n'a pas tardé à se retrouver dans ma chambre. Elle me dit : Grand-papa était dans ma chambre, maman. Et je lui ai répondu de ne pas s'inquiéter, car il voulait seulement s'assurer que tout allait bien.

Alice : Je crois cela.

Theresa : Oui, j'y crois aussi. C'est la même chose qui m'est arrivée lorsque j'étais à l'hôpital. La première fois que j'y suis allée, Bill était déjà à l'hôpital et j'étais à seulement quatre chambres de lui sur le même étage. Et Sheila et Randy sont venus à l'hôpital avec moi. Sheila m'a dit : Je vais rester avec toi jusqu'à ce que tu arrives dans ta chambre, de façon à savoir où tu es. De toute façon, avec ce qu'ils m'ont donné, j'ai été malade. Mon estomac était tout bizarre. Et j'avais envie de vomir. Dès que j'ai été couchée sur le lit, c'est ce qui m'est arrivé. Ça semblait

pris dans ma gorge, et je sentais que mes yeux commençaient à tourner. Puis j'ai entendu cette voix qui m'appelait, disant : Mon nom est George, et je suis ici pour te dire que tu n'es pas prête à me rejoindre et que tu dois retourner. Et lorsqu'il a prononcé ces paroles, tout ce qui était resté pris est sorti, et j'étais mieux par la suite.

Alice : Vraiment! C'est vraiment quelque chose!

Theresa : Oui. Vous savez, on pense souvent, du moins il m'arrive souvent de penser, comment certaines personnes peuvent savoir qu'elles vont mourir. Il arrive souvent qu'un membre de la famille vous dise : Je ne vivrai pas très longtemps. Et cette personne doit également avoir ce genre d'expérience.

Alice : Sans doute.

Theresa : Je me rappelle d'une autre fois où j'étais là. J'étais au troisième étage et, Dieu en soit témoin, je me suis réveillée à trois heures du matin. Je devais aller à la toilette et transporter cette chose avec moi, cette intraveineuse. En sortant des toilettes, je suis retournée dans mon lit. Et tout à coup, j'entends cette voix qui me dit : Comment te sens-tu maintenant? J'ai regardé aux alentours, et il y avait seulement cette femme à côté de moi qui dormait, même qu'elle ronflait. Et j'ai d'abord pensé que l'infirmière était entrée dans la chambre. Parfois, vous savez comment vos rideaux sont tirés. J'ai donc tiré sur le rideau pour regarder derrière, mais l'infirmière

n'était pas là. À trois heures du matin, c'était bien normal. Une autre nuit, la même chose s'est produite. Cette fois, il était près de 4 h 30 du matin. Je suis retournée dans mon lit et quelqu'un a dit : Comment va ta broderie perlée? J'ai alors pensé : Qui est au courant de ma broderie perlée sauf ma mère, et c'était la voix d'une femme.

Alice : Oh! Vraiment!

Theresa : Les deux fois.

Alice : Vous croyez donc que c'était votre mère?

Theresa : Oui. Elle vérifiait plus ou moins comment j'allais. Et maintenant, chaque fois que je vais à l'hôpital, je crains ce genre de situation.

Alice : Vous craignez?

Theresa : Oui. J'ai maintenant peur d'aller à l'hôpital. La dernière fois où j'y suis allée, je pense que c'était en juillet, notre groupe se préparait à faire une visite à Sainte-Anne-de-Beaupré. Le départ était prévu pour le onze, et je ne suis arrivée que le douze. J'étais dans la même chambre, le même lit, pendant deux ou trois nuits. Il n'y avait personne dans la chambre avec moi. C'était effrayant, car je m'attendais à ce que, n'importe quand, je voie quelque chose.

Alice : Parlez-moi des « petites personnes ».

Theresa : Eh bien! La seule chose est ce que j'entends dire par les autres. Je sais que Rodney et Sy faisaient partie de ceux qui sont allés au ruisseau. Juste à peu près où est située l'école

(pause) Savez-vous où est située l'école?

Alice : Oui.

Theresa : Il y avait un petit sentier où Frank – son père était celui qui s'occupait de l'école, vous savez, pour l'entretien – et il avait l'habitude de traverser ce ruisseau aller retour. Il a été le premier à les voir, et il l'a mentionné à la famille, j'imagine. C'est comme ça que nous avons appris l'existence de ces petits hommes verts. Mais vous savez comment sont les garçons quand ils sont plus jeunes. Rodney, il n'avait qu'environ sept ou huit ans lorsqu'il se rendait au ruisseau pour aller pêcher, avec Sy et tout un groupe d'amis.

Alice : Est-ce comme ce que voient parfois les enfants et que les adultes ne peuvent voir?

Theresa : Eh bien! Il y a un peu de cela. C'est comme un animal; il peut sentir les choses. De toute façon, ils ont une drôle de façon de parler [les hommes verts], selon ce que Rodney m'a raconté. Il dit qu'ils jargonent. Et il m'a dit : Ils se sont choqués contre nous parce que nous sommes venus trop près d'eux et que nous avons essayé de les attraper. Il a dit qu'ils ont tout simplement ramassé des branches dans les broussailles à cet endroit et qu'ils nous les ont lancées. Je lui ai dit d'être prudent lorsque l'un d'eux essaye de vous frapper. Car ils doivent jeter des sorts ou quelque chose du genre pour vous ensorceler de quelque façon. Et je lui

- ai dit de ne pas s'approcher d'eux.
- Alice : J'ai un peu entendu parler d'eux, mais pas beaucoup. Je pensais personnellement qu'ils s'occupaient (pause)
- Theresa : Et ils ne mesurent qu'environ douze pouces de haut. Ils ne sont pas très gros. Il a dit qu'ils étaient verts et qu'ils les avaient vus manger des feuilles. Je lui ai répondu que cela explique sans doute pourquoi ils étaient verts.
- Alice : C'est étrange, chacun a sa propre interprétation au sujet de ces « petites personnes ». Je travaille sur un enregistrement actuellement, et je ne suis pas encore arrivée à cette partie, mais il mentionne qu'ils sont là. Même dans notre région.
- Theresa : Je ne sais pas, je n'en ai jamais entendu parler. En fait, Cyril se rend souvent à cet endroit, car il va toujours à la pêche. Et il a dit : Maman, je ne les ai pas vus l'été dernier. Je suis allé souvent au ruisseau, et je ne sais pas s'ils ont eu peur ou quoi, car je ne les ai pas vus depuis. Peut-être ont-ils seulement disparu ou se sont-ils établis ailleurs, je ne sais pas. Il semble étrange que ceci arrive à une personne. Mais j'ai toujours dit, il faut surveiller. Même s'ils vous attaquent, cette petite tige peut causer un peu de dommage.
- Alice : Je ne crois pas que j'aimerais voir des choses comme ça.
- Theresa : Je vous dirais que ceux qui ont le pouvoir, ce sont les jumeaux, car ils en possèdent beaucoup.
- Alice : Vraiment?
- Theresa : Oui. J'avais l'habitude d'écouter ma grand-mère, la mère de mon père, et ils avaient des jumeaux. Ils vivaient à Woodstock et Tobique et (pause) Quoi d'autres ont les jumeaux? Nous avons l'habitude de les regarder jouer. Et elle a mentionné qu'il y a de nombreuses années, les maisons n'étaient pas terminées. Il y avait de petits trous à travers lesquels s'infiltraient les rayons du soleil. Et elle disait que lorsqu'ils jouent, ils accrochent de petits vêtements de poupée sur les fils créés par les rayons de soleil.
- Alice : Eh bien! Je crois bien qu'ils font ça, les jumeaux, lorsque je m'arrête pour y penser.
- Theresa : Je me rappelle que lorsque les enfants de Cheryl étaient petits, ils avaient des pouvoirs. Ils aimaient Conrad, mais ils ne se sont jamais trop occupés de Trevor. Ils s'installaient près de l'escalier, et Trevor arrivait en déboulant les marches. Mais il ne se blessait pas. Chaque fois qu'ils se tenaient près de l'escalier, Trevor déboulait les marches. Cheryl a donc dit un jour : Maman - je ne l'oublierai jamais. J'ai toujours eu peur de Kenny, même de nombreuses années plus tard, peu importe ce que Kenny voulait. Un jour, elle dit que la petite Shawna était dans le salon. Elle avait dit à Kenny de ne pas ruiner leur journée de Noël cette année-là. Et elle fit un geste du revers de la main. Et il ne pouvait plus bouger la tête, il ne pouvait plus parler, il ne pouvait

bouger du tout.

Alice : C'était l'un des jumeaux?

Theresa : Oui.

Alice : Vraiment?

Theresa : Un jour, je lui avais rendu visite. Cheryl me demandait toujours d'aller l'aider à faire du tricot ou quelque autre ouvrage. Elle tricotait une paire de bas. De toute façon, elle me dit : Maman, pourquoi ne viens-tu pas cet après-midi; tu pourrais apporter ton tricot. Il était environ une heure de l'après-midi. Elle me demande si j'ai déjà mangé et je lui réponds : Non, je n'ai pas faim. Et si je vous faisais un sandwich? Je lui ai dit : Si tu as du beurre d'arachides, je prendrai un sandwich avec toi. De toute façon, à Woodstock, je ne sais pas à qui étaient ces enfants, mais Bill avait mentionné qu'il y avait cette porte qui ne cessait de s'ouvrir dès qu'il y avait un coup de vent. Et ils demandaient toujours à l'un des jumeaux d'aller la fermer. Un jour, j'imagine que cette petite fille s'est fatiguée de courir jusqu'à la porte, car elle a dit : Si je la ferme maintenant, elle ne s'ouvrira plus. Et c'est exactement ce qui s'est produit; ils ont dû défaire le cadre pour ouvrir cette porte à nouveau. C'est le genre de pouvoir qu'ils ont. Mais je pense que ce pouvoir se manifeste à travers l'esprit des jumeaux, et qu'il appartient vraiment à n'importe qui; et toute personne a cette capacité, elle n'a qu'à la développer dans son esprit.

Alice : Oui. Je pense que je suis

d'accord avec cela.

Theresa : À une autre période, Bill buvait beaucoup. Un jour, il descendit au sous-sol. Il avait une bouteille, et il a vu marcher Don Solomon.

FIN DE L'ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ UN

ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ DEUX

Theresa : De toute façon, Bill remonta l'escalier et dit : Vous savez, quelque chose de bizarre est arrivé. Je lui ai demandé ce que c'était. Il a dit que cette bouteille lui était tombée des mains. Et je venais juste de penser à cela, dans mon esprit.

Alice : C'est ça à quoi tu pensais?

Theresa : Je pensais : J'espère qu'il va l'échapper.

Alice : Et c'est ce qui est arrivé?

Theresa : Oui, ce ne sont que quelques-uns des pouvoirs de l'esprit que vous pouvez développer.

Alice : Oui. Je pense que c'est notre façon de penser.

Theresa : On peut développer ce pouvoir. Parfois, je travaille dans la cuisine et lorsque je m'approche du téléphone, il sonne. C'est tout simplement une sensation que ça va arriver. À une occasion, je me suis réveillée vers 2 h 30 du matin. Bill se dépêchait de préparer du matériel pour moi, du frêne. Il me dit : Va donc te reposer pendant quelque temps, et je vais préparer du matériel pour toi; tu pourras alors le jager. Je lui répondis : OK, et je me suis couchée. Lorsque je me suis réveillée, mon Dieu, je me suis mise à pleurer.

Et je ne savais pas pourquoi je pleurais. Lorsque je suis allée à la cuisine, il m'a dit : Qu'est-ce qui t'est arrivé. Je lui répondis : Je ne sais pas, Bill; je me suis tout simplement réveillée en pleurant, et quelque chose va se produire aujourd'hui. Je lui ai dit que quelque chose allait se briser. Quelque chose qui allait me faire pleurer, quelque chose qui allait se produire. Et assurément, lorsque les enfants sont revenus de l'école, parce que les enfants d'Anita vivaient alors avec nous, il y avait Sy, Krista et Rodney qui jouaient près de l'escalier. Et j'avais une étagère là, sur laquelle étaient disposées toutes mes pièces de céramique. De toute façon, ce grand cygne, que j'avais acheté de cette dame où j'apprenais la céramique, il s'est cassé en mille miettes. Et j'étais là, pleurant, ramassant les morceaux. Une autre pièce a également été brisée, et je l'ai tout simplement jetée. C'est donc ce qui m'arrive avant qu'un malheur ne se présente. Par exemple, avant l'accident de Glen, je n'arrivais pas à dormir. Je savais qu'un malheur se préparait, j'avais ce pressentiment. Ce n'était qu'un avertissement, c'est tout. Par contre, lorsque quelqu'un était sur le point de mourir, je pouvais toujours deviner si c'était du côté de la famille de mon père ou du côté de la famille de ma mère. Lorsque c'était du côté de la famille de mon père, je sentais l'odeur des roses. Et c'était si fort qu'on pouvait sentir ce parfum. Mais si c'était du côté de la famille de

ma mère, c'étaient les lilas. Et je pouvais presque dire qui était pour mourir.

Alice : C'est bizarre, lorsque j'ai parlé à Charles Solomon, il me disait que lorsqu'il sentait les roses ou l'encens, il y avait une présence à cet endroit, et que c'était Dieu. C'est ce qu'il m'a dit. Est-ce vrai?

Theresa : Oui. Je pense que chaque personne a sa propre intuition; il qu'il faut vraiment être à l'écoute.

Alice : Intuition, croyance, peu importe le nom qu'on lui donne. Y a-t-il d'autres histoires que vous connaissiez?

Theresa : La seule histoire que je connaisse, c'est quelque chose qui est arrivé il y a déjà de nombreuses années. Voyez-vous, mon père jouait du violon, et ils avaient l'habitude d'organiser des danses en bas de la colline. Il y avait une salle à cet endroit.

Alice : Quel genre de danses?

Theresa : Eh bien! Je suppose n'importe quelle sorte de danses.

Alice : Des danses carrées?

Theresa : Oui, des danses carrées.

Alice : Ce n'étaient pas des danses indiennes, n'est-ce pas?

Theresa : Eh bien! Il pouvait également y avoir des danses indiennes. Car ils avaient l'habitude de danser souvent ce genre de danses en temps-là. Une fois, ils ne purent entrer dans la salle, car le prêtre avait barré l'entrée au moyen d'un cadenas. Et Amos était un des jumeaux, l'autre étant mort à la naissance. Il ne pesait qu'une livre

et demie. Ils ont dû remplir une boîte de souliers avec du coton ouaté, car ils n'ont jamais eu à aller à l'hôpital. De toute façon, comme ils ne pouvaient entrer, et qu'il était tout petit, ils ont dit à Amos : On ne parvient pas à ouvrir ce cadenas avec cette règle. Il ne fit que pousser avec sa main et le cadenas s'ouvrit. Ils sont donc entrés et ont tenu leur danse. Henry Solomon en est un autre qui était très talentueux. Il était un magnifique chanteur, et il chantait exactement comme Vaughn Monroe. Henry pouvait jouer de n'importe quel instrument à cordes, l'orgue ou le piano; il était simplement talentueux. Il faisait partie de ce groupe dont je ne me rappelle plus du nom. Pendant la danse, cette personne est arrivée toute bien vêtue dans un genre de smoking noir, et elle faisait le tour du groupe. Quelqu'un remarqua que l'un de ses pieds était en fait un sabot, et ils se mirent tous à crier que c'était le diable ou quelque chose du genre, car ce genre d'esprit peut prendre diverses formes. Et lorsqu'il est passé à travers ce mur, il a laissé un grand trou dans le mur.

Alice : Pourquoi une telle chose serait-elle arrivée s'ils ne faisaient que danser?

Theresa : Eh bien! Je crois que c'est parce qu'on le leur avait défendu. Et ils ont tout arrêté là, car ils avaient vraiment peur. Et je ne pense pas que mon père ait jamais joué du violon par la suite. Dans mon enfance, je n'ai jamais revu mon père jouer du

violon.

Alice : Il doit avoir eu vraiment peur!

Theresa : Je suppose que oui.

Alice : Parlez-moi de Kingsclear. Est-ce qu'à cette époque Kingsclear était située ici ou à un autre endroit?

Theresa : Non. Comme je l'ai déjà mentionné, tous les Indiens vivaient un peu plus bas de l'autre côté de l'ancien cimetière.

Alice : Où était situé cet ancien cimetière? Est-ce un peu plus bas sur le fleuve?

Theresa : Vous savez là où Reggie Solomon vit? C'est entre l'église et la maison de Reggie. C'est là qu'est situé le cimetière.

Alice : Est-ce que les gens de Kingsclear occupaient la région de *Wolastoq* et est-ce qu'ils ont déménagé ici plus tard?

Theresa : C'est possible, mais je n'en ai jamais entendu parler. Il y a un vieux cimetière près de chez Nelson.

Alice : Devant chez Nelson, là où il est situé maintenant?

Theresa : Vous savez, lorsque vous descendez la colline, là où est situé l'édifice pour les alcools et les médicaments? Eh bien! Il y a une colline à cet endroit, et c'est là que l'ancien cimetière est situé. Et les gens ont toujours mentionné de ne jamais faire d'excavation à cet endroit.

Alice : Mais n'en ont-ils pas fait?

Theresa : Non.

Alice : Non?

Theresa : Même si ça fait déjà très longtemps, je me rappelle que ma

- mère mentionnait qu'il y avait eu une épidémie de grippe. Elle était très meurtrière, et beaucoup de gens sont morts.
- Alice : Était-ce juste ici ou partout?
- Theresa : Je pense que c'était surtout sur cette réserve que l'épidémie s'est produite.
- Alice : Car un des hommes à qui j'ai parlé, Ronald Paul, a mentionné une épidémie. Il l'appelle la peste noire, la variole. Et elle a décimé beaucoup d'Indiens. Pas seulement à St. Mary's, mais à Gagetown, Kingsclear, Woodstock.
- Theresa : Eh bien! Vraiment, toutes ces personnes vivaient ici sur cette petite superficie, près de l'endroit où se situait l'ancienne réserve. Et beaucoup de maisons étaient situées juste ici derrière l'endroit où se trouve cette clôture, là où vous voyez ces édifices. Et bon nombre d'entre eux ont déménagé parce qu'ils ne trouvaient pas de travail et c'est pourquoi ils se sont établis ailleurs. Beaucoup ont déménagé à Tobique, Woodstock, St. Mary's et Oromocto. C'est ainsi que vous avez maintenant toutes ces différentes réserves dans la région.
- Alice : Comme ça, tout le monde s'est établi ailleurs à cause du manque de travail?
- Theresa : Dans ce temps-là, ils n'avaient pas le droit de travailler en dehors de la réserve.
- Alice : Est-ce que Kingsclear et St. Mary's ont déjà eu le même chef? Êtes-vous au courant de cela?
- Theresa : Non. Je ne suis pas au courant.
- Alice : Quelqu'un avait mentionné cela ou encore peut-être était-ce St. Mary's et Oromocto? De toute façon, l'une de ces réserves aurait eu le même chef qu'une autre pendant un certain temps.
- Theresa : Si j'avais su que vous veniez, j'aurais vérifié dans mon album de photos. Car j'ai tous les prêtres qui ont été ici, et tous les professeurs d'école à partir de 1800. Lorsque je trouverai cet album, il faudra que je vous le montre, car ils sont tous dans l'album. Je garde tout.
- Alice : Avez-vous de vieilles photos? Viviez-vous près de St. Mary's dans votre jeunesse?
- Theresa : Non.
- Alice : Vous viviez ici?
- Theresa : Comme je vous l'ai dit, nous n'avions pas le droit de sortir de la réserve.
- Alice : Était-ce à cause des parents?
- Theresa : C'était seulement les parents, je pense, qui étaient stricts. Et ils nous disaient toujours que si jamais nous allions au-delà de la colline, quelqu'un nous ramasserait.
- Alice : C'était plus protecteur qu'autre chose?
- Theresa : Presque personne n'avait de voiture à cette époque. Jusqu'à l'époque de mon oncle Ben, qui a marié Madeline Solomon. Voyez-vous, l'oncle Ben s'est marié deux fois. Il s'est marié à la fille de Lizzy Nash; Florence était son nom. C'est sa photo ici [au mur], dans cette robe noire. Voyez-vous, ceci est une

photo de ma mère, à cette extrémité. Puis, la seconde est la sœur de Frank Sappier. La troisième, avec la robe noire, était Florence, la première épouse de Ben Tomah. Ce fut la mère de Connie, mariée à Joe. Et c'est la sœur de ma mère, Sarah, qui est morte lorsqu'elle avait (pause) tout le monde me dit que je ressemble à ma mère. C'était vraiment triste de voir comment les Indiens devaient survivre. Vous ne pourriez vraiment pas le croire en entendant ces très vieilles histoires. Je ne peux me souvenir que de mon enfance, lorsque mon père a bâti une maison ici. C'était la seule maison ici, et on n'avait même pas le droit de descendre la colline.

Alice : Pourquoi?

Theresa : Je ne sais pas. De toute façon, lorsque ce gros incendie s'est produit ici, ce devait être dans les années 1930, car je me souviens d'avoir descendu la colline avec ma mère et d'avoir vu toutes ces maisons en feu, il restait environ seulement cinq maisons, les autres avaient toutes brûlé.

Alice : Comment ont-elles brûlé?

Theresa : Je ne sais vraiment pas. Je ne sais pas si quelqu'un avait échappé une lampe. Rappelez-vous qu'ils avaient l'habitude d'utiliser des lampes au kérosène. Je pense que c'est vraiment la façon dont l'incendie s'est déclaré.

Alice : Mais cinq maisons?

Theresa : C'est à peu près tout ce qu'il restait. Il y avait seulement la maison

de l'oncle Willy et celle de Leo Tomah. La maison de ma grand-mère, située juste à côté de celle de Leo, était passée au feu. Et la maison suivante était celle de Sarah Solomon ainsi que de la mère de John Solomon et d'Henry Solomon, qui étaient les enfants de Sarah. Ils vivaient dans cette maison voisine de celle ma grand-mère et de Molly *Polonsis (Francis)*, et leur maison a brûlé. Les deux autres maisons qui n'ont pas brûlé dans la région sont celles de Frank Sappier et de Leo Solomon. Car tout ce qu'ils avaient à l'époque était une pompe à incendie, et qu'ils pompaient l'eau. Finalement, ils ont manqué d'eau. On pouvait même voir des chats et des chiens qui avaient pris feu.

Alice : Est-ce que des gens sont morts?

Theresa : Non. Mais ils ont tout perdu. Ils ne possédaient pas beaucoup de choses.

Alice : J'imagine que vous devez avoir confectionné beaucoup de paniers pour vivre?

Theresa : Vous savez, dans chaque maison où vous alliez, ils faisaient toujours de l'artisanat. Que ce soit des paniers, des raquettes ou des manches de hache. Sans compter la broderie perlée, car on en faisait à l'époque. On peut le constater sur beaucoup de vêtements dans ces vieilles photos que vous avez sans doute vues. Ils faisaient beaucoup de broderie perlée. Si jamais vous allez à Saint-Jean, au musée, vous pourrez voir beaucoup de ces costumes, avec

- des broderies faites de poil d'original et sous forme de tissage. Je sais que Grammy Polchies avait l'habitude de fabriquer de petits paniers en tissage.
- Alice : Il y a donc beaucoup d'articles à cet endroit?
- Theresa : Il devrait y en avoir. Je n'y suis pas allée depuis très longtemps. Kim a apporté des articles à cet endroit, et moi aussi, et je pense que Veronica en a apporté également.
- Alice : Donc, tous les paniers que vous avez confectionnés, et je sais que vous en avez confectionné beaucoup, où sont-ils? En avez-vous gardé?
- Theresa : Eh bien! Je n'ai rien gardé. Tout comme pour beaucoup d'autres artisans, tout se vendait rapidement.
- Alice : Quand avez-vous confectionné votre premier panier? En quelle année?
- Theresa : C'était en 1939. Nous passions l'été ici à Westfield. Et j'avais l'habitude de fabriquer de petits bracelets, puis de petits paniers et des paniers de Pâques. Comme ceux que vous voyez aujourd'hui; vous savez, ces petits paniers, de forme ronde. J'avais l'habitude d'en confectionner et ils se vendaient, et je faisais de l'argent. J'économisais tout l'argent, jusqu'à ce que je veuille aller au village pour le dépenser. Je n'ai jamais fait d'économies, d'aucune façon, car je voulais profiter de ce que j'avais.
- Alice : Oui, c'est à cela que ça sert.
- Theresa : Donc, je confectionnais des paniers comme ma grand-mère maternelle, qui avait l'habitude d'aller vendre ses paniers. Elle préparait son traîneau et le tirait sur la rivière, et elle allait vendre ses paniers. Il arrivait souvent à cette époque que les blancs aient à peine plus d'argent. Mais ils donnaient des choses à ma grand-mère, sous forme de troc, soit des légumes, du poulet, des fruits, et c'est vraiment comme ça qu'ils survivaient. Mais je dois vous dire que les personnes de cette génération, à cette époque, faisaient beaucoup de conservation, comme pour les baies, et les pommes. Je me rappelle qu'on accrochait des pommes tranchées sur un fil et qu'on les laissait sécher. Et lorsque l'on voulait faire une sauce aux pommes ou une tarte, on les laissait tremper toute la nuit et elles redevenaient toutes fraîches. Et pour les baies, on disposait du papier à un endroit, afin de les faire sécher. Il fallait donc beaucoup d'ingéniosité à cette époque, car l'argent était rare.
- Alice : Mais ce n'était pas nécessaire, n'est-ce pas?
- Theresa : Non, j'imagine que non. Mais aujourd'hui, ils supplient pour avoir des paniers.
- Alice : Il n'y a presque plus personne qui confectionne des paniers aujourd'hui.
- Theresa : Eh bien! La plupart des gens qui en confectionnaient sont morts.
- Alice : Je me rappelle Evangeline, Louie, Dickie. Mike Sacobie, qui en confectionnent encore à l'occasion.
- Theresa : Mais vous savez, il est triste de constater que tout cet artisanat se

Planche 4.4 □: Katherine □mah et Frank □mah de Kingsclear; l'enfant est Winston □Solomon (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 6-20)



perd. J'aimerais bien l'enseigner, si je pouvais. Mais je ne peux plus aujourd'hui, car je deviens allergique à beaucoup de choses qui ne me dérangent pas auparavant, et ça ne prend pas grande chose.

Alice : Mais vous avez fabriqué beaucoup de choses vous-mêmes!

Theresa : J'ai travaillé au musée de

Philadelphie et jusqu'en Louisiane, à Toronto et ici à Mactaquac. Puis, j'ai vendu beaucoup d'articles dans les boutiques d'artisanat à Fredericton. Je ne sais pas si c'était l'Union [Union des Indiens du Nouveau-Brunswick], mais ils tenaient ces boutiques d'artisanat à cet endroit, et j'y ai vendu beaucoup d'articles.

Alice : On retrouve donc vos paniers un peu partout!

Theresa : Partout. Vous savez, il y a quelques années, il y a environ une dizaine d'années, un homme est venu ici et a commandé trois gros paniers à ouvrage, et il m'a demandé d'utiliser beaucoup de foin odorant, ce que j'ai fait. Lorsqu'il les a ramassés, il m'a demandé si j'aimerais savoir pour quel endroit ces paniers étaient destinés. Je lui ai exprimé mon intérêt, et il m'a dit qu'ils étaient destinés à la Russie. Oui, j'ai des articles qui se retrouvent un peu partout dans le monde.

Alice : Est-ce que vous marquez vos articles?

Theresa : Oui, j'avais l'habitude de mettre une petite étampe au fond. J'ai reçu des gens qui venaient du Japon, de la Chine, de l'Iraq, de l'Iran, de l'Australie, d'un peu tous les pays d'Europe. Aux États-Unis, en allant de la Californie jusqu'au Maine, au Canada, de partout au pays. J'en ai eu trois ou quatre qui sont venus ici acheter des articles d'artisanat. Ils m'ont dit d'où ils venaient.

Alice : Je pense que je vous ai adressé quelques personnes concernant les paniers. Il est difficile de trouver quelqu'un qui en confectionne aujourd'hui. Votre nom me vient à l'esprit lorsque je pense aux paniers; je ne sais pas si Charles [Whimpy] en fabrique encore?

Theresa : Eh bien! Il fait du travail brut, comme les gros paniers, c'est ce que j'appelle du travail brut. Mais je ne

crois pas qu'il existe encore personne qui fasse du travail artistique, des paniers de fantaisie.

Alice : Je ne crois pas.

Theresa : Je vous dirais que l'une des personnes qui est habile pour la confection des paniers est votre frère Shack.

Alice : Shack confectionne des paniers?

Theresa : Oui, il faisait partie du groupe que Richard avait chez Norma.

Alice : C'est vrai.

Theresa : Il est tombé malade un jour, et je l'ai remplacé pendant deux semaines. J'ai donc montré à tous ses étudiants le travail de fantaisie, toutes les différentes formes de tissage. Il faisait de merveilleux paniers à ouvrage. C'était vraiment bien.

Alice : J'ai confectionné un panier un jour; il s'agissait d'un panier de pêche, et c'est le seul panier que j'aie jamais confectionné.

Theresa : Ce qu'ils confectionnaient principalement étaient de petits paniers en forme de cœur. Ils en confectionnaient lorsque j'étais là. Et je leur ai montré comment confectionner un berceau, puis des paniers de fantaisie, et les différentes formes de tissage : le motif à chardons, le motif de nattes, l'arc-en-ciel et la boucle. Je n'ai pas d'exemples ici. Les filles ont chacune un panier de magasinage que je leur ai donné. Beaucoup de célébrités sont venues me visiter ici. Il y avait une star italienne qui est venue ici; il ne parlait pas l'anglais, et il avait un interprète avec lui. L'autre groupe qui

est venu ici une fois était, vous savez ce groupe qui chante, qui vient de l'Ontario. Je me ne rappelle pas la chanson. Eh bien! Ils sont venus ici dans des fourgonnettes. Ils étaient en tournée, et ils sont arrêtés ici. Et ils se sont même mis en ligne dans ma cour, et ils ont commencé à chanter.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

5. Nous vivions en bordure du fleuve...

RONALD PAUL

SITANSISK / PREMIÈRE NATION DE ST. MARY'S

...Pendant la période où nous avons habité à Gagetown, nous avons vécu dix ans à cet endroit sur un bateau. Mes grands-parents vivaient un peu plus haut sur la rive, et nous sur le fleuve, dans un bateau-maison. Nous étions encore tout jeunes, jouant dans l'eau glacée, pieds nus. Nous pêchions l'éperlan. Au printemps, grand-mère nous apportait de grandes cuves et tout ce qui pouvait contenir du poisson. Nous allions sur les glaces flottantes. Lorsque vous tournez les glaces flottantes, les poissons montent au-dessus des canots. Nous n'avions qu'à les ramasser avec les cuves par milliers, et ils avaient huit ou neuf pouces de longueur. L'eau ne nous dérangeait pas. Le soir, grand-mère les grillait et nous pouvions tous en manger. Elle s'asseyait là et chantait des chants indiens... Ces chants racontent une histoire en langue malécite, mais c'est une tradition qui se perd. On n'entend plus ces histoires aujourd'hui, mais votre mère les chantait, ainsi que mon père...

...Ils ont trompé les Indiens il y a longtemps, mais ils ne s'en tireront pas comme ça. Ils ne pourront avoir tout ce que nous avons laissé. Comme la médecine. L'homme blanc peut prendre n'importe quoi qui appartient à un Indien afin de faire de l'argent. Ils nous ont tout enlevé; pourquoi voudriez-vous leur donner ça. Ils ne peuvent trouver de remède contre le cancer ni contre le rhume... les Indiens l'ont, mais pas l'homme blanc. C'est ce qu'ils disent également, les gens de Tobique, qu'il ne faut pas être un fou et leur laisser tout avoir. Ils ont tout obtenu de nous pour rien, en nous trompant. Il ne faut pas leur laisser avoir notre médecine...

Ronald : Indian Point, mes grands-parents avaient l'habitude d'y aller, et ils observaient les Indiens la nuit le long des rives, car on voyait les feux de camp. Ils dansaient. Pourquoi dansaient-ils? C'est qu'ils étaient malades, ils étaient mourants. C'était cette maladie mortelle de l'homme blanc, la peste.

Alice : Est-ce que c'était à Jemseg, Ron?

Ronald : Oui. Ça s'est répandu comme le feu, à Gagetown, Oromocto, dans l'ancienne réserve [St. Mary's]. La

maison de Natolin [Matilda] avait été transformée en hôpital, cette grosse maison qu'elle possédait. Elle est devenue un hôpital de façon temporaire. Car les gens y arrivaient et ils ont mis toute la réserve en quarantaine. Ils ont alors posté des soldats pour empêcher quiconque d'y entrer ou d'en sortir. Il fallait transporter l'épicerie et tout le reste jusqu'à la clôture, et ils devaient l'entrer eux-mêmes. Ils mouraient comme des mouches. Presque tous les Indiens ont été éliminés, et seulement

- une poignée ont survécu. C'était terrible! L'épidémie a éliminé presque tous les Indiens jusqu'au Grand lac et à Jemseg et dans toute cette région.
- Alice : Que faisaient-ils donc à Jemseg? À l'endroit que vous appelez Indian Point?
- Ronald : Ils [les Indiens] voyageaient aller retour, en remontant et en descendant le fleuve. Indian Point était comme cette vieille réserve, où ils sont arrivés et où ils se sont arrêtés pour y passer peut-être un été. Comme un terrain de camping.
- Alice : Ils confectionnaient des paniers?
- Ronald : Oui, toutes sortes de choses. Ils allaient d'ici jusqu'à Public Landing, Brown Flat comme ils l'appelaient, et ils s'arrêtaient là. Dieu sait qu'ils en fabriquaient des paniers, des arcs et des flèches, toutes sortes d'articles pour les Blancs, des chaises.
- Alice : Est-ce que quelqu'un fabriquait des canots d'écorce de bouleau?
- Ronald : Oui, ils fabriquaient ce genre de canots. J'ai des photos. En fait, ils en fabriquaient juste ici [ancienne réserve de St. Mary's].
- Alice : Qui les fabriquait?
- Ronald : Je ne sais pas, mais j'ai des photos. Mon oncle est l'un de ceux que l'on voit sur la photo, Ed Paul. Ils avaient planté des piquets dans le sol. On pouvait voir les morceaux d'écorce. Et ils devaient utiliser des perches pour le retenir pendant qu'ils mouillaient l'écorce, de façon à pouvoir monter le canot. J'avais la photo et tout, et je les regardais travailler. C'est un métier que nous ne retrouverons jamais, quant à leur façon de fabriquer des canots d'écorce de bouleau en ce temps-là. Jim Paul disait qu'ils sont venus nous tromper [dit en malécite]. Nous fabriquerons un canot, un canot d'écorce de bouleau [Masqewuloq], car l'homme blanc veut l'acheter. Cent cinquante dollars pour un canot d'écorce de bouleau. Vous savez qui l'a acheté?
- Alice : Qui?
- Ronald : Mary Chestnut, de la Chestnut Canoe Company. Fabriquez-moi le meilleur canot, avait-elle dit. Et ils lui ont fabriqué un canot d'écorce de bouleau, qu'elle a payé cent cinquante dollars à cette époque.
- Alice : En quelle année était-ce?
- Ronald : En 1927. Ils ont fabriqué un canot. C'est alors que Jim Paul a dit qu'ils étaient venus nous tromper. Ils ont vendu les canots à Mary Chestnut et à son mari. Ces derniers se sont accaparés de l'atelier de fabrication, et ils ont tout démantelé, car ils voulaient voir comment c'était fait. Puis, ils ont tout mesuré, et ils ont par la suite demandé aux leurs de bâtir un moule. Et c'est devenu Chestnut Canoes, et ils sont devenus millionnaires. Mais au lieu de mettre de l'écorce, ils utilisaient de la toile.
- Alice : Est-ce que quelqu'un en fabrique aujourd'hui?
- Ronald : Ils voulaient me payer dix mille dollars pour en fabriquer deux ou trois. J'ai totalement refusé. Je ne le ferai jamais. Ils ont trompé les Indiens il y a longtemps, mais ils ne

s'en tireront pas comme ça. Ils ne pourront avoir tout ce que nous avons laissé. Comme la médecine. L'homme blanc peut prendre n'importe quoi qui appartient à un Indien afin de faire de l'argent. Ils nous ont tout enlevé; pourquoi voudriez-vous leur donner ça? Ils ne peuvent trouver de remède contre le cancer ni contre le rhume. Mais ça me fait rire lorsque arrive le printemps. C'est drôle, vous savez, car l'homme blanc travaille fort pour trouver un remède contre le cancer. Et tout autour de vous, c'est là. Un simple rhume, et vous éternuez. Les Indiens l'ont, mais pas l'homme blanc. C'est ce qu'ils disent également, les gens de Tobique, qu'il ne faut pas être un fou et leur laisser tout avoir. Ils ont tout obtenu de nous pour rien, en nous trompant. Il ne faut pas leur laisser avoir notre médecine. Ils l'ont dit, vous savez et je le sais. Il faut garder le secret au prix de notre vie. Bien sûr, il y a toutes sortes de remèdes qui existent. Il y en a trop qui sont bavards. Pendant la période où nous avons habité à Gagetown, nous avons vécu dix ans à cet endroit sur un bateau. Mes grands-parents vivaient un peu plus haut sur la rive, et nous sur le fleuve, dans un bateau-maison. Nous étions encore tout jeunes, jouant dans l'eau glacée, pieds nus. Nous pêchions l'éperlan. Au printemps, grand-mère nous apportait de grandes cuves et tout ce qui pouvait contenir du poisson. Nous allions sur les glaces flottantes.

Lorsque vous tournez les glaces flottantes, les poissons montent au-dessus des canots. Nous n'avions qu'à les ramasser avec les cuves par milliers, et ils avaient huit ou neuf pouces de longueur. L'eau ne nous dérangeait pas. Le soir, grand-mère les grillait et nous pouvions tous en manger. Elle s'asseyait là et chantait des chants indiens... Ces chants racontent une histoire en langue malécite, mais c'est une tradition qui se perd. On n'entend plus ces histoires aujourd'hui, mais votre mère les chantait, ainsi que mon père et je les chantais à mes enfants, lorsqu'ils étaient petits, pour les endormir. Des chansons indiennes.

Alice : Comme quelle sorte de chansons, Ron?

Ronald : Au sujet des lapins, au sujet du ciel et même de la mort. Lorsque vous êtes marié, lorsque vous êtes heureux, lorsque vous voyagez en canot. L'autre jour, j'ai dit à Julie : Peux-tu encore chanter cette chanson? Elle m'a dit qu'elle essaierait, mais elle en a été incapable. J'avais l'habitude d'aller à la maison d'Anna. Les petits-enfants d'Anna entraient et je les faisais sauter sur mes genoux [il chante une chanson]. Ils commençaient tous à rire, et ils voulaient savoir quelle était cette chanson. C'était la façon des anciens Indiens. Ça se passait comme ceci. Nous étions à Public Landing, Brown's Flat, un été. Votre mère [évoquant Tina Brooks], le père de votre mère [Charlie Meuse], c'est

votre grand-père, ainsi que mon père et mes oncles. C'était pendant l'été, au moment où venaient les touristes. Ils voulaient que les Indiens leur fassent un spectacle. C'était une vraie risée.

Alice : Qu'avez-vous fait?

Ronald : Ce que nous avons fait! Ils se sont tous saoulés. Ils ont mis des vêtements d'Indiens et se sont costumés en véritables Indiens et se sont peints. Ils se sentaient bien. Ça ne leur faisait rien. Les touristes étaient là, et il y a ce type qui dit : Pouvez-vous donner l'impression que c'est vrai. Ils avaient des haches, des hachettes et des couteaux, et sans aucun avertissement ou quoi que ce soit, car ce n'était pas planifié, ils se sont avancés, ont attrapé une femme blanche et l'ont fait sortir de la foule. Elle criait à gorge déployée. Ils l'ont amenée à un poteau, et ils l'ont attachée. Ils voulaient la réalité. Et ils ont commencé à danser autour d'elle. Cette pauvre femme criait, apeurée. Ils ont dansé en chantant en indien, et au bout d'un certain temps, c'était terminé et ils l'ont détachée. Ça faisait partie du spectacle. Votre grand-père a dit : Ed, nous avons fait tout un spectacle. Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent danser comme ça maintenant. J'ai presque oublié moi-même comment faire. J'ai demandé à John s'il savait comment danser? Il m'a dit qu'il en était incapable. J'ai également demandé à Walter Brooks s'il pouvait encore danser. Il m'a dit qu'il ne pouvait

plus, qu'il était trop lourd, que ce n'était plus comme avant. Danser, c'est quelque chose d'autre. On ne danse pas comme les Blancs, c'est comme si on bondissait sur le sol. On s'amuse beaucoup comme ça au camp. Les enfants de Bridgie – lorsque vous pelez l'aulne pendant l'été, ce qui se retrouve sur le sol est chauffé par le soleil et devient croustillant comme des flocons de maïs lorsque vous les écrasez en marchant pieds nus – il est âgé d'environ cinq ans. Regarde grand-père, et il est en train de faire la danse indienne. Il aime entendre ce son croustillant. L'aulne était utilisé pour fabriquer des chaises. L'érable, le saule, et l'écorce de bouleau, c'est beaucoup plus facile à manipuler lorsque le bois est vert. Et les paniers, les fonds de chaise et les dos de chaise. Vous savez, le frêne noir, on peut l'utiliser pour à peu près n'importe quoi. Je veux vraiment dire n'importe quoi. C'est comme de la ficelle; vous pouvez vous en servir pour attacher des articles, fabriquer des paniers, monter des chaises et tenir n'importe quoi; ça sert de soutien.

Alice : Pourquoi utilisent-ils des cerceaux?

Ronald : Les gens sont de plus en plus paresseux aujourd'hui. J'avais l'habitude d'observer les femmes plus âgées, qui coupaient de longues lanières minces, à peu près de la taille d'un lacet. En les fixant au point de départ et en se servant d'un cerceau

de panier, elles les laçaient tout autour. Le panier ne contenait jamais aucun clou. Y avait-il des clous il y a trois cents ans?

Alice : C'est pourquoi je demandais : quand ont-ils commencé à utiliser les cerceaux?

Ronald : Voyez-vous, elles l'enroulaient tout autour. Elles utilisaient deux bâtons qu'elles joignaient ensemble et enroulaient tout autour. Elles prenaient ensuite l'anse, qu'elles plaçaient sur le panier et le laçaient aller retour. Et elles faisaient le tour à nouveau. Les paniers plus profonds avaient toujours un double fond, afin de résister à l'usure. Ils sont ainsi plus résistants. Il y avait des paniers pour tout. Il y avait des paniers de la taille de cette table, de trois ou quatre pieds de largeur avec de grosses poignées et des courroies sous le panier afin de pouvoir les glisser sous les paniers pour les fruits et les légumes. C'était comme les barils d'aujourd'hui. Puis il y avait les paniers melon pour les concombres, les tomates et tout le reste. Ils ont la forme d'un melon d'eau.

Alice : Il n'y en a plus aujourd'hui?

Ronald : Non. Mais ce que je détestais, les beaux après-midis d'été, est qu'on voulait aller se baigner. Et on nous répondait d'y aller après le souper. Il fallait qu'on aille tout de suite couper un peuplier, et le débiter. Nous allions à la recherche d'un peuplier, d'un diamètre de dix à douze pouces et d'une hauteur d'environ huit pieds. Il n'y avait pas de scie mécanique,

seulement des scies artisanales. Il fallait abattre l'arbre, l'écimer et le couper en deux. Puis il fallait le fendre et le corder, et mon travail était accompli. Les beurriers ne valaient pas grand chose à l'époque. Mais cinq dollars, c'était cinq dollars. Aujourd'hui, les mêmes beurriers dont je parle peuvent coûter de soixante-quinze à quatre-vingts dollars.

Alice : Lorsqu'ils fabriquaient des paniers à l'époque, à quel endroit allaient-ils? À qui les vendaient-ils?

Ronald : Ils n'allaient nulle part. Mes grands-parents travaillaient toute la semaine, car nous devions aller chercher et marteler du frêne pour eux. Il fallait le trouver. Les personnes âgées, les femmes âgées se rassemblaient, et elles préparaient les éclisses. Elles confectionnaient de petits paniers, des paniers de fantaisie. Les hommes fabriquaient les gros paniers, des paniers de portage, des paniers de pêche et des paniers de pommes de terre, des paniers à linge. Ils étaient destinés aux agriculteurs une fois terminés. Ils travaillaient toute la semaine. Ils les mettaient sur un bateau et se rendaient jusqu'à Jemseg, puis au Grand lac, puis tout le long du Grand lac. À chaque ferme ou magasin, ils s'arrêtaient. Ils ne vendaient pas les paniers, car ils faisaient uniquement de l'échange. C'était au début des années 1930, à l'époque de la Dépression. Au moment où la vie était plus difficile. Il n'y avait pas

beaucoup d'argent ni d'essence, car la Dépression a été l'époque la plus dure. Les gens avaient faim. Je les accompagnais, et ils échangeaient des biens. S'ils ne pouvaient leur donner un peu d'essence ou de carburant pour le moteur, ce n'était pas un problème; ils leur donnaient une couple de gallons, des pommes de terre et de la farine de viande. Car les agriculteurs avaient de bonnes réserves, comme du beurre, du lait, de la farine de crêpe. Alors ils faisaient des échanges. Parfois, les magasins vous donnaient peut-être un peu de change, de l'argent. Et tous ces vêtements, c'étaient des échanges; il y avait très peu d'argent qui circulait. C'est comme ça qu'ils ont survécu et c'est comme ça qu'ils s'organisaient entre eux. Les Indiens ne recevaient jamais d'argent des Blancs, seulement des marchandises échangées.

Alice : Avez-vous déjà eu des problèmes avec les Blancs?

Ronald : Non. Ils venaient nous visiter dans une carriole tirée par un cheval. De temps en temps, on pouvait voir une voiture. Personne n'avait de l'argent pour s'acheter une voiture à cette époque. Je me rappelle qu'après le début de la guerre, les gens avaient tellement peur de la voiture. La guerre et les Allemands. Nous étions à Brown's Flat et nous confectionnions des paniers. On jouait dans la cour, dans les tentes, et ces avions se sont posés sur le lac. Tout le monde criait. Ils nous ont attrapés, et ils nous ont mis dans le

gros ponceau. Les Allemands! Les Allemands! Tout le monde se cachait. Je me suis longtemps demandé de quoi ils parlaient : les Allemands, la guerre. Pendant presque toute ma vie, il n'y a eu que des rats musqués. Toutes les façons d'attraper les rats musqués. Ils valaient cinq dollars chacun. Et ils ne les piégeaient même pas. Ils les tiraient au fusil. Certains revenaient avec un plein canot. Et les femmes, les filles, n'importe qui capable de les écorcher, ils les leur apportaient, les laissaient là et repartaient. Tout le monde le long du fleuve Saint-Jean, n'importe qui pouvait chasser. Les Indiens ramenaient plein de rats musqués. Ils faisaient beaucoup d'argent. Ils n'ont pas eu de pièges jusqu'à tout récemment, lorsqu'ils ont commencé à se calmer et à arrêter de tirer sur les animaux. J'ai alors commencé à piéger le castor, le rat musqué, le renard, la loutre et le vison. Mon père et mes grands-parents et le reste des Indiens, ils avaient l'habitude de travailler toute la journée pour se préparer en fonction de la saison de trappage. Nous avions beaucoup de plaisir; ils coupaient de gros érables pour fabriquer des toboggans. Les patins sont recourbés et on y fixait du cuir. Il faut faire tout ça dans une journée. Tout à coup, ça vous frappait de plein fouet. Tout le monde devait se préparer et être prêt. C'était comme la température de mars. Le traîneau glisse sur la croûte de neige. On fabriquait des raquettes, le tobog-

gan, puis on allait à la chasse à l'orignal ou au chevreuil. Le chevreuil est en mauvais état à cette époque. Il s'enfonce à travers la croûte et il s'écorche la peau, jusqu'au haut de la cuisse, et on voit même apparaître l'os. Et trois ou quatre fois, il saute et se blesse encore davantage et il reste figé. L'Indien s'approche alors et l'attrape, et il le frappe sur la tête, puis il lui tranche le cou. Bien souvent, il le laissait là et poursuivait sa route. Il pouvait en prendre cinq ou six, car ce n'est pas la viande, mais bien la peau qu'il veut. Il peut en fabriquer des raquettes, des chapeaux et des gants. Même chose pour l'orignal, soit les peaux d'orignal. Ils partent chasser l'orignal, la peau d'orignal, pour en faire des mocassins, de bons mocassins d'hiver qui sont lourds avec une garniture de fourrure. Le nez de l'orignal a la forme d'un pied.

Alice : Qui confectionnait tous ces articles?

Ronald : Mon père et mon oncle.

Alice : Votre père Ed Paul ainsi que Tom Nash?

Ronald : Oui. Et le nez [de l'orignal] a la forme d'un pied. Avez-vous déjà vu un orignal?

Alice : Je dois dire que c'est un animal très laid.

Ronald : Ils étaient là, attendant un orignal. Mon père était assis derrière une souche, Tom lui dit : Vas de ce côté, Ed, et nous allons l'encercler. Mon père est allé d'un côté et Tom de l'autre et ils l'ont encerclé. Le vieux

Levi Sabattis d'Oromocto, leur a dit : Je vais rester ici, Ed, ça va? Mon père était assis là, l'attendant avec un fusil. Lui [Levi] était assis à cet endroit et n'a rien entendu. [Ron imite l'appel de l'orignal]. Il y avait un orignal juste au-dessus de lui qui l'observait. Levi s'écria : *Peskalikewon* (tue-le). Il [le père de Ron] tira et le frappa en pleine poitrine, et l'orignal s'est écroulé. Il dit à Levi de prendre une hache et de lui couper le gambit. Ce dernier lui a répondu d'aller au diable. Nous avons l'habitude d'avoir du plaisir. Lorsqu'on voyait un orignal couché dans le marais, on lui faisait la chasse au clair de lune. À l'époque, ils se saoulaient et partaient à la chasse. Même chose pour les ours. Ils n'ont jamais tiré sur un ours, et en fait ils n'ont presque jamais tiré sur des animaux. Ils avaient plus de plaisir. Vous frappez l'animal avec une hachette ou une hache, jusqu'à ce qu'il meure. Un jour, il y avait cet ours. Mon grand-père Isaac et le vieux John Brooks, le frère de Sam Brooks, (John Brooks était un gros homme fort, le vieux John, comme ils l'appelaient) tendaient des collets pour le lièvre. Ils étaient là un jour, et il y avait un ours à cet endroit. Il était impossible d'en faire le tour, car il fallait passer par le sentier. S'ils grimpaient dans un arbre, l'ours les poursuivrait. Il a pris une petite hache ou une hachette, et il a coupé un arbre. Et il dit à John : Tu vois cet arbre; je vais le lui lancer dans le visage et tu le frapperas. L'ours se

Planche 5.1 □: Ronald Paul, membre de la Première nation de St. Mary's, dépouille le castor de sa peau en utilisant un couteau à deux manches (photo de Ronald Paul)



leva sur ses deux pattes arrière, les bras grand ouverts. Normalement, si on lance un arbre à la face d'un ours, il l'attrape et le retient. John, lui, a frappé l'ours et l'a renversé sur le dos.

FIN DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ UN

SUITE DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ DEUX

Ronald : Par la suite, nous avons déménagé à Fredericton. Après la mort de ma mère, nous nous sommes installés ici. Mes grands-parents étaient d'ici, et c'est pourquoi nous sommes venus nous y établir. Nous n'avons pas fait grand chose après ça. Nous avons trouvé un petit coin où vivre. Un jour, nous sommes allés au

bureau des terres de la Couronne, et ils faisaient l'exploitation des castors. Ils nous ont demandé si nous serions prêts à les aider. Nous avons accepté, et ils nous ont demandé d'écorcher les castors. Cette année-là, nous avons travaillé pour eux. Il y avait une période limite pour les castors. Ce ne sont pas des Indiens qui les avaient piégés, seulement des Blancs. Ils n'avaient le droit de piéger que huit castors chacun. Par la suite, mon père a travaillé pour eux à l'occasion. Puis, après la guerre en 1946, les salaires ont augmenté, et il n'y avait plus de période limite. Ils ont alors commencé un véritable carnage. Les Blancs, pas les Indiens. Il n'y avait que quelques Indiens qui faisaient du

Planche 5.2□: Ronald Paul, membre de la Première nation de St. Mary's, enlevant le gras sur une peau de castor avec un couteau à deux manches (photo de Ronald Paul)



piégeage.

Alice : Vous avez vous-même fait beaucoup de piégeage n'est-ce pas? Le piégeage du rat musqué?

Ronald : Oui, Oromocto faisait du piégeage. John Atwin, Pat Sacobie, Charlie Sark, Clarence Tomah, Clarence Atwin, Willard Paul, ils avaient l'habitude d'aller faire du piégeage sur l'île Oromocto. Mon père se rendait à Lincoln, et ils avaient un tracé à partir de là, sur le pourtour des limites de la cité de Fredericton. C'est là qu'ils tendaient leurs pièges. Moi et les autres, nous partions d'ici, près du Save Easy, jusqu'au manoir York, et à l'île Sugar. Nous avons un tracé des deux côtés du fleuve. John Casey s'occupait de

l'autre côté du fleuve, lui et Louie Babe [Louis Paul]. De ce côté-ci, c'était moi avec Benedict. Warren, Maurice et Amos restaient à Keswick Ridge, où George Nash, Ween [William Nash] et Levi Brooks s'étaient établis, soit à Keswick. Tout le monde faisait du piégeage. Du bon argent, et beaucoup d'entre eux s'en servaient pour se saouler. Mais lorsque la saison du castor arrivait à l'automne, je m'y mettais vraiment. Les gens étaient pauvres à cette époque, et c'était une période difficile. Vous rappelez-vous? La moitié de la réserve, je me suis occupé de la moitié de la réserve pendant cette période difficile. Il n'y avait pas une famille sur la réserve

qui ne mangeait pas de castor.

Alice : J'ai déjà mangé du castor, et ça goûtait le poulet; j'ai aimé ça.

Ronald : Pas seulement vous, mais tout le monde sur la réserve. Lorsqu'on prend un castor frais, je me prépare toujours pour un vrai bon repas, et j'ai toujours le premier repas. Et par la suite, je n'en mangeais plus, car mes parents disaient toujours de prendre le premier pour vous-même avant d'entreprendre la saison, et d'éviter ainsi de vous inquiéter. Lorsqu'on mange quelque chose en premier, disaient-ils, on peut ensuite se mettre au travail. C'est ainsi que je choisissais toujours un bon castor blanc et bien gras.

Alice : J'ai mieux aimé le rat musqué.

Ronald : C'est très bien également, lorsque commence la saison des rats musqués et des castors. Je devais en préparer des caisses pour Oromocto. On m'appelait de Kingsclear, et je ne pouvais satisfaire à la demande de castors et de rats musqués. C'est comme au printemps, lorsque s'ouvre la saison du rat musqué; tout le monde voulait du rat musqué. J'avais l'habitude de m'occuper des gens de Tom Brooks ici, en ce qui a trait aux rats musqués. Ce sont de gros rats de rivière. On en mettait cinquante ou soixante dans un congélateur, et peut-être que j'avais cinq ou six castors pour l'hiver également. Du rôti de porc et du steak, du foie. Le foie est excellent; c'est comme du foie de veau. Il suffit de le faire frire.

Alice : Ça fait déjà presque vingt ans

que je n'ai pas mangé de rat musqué.

Ronald : Lorsque nous allons au camp à chaque printemps, moi et John, au moment de commencer le piégeage, le plus frais qu'on attrape, un beau rat blanc et gras, je dis toujours à John que les deux premiers, je les nettoie pour toi John et je lui demande de préparer la poêle à frire. Il me répond : OK. Vous prenez de la graisse de bacon ou du porc, vous y déposez le rat musqué avec du pain indien. Dieu que c'est bon!

Alice : Je me rappelle que ma mère avait l'habitude d'en faire une fricassée ou de le faire cuire.

Ronald : Mes grands-parents se moquaient beaucoup des Blancs, car c'était monnaie courante à cette époque. Je vais vous dire qui en a poussé une bonne : George Nash et Levi, qui étaient à Keswick, à l'ancien terrain de camping qu'ils avaient là, et où ils faisaient le piégeage du rat musqué. C'était le dimanche de Pâques, et ils en avaient pris une grande quantité avant de rentrer à la maison. Ils ont décidé d'en préparer quelques-uns pour souper. Ils en ont fait cuire trois. Voyez-vous, lorsque vous faites cuire un rat musqué, vous l'écorchez et vous le nettoyez. Puis vous le coupez en deux, sans enlever les pattes ou quoi que ce soit. Vous le mettez dans la poêle, avec des pommes de terre, un peu de farine pour la sauce. Avant que la cuisson ne soit terminée, il y a ces femmes qui arrivent et qui s'informent au sujet des paniers. Que

faites-vous cuire? Ils répondent : Pour souper, nous avons de la fricassée. Oh, non! répondent les femmes; faites votre souper, nous allons attendre tout simplement et choisir nos paniers. Donc, une fois la fricassée prête, ils l'apportent sur la table et préparent les assiettes. Elles disent : Vous n'avez pas de couteaux et de fourchettes? Les hommes répondent : Non, nous sommes des Indiens. L'un des hommes enlève le couvercle et plonge sa main dans le chaudron. Puis il sert les assiettes avec sa main. Les femmes blanches regardent bouche-bée. Elles ont mangé et c'était bon. Elles auront sans doute raconté cette histoire en retournant à la maison, au sujet des Indiens qui vivent comme des chiens. J'ai raconté cette histoire à Andrea, et elle a dit que la même chose était vraiment arrivée à l'île Sugar, à Keswick. Eh bien! Où les Indiens trouvaient-ils leurs couteaux et leurs fourchettes, si on remonte dans le temps? Peut-être des cuillères en bois, mais ils n'avaient pas de fourchettes. Utilisez vos mains, c'est à cela qu'elles servent. Jim Paul et Atwin, qui faisaient le piégeage de la loutre, ont dit : Allons manger sur l'île. Et ils avaient seulement un peu de thé et de lait. Atwin dit à Jim : Lorsque tu prépares du thé, une fois que l'eau a bouilli, tu prends le thé et tu le jettes dans le pot. Plus tu le lances fort, et plus le thé est fort. Ce dernier répondit : Oui. Il lança alors le thé aussi fort qu'il le put, mais il manqua

le pot. Il était arrivé souvent que les Blancs viennent sur l'île uniquement pour voir comment vivaient les Indiens. Ils nous demandaient de leur montrer comment les Indiens travaillaient. Au lieu de leur montrer, on leur enseignait plutôt comment faire.

Alice : Les paniers, comment est-ce que vous en commenciez la confection, Ron?

Ronald : Lorsque j'ai grandi avec mes grands-parents, ils m'ont donné six morceaux de frêne et j'ai dû les assembler. C'est ce qu'on appelle la clé. On avait seulement six tiges de frêne, et c'est ce que je devais faire; et si vous ne réussissez pas, vous êtes un incapable. Lorsque les Blancs viennent, bien souvent, et les Indiens aussi, je leur dis que je vais leur montrer comment j'ai appris il y a longtemps. Donc, ils essaient, et ce n'est rien de bien difficile, seulement six petites tiges. OK, vous voyez, avez-vous compris comment je les assemble? Oui. Eh bien! Défaite-les et essayez vous-mêmes. Ils ne réussissaient pas. Alors je m'assois juste là, pour leur montrer à nouveau comment faire. Ils essayaient encore et encore, et chaque fois j'assemblais les morceaux et je les défaisais. Et au bout de trois heures, les Blancs ne réussissaient pas. Ne voyez-vous pas que ce n'est pas si difficile d'y parvenir; et c'est pour ça que vous pensez que c'est facile. Il s'agit de six petits éléments. Je leur disais : C'est si simple, mais vous ne réussissez

pas; pourquoi? Je vous dirai un secret, qu'une fois que vous avez appris c'est beaucoup plus gratifiant. Et j'ajoutais : Venez ici; mettez ces deux-là ensemble, puis les deux autres [en expliquant comment c'est fait, puis en les faisant essayer à nouveau.]. L'un d'eux s'écria : Regardez! J'ai réussi; je les ai mis ensemble. Je leur répondais que s'ils ne trouvaient pas la clé, ils seraient incapables de confectionner un panier. Il y a différentes sortes de fonds de paniers qui ne se ressemblent pas. C'est comme tisser des raquettes. Il y a de cela très longtemps, vous rappelez-vous du boucher Lean Brother? Eh bien! Polons [Frank Sacobie], moi-même, Dick et d'autres Indiens, Sammy, Levi Brooks, Ween [William Nash], Artie. Chaque samedi matin, Tom Brooks, la famille de Frank, Ben Brooks, et tous les vieux Indiens, ils sont tous morts, nous nous rendions là pour vendre des paniers à linge. Deux dollars cinquante chacun. Après avoir travaillé fort toute la semaine, nous avons confectionné des paniers de pommes et des paniers de pommes de terre, des paniers à linge et des paniers de pêche. Les paniers de pêche se vendaient quatre-vingt-dix cents, les paniers de pommes soixante-quinze cents. Lorsqu'un panier avait une anse mobile, il valait un dollar. Les paniers de pommes de terre, les petits et les gros, devaient avoir un double fond pour en obtenir un dollar, ou un dollar

dix. Les manches de hache, quatre dollars et cinquante la douzaine, et c'était dans les années 1940. Ils avaient l'habitude de les apporter à la quincaillerie HS Neil et chez EM Young Ltd., et il y avait des échanges contre des pommes sur la rue Regent. Les Indiens d'Oromocto et de Kingsclear, d'Andover, de Fredericton fabriquaient des manches de hache, des paniers de pommes, des paniers de pommes de terre, à la douzaine. Dix ou quinze paniers à la fois. J'ai dit à mon père : Eh bien! Nous sommes seulement deux; alors tu fabriques les manches de hache et je confectionne les paniers. C'était la période la plus désolante, car comment mes frères ont-ils pu être aussi stupides? Mon père et moi travaillions tellement fort, et ils se contentaient de s'asseoir là pour nous regarder travailler. Ils n'ont jamais cherché à apprendre, et ils n'ont jamais essayé de faire quoique ce soit. Mon père fabriquait cinq douzaines de manches de hache pour vingt-cinq dollars, et dix-huit dollars pour dix-huit paniers. Je ne sais pas combien faisaient ces personnes, mais celles qui fournissaient ces compagnies recevaient sept dollars cinquante le panier. Nous, on obtenait seulement un dollar chacun. Mais un peu plus tard, lorsque ce marché a cessé de fonctionner, je me suis surpris moi-même. Un homme m'avait demandé de lui fabriquer un gros panier, un panier pour le jardin. J'ai accepté de lui fabriquer un gros

panier pour les navets, en lui demandant combien il en voulait. Il m'a répondu : Une couple, si vous pouvez. Et j'ai accepté. Il voulait également un panier de pommes de terre. Je lui ai demandé s'il voulait un panier d'un demi-boisseau, d'un boisseau ou de trois quarts de boisseau. Je les ai fabriqués en deux semaines et j'ai rencontré cet homme à l'ancienne place du marché. J'ai été surpris. Lorsque je lui ai dit que je voulais quarante-cinq dollars chacun, et vingt-cinq dollars pour le panier de pommes de terre, il m'a payé immédiatement. Pas d'hésitations, rien. J'ai dit à cet homme que ces paniers feraient toute la différence. Il a répondu : Oui! Ces paniers me dureront dix ans. Je lui ai répondu que l'on m'avait appris, il y a longtemps, que si je confectionnais des paniers pour les Blancs, il faudrait m'assurer qu'ils ne durent que pour un mois, de façon à ce qu'ils reviennent en acheter un autre. Il m'a dit : Vous vous rappelez cela? Et j'ai dit : Oui, mais je vous dirais une chose; nous ne confectionnons pas de paniers en cèdre. Nous ne sommes pas des Micmacs (Mi'kmaq). J'ai dit à cet homme que les Micmacs (Mi'kmaq) confectionnaient des paniers en cèdre qui se défaisaient en morceaux. Pourquoi faites-vous cela, m'a-t-il demandé? Parce que nous nous assurons qu'ils reviennent en acheter d'autres. Le cèdre est vert et il est plus facile à manier. Lorsqu'il sèche, comme une écaille d'œuf, il s'effrite.

J'ai fabriqué beaucoup de paniers, et trois berceaux de bébé, avant la mort de Bertha. J'ai confectionné ce berceau pour soixante-cinq dollars, et j'ai coloré des éclisses. Lorsque cette femme l'a regardé, c'est celui-là qu'elle voulait, pour cent vingt-cinq dollars.

Alice : Evangeline avait l'habitude de confectionner des berceaux.

Ronald : Quelqu'un m'a déjà demandé si je fabriquais des fauteuils berçants. J'ai répondu « oui », mais que ça prenait beaucoup de temps. On m'a alors demandé combien je pouvais en fabriquer et j'ai dit que ça dépendait. On m'a alors demandé d'en fabriquer cinq en une semaine, et j'ai dit oui. J'ai alors demandé quelle forme de fauteuils berçants la personne voulait, car je pouvais les fabriquer de diverses façons : avec des planches ou encore les tisser. Je pouvais aussi utiliser divers matériaux pour le dos et le fond du fauteuil. La personne m'a demandé ce qui serait le mieux. J'ai répondu : Pour la vie? J'ai alors proposé de les tisser. L'homme a accepté que je fabrique des fauteuils berçants tissés pour quarante-cinq dollars. Puis, l'homme n'a rien ajouté d'autre. Vous rappelez-vous du vieux Pete, et Doc? Lorsque nous avions tous les trois l'habitude de travailler toute la semaine?

Alice : Connaissez-vous des endroits comme Indian Point, Ste. Croix, et ce genre d'endroits?

Ronald : Oui.

Alice : Il n'y a pas beaucoup de gens

Planche 5.3 □: Walter Joseph Paul Sr. de St. Mary's cueillant des crosses de fougère à l'île Savage (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 74-17388)



- qui parlent de ces endroits.
- Ronald : Non, ils vont peut-être là uniquement pour travailler. Le père de Roger [Arthur Paul] avait l'habitude de se rendre à Ste. Croix.
- Alice : L'île Indian n'est pas le même endroit?
- Ronald : *Menahgesk* (Saint-Jean), l'île Indian n'est que du roc. Êtes-vous déjà allée là?
- Alice : Non, jamais. Mon père et ma mère y sont allés une fois, pour amener les enfants au camp d'été.
- Ronald : Le camp d'été est différent. Mon oncle vivait là, sur cette île. Il avait l'air d'un homme blanc. Je me moquais de lui lorsque j'allais le visiter. Mon père et ma mère disaient que j'allais voir l'oncle Pete. Je n'avais pas d'objections. J'étais âgé d'environ sept ans, et il était assis là, cet homme blanc, enduisant son bateau de goudron. Je demandais à mon père pourquoi il appliquait ce produit noir sur le bateau? Je pensais qu'il n'avait qu'à en fabriquer un autre, et qu'il n'aurait pas à répéter cette application chaque année. Il n'a jamais rien dit; il continuait seulement de travailler. Puis il a dit : Ma femme va être partie pendant quelque temps. Il parlait donc anglais. Nous avons soupé avant d'y retourner. On travaillait sur son bateau. Mon père parlait avec eux de ce qui s'était passé pendant la journée et de ce qu'ils faisaient. Puis, il s'est assis et m'a regardé. Il s'est alors mis à rire en disant quelque chose en indien. J'aurais pu me cacher dans un petit trou. L'homme qui parlait indien! Il avait les yeux bleus, et un visage blanc. C'est pour ça qu'on l'appelle « White Pete ».
- Alice : Avez-vous déjà entendu parler d'Oromocto Pete? Qui était-il?
- Ronald : Je ne sais pas.
- Alice : Quelqu'un m'a dit qu'il était court et qu'il allait toujours à Oromocto, pourquoi?
- Ronald : Je ne m'en souviens pas. Mais c'est seulement un nom indien. Ils n'ont jamais rien dit au sujet de Pete. *Piyel Kansuhs*, c'est ainsi qu'on le nommait. Il n'était pas plus gros que Juniorsis [Fred] et Tuahdie [Fred Sr.]. Il avait à peu près la même taille. Mae était sa fille, et ils étaient tous courts. Ils vivaient le long du rivage, sans aucun endroit réservé. C'était un lieu d'accostage où les gens faisaient un arrêt. Oromocto, ce que vous en voyez aujourd'hui, n'était pas situé à cet endroit. Nos lieux d'accostage étaient situés le long du rivage, à environ vingt ou trente pieds de l'eau. Ils construisaient de petites baraques avec du papier goudronné. C'est là qu'ils vivaient. Nous avions l'habitude d'arrêter là et de passer environ une semaine sur le rivage à cet endroit. Grand-père et mes oncles se rendaient à cet endroit. Grand-mère Bear, elle, avait 109 ans.
- FIN DE L'ENREGISTREMENT –
RUBAN UN, CÔTÉ DEUX
RUBAN DEUX CÔTÉ UN
- Ronald : Les anciens Indiens à Oromocto ne parlaient pas l'anglais. Ils comprenaient à peine cette langue.

Si vous ne parlez pas indien, ils ne vous parlent pas, car ils s'expriment uniquement dans leur propre langue. Mes grands-parents et mes arrière-grands-parents étaient indiens à cent pour cent. Mon arrière-grand-mère, de la famille Bear, grandma Bear, était comme un ours. Elle n'était trapue. La femme de *Piyel Kansuhs*, c'est ainsi qu'on l'appelle. On ne l'appelait pas Pete, mais plutôt par son nom *Piyel*. Du côté de ma grand-mère, c'était *Kahsuhswicik* [famille *Kansuhs*]. Vous voyez ce lard salé. Lorsqu'elles le font frire, elles utilisent ces deux poêles à frire et cette graisse – C'était un samedi soir. Les femmes indiennes faisaient cuire le lard salé et les fèves, avec de la mélasse. Pendant ce temps, les hommes étaient sur le rivage, buvant cette bière de fabrication artisanale [bière d'abeilles]. Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais ils ont tous commencé à se battre... les Blancs ne viennent pas sur la réserve pour rien. Ils viennent ici dans un but précis. C'est probablement pourquoi ils ont fait ça. Ils avaient une autre idée en tête. John [Coon] Sacobie a dit que les Indiens sont toujours nu-pieds, l'été et l'hiver. Et c'est vrai; nu-pieds l'été et l'hiver. Ils développent une forme de corne sous les pieds et au talon, comme les bottes d'armée ou les semelles de chaussures... C'était une femme micmac (Mi'kmaq) de la région de Newcastle. La mère de Charlie. Mon arrière-grand-mère allait là pour visiter cette famille. Ma

propre famille y allait, il y a très longtemps. On allait là et on s'assoit. On vous donnait de gros gâteaux à la mélasse et ces anciens contenant de couleur dorée, remplis de thé. On me servait à manger, mais on refusait d'en donner à mes frères.

Alice : Pourquoi?

Ronald : La différence était – je n'ai pu le comprendre que lorsque j'ai été un peu plus âgé – que je travaillais fort. J'avais mes parents. Je pouvais produire des choses que les Indiens fabriquaient... La seule occasion est lorsqu'ils allaient faire la cueillette des crosses de fougère. Ils ramassaient des crosses de fougère toute la semaine et ne travaillaient pas. À Fredericton, Oromocto et Gagetown, les gens travaillaient, et ils cueillaient des crosses de fougère. Il n'y avait pas de vente de crosses de fougère ici. Ils ne les vendaient pas ici. Le samedi matin, tout le monde, en fait tous les canots des Indiens partaient pour la cueillette des crosses de fougère. Ils se rendaient au milieu du fleuve et attendaient le chaland qui chargeait les fruits de leur cueillette à bord pour aller vendre le tout à Saint-Jean. Ils arrêtaient également à Oromocto, chargeaient les crosses de fougère à bord et se rendaient à Gagetown. Je suis déjà allé avec eux sur ce gros bateau. Quarante-cinq sacs de crosses de fougère. J'y ajoutais mes propres petits sacs de crosses de fougère, environ quatre-vingt-cinq livres. Je travaillais fort, et je n'ai jamais oublié, même

aujourd'hui. Le capitaine Belding m'a demandé si j'avais mes crosses de fougère. Et je lui ai répondu : Oui, juste ici. Mon père est descendu avec les crosses de fougère et est revenu, et tout ce j'ai eu a été une tablette de chocolat. J'avais travaillé fort toute la semaine pour une tablette de chocolat. Je ne l'ai jamais oublié. Je ne sais toujours pas aujourd'hui ce qu'il avait reçu lui-même. Mais je gage qu'environ cinquante ou soixante tonnes de crosses de fougère étaient transportées jusqu'à Saint-Jean, sur la place du marché. On les vendait partout au Canada, et dans toute la province. Et c'est encore le cas aujourd'hui. Mais j'obtiens plus qu'une simple tablette de chocolat aujourd'hui.

Alice : Oui

Ronald : Mais en ce temps-là, je ne comprenais pas ce qui arrivait. Une tablette de chocolat pour avoir travaillé fort toute la semaine. Les crosses de fougère constituaient un commerce important à cette époque pour les Indiens, avant que l'homme blanc ne s'en mêle. Ils achètent encore des crosses de fougère, mais personne ne les cueille. Ils les achètent aux États-Unis. Les États-Unis veulent les crosses de fougère. Mais les Indiens vont aux États-Unis et les rapportent ici. Pourquoi ne les vendent-ils pas là?

Alice : Ils obtiendraient plus d'argent à cet endroit.

Ronald : Je suis arrêté à la frontière, en revenant à la maison, après être allé

m'y promener. Je suis arrêté à Eastport, dans les magasins de l'homme blanc à cet endroit, et j'ai acheté de la crème glacée et une boisson gazeuse. Le gérant m'a demandé si je venais de la région. J'ai dit : Non, je viens du Canada. Apportez-vous des crosses de fougère? J'ai répondu : Non, pourquoi? J'aimerais en avoir cinq sacs, si tu pouvais en apporter. Je suis arrêté à la station service pour faire le plein d'essence et la femme m'a dit qu'elle aimerait avoir 150 livres de crosses de fougère. En arrivant à la frontière canadienne, ils n'ont pas demandé ce qu'on apportait. Ils m'ont simplement demandé si j'avais des crosses de fougère? Et ils m'ont prié de leur en apporter. Je leur ai répondu que je revenais à la maison, mais que si je pouvais trouver des crosses de fougère – voir mon frère – je ferais en sorte qu'ils en obtiennent. J'ai dit à John : Oh mon Dieu! C'est fou ce que les gens vendent des crosses de fougère autour d'ici. Mais ils ne pensent pas aux autres magasins tout autour, à McAdam, le supermarché de McAdam, Harvey Station, tous ces magasins, sans compter tous les magasins en périphérie, à Fredericton Junction, à Geary et tous les autres. Personne ne fournit ces magasins, comme à Minto, Chipman et toute cette région, Boisetown, Millville, qui nous demandaient de penser à eux de temps en temps. « Nous vivons ici également. Nous aimons acheter de l'artisanat indien, des paniers et des

manches de hache. Venez nous en vendre à nous aussi. Nous en avons besoin autant que Fredericton, mais personne ne vient jusqu'ici. » J'ai cessé d'essayer de convaincre les Indiens et de leur montrer à confectionner des paniers. Tom Brooks vivait à cette époque. Walter. J'avais une commande de New York. Un homme est venu et voulait nous acheter des paniers. Je lui ai demandé « combien? » Et il m'a dit qu'il en voulait autant que nous pouvions en confectionner. Il m'a demandé d'aller en informer les Indiens un peu partout. Je suis allé à Oromocto et ici [St. Mary's], et je suis allé à Woodstock, et puis à Tobique et à Kingsclear. Et j'ai dit à Tom Brooks et aux autres Indiens ici de me fabriquer des paniers, n'importe quelle sorte de paniers, autant qu'ils le pouvaient. Combien en voulez-vous? Je leur ai dit de 1 500 à 2 000, et j'aimerais les avoir dans trois ou quatre mois. Je vous accorderai tout ce temps-là. Ils n'ont jamais dit oui et n'ont jamais dit non. Personne n'a confectionné de paniers. Alors, comment voulez-vous les aider? J'ai décidé que, dorénavant, je ne ferais plus rien pour eux. Si je voulais faire quelque chose, je penserais à moi-même et je laisserais les autres se débrouiller. Ils ne veulent pas apprendre, ils veulent juste rester assis sur leur derrière et avoir tout cuit dans le bec, gratuitement. Et c'est ainsi qu'ils sont.

Alice : C'est ainsi que la plupart d'entre eux sont.

Ronald : Aujourd'hui, ils utilisent la réserve comme une béquille, comme s'ils en avaient besoin pour survivre. J'ai vécu des périodes difficiles, et voici où j'en suis aujourd'hui. Je sais comment va la vie. Je suis incapable de rester assis à rien faire. Ce n'est pas l'argent; pas du tout. C'est une question de tradition, et c'est important. C'est une question quotidienne. Suivre les saisons, une après l'autre, car tout change avec les saisons, mais ils ne comprennent pas cela. Ils pensent que tout est pareil, mais ce n'est pas le cas. Il faut connaître les animaux, les oiseaux, connaître les arbres et le matériel que vous utilisez pour travailler. Il est impossible de s'improviser et d'obtenir des résultats immédiatement. Les arbres, à une certaine époque de l'année, perdent leur écorce. Vous pouvez alors l'utiliser. Il est possible de couper l'arbre et d'enlever l'écorce. Même en utilisant seulement l'écorce, on peut confectionner des paniers de différentes couleurs. L'écorce de l'arbre est comme du cuir. On en faisait des ceintures. On fabriquait des courroies d'épaule, de même que toutes sortes de paniers, comme des paniers à couture. Étant donné que l'écorce est verte, il est facile de la manipuler. Lorsqu'elle sèche, elle devient dure et vous pouvez y appliquer une couche de vernis. L'écorce se solidifie. C'est la même chose pour le frêne. Après le frêne, il

y a les crosses de fougère. Puis les rats musqués, car les rats musqués viennent en premier; au haut de la liste : il y a les rats musqués et le gaspareau. Lorsque le gaspareau arrive, c'est également le temps des crosses de fougère. Puis, la période suivante est celle des chaises rustiques et des paniers. Et on passe ainsi à travers tout l'été. En juillet, il est temps de passer à la confection de paniers de pommes et de paniers de pommes de terre. En août, c'est la saison des bleuets. Vous voyez, voilà votre saison des pommes de terre, une durée de six semaines. Et à la fin d'octobre, votre saison de piégeage recommence, et votre saison de chasse. Et c'est là que tout le monde commence à songer au dur hiver froid. Il faut fabriquer les raquettes, les skis, les traîneaux, les harnais, les paniers à dos. Puis vous faites du piégeage. Les animaux sont en grande abondance.

Alice : Où faites-vous du piégeage?

Ronald : Partout où on peut aller. En empruntant la rivière lorsqu'on peut ramer. En marchant sur la glace, lorsque la rivière est gelée. On piège le renard. Dans les bois, il n'y a que les chats sauvages, les martres. Mais de l'autre côté de la rivière, il y a la loutre, le vison, le rat musqué, la belette et bien d'autres. Le phoque, beuh! Le phoque pue, de même que le loup de mer. Ça ne me fait rien de les attraper et de les dépouiller de leur peau, mais pas aujourd'hui. Ils ont une longueur d'environ quatre pieds

et une largeur d'environ trois pieds, une fois que la peau a été enlevée. Et une fois la peau écorchée et étirée, elle a à peu près neuf pieds de longueur. La peau est sale et grasse, et c'est comme du shortening, ça pue. J'ai écorché neuf ours polaires et cinquante phoques. Les ours polaires mesurent neuf pieds de longueur et pèsent 1 500 livres chacun. C'est un véritable tapis, qui peut couvrir le salon; c'est imposant. Lorsque vous préservez la bile, elle vaut cent cinquante dollars l'once, juste assez pour remplir une cuillère à soupe. Cette petite bile à elle seule, environ une demi-tasse, vaut de 1 000 à 1 500 dollars. En la coupant, vous l'attachez avec une corde de façon à ne pas en perdre le contenu. Puis vous la laissez sécher et, une fois sèche, vous l'emballez. Ils la mettent dans une bouteille et l'envoient au Japon. Ils en font des médicaments. J'obtiens dix dollars chacune pour ces petites choses. C'est dix dollars pour chaque sac, et l'homme blanc en obtient cinq cents dollars pièce. Et au Japon, cela vaut de cinq à six mille dollars. L'Indien se retrouve toujours au mauvais bout du bâton. C'est la même chose que pour le rat musqué. Ils ont besoin de fourrures, comme le vison. Aujourd'hui, vous vendez un vison que vous avez pris dans un piège. Un beau gros vison, de vingt-sept à trente pouces de longueur, de quatre à cinq pouces de largeur, que vous préparez et que vous faites sécher, puis que vous vendez. On ne

Planche 5.4 □: Edward Isaac Paul de St. Mary's, le père de Ron, travaillant sur les fourrures (Musée canadien de la civilisation, 23222)



vous paie que cinq à huit dollars. Lorsque l'homme la revend, il obtient cinquante-deux dollars pour chaque peau. Lorsqu'il vend le tout dans un encan à l'intention du monde de la fourrure, la peau vaut de cent vingt-cinq à cent vingt-sept dollars, au moins. C'est un marché pourri. Puis, le fourreur en confectionne un

manteau pour lequel il obtient 25 000 dollars. C'est un processus qui ne se termine jamais, et nous avons le mauvais bout du bâton. La belette et la mouffette. La belette est facile à capturer. Il suffit d'utiliser un de ces petits pièges à souris, de tordre le ressort et de l'installer. Une belette vaut cinq dollars pièce. Mais combien

d'Indiens ici s'en donnent la peine? La mouffette est également facile à attraper; il s'agit de la frapper sur la tête avec un marteau et de l'écorcher. Vous obtenez le plus magnifique manteau de fantaisie avec ses lignes noires et blanches. La peau de la mouffette vaut cinq dollars, mais ils la revendent cinquante-cinq dollars. Le manteau est comme de la soie. Les chapeaux sont magnifiques. Ils les confectionnent avec les rayures, ce qui en fait une décoration. Le vison, il en faut mille unités pour confectionner un manteau. Chaque partie est différente, chaque couleur. En fait, chaque partie du vison, même les pattes. Les queues de renard, c'est la même chose. Ils achètent même des chiens maintenant et des chats domestiques. Lorsque vous visitez les magasins, vous voyez des couleurs multicolores; ce sont des chats.

Alice : Qui établit les prix?

Ronald : Les encanteurs. J'ai tous leurs noms dans mon atelier.

Alice : Est-ce qu'ils viennent tous vous voir pour l'écorchage, Ron?

Ronald : Oui. J'ai ma propre clientèle.

Alice : N'est-ce pas vous qui fixez les prix, quant au montant que vous voulez recevoir?

Ronald : Ce sont mes prix. Je fixe le prix moi-même, et c'est moi qui décide combien ils vont me payer. S'ils ne me paient pas, ils doivent aller ailleurs. De toute façon, ils ne peuvent aller ailleurs, car personne d'autre ne fait ce travail. Lorsque mes filles vivaient dans la vieille maison,

là où est située la maison de Connie, un jour nous étions tous assis sur l'île Savage et les hommes du gouvernement sont venus nous parler d'un marché qu'ils voulaient conclure avec les Indiens. Une bonne affaire; je voulais que tous les Indiens travaillent ensemble. Il n'arrive que de bonnes choses lorsqu'il y a de l'argent à faire. Il y avait cinq hommes blancs en face de nous, tout comme ici maintenant. Les Indiens étaient derrière ici, écoutant l'homme blanc parler. George Wiseman et un autre type ont dit : Ce que vous dites est intéressant, mais nous les Indiens n'avons aucune chance lorsque vous commencez à marchander. Et les Indiens se sont mis à rire. Je me demande bien pourquoi ils disaient nous, les Indiens... George Wiseman vient de l'Illinois, Frederick Bourgoïn [Tuahdiesis]

Alice : Où a-t-il obtenu le nom de Paul?

Ronald : Son nom est Bourgoïn, et il vient de la région de Geary, près de Fredericton Junction. D'où venait le nom de Bourgoïn? Mon père a grandi sur la réserve; c'est pourquoi.

Lorsque j'ai marié ma femme, elle avait quatre enfants; même chose.

Lorsqu'ils sont allés à l'école ici, je leur ai dit de prendre leur propre nom, Meadows.

FIN DE L'ENREGISTREMENT DEUX
– CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT DEUX – CÔTÉ
DEUX

Ronald : C'était au printemps. Il y avait des gens qui venaient de Bangor, les

Indiens de Old Town, Saint-Jean, Indian Point. Ils venaient tous à Oromocto à partir de Fort Fairfield, Andover, Woodstock, Kingsclear, et même des Blancs des États-Unis. Au moment de la floraison des pommiers, les Indiens venaient pour participer à la pêche. Environ quatre cents canots. Les Indiens se regroupaient sur le rivage à l'île Jack, à l'île Sheep, à l'île Savage; c'était plein de tentes et de feux de camp.

Alice : En quelle année était-ce?

Ronald : En 1938, soit de 1938 à 1943.

Il y avait beaucoup de Blancs qui venaient juste pour voir les Indiens. Personne, mais tout simplement personne ne se rendait là pour rien. C'était le grand partage. Pouvez-vous vous imaginer tous les Indiens à cet endroit? En les rassemblant tous ensemble, on pouvait compter de deux à trois mille Indiens. Et au début de la soirée, vers les sept heures ou sept heures trente, lorsque le poisson commence à s'agiter, tout le monde était là. Pauvre vieille Molly et son mari, Peter. Cette femme, on pouvait l'entendre jusqu'à l'extrémité du fleuve Saint-Jean. Mon oncle avait l'habitude de dire que c'est pourquoi on nous appelait Paul. Lorsqu'elle criait pour Pete, je pouvais l'entendre de Woodstock à Oromocto, jusqu'ici! Elle pouvait appeler Pete sans avoir besoin d'une corne de bœuf. Elle avait une voix très forte, et c'était une vieille femme dont la voix portait très loin.

Alice : Quelle est cette île à cet endroit

qui a la forme d'une raquette? L'île Gilbert?

Ronald : C'étaient les îles Snowshoe, mais vous ne pouvez plus les voir maintenant. Elles sont situées bien au-delà de Kingsclear, à Islandview, entre Islandview et Woodstock, où il y avait cinq îles. Elles sont maintenant inondées. Il y avait également une chute à cet endroit, la chute Pokiok et les rapides Stone. Je me souviens, car je passais par là. J'y suis allé lors de régates d'été une année, pour une course de canots. C'était la plus longue course, et il y avait cent cinquante-cinq canots.

Alice : Y avait-il uniquement des Indiens?

Ronald : Non, des Blancs aussi. J'ai été champion pendant onze ans dans les courses de canots. Tout le monde voulait mon titre. C'était moi le numéro un. J'avais une rame en bois dur, de six pieds et demi de longueur, avec des lames de douze pouces. Et un ensemble supplémentaire de rames en cèdre. C'était une course de soixante-trois milles : de Woodstock, en passant par Island Park, jusqu'à Fredericton. Vingt mille personnes, tout le long du fleuve. J'ai eu beaucoup de plaisir! Je sortais à peine des bois. J'avais été là d'avril à août. J'étais dans ma première jeunesse, tout musclé. J'arrive là et Birch, George Birch, de la Chestnut Canoe Company, me dit qu'il a quelques canots à inscrire dans la course, qu'il mettra deux Blancs dans l'un des deux, et moi et mon oncle dans

l'autre. Je lui demande combien ça coûte. Cent cinquante dollars chacun, pour la publicité. Je dis : OK. Nous arrivons là. Il faut apporter soi-même son eau et sa nourriture. Le dimanche matin, il y a des gens des États-Unis et de toute la région, jusqu'à Island Park, c'était plein de monde. Nous étions le centre d'attraction, et on faisait tout pour nous; on n'avait même pas à lever le petit doigt. On nous dit de mettre nos numéros. On les ajuste, on s'installe sur la ligne du rivage et il y a une lignée à partir de là. Seulement à quelques pas de l'eau. Sur vos marques! Le courant est mauvais. L'homme tenait le fusil et lorsque le coup est parti, mon canot a fait un bond d'à peu près dix pieds et a démarré. Les rames propulsaient vraiment ce canot. Harold Sappier était l'un d'eux, George, Jack Waterbury, Harold et William [Ween] Nash. Charles Solomon, puis un type de Tobique et sa femme. J'ai fait le comique. J'ai fait rire les gens, comme si j'étais un clown sur le fleuve. Je courrais après les autres. J'ai couru après Charles, et les canots se sont frappés. Il s'est retourné et m'a dit : Ne fais pas cela; si tu veux passer, passe, et ne fais pas le fou. Une fois à Woodstock, et Woodstock était à partir d'ici [sa maison] jusqu'au Save Easy de Devon Park et la réserve, vous pouviez voir les Indiens sur le rivage encourageant leur candidat. « White Pete », Peter Paul de Woodstock et son fils, et Gregory et l'autre, et nous sommes

passés entre les deux. Nous étions côte à côte et ils allaient vite, et je suis passé juste à côté d'eux pour me diriger directement sur la réserve. Ah Ron! a-t-il dit, pourquoi veux-tu faire ça? Ils sont allés manger et ils ne sont pas revenus. Nous sommes revenus par les rapides, plus lentement. Harold Sappier, Georgie, cinq canots d'Indiens se sont aventurés dans les rapides et se sont retrouvés dans l'eau. Notre canot a frappé les rapides, a sauté dans les airs et il s'est à moitié rempli d'eau. J'ai dit à John de vider l'eau. Il l'a écopé et écopé sans arrêt. J'ai été numéro un tout le long. J'ai fait une erreur lorsque j'ai changé de place avec mon partenaire. Comment pouvais-je savoir qu'il ne savait pas diriger? Nous avons fait le tour de l'autre île au lieu de poursuivre avec le courant. Il a continué son chemin. Pendant ce temps, ils étaient passés loin devant nous. Je lui ai dit : Mon Dieu, on ne pourra pas les rattraper. Je lui ai dit de travailler! Et c'était là à Pokiok, à vingt-sept milles de Fredericton. Je lui ai dit qu'il fallait changer de place. Pour les rattraper, nous devons changer de place. J'ai ajouté : Tu vois cette roche là-bas devant, au milieu de la rivière. Oui! Je lui ai dit de sauter sur cette roche de façon à ce que l'on puisse changer de place. Le canot n'a pas arrêté, nous avons changé de place et nous avons continué. Il avait l'air d'une loutre lorsqu'il a sauté dans le bateau. Nous avons travaillé fort, mais notre

canot a gagné. La Chestnut Canoe Company, les gens qui nous représentaient, sont arrivés en première place. Nous les avons rattrapés à la toute fin et sommes arrivés en deuxième place. Mais j'ai dû me battre pendant vingt-sept milles pour les rattraper et me retrouver en deuxième place. Il n'y a que trois canots qui ont fini la course de soixante-trois milles, et tous les autres avaient abandonné. Nous avons eu notre prix. Nous avons reçu une coupe d'argent, nous avons touché de l'argent, un sac de farine et des oreillers couleur argent. De gros coussins de fantaisie. Et ils nous ont dit qu'on avait gagné des prix. Excellent! Nous nous sommes étendus sur le quai, là où ils nous interviewaient. Il me dit : Ron. Et je réponds : Oui! Il me demande s'il peut me poser une question. Et je lui demande laquelle. Pour le double de l'argent, est-ce que tu recommencerais? J'ai dit : Sûrement pas. Descendre, c'est facile mais tu ne m'obligeras pas à ramer en remontant jusque là. D'aucune façon. Neuf heures et dix-huit minutes, c'est long. Je lui ai dit que ramer contre le courant, c'est autre chose, et qu'il faudrait sans doute deux jours. C'est le plus difficile. Mais cette même semaine-là, ils nous ont appelés en ville et ils avaient des billets, en fait de billets d'avion, pour participer aux plus longues régates au monde, 450 milles : le lac Mississippi, avec une bourse de quinze mille dollars. J'ai dit : Il n'en n'est pas question. Je

ne voudrais pas devenir de la chair à crocodile. Vous partez de l'Illinois et jusqu'à Bâton Rouge. Oui, et je serais un happât pour les crocodiles. J'ai dit non. Je connais ces eaux, et elles sont dangereuses. Non, pas avec un canot, peut-être avec une autre embarcation, mais pas avec un canot. Je veux vivre un peu plus longtemps. Une bourse de quinze mille dollars! La bourse ne m'intéressait pas, c'était de lutter contre le courant. Il y a ce bois mort sur l'eau qui renverse votre canot et vous oblige à nager pour sauver votre vie. Et ces crocs; vous leur servez de repas. Lorsque j'étais jeune et que j'allais à l'école, je suis arrivé à la maison un soir après souper. J'entre dans la maison de mon père, et sur le sol il y a soixante-dix-huit carcasses de rats laveurs. Au sous-sol, nous avions cent vingt-deux carcasses de castors, dix-sept de renards roux. Il était tout seul. Et je lui ai dit que je voulais apprendre. Il me regarda et me dit : Tu veux apprendre? Et j'ai répondu : Oui, j'aimerais apprendre afin de t'aider. Pendant ma jeunesse et mon apprentissage, il m'est souvent arrivé de regretter ces mots. Car j'ai souvent senti le cuir cru sur mon dos lorsque je faisais une erreur. Mais j'ai assez bien appris.

Alice : Est-ce que cela a valu la peine?

Ronald : Oui, mais une fois que j'ai eu maîtrisé la technique, je suis devenu le meilleur, le numéro un. Et il se contentait de m'aider. L'argent entrainait comme de l'eau. Savez-vous combien il faut de temps pour accumuler mille

dollars?

Alice : Non.

Ronald : Deux jours. Et combien de temps il faut pour accumuler dix mille dollars? Presque qu'un mois. Et tout devient facile après cela.

Alice : C'est ainsi que vous vous êtes donc intéressé au monde de la fourrure?

Ronald : Je travaille dans le monde la fourrure depuis que je suis âgé de seize ans. Ça remonte à il y a cinquante ans. Et au cours de ces cinquante ans, je suis devenu le meilleur au Nouveau-Brunswick. Je me suis bâti une réputation et une légende. Ma réputation s'est répandue partout. Et j'ai rencontré beaucoup de gens, dans le secteur des pêches, des gardes-chasse un peu partout, et même la GRC. J'ai dû arrêter pendant un an, car j'occupais un emploi stable. En fait, j'ai travaillé et je n'ai pas fait de castors pendant cinq ans. C'est lorsque je me suis marié avec Phyllis et que les enfants sont nés. Lorsque les enfants ont atteint l'âge de dix ou douze ans, la vie était encore difficile. On arrivait à peine à manger d'une journée à l'autre. On ne savait pas d'où viendrait le repas suivant. Un jour, nous avons dû – pendant l'été – ramer d'une île à l'autre pour pêcher afin de manger. Nous allions cueillir des framboises et préparions des tartes. Puis les pommes à l'automne. Je craignais l'hiver, les hivers rigoureux. L'année suivante, j'ai demandé à mon père ce qui n'allait pas avec moi? Je ne suis

pas stupide. Que veux-tu dire, m'a-t-il demandé? Pourquoi est-ce que je me débats autant? J'ai donc réfléchi. Et il a ajouté : Qu'est-ce que tu vas faire? Je lui ai répondu que j'allais me rendre au bureau des terres de la Couronne. Que j'allais appeler le garde-chasse en chef et lui dire ce que j'allais faire. Je l'ai donc appelé et je lui ai fixé un rendez-vous. Il m'a donc rencontré. Il m'a dit : Voilà un camion; ces deux gars-là vont t'aider. Je suis monté chercher mes cadres, tous mes cadres pour étirer les peaux de renard, de loutre, de vison, de rat musqué et de castor, et mes outils. Je les ai apportés et j'ai lancé mon entreprise dans le domaine de la fourrure. J'ai repris l'entreprise de la fourrure que j'avais avec mon père. J'ai dit aux gardes-chasse que j'avais lancé ma propre entreprise. À partir de ce jour-là, je leur ai demandé d'annoncer que j'étais ouvert pour affaires. Ils devaient le dire aux trappeurs. Et c'est ce qu'ils ont fait. Nous étions submergés, et nous avions plus de cinquante ou soixante clients. Les castors entraînent comme de l'eau. C'est à ce moment-là que nous avons commencé à alimenter les réserves indiennes, un peu partout. J'ai commencé à nourrir tout le monde, et tout le monde venait me voir. Benedict arrivait avec son gros traîneau. Donne-m'en cinq, Ron, disait-il. Je lui répondais de les prendre lui-même. Dick en ramassait deux ou trois. Tina avait faim et elle en voulait davantage. Roger et Rita,

c'est Roger qui venait. Artie, son père, venait également. Puis le père de Tony Gabriel, qui en prenait deux. Donne-lui-en une couple de petits. Les ratons laveurs sont bons à manger, mais je n'ai pas vu d'Indiens les prendre. Walter Brooks et Tom Brooks, de même que Paul et Frank, Pete et Robert, Clarence, le père d'Hubert, ils voulaient des ratons laveurs, du castor et du rat musqué. J'ai dit à Walter : Lorsque tu feras cuire ce raton laveur, apporte-m'en un morceau. Je veux voir comment ça goûte. Certainement, Shawnee. Lorsque le raton laveur est cuit, vous enlevez le gras, vous enlevez la peau, et ce qui vous reste, c'est la viande. C'est cent fois meilleur que le poulet et c'est croustillant.

Alice : En avez-vous mangé récemment?

Ronald : Oui.

Alice : Laissez-le-moi savoir lorsque vous en aurez à nouveau, car j'aimerais y goûter.

Ronald : Mon oncle Frank disait que je manquais quelque chose. Je lui ai répondu qu'il avait raison, car personne ne me l'avait déjà mentionné. C'est une viande qui a très bon goût. Oui, c'est un peu comme du poulet. Un peu plus croustillant, pas de goût particulier, pas d'odeur, c'est croustillant. Et il m'avait dit que tout le monde jette cette viande sans aucune raison. Et que personne n'essaie de la faire cuire. Il mentionnait que c'était très bon. Ils en ont pris cinq chez

Walter Brooks. Mon père en a cuit quelques-uns; en fait, il en a cuit trois pour nous. Et j'ai dit par la suite : Jamais je ne me moquerai de la viande de raton laveur à l'avenir.

Alice : Je crois que chacun a sa préférence pour ce qui est de la viande.

Ronald : Oui, de quelque façon que ce soit. Mais je vous dirai une autre chose que les gens ici ne savent pas. Ou encore que les Blancs ne savent pas, pas seulement les Indiens. J'ai reçu des Noirs, mais je vous dirai autre chose. Des Chinois sont venus me voir. En fait ils étaient cinq. L'un d'eux m'a dit : Ronald, j'ai entendu dire que tu donnais de la viande. Des gens qui sont dans le besoin, qui connaissent vraiment des difficultés. Je me fais payer pour cette carcasse à la livre. J'ai répondu que le gras et tout le reste, j'étais prêt à le vendre. J'ai dit que je vendais des carcasses, qu'elles servaient de fertilisant ou encore à la fabrication de détergent, de savon et de talc. J'ai demandé pourquoi il voulait les carcasses et il m'a dit qu'il voulait m'acheter les chats sauvages. Je lui ai répondu que je ne savais pas combien j'en avais. Je les ai sortis, ils étaient tous gelés, et nous les avons empilés à cet endroit. Les chats sauvages sont de cette longueur, tout comme les chiens, sans gras et c'est de la viande blanche. Il m'a offert cinq dollars pièce. Il les a payés et il les a mis là. J'ai dit : Les gens viennent ici pour la viande qu'ils peuvent manger. Il m'a

répondu que c'était la même chose pour lui. Je lui ai demandé ce qu'il allait en faire? Il m'a regardé et s'est mis à rire. Du chow mein. J'ai répondu : Oh! Mon Dieu! Les sept mers, ces restaurants chinois. Du chop suey et tout le reste. Il m'a répondu que ce que les gens ne savaient pas ne pouvait leur faire du mal. Il m'a dit qu'il me garantissait que lorsqu'ils utilisent cette viande, les gens ne font pas la différence. Et ils sont revenus à plusieurs reprises

par la suite. Les gens du parc Wolastoq viennent également me voir. Et aussi les grands éleveurs de Saint-Jean, de même que ceux d'Halifax, de Truro, de Sackville et de Moncton. Vous ne savez donc pas ce que vous mangez lorsque vous allez à ces endroits. Et ils disent que les Indiens mangent mal. Il y a bien plus que seulement du pain indien.

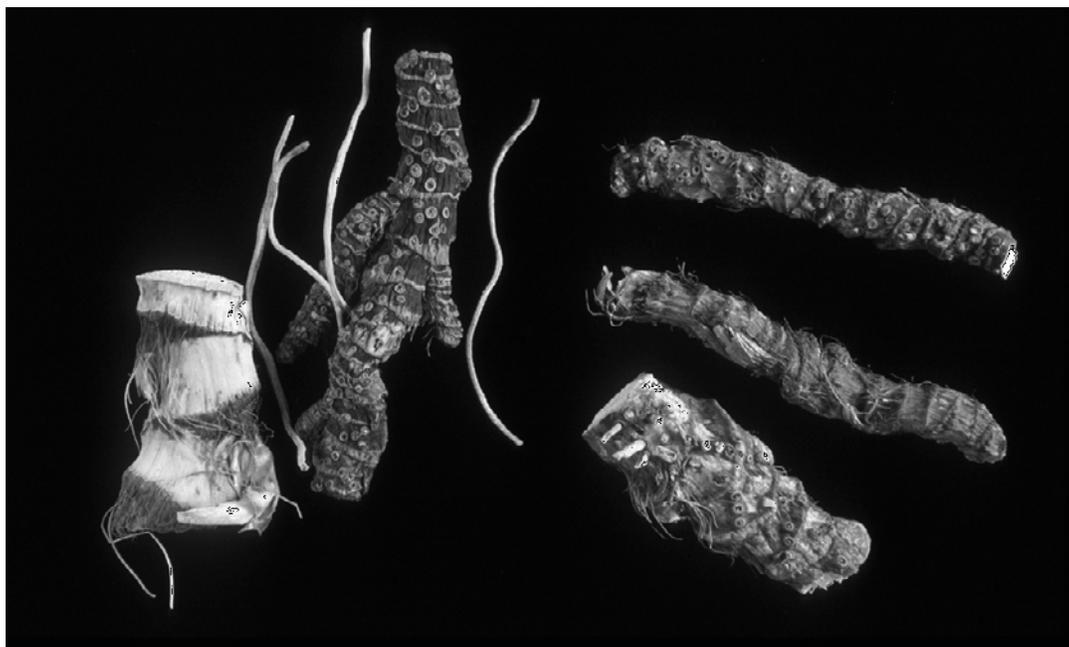
**FIN DU DEUXIÈME
ENREGISTREMENT**

6. Conserver les semences pour l'année suivante

CHARLES SOLOMON SR.
PILICK / PREMIÈRE NATION DE KINGSCLEAR

«□Ce qui était bien, en ce qui a trait à la médecine, c'est qu'elle essayait toutes sortes de choses. Elle avait l'habitude de m'amener avec elle, car je l'aidais toujours pour toutes sortes de médicaments. Elle m'expliquait alors ce à quoi chaque médicament servait, et à quel moment le prendre. Par exemple, la racine de calame, il faut la cueillir à l'automne, juste avant que le sol ne gèle. Et c'est très important, car un autre élément qu'il ne faut pas oublier est d'apporter un couteau lorsque l'on creuse pour extraire la racine de calame. Cette racine pousse toujours à ras le sol. Il faut se servir du couteau de chaque côté et enlever la Terre mère puis, à genoux, vous prenez votre couteau et vous coupez toutes les petites racines. La raison d'être de cette façon de procéder est que vous laissez les semences pour l'année suivante, et vous ne tuez pas la plante de cette façon. Vous savez, vous prenez la racine...□»

Planche 6.1 □Kiwhosuwasq ou racine de calame (photo de Viktoria Kramer)



Alice : Pour commencer, j'aimerais en savoir davantage au sujet de Jemseg.

Charles : Pour ce qui est de Jemseg, il faut dire que beaucoup de nos ancêtres vivaient le long du fleuve Saint-Jean. À l'endroit où le pont devait être érigé, j'ai constaté que beaucoup de fouilles avaient été effectuées, mais qu'on n'avait pas découvert d'ossements. C'est l'une des choses que je leur avais dit lorsque je suis allé là, soit de tout arrêter s'ils trouvaient des ossements.

Alice : Oui.

Charles : C'était acceptable. C'est l'une des choses que je disais à Pat, qu'il était correct d'effectuer des fouilles, jusqu'à ce qu'ils trouvent des ossements.

Alice : Comment appelaient-ils cet endroit, où ils effectuaient les fouilles? Était-ce Indian Point?

Charles : Oui, c'est bien ça! Un autre point à souligner est qu'il y a beaucoup de colons qui se sont établis à cet endroit, des Blancs. C'est pourquoi il est possible qu'une bonne partie des choses qu'ils trouvent ne nous appartiennent pas vraiment. Ce sont vraiment des colons blancs qui se sont établis à cet endroit.

Alice : Mais ils trouvent beaucoup de choses comme des perles et des pointes de flèche.

Charles : C'est sans doute, je crois, que ça illustre à quel point nous avons toujours aimé nous joindre à nos frères, les Blancs. Nous les accueillons comme nos frères.

Alice : Est-ce que les Indiens

s'établissaient à cet endroit?

Charles : À cet endroit et le long de la vallée du fleuve Saint-Jean et, que je me souviens, plus bas vers Gagetown. Et beaucoup d'Indiens sont encore là, du moins un certain nombre. Et en amont, nous avons Oromocto. Ce qui nous mène un peu plus haut sur le fleuve Saint-Jean, comme à St. Mary's. J'avais l'habitude d'aller à l'ancienne réserve, celle qui était située près du fleuve. Les Indiens ont toujours aimé s'établir près du fleuve. Et c'est de là qu'ils tiraient leur nourriture. Ils avaient toujours des canots, car ils voyageaient en canot. Et il y a toujours eu beaucoup de gens à St. Mary's. L'été, ils avaient l'habitude de se rendre à Brown's Flat, Westfield, Grand Bay, à tous ces endroits, particulièrement à l'arrivée de la saison touristique. Pendant l'été, ils allaient là et ils vendaient leurs paniers ou les articles d'artisanat qu'ils avaient fabriqués.

Alice : Est-ce qu'ils faisaient de l'argent à cette époque?

Charles : L'argent n'était pas si important et il n'y en avait pas vraiment beaucoup. Vous voyez, ce que vous pouviez acheter pour un dollar à l'époque, c'est à peu près ce que vous pouvez acheter pour deux cents dollars aujourd'hui.

Alice : Oui.

Charles : Vous pouvez acheter du pain, des œufs. Et je peux me rappeler de mon père et de ma mère – vous savez, lorsqu'ils confectionnaient des

- paniers - ici pendant les mois d'hiver. C'était l'une de leurs activités pendant les mois d'hiver. En fait, ils confectionnaient des paniers tout l'hiver. Puis, ils les vendaient pour obtenir des provisions. Ils avaient une très grosse boîte dans laquelle ils mettaient les paniers de fantaisie. Il s'agit de ceux qu'ils apportaient pendant les mois d'été, parce que mon père et ma mère avaient l'habitude de descendre à Brown's Flat, de ce côté-ci de Westfield. Ils semblaient vraiment s'installer par sections. Ma tante, mon grand-père et ma grand-mère avaient l'habitude de se rendre à Westfield, où ils vendaient leurs paniers et tout le reste. Ils avaient beaucoup de frêne, vraiment, et ils fabriquaient des paniers sur place. C'est une autre chose que faisaient les gens à l'époque. C'est lorsque vous confectionnez un panier que les Blancs aiment en acheter d'autres. Parfois ils attendent jusqu'à ce que le panier soit terminé, et ils veulent l'acheter immédiatement. C'est parce qu'ils voient comment il a été confectionné, quand il a été terminé. Et c'est une chose qu'ils...
- Alice : C'est sans doute un processus d'apprentissage pour eux.
- Charles : Oui. Et à cet endroit, *Eqpahak* – c'est à dire Springhill – beaucoup d'Indiens avaient l'habitude d'y vivre. C'est là qu'il y a le champ de tir. Et sur l'île, vous savez. L'île Savage est un autre endroit où les Indiens avaient l'habitude de se rassembler fréquemment. Il y avait même une piste.
- Alice : Sur l'île?
- Charles : Oui, sur l'île Savage. Ils se rassemblaient là assez souvent. C'est là qu'ils tenaient leurs courses, sur une piste. C'est là qu'ils tenaient leurs compétitions. Beaucoup d'Indiens étaient très rapides. Je me souviens de mon père et de mon oncle, et de beaucoup d'autres qui se rendaient là pour des compétitions. Et ils s'établissaient là par la suite.
- Alice : Y a-t-il un cimetière sur cette île?
- Charles : Oui, il y en avait beaucoup à l'époque. Ils avaient l'habitude, vers mai ou juin, de s'y rendre pour la pêche. Ils utilisaient des harpons. C'était fascinant également de voir le poisson remonter le courant. En effet, le courant est plutôt fort à cet endroit. Le poisson remontait en roulant sur les vagues de courant. C'est à ce moment-là qu'ils les harponnaient. Ils utilisaient un harpon d'à peu près cette longueur, en métal, muni d'un petit crochet. Et en touchant le poisson, le mécanisme s'ouvre et c'est comme... c'est pointu. De cette façon, le poisson ne peut se libérer. Leur chair était ferme et bonne à manger. Je me rappelle, quand j'étais jeune, que mon père en attrapait et que c'était bon, très bon.
- Alice : En quelle année était-ce?
- Charles : Eh bien! Quelle année? Je devais être âgé de cinq ou six ans, et j'ai aujourd'hui soixante-seize ans, c'est donc il y a soixante-dix ans [vers 1927-1928]. Je me rappelle que

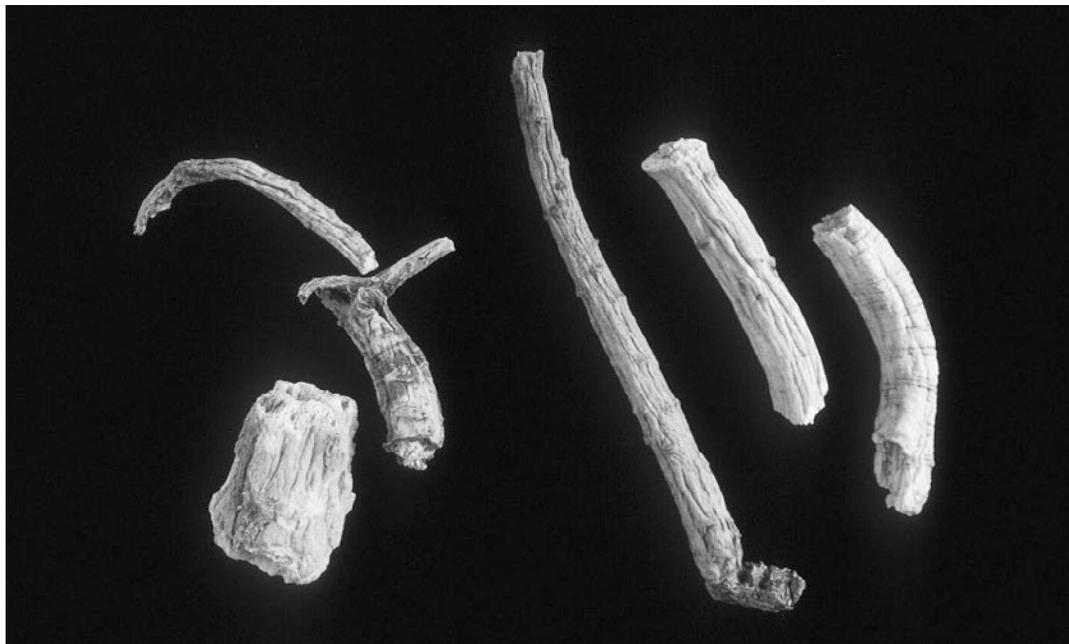
Planche 6.2 □: La pêche au saumon à la lumière d'une torche, au Nouveau-Brunswick, dans une scène semblable à celle qui est décrite par M. □Solomon (*Archives publiques du Canada, C-30873*).



mon père apportait du poisson à la maison. Je me rappelle également qu'ils avaient l'habitude de harponner le saumon. Ils faisaient ça la nuit. Et c'était toujours ici près de la barre, un bon endroit [Kingsclear] pour le saumon. Et mon père en attrapait toujours deux, car il y en avait toujours deux qui se tenaient ensemble. Les Indiens partaient dans un canot, et ils installaient une autre grosse tige à l'avant à laquelle ils avaient enroulé de l'écorce de bouleau qu'ils avaient enflammée. Ils descendaient le courant, et la lumière semblait attirer le poisson, et le poisson en question c'était du saumon. Frank Francis, le copain de mon père à ce moment-là, car ils étaient toujours ensemble, lui dit un

jour : Eh bien, mon frère! C'est à mon tour d'attraper le saumon ce soir. Très bien! Ils descendaient dans le sens du courant et mon père a vu une grosse éclaboussure. Il lui dit de se préparer, car il y avait un gros poisson qui s'en venait. Lorsque le saumon se présenta à côté du canot, le vieil homme le toucha. Comme de raison, il lâcha la tige et elle se retrouva sous le canot. Il est donc tombé à l'eau à dix ou douze pieds du canot. Mon père a dû le ramasser. Il ne faut jamais perdre le saumon, car le harpon que vous utilisez est simplement comme (pause). J'en ai un petit ici que j'utilise lorsque je fais une tournée des écoles. Et c'est le même principe que le harpon pour le saumon, tout comme une griffe. Ils

Planche 6.3 □: Paqlous ou Angelica (photo de Vktoria Kramer)



avaient l'habitude d'utiliser un os pour tuer le saumon. Puis ils ont utilisé une longue tige d'environ dix pieds. Puis ils ont utilisé du cuir vert, car il s'étire. Dès que vous touchez le saumon, tout comme des mâchoires, le mécanisme semble s'ouvrir et lorsque le saumon est touché, il semble se refermer. Et vous êtes sûr de tenir votre saumon lorsque vous le touchez. Il y a une chose qu'ils n'ont jamais fait, soit de prendre plus de saumon qu'ils ne voulaient en manger. Sans doute deux saumons chaque soir. Et s'il y en avait d'autres qui n'avaient pas autant de succès dans leurs prises de saumon, mon père et son copain allaient en attraper quelques-uns de plus. Puis ils les donnaient aux autres. Dans le passé, tout ce que vous receviez de l'eau ou de la Terre mère, vous étiez toujours

reconnaissant de ce que vous aviez reçu. Et c'est une autre raison pour laquelle nous utilisons du tabac. Lorsque la chasse ou la pêche est fructueuse, comme lorsque nous prenons du poisson, nous jetons du tabac dans l'eau. Nous remercions ainsi le Grand Esprit pour la nourriture que nous avons reçue. Et nous devons donner en retour. Cette tradition vient de – en fait, le tabac que nous utilisons est un tabac d'écorce de saule rouge. C'est ce tabac que j'utilise maintenant, et j'en prépare beaucoup. Puis, j'en ai sur moi tout le temps. Bien souvent, c'est comme aller chercher des médicaments. La médecine des Indiens est (pause) c'est ainsi que j'ai appris de ma grand-mère. Je suis un « guérisseur » et ma grand-mère était une « guérisseuse ». Elle était très

bonne. C'est elle qui accouchait sur la réserve. Et les femmes n'avaient pas besoin d'aller à l'hôpital. Ma tante était également une véritable sage-femme. Et je sais que ma grand-mère et ma tante ont à leur deux aidé à accoucher tous les bébés qui sont nés sur la réserve. Ce qui était bien, en ce qui a trait à la médecine, c'est qu'elle essayait toutes sortes de choses. Elle avait l'habitude de m'amener avec elle, car je l'aidais toujours pour toutes sortes de médicaments. Elle m'expliquait alors ce à quoi chaque médicament servait, et à quel moment le prendre. Par exemple, la racine de calame, il faut la cueillir à l'automne, juste avant que le sol ne gèle. Et c'est très important, car un autre élément qu'il ne faut pas oublier est d'apporter un couteau lorsque l'on creuse pour extraire la racine de calame. Cette racine pousse toujours à ras le sol. Il faut se servir du couteau de chaque côté et enlever la Terre mère puis, à genoux, vous prenez votre couteau et vous coupez toutes les petites racines. La raison d'être de cette façon de procéder est que vous laissez les semences pour l'année suivante, et vous ne tuez pas la plante de cette façon. Vous savez, vous prenez la racine. Une fois que vous avez cueilli la racine, vous l'apportez chez vous, vous la nettoyez et vous en enlevez la saleté. Et après l'avoir nettoyée, vous la coupez en sections de deux à trois pouces de longueur. Vous préparez une aiguille avec une corde, vous enfilez le tout

au centre de la tige et vous l'accrochez pour le faire sécher pendant l'hiver. Cette racine de calame agit tout comme la pénicilline, car elle sert à guérir toutes sortes de maladies. Et ce n'est là qu'un exemple (pause) Il y a tellement d'autres racines que nous faisons ainsi sécher. C'est comme l'Eupatorium perfoliatum, connue sous le nom de Bone-Set, qui est une plante très, très importante pour notre système. En fait, le Bone-Set permet de durcir les os dans le corps. Et c'est vraiment très efficace pour le rhume. Mais si vous avez le rhume, le meilleur médicament est la salsepareille. Vous la mélangez avec la racine de calame. En fait, la salsepareille vous fait transpirer. C'est ainsi que pour transpirer lorsque vous avez un rhume ou la grippe, vous les prenez ensemble, puis vous vous recouvrez bien au chaud. Vous prenez ces remèdes avant de vous coucher le soir, et vous suez tellement que le lendemain vous vous sentez mieux à nouveau. Je disais au médecin, et c'est ce qu'elle disait également : Vous savez, vous n'avez plus à venir me voir. Et j'ai ajouté que maintenant j'étais également un médecin. Et c'est ce que j'ai dit depuis que ma grand-mère m'a enseigné la médecine. Elle était très heureuse et elle disait : Tu sais, je sais que ta médecine est puissante. Elle est pure à 100 pour 100. Leur médecine, c'est une médecine diluée, et elle n'est pas pure. Dans leur cas,

c'est à l'argent qu'ils pensent. Mais nous, vous savez, nous ne pensons jamais à l'argent. Lorsqu'une personne donne des médicaments à une autre, elle vous donne du tabac en échange de ces médicaments. Et les paniers, ils étaient très importants, vous savez. C'est de cette façon que mon père et ma mère mettaient du pain sur la table. Pendant l'hiver, par exemple, il y avait beaucoup d'agriculteurs ici, sur l'autre rive. Et en confectionnant des paniers, parfois, nous ne faisons pas d'argent. Mais il faut se nourrir. C'est ce que disait mon père, c'est qu'il faut mettre de la nourriture sur la table. Et mon frère et moi avons l'habitude de traverser le fleuve avec tout un lot de paniers afin de les offrir aux agriculteurs. Ils avaient l'habitude d'avoir beaucoup de porc, des têtes de porc, et ça ne coûtait rien. On allait les chercher et ma mère les aimait bien, car elle faisait de la tête fromagée. C'était l'une des façons de mettre de la nourriture sur la table. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de bien-être social ici. Donc tout ce qu'il y avait sur la table, vous l'aviez gagné vous-même. Tout le monde apprenait à confectionner des paniers lorsque nous étions jeunes. J'avais l'habitude de confectionner les fonds, principalement pour les poignées avec une anse. Je tissais le fond et je le mettais de côté, et quelqu'un d'autre le prenait et lui donnait une forme et confectionnait le reste du panier. C'était important. Et c'est

l'une des choses auxquelles je pense. Beaucoup de jeunes aujourd'hui pourraient apprendre à confectionner des paniers. Comme au cours de l'été, au cours des dernières années, ils avaient l'habitude de se rassembler au parc Mactaquac. Et ils allaient là, parfois toute la journée, car il y avait des personnes qui y campaient. Ces personnes venaient ici le matin afin d'apprendre comment nous confectionnions les paniers, et elles apprenaient à les confectionner elles-mêmes.

Alice : Vraiment? Étaient-ce de jeunes Blancs?

Charles : Non, nos enfants.

Alice : Nos enfants?

Charles : Et c'est important, car nous commençons juste à transmettre la connaissance à notre peuple.

Alice : Ce n'est pas un genre de situation que l'on voit souvent n'est-ce pas?

Charles : Eh bien! C'est une de mes activités.

Alice : Je veux dire qu'ici, c'est bien. Mais ailleurs, dans d'autres réserves...

Charles : Non, il n'y a plus beaucoup de gens maintenant.

Alice : Non.

Charles : Seulement une ou deux personnes de St. Mary's, qui prennent vraiment le temps de s'asseoir et de confectionner un panier.

Richard Polchies, il est à peu près le seul.

Alice : Je pense que Mike Sacobie en confectionne aussi. Je l'ai rencontré

au magasin l'autre soir et il fabriquait des paniers dans son sous-sol.

Charles : Oui, c'est une chose qu'il faut transmettre à notre descendance.

Alice : Oui, nous risquons de perdre cette connaissance.

Charles : Et c'est vraiment important.

Nous avons l'habitude de traverser le fleuve pour vendre les paniers, et nous rapportions à la maison, bien souvent Joe et moi avons l'habitude d'y aller, tout ce que nous pouvions transporter : des pommes de terre, des carottes, du navet et des œufs, du poulet, des betteraves et du porc. Nommez-le, nous avons tout, que nous obtenions en échange de nos paniers. Et mon oncle, en fait chacun d'eux sur la réserve confectionnait des paniers en ce temps-là. Par exemple, à cette époque de l'année, vous savez, et encore une fois, on n'entend plus personne marteler le frêne. C'est vraiment dommage, car nous perdons cette connaissance. Non seulement cela, mais en ce qui concerne le frêne, il y a tellement de pluies acides qui tuent le frêne, aujourd'hui. Et cela vaut également pour les érables. L'agriculteur situé de l'autre côté du fleuve entaillait ses arbres à chaque printemps. Il recueillait la sève pour fabriquer des bonbons, du sucre et d'autres sortes de produits. Et il disait : Ça fait mal au coeur, car les arbres ont bel apparence, mais ils sèchent, ils meurent, et ce n'est pas bon.

Beaucoup de gens m'ont demandé ce qu'il fallait faire pour éviter ce genre

de situation, et je leur ai répondu qu'il fallait tout simplement me rendre mon pays. J'ai ajouté que je ne voudrais plus l'avoir aujourd'hui, car l'homme blanc a abîmé notre pays. Et il n'y a aucun moyen de le ramener à son état d'origine. Il faudrait en effet éliminer les usines et tout ce genre de choses, comme la pollution dans l'air. Prenez le fleuve Saint-Jean; mon grand-père me disait, lorsque j'étais tout jeune, qu'ils avaient l'habitude de remonter le fleuve jusqu'ici, d'y puiser de l'eau et de faire du thé. Il me disait qu'un jour nous ne serions plus capables d'utiliser cette eau, ce qui est le cas maintenant. Je ne voudrais pas boire cette eau. Toutes ces villes en amont du fleuve, toutes ces usines, toute cette saleté qui est déversée dans le fleuve Saint-Jean. Comment pourriez-vous purifier tout cela? Pour ce faire, il faudrait éliminer tous les égouts qui se jettent dans le fleuve Saint-Jean. C'est ce que me disait mon grand-père. Et la même chose pour le poisson, comme le saumon. Dans quelques années, le saumon que l'on voit ici, on ne pourra plus le consommer en raison de la pollution du fleuve. Et ceci aura des répercussions pour tout le monde. Donc, si nous examinons la pollution que les Blancs ont apportée, il y a lieu de s'interroger. Car il y a environ trois ans, à Fredericton, on m'a demandé si je pouvais participer à un effort de purification de l'eau dans le fleuve Saint-Jean. Je leur ai répondu que j'en serais incapable. Ils m'ont

demandé pourquoi? Je leur ai dit que les Autochtones devraient participer à cet effort. Je leur ai dit que les Autochtones les regarderaient en pensant qu'ils sont fous d'essayer de purifier l'eau. Vous vous y imaginez tout ce qu'il faudrait faire pour éliminer les égouts qui ont été déversés dans le fleuve Saint-Jean? Comment peut-on purifier l'eau? C'est la raison pour laquelle je ne voudrais pas y participer. Ils ont répondu qu'ils étaient déconcertés, et je leur ai dit que je l'étais également. C'est pourquoi je crois que je ne voudrais pas participer, en ce qui me concerne. Regardez l'air, c'est la même chose. Je pensais à toutes ces capsules qu'ils envoient dans l'espace. J'observe ce genre de choses (pause) depuis le début. Chaque fois qu'une capsule est lancée dans l'espace, l'ozone s'ouvre dans l'Arctique et l'Antarctique, et chaque fois, combien de pression pensez-vous est exercée sur la terre? Notre planète terre est malade aujourd'hui. Le cancer était une maladie à peine connue avant qu'ils entreprennent ce genre d'activités, et aujourd'hui tout le monde a le cancer. L'air que nous respirons est malsain. Encore une fois, j'observe la situation et je me dis que chaque fois qu'ils envoient des capsules dans l'espace, il y a de la pollution sur la planète terre, de même que des éruptions volcaniques, des tremblements de terre, de graves tempêtes et des tornades.

FIN DE L'ENREGISTREMENT UN –

CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT DEUX – CÔTÉ
DEUX

Alice : Que faisiez-vous ici pour vous divertir et autres activités du genre, en ce temps-là?

Charles : Quoi?

Alice : À quoi occupiez-vous vos loisirs?

Charles : Nous avons toutes sortes de loisirs, comme jouer au hockey, ce qui était un exercice très rigoureux, mais uniquement pour le plaisir. Notre façon de jouer, ce n'était pas le nombre de buts qui se comptaient de chaque côté, mais plutôt l'exercice que nous pouvions en tirer. On ne cherchait jamais à dominer l'adversaire, car c'est un jeu. C'était uniquement pour le plaisir. Même chose pour le jeu des osselets. Vous savez, ce jeu que l'on joue pendant l'été avec des pierres. Vous jouez et vous les lancer, puis vous commencez à les ramasser une par une. Et vous recommencez. Le jeu de cache-cache en était un autre. Il y avait comme un but qu'il fallait toucher, et le dernier qui était attrapé devrait rester là pendant quelque temps. Prêt ou non, j'arrive. C'était très amusant. La lutte indienne. En fait, la lutte indienne consiste uniquement à déséquilibrer l'adversaire. Vous étendez la main comme ceci et vous tirez votre adversaire vers vous. Dès que vous le sortez de la ligne, vous gagnez. Vraiment, c'est une question d'ingéniosité et de rapidité. Puis il y avait les petits bâtonnets. On avait

l'habitude de couper de petits bâtonnets, qui ressemblaient à un fusil ou à petit rouleau à pâtisserie. Ou lorsqu'ils les tenaient dans la main, comme ceci [à la verticale], ils ouvraient la main en les laissant tomber sur la table et alors un simple bâtonnet était l'équivalent d'un sous, puis un petit fusil cinq sous. Et un double fusil, comme ils l'appelaient, un double fusil valait dix, comme dix points. Et lorsque vous réussissiez à ramasser tous les bâtonnets, c'était très agréable. Il fallait alors utiliser une éclisse, fabriquer un petit crochet, et c'est pourquoi tous ces bâtonnets sont comme ça. Et dès que la pile bouge, vous devez arrêter et vous recommencez.

Alice : C'est comme ces jeux de tiges qu'ils vendent maintenant dans les magasins et qu'il faut ramasser.

Charles : Puis après que tout est terminé, vous calculez combien vous en avez. Et celui qui en a le plus grand nombre est le gagnant. C'était vraiment amusant. Un autre jeu était celui des osselets [Altestakon]. On utilisait une petite assiette en bois, que l'on peignait en rouge sur le dessus et en blanc de l'autre côté. On mettait une couverture sur le banc et on faisait tourner l'assiette (pause), c'était tout un jeu. Encore une fois, on utilisait des bâtonnets, et celui qui en avait le plus grand nombre était le gagnant. C'était un jeu qui pouvait durer très longtemps. Je me souviens des échecs, car on fabriquait nos propres pièces. C'était de petits

carrés, fabriqués en bois, et qui étaient marqués. Et comme c'était tous de bons sculpteurs de toute façon, tous les petits blocs étaient sculptés. Vous auriez dû voir leurs sculptures. Mon oncle était l'un d'eux, et il a une rame qui est exposée au bureau de poste, à l'étage supérieur. Le travail de sculpture sur cette rame est inoubliable. C'est le genre d'activités auxquelles ils s'adonnaient. Je me rappelle que Dave faisait beaucoup de sculptures. Il faisait des petites têtes d'indiens, à peu près de cette hauteur. Ils s'en servaient comme arrêts de porte. Et ils faisaient en sorte qu'on voit toutes les plumes et le visage (pause). Veronica s'occupait de les peindre. Dave les sculptait. Joe et moi avions l'habitude d'aller chercher du cèdre pour Dave, de façon à ce qu'il puisse travailler. Cela mettait du pain sur la table. Vous voyez, c'était du travail d'équipe. Aujourd'hui, tout a changé, c'est comme la souque-à-la-corde. C'était amusant dans le temps.

Alice : Est-ce que vous organisiez des danses?

Charles : Mon père était vraiment bon, ainsi que mon oncle. Jack Solomon les réunissait et organisait des danses indiennes. Mon père était doué pour chanter, et mon oncle également. C'était vraiment agréable tous ensemble le soir. Et une autre activité qui était fréquente, lorsque quelqu'un bâtissait une maison, c'est qu'il n'avait pas à la construire tout seul. Tous les hommes se réunissaient et

Planche 6.4 □: Jack Solomon, oncle de Charles □ Solomon, ramant dans un canot (Musée canadien de la civilisation, 16448)



fournissaient leur aide. Tout le monde allait l'aider à construire sa maison. Quant aux femmes, elles se réunissaient et cuisinaient ensemble, et tout le monde mangeait ensemble. Oh! c'était vraiment agréable de voir tous ces gens travailler ensemble comme ça. Un autre souvenir est que nous n'avions pas l'eau courante. Les femmes se rendaient au ruisseau. Elles apportaient une cuve et préparaient un feu, et elles lavaient les vêtements. Elles étaient là toute la

journee. Tout le monde se rendait là pour apporter ses vêtements. Et vous étendiez vos vêtements sur les arbustes ou sur une tige ou à peu près n'importe où. Et elles étendaient une corde à linge, et elles étaient là toute la journée. Une fois les vêtements lavés et séchés, elles les pliaient et les remettaient dans leur panier. En se rassemblant comme ça, elles apportaient leur nourriture de façon à pouvoir la préparer sur place et (pause)

Alice : Ce n'est plus comme ça aujourd'hui.

Charles : Non, il n'y a plus d'entraide. C'est une honte lorsqu'on voit comment on pourrait s'entraider. C'est une chose qui me manque, car si vous n'avez pas ceci [indiquant l'argent], personne ne s'intéresse à vous. C'est vraiment déplorable. Dans le cas des personnes âgées, elles souffrent beaucoup. Prenez les jeunes, par exemple, qui se moquent d'elles lorsqu'elles ramènent de l'épicerie à la maison. Vous savez, au lieu d'aller les aider à ramasser les paquets. Je me rappelle lorsque je vivais à Old Town, il y avait toujours quelqu'un pour aider les personnes âgées. Lorsque vous voyez quelqu'un qui arrive en voiture ou parfois en taxi, et que cette personne a environ de dix à douze sacs. Mon petit-fils allait toujours aider; vous dites à la

personne âgée de rentrer à l'intérieur et que vous allez entrer les sacs pour elle. Il s'agit de petites choses que les jeunes ne font plus aujourd'hui. Vous savez, on ne s'entraide pas suffisamment. C'est vraiment déplorable. Car selon moi, le simple fait d'aider une personne à traverser la rue représente beaucoup pour elle. Même aujourd'hui, lorsque quelqu'un veut m'aider à marcher sur une route glacée, je suis heureux. Si vous tombez, vous pouvez vous fracturer une hanche. Cela arrive si facilement. Et les jeunes, je ne sais pas à quoi ils pensent. On dirait qu'ils ne pensent qu'à obtenir de la boisson et à fumer. C'est la réalité. Et nous continuons d'essayer d'atteindre nos jeunes à ce sujet. Vous dites à une personne que ça va lui faire du tort, et elle n'arrête pas. Le médecin vous dit que si vous continuez de boire vous allez mourir,

Planche 6.5 □: Kingsclear célébration du jour de la Fête-Dieu, vers 1887 (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, P5-170)



et personne n'écoute. C'est comme ma nièce récemment; je lui ai dit il y a trois ans que si elle continuait, elle allait se tuer à force de boire. C'est exactement ce qui lui arrive. Elle est actuellement à Saint-Jean, en pleine dépression. Vous savez, c'est l'alcool, et c'est vraiment néfaste. C'est vraiment déplorable, car je ne sais pas pourquoi, mais beaucoup d'entre nous ne semblons pas être capables de nous réveiller.

Alice : Je ne sais pas. J'ai des enfants, j'en ai trois, et ils prennent de la boisson et de la drogue. Je ne peux rien leur dire, car ils ont toutes les réponses. Comment était-ce pour vous? Quant à moi, j'ai bu pendant près de sept ans, et quelqu'un est venu m'aider.

Charles : Quant à moi, j'ai trente-six ans

[de sobriété].

Alice : J'en arrive à ma vingt-quatrième année [de sobriété].

Charles : Il existe des choses importantes. Je n'ai eu qu'à me rendre à une rencontre pour voir comment on allait m'aider. Maynard est mon parrain et j'avais l'habitude de le ramasser lorsque j'étais au Connecticut. Il était si lent.

Alice : Maynard de Houlton.

Charles : Non, de Tobique. Et depuis qu'il s'est joint aux AA, il a aidé vraiment beaucoup de gens. Il a aidé mon frère, car Dave et lui travaillaient ensemble à Niagara Falls, New York. Maynard a insisté sans arrêt. Finalement (pause) Dave, même au travail, vous savez. Il a même appelé un taxi pour lui apporter une bouteille de whiskey à la maison.

Planche 6.6 □: Première nation de Kingsclear, le jour de la Fête-Dieu, vers 1887 (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, P5-379)



Et la fin de semaine, à son retour à la maison, il avait acheté deux bouteilles de whiskey. Il en avait terminé une et avait entamé la deuxième lorsqu'il a décidé de se rendre au Merritt Parkway. Il allait dépasser cette voiture lorsque cette dernière a décidé de dépasser celle qui était devant elle. Il a dû prendre l'allée du centre et, comme il le disait lui-même, s'il y avait eu des arbres à cet endroit, il aurait pu se tuer. Et lorsqu'il s'est arrêté, il a vu un endroit où garer sa voiture. Il a enjambé le parapet et il a fait éclater sa bouteille. Il a dit qu'il s'était presque tué avant de se réveiller. C'est une chose que je peux voir, mais que beaucoup d'autres ne voient pas avant d'avoir fait un pas de plus vers la tombe. C'est aussi une chose vraiment bizarre, car je peux me rappeler de mes grands-parents. Mes parents, mon oncle, aucun d'eux n'avait l'habitude de danser, vous savez. Et vous prenez le jour de la Fête-Dieu, il y avait tellement de gens ici. Il y avait des tentes où nous vivions, vous saviez, car ils montaient des tentes. Et à l'époque, vraiment, le culte était vraiment différent de ce qu'il est aujourd'hui. On ne voit plus de célébration de la Fête-Dieu, et maintenant de la fête de Sainte-Anne. Ce n'est plus la façon dont nous célébrions cette fête. Les célébrations se poursuivent, mais plus de la même façon. Nous partions de la route et nous nous rendions jusqu'en bas. Nous avons l'habitude de chanter et de prier, et de réciter le rosaire.

Alice : Quand tout cela a-t-il commencé à changer?

Charles : Je ne sais pas. Le père Coghlan a sans doute été le dernier ici.

Alice : Le père Hogan?

Charles : Coghlan. C'était il y a déjà longtemps; j'étais assez âgé à l'époque. Et c'est ainsi que les choses se passent, vous savez, et ça fait réfléchir. Donc, les jeunes d'aujourd'hui, je ne sais pas. Je crois que le fait de s'éloigner de l'Église a des répercussions sur leur attitude. Et on se le demande vraiment, car le temps va arriver, et ce n'est plus très loin. Prenez par exemple lorsqu'ils ont vu la Sainte Mère à Halifax et qu'elle pleurait. C'est comme je disais à Natalie, samedi dernier. J'ai vu le Seigneur, vous savez, je l'ai vu apparaître dans le feu. Et c'est là un signe, car j'ai un don de vision. Et c'est ce que j'essaie de transmettre aux gens, cette vision que j'ai. C'est très important. Peut-être que certains de nos jeunes pourraient écouter.

Alice : Il y a beaucoup de destruction et de pollution autour de nous.

Charles : C'est pourquoi je dis qu'il y a tellement de choses qui se passent.

Alice : Et ce n'est pas pour faire le bien non plus.

Charles : Non, pas du tout. On se demande ce qui nous arrivera, à cause des signes que l'on reçoit. C'est comme lorsque je vivais à Old Town, où nous avions l'habitude de réciter le rosaire tous les soirs. L'été, nous étions environ dix-huit à le réciter.

Nous formions un grand cercle comme ceci. Nous avions la Sainte Mère, une statue que j'avais, au centre et chacun avait un petit chapelet dans les mains. Et pendant que nous étions occupés à parler, j'ai vu le petit chapelet bouger de l'avant vers l'arrière, vous savez. Et j'ai dit que j'avais compris le message, et que la Sainte Mère voulait que l'on prie. Et c'est alors qu'Ernestine a mentionné qu'elle se demandait si nos prières étaient entendues. Et j'ai répondu : Oui, et ce n'est pas à moi de le prouver! Au moment où elle s'assoit, juste en face de moi, la Sainte Mère est apparue. Elle tenait le chapelet et elle souriait. Et après, nous avons récité le rosaire et j'ai partagé cette expérience avec tout le monde. Je leur ai dit que j'avais reçu le message, et c'est alors que nous avons commencé. Nos prières sont vraiment entendues. Elle a alors demandé si le Seigneur était sur terre, et je lui ai dit que oui.

Alice : Les gens se posent des questions.

Pourquoi ne peut-on le voir, où est-il?

Charles : Comme ce soir, ce serait comme la veille du jour de l'An.

Gerri et moi étions allés au magasin pour acheter l'épicerie, et le magasin devait fermer ses portes vers 21 h ou 21 h30. En arrivant à la maison avec l'épicerie, Gerri dit que nous avions oublié le plus important, le pain.

Donc, je me dépêche pour retourner au magasin. Theresa ou Chugger avaient toujours l'habitude de me courir après, mais pas ce soir-là. Je

suis donc arrivé au magasin avant la fermeture. Vous savez, il y avait un morceau de viande pour lequel je n'avais pas payé lorsque nous étions passé à la caisse. J'avais donc retiré l'étiquette pour la rapporter au moment où j'allais acheter le pain. J'ai dit à ce jeune homme que j'étais venu ici quinze minutes plus tôt et que je n'avais pas payé pour cet article. Il m'a répondu que j'étais très honnête et que très peu de gens feraient une chose comme ça. Une fois que j'ai eu payé pour le pain et pour la viande, j'ai roulé sur l'avenue Stillwater. Juste sur le coin, il y avait cet homme debout, qui semblait avoir froid, et il y avait de la neige sur le sol. Je me suis arrêté, et comme il montait dans la voiture, le plafonnier ne s'est pas allumé. J'ai tout simplement pensé qu'il était gelé. En montant, il m'a dit que ça faisait longtemps qu'il m'attendait. Je ne savais pas comment réagir. C'est la première phrase qu'il m'a dit en montant, qu'il m'attendait depuis longtemps et qu'il avait froid. Je pensais qu'en arrivant à Old Town, je pourrais lui acheter un café. Au bout de deux cents pieds, il m'a dit qu'il voulait descendre. J'ai à nouveau trouvé bizarre, vous savez, qu'en ayant aussi froid il ait pu marcher aussi loin. Et au moment où il allait partir, je lui ai tendu la main pour lui souhaiter une bonne et heureuse année. Il m'a répondu : Dieu vous bénisse! J'ai reçu tout un choc dans la main. C'était comme si je ne touchais rien. Donc, quand il est

sorti de la voiture, mon plafonnier n'a pas fonctionné encore une fois, puis il a fermé la porte et lorsque j'ai regardé, il était parti. C'est alors que je me suis dit : Notre Seigneur est sur terre! En arrivant à la maison, Gerri m'a demandé ce qui était arrivé. J'avais les yeux tout bizarres. Elle a pensé que j'avais frappé quelqu'un ou que quelqu'un m'avait frappé, et je lui ai raconté ce qui s'était passé. Je sais que c'est notre Seigneur. J'ai raconté l'histoire au prêtre, et il m'a répondu de ne pas garder cela pour moi mais de le partager avec les autres. Il m'a dit que bien des gens ne me croiraient pas, mais que ça valait la peine de le partager. Et je me sentais tellement bien. Par la suite, à quelques reprises, j'ai rencontré le Seigneur. À une autre occasion, Alberta et moi – ils avaient une mission près de Waterville. Je n'avais pas d'argent et je voulais m'y rendre. Après la messe, la messe de huit heures le matin, je suis allé dans l'autre partie de la maison, à l'avant. On a frappé à la porte et un de nos hommes qui jouent de la guitare est venu à la porte. Il m'a demandé si j'aimerais me rendre à une réunion à Waterville? Il m'a dit qu'il allait payer la moitié de l'essence, et c'est tout ce que je voulais vous savez. J'ai dit : Très bien! Gerri a dit qu'elle ne se sentait pas très bien, et que j'allais revenir seule. Je lui ai répondu que je ne voyage jamais seul et que je prie toujours. Et cet homme m'a répondu que sa femme amenait quelques filles

à Augusta. Il m'a demandé d'être là à 16 h après la messe. Et c'est à ce moment-là que nous sommes partis. J'ai répondu que c'était parfait! Et comme Gerri avait dit que je reviendrais seul, je suis allé demandé à Alberta. Et c'est justement ce qu'Alberta voulait, avoir une chance de se rendre là-bas. Je lui ai dit que je serais de retour dans quelques minutes. Je suis allé chercher notre compagnon pendant qu'elle se préparait, et nous sommes partis. Cet après-midi-là, après la messe, nous nous sommes mis en route. Au moment de la communion, nous avons chanté « Je suis le pain de la vie » et tout le monde chantait. En revenant, il y avait toutes ces voitures devant nous. Nous étions rendus près de Pittsfield lorsque j'ai vu cet homme qui marchait. Il faisait de l'autostop tout en avançant dans la direction où il s'en allait et en pointant comme ceci. J'ai dit à Alberta que j'allais le faire monter. Il ne nous voyait pas venir, et lorsque nous sommes arrivés à sa hauteur, je suis arrêté. Il a dit qu'il venait du ciel. Alberta l'a vu d'une façon différente de moi. Elle m'a dit qu'il avait comme une valise et que ça ressemblait à une petite boîte à outils. Lorsque je me suis arrêté, il avait l'air fatigué. Il nous a demandé si allions à Bangor, car il voulait se rendre jusque là. Je lui ai répondu dans l'affirmative et il est monté, mais il semblait très fatigué. J'avais ma bible sur le tableau de bord, et c'est à ce moment qu'il est

monté et que ses yeux se sont illuminés. Nous avons démarré et je lui ai demandé où il voulait aller. Il voulait se rendre au YMCA ou à l'Armée du Salut. Et j'ai demandé à Alberta, puis je lui ai dit que nous passions par là, et bien avant d'être rendus, nous nous sommes mis à parler en langue malécite. Il a ouvert les yeux, écoutant attentivement, et il semblait être très pâle. Il regardait et écoutait, vous savez. Et Alberta a dit : Vous savez que celui que nous avons ici est une personne spéciale. Car elle pouvait sentir les roses.

Alice : Oh! vraiment!

Charles : Lorsque le Seigneur est à proximité, vous pouvez sentir les roses ou l'encens. Et c'est alors que j'ai commencé à chanter « Je suis le pain de la vie ». Il a ouvert les yeux avec un sourire. Et j'ai demandé à Alberta où était situé l'Armée du Salut. C'est alors qu'elle m'a dit que l'Armée du Salut ramasse toujours les gens qui voyagent, même si elles n'ont pas d'argent. Ses vêtements ressemblaient à des sacs en toile. C'est le genre de vêtements qu'il portait, et il avait une barbe, vous savez.

FIN DE L'ENREGISTREMENT UN –
CÔTÉ DEUX

ENREGISTREMENT DEUX – CÔTÉ
UN

Charles : Juste avant d'arriver à Bangor, cependant, je lui ai demandé où était située l'Armée du Salut. Elle m'a dit que c'était la sortie 48, Broadway. L'Armée du Salut était située à

proximité. Lorsque nous sommes arrivés là et que nous nous sommes arrêtés, je lui ai serré la main. J'ai remarqué qu'il portait des gants, qu'il s'était fabriqués lui-même, vous savez. Et c'est ce qu'il a dit à nouveau : Dieu vous bénisse! J'ai à nouveau reçu un choc. Il n'a jamais serré la main à Alberta, mais juste à moi. Lorsqu'il est sorti de la voiture, Alberta s'est retournée et il était parti. Il avait disparu. Ce sont des choses qui sont importantes, le simple fait de dire aux gens que, vous savez, le Seigneur est ici sur terre. Et c'est tellement important pour beaucoup d'entre nous. Ça représente beaucoup pour moi, car j'aimerais que nos jeunes reviennent. Vous allez à l'église et que voyez-vous? Rien d'autre que de vieilles personnes. Qu'arrivera-t-il dans les prochaines années? Une autre chose dans nos croyances est que j'ai eu la chance de parler à différentes dénominations qui sont venues d'outremer jusqu'ici. Monseigneur du Vatican, et l'évêque d'Angleterre, et beaucoup d'autres. J'ai eu la chance de leur parler de notre peuple. L'une des choses qu'ils m'ont demandées a trait au sujet du genre de religion que pratiquaient les Indiens avant l'arrivée des Jésuites. Je leur ai dit qu'ils avaient une religion très forte. Leur croyance consistait à parler à un arbre. Vous prenez un homme qui a l'impression d'avoir commis un péché. Il se rend dans les bois tout seul et s'approche d'un bouleau blanc. Il sort son couteau et

entaille l'écorce, et il parle à cet arbre. C'est comme aller se confesser à un prêtre. Et une fois qu'il a terminé, il referme l'écorce et il se sent mieux. C'est la raison pour laquelle je dis que notre religion est si forte, car nous utilisons la mère nature, ce qui nous aide beaucoup. Bien souvent, nous allons près du ruisseau. Ce n'est pas pour prier, mais plutôt pour méditer et penser au sujet du Grand Esprit, ce qui représente vraiment beaucoup pour nous. Ce monseigneur du Vatican disait même qu'il trouvait cela formidable. C'est une chose dont il faut tenir compte. Quelque chose en quoi les Indiens croient, et c'est si puissant. Et c'est le genre de choses que je leur racontais. Nous avons parlé du Grand Esprit, de cette première pensée le matin quand vous vous éveillez. Nous remercions le Grand Esprit d'avoir pu ouvrir les yeux, de bouger les mains et d'être capables de parler à nos frères et à nos sœurs. Et nous parlons à la terre mère, car elle représente tellement pour nous. C'est de la Terre mère que nous vient tout ce que nous possédons, même les animaux, qui nous servent de nourriture. Nous remercions le Grand Esprit lorsque nous tuons un cerf. C'est pour cela que je parlais auparavant du tabac. C'est une façon de rendre à la Terre mère quelque chose en remerciement de ce que vous avez reçu comme nourriture. Ce Jésuite disait même – c'est-à-dire ce monseigneur – que c'est vraiment important de penser à

cela, que c'est si puissant. C'est comme les arbres; il disait : Nous regardons les arbres et ils ne veulent rien dire pour nous. Pour un Indien, cela veut tout dire. Je leur ai même raconté que les entreprises d'exploitation du bois viennent maintenant couper tous les arbres. Ils ne s'arrêtent pas pour prendre conscience de ce qu'ils nous font. Un arbre d'une bonne taille produit suffisamment d'oxygène pour quatre personnes. Je leur ai dit que s'ils coupent tous les arbres, où trouverons-nous notre oxygène? Et regardez aujourd'hui la condition de l'air. Les arbres nous purifient, vous savez. Et j'ai ajouté que lorsque nous parlons d'être purifiés, nous utilisons du foin d'odeur, du tabac, du cèdre et du sauge. C'est quelque chose qui nous vient de la Terre mère. C'est ainsi que nous commençons habituellement nos programmes. Nous nous purifions ainsi, et c'est si puissant que ça nous aide. À toutes les réunions auxquelles nous participons, il y a toujours quelqu'un qui s'occupe de la purification. Et ce doit être ainsi, car c'est si important pour nous.

Alice : Mais ce n'est pas une pratique répandue, comme lorsque vous allez à des réunions à l'extérieur où il n'y a pas de purification.

Charles : Non.

Alice : Pas aux réunions où je suis allée de toute façon.

Charles : Imelda et moi sommes allés dans l'Ouest, où nous étions les

invités d'honneur. C'était l'an dernier. Il y avait des conteurs d'un peu partout au Canada. Eh bien! Nous avons commencé la réunion en nous purifiant. Je parlais en langue malécite et Imelda priait en anglais. Ils étaient tellement heureux lorsque nous avons terminé. Ils disaient que c'était la première fois qu'ils allaient à une réunion qui commençait par une prière. C'est si formidable, vous savez, et tellement significatif. Imelda a alors pu expliquer la signification de cette purification. Et nous avons remercié le Grand Esprit d'être rassemblés ainsi avec nos frères et nos sœurs, au milieu de ce cercle. En fait, ce cercle représente l'unité, la proximité avec nos frères et nos sœurs. Cette remarque leur a également ouvert les yeux. Ils disaient que c'était la première réunion à laquelle ils allaient et qui était aussi significative. Car pour les autres réunions, ce ne sont que des réunions. C'est ce que je pense également.

Alice : Eh bien! C'est également ce que j'ai trouvé lorsque je suis allée à Calgary en mai l'an dernier pour l'intervention, lors de la crise. Et parmi les Indiens, je n'ai vu aucune purification. Pourtant, ils venaient d'un peu partout au Canada. La seule fois où j'ai vu ce genre d'activité, c'est à la fin. Les Anciens disaient la prière, mais je n'ai vu aucune purification.

Charles : Encore une fois, c'est tellement significatif pour nous. C'est

la raison pour laquelle tellement de réunions ne sont pas fructueuses, car cet élément est absent. Elles ne fonctionnent pas en ce qui a trait à la réalisation des plans. C'est une pratique qui fait vraiment partie de nous, qui représente tellement pour nous et qui nous fait nous sentir tellement bien.

Alice : Eh bien! Lorsque je me suis rendue sur le site à Jemseg, il y a quelques semaines, Karen a fait une purification. Elle a fait le tour de tout le monde, et on s'est senti bien.

Charles : L'automne dernier, lorsque j'y suis allé, c'est ce que j'ai fait. Nous avons remercié. Et c'est la raison pour laquelle je demande que s'il y a des ossements, on cesse les fouilles.

Alice : J'ai commencé à me rendre à cet endroit il y a un mois et ils m'ont dit la même chose, que s'ils trouvent des ossements humains, il faut tout arrêter.

Charles : Eh bien! C'est ainsi. Les Indiens avaient l'habitude de rester près du fleuve. Ce n'est pas là où ils effectuent des fouilles, et c'est la raison pour laquelle je dis – Eh bien, tout comme à Meductic et notre peuple qui est submergé à cet endroit, c'est mauvais. C'est la raison pour laquelle mon père disait – tout comme *Koluskap* (Glooscap) a des raquettes. Et il disait même que celui qui toucherait à ses raquettes aurait le mauvais sort. C'est ce qui arrive chaque année, depuis qu'ils ont construit le barrage. Regardez toute cette destruction, à Woodstock et à

- Hartland, et à tous ces endroits.
- Alice : Il n'y a jamais eu d'inondations avant le barrage?
- Charles : Non, et c'est ce que disait mon père, que même les « petits hommes » avaient l'habitude de vivre dans *kiwolatomuhsisihkuk* (là où vivent les petites personnes). C'est le nom d'un ruisseau, juste en amont d'*Elmucktahqek* [Mactaquac] et c'est là que nous avons l'habitude de vivre. Ils ont inondé cet endroit. Et, bien sûr, cela leur apporte la malchance. Encore une fois, ces petits hommes vivaient à cet endroit. La raison pour laquelle ils y étaient est qu'il y a beaucoup d'argile à cet endroit. Et c'est ce qu'ils utilisent pour fabriquer toutes sortes de choses, comme des tables, de petites chaises, de petits tonneaux. Mon père avait quelques-unes de ces tables et de ces chaises en forme de petits tonneaux. Duplisea avait l'habitude d'acheter les objets antiques, et c'est lui qui les a tous achetés. Mon père les a laissés aller.
- Alice : Quel est donc cette histoire au sujet des « petits hommes »?
- Charles : Eh bien! Les « petits hommes »... tout comme mon père, qui en a gardé un pendant quelque temps, et qui est resté avec lui.
- Alice : Lui a-t-il apporté la chance? S'occupait-il de lui?
- Charles : Oh oui! Il se tenait occupé. Mais il ne parlait pas, pas avec mon père. Les « petits hommes » parlent leur propre langue, c'est comme un pépiement.
- Alice : Est-ce vrai qu'ils s'occupent des Indiens?
- Charles : Oui. Et ils avaient l'habitude de traverser le fleuve, et on pouvait les entendre chanter, un chant joyeux. C'était comme un mariage ou la naissance d'un enfant. Mais lorsque le chant était triste, c'est que quelqu'un allait mourir. Et également, il y a de nombreuses années, on avait l'habitude de voir beaucoup de *wesqotewik* (boules de feu). Elles arrivaient juste à l'opposé d'ici et éclataient. On savait alors que quelqu'un le long du fleuve allait mourir. C'est de cette façon qu'ils transmettaient leurs messages. Et en amont, que ce soit à Tobique ou à Woodstock, le lendemain on entendait dire que quelqu'un était décédé. On ne les a pas vus depuis très longtemps.
- Alice : Qu'en est-il au sujet de Pokiok?
- Charles : Pokiok, Nackawic.
- Alice : Très bien! Nackawic.
- Charles : C'est là qu'est située la scierie. Et c'est un endroit où ils avaient également l'habitude de se rassembler. Mon père appelait cet endroit *Nelkwawekek*; c'est Nackawic, comme votre « aisselle ». Pokiok, c'est là qu'ils avaient l'habitude d'attraper beaucoup de poisson. Et en pénétrant dans les bois, c'est là qu'ils avaient l'habitude de chasser. Il semblerait que c'est l'endroit où l'on trouvait de l'original. Je me rappelle que mon oncle amenait des guides avec lui et que c'est lui qui les guidait à cet endroit.

Il racontait à ce garde-chasse : « Je vais apporter ceci avec moi ». C'était une corne d'orignal. Et il lui disait : « Je vais appeler l'orignal et il va venir jusqu'à toi ». L'autre ne le croyait pas et se moquait de lui. Mon oncle avait un fusil et ce sportif également. Il lui a demandé de venir le rejoindre sur une roche. L'autre lui a répondu qu'il était bien là où il était. Puis l'orignal est arrivé, car mon oncle l'avait appelé. Il l'avait entendu venir et lorsque l'orignal est sorti dans l'éclaircie, ses oreilles étaient toutes droites comme ceci et les poils dressés sur son dos. Il est venu directement vers eux. Et mon oncle – heureusement qu'il avait un fusil – lorsqu'il a tiré l'orignal, il n'était pas plus loin que d'ici au sol [qui n'était pas une grande distance]. Lorsque l'orignal est tombé, l'homme qui se tenait là ne faisait que trembler et était incapable de soulever son fusil. C'est un endroit souvent fréquenté par l'orignal. Lorsque vous faites un appel, même sur l'eau, sur un lac, il vient vers vous. Et c'est ce qu'ils avaient l'habitude d'utiliser, des hachettes. Ils utilisaient également des arcs et des flèches. C'est ce qui est important, car une fois qu'il est dans l'eau, l'orignal ne peut plus se sauver. Il se rend directement à l'endroit d'où provient l'appel. C'est ainsi qu'il y a quelques années, je suis allé là tôt le matin avec Brian. Je lui ai dit que j'apporterais cela avec moi et que j'appellerais un orignal. Un seul appel

et l'orignal est sorti. Brian l'a tiré, juste comme ça.

Alice : Qu'en est-il au sujet des canots en écorce de bouleau?

Charles : Je me rappelle que mon père avait deux canots, et qu'ils étaient de bonne taille. Il faut être habile, car autrement, il serait impossible d'avoir un canot en écorce de bouleau. C'est comme une plume, car il flotte sur l'eau. La façon dont on les fabriquait, c'est en utilisant du cèdre, avec du frêne pour les plats-bords. Ils se servaient d'éclisses pour réunir les diverses composantes, et le canot était tout en écorce. Puis, ils rapiéçaient le rebord au moyen de résine d'épinette. C'était très important, en ce qui a trait aux canots. En effet, ils utilisaient des canots partout où ils allaient. Assez curieusement également, lorsqu'ils allaient d'un endroit à un autre, ils n'apportaient à peu près rien, sauf une poêle à frire. À l'arrivée de la nuit, il suffisait d'aménager un abri en appentis, et on pouvait y entrer en rampant. Ils utilisaient un harpon pour attraper le poisson. C'est étonnant, car la nourriture était vraiment abondante. Il y avait beaucoup de poisson et beaucoup de gibier. Prenez l'automne par exemple, lorsqu'ils vont à la chasse au chevreuil. Parfois, ils attendent qu'il y ait beaucoup de neige, et ils y vont toujours par groupes de deux chasseurs.

Alice : Ronnie Paul me disait que lorsqu'ils chassaient l'orignal ou le chevreuil, l'un ou l'autre, ils allaient

Planche 6.7 □: Raquettes (photo par Vktoria □Kramer)



parfois dans la neige. L'animal ne pouvait pas se déplacer rapidement, et le chevreuil s'écorchait la peau des pattes.

Charles : Oui, c'était bien souvent le cas. Et les raquettes, c'est une autre chose qui était importante pour nous. J'ai ici une paire de raquettes qui ont été fabriquées en 1828. Elles ont été fabriquées ici même.

Alice : Qui les a fabriquées?

Charles : Le mari de mon arrière grand-mère, Andrew Paul. Je les ai obtenues de Ruth Mills, qui demeurait près d'ici. Je me rappelle qu'elle vivait à Island View. Elle disait même – en fait, elle m'a demandé si je pouvais fabriquer une ceinture pour son petit-fils, une ceinture de motocyclette. Je lui en ai fabriqué une magnifique et large, avec beaucoup de fantaisie et de métal. Lorsque j'ai terminé, je lui ai apportée et elle m'a dit qu'elle

n'avait pas d'argent, mais plutôt quelque chose qui était important pour moi. Elle a alors commencé à me raconter l'histoire de ces raquettes. Elles lui avaient été transmises. Lorsque je les ai reçues, j'ai été surpris de voir la qualité et la finesse de ces raquettes. C'étaient des raquettes de femme. En fait, les femmes utilisaient de la laine pour tisser le cordage, ce qui fait qu'elles étaient différentes de celles des hommes. Les raquettes des hommes sont entrelacées de façon assez large, car les hommes sont plus lourds. Mais les raquettes pour les femmes sont tissées de façon plus fine, car les femmes sont plus légères. C'est la différence entre les raquettes pour les hommes et pour les femmes. Et j'ai reçu deux paires, celle pour les hommes également. Un rat s'est sans doute introduit, car j'ai un gros trou

dans l'une des raquettes. Je n'ai pas essayé de la réparer, et je l'ai gardée telle quelle. J'apporte ces raquettes avec moi tout le temps lorsque je fais la visite des écoles.

Alice : Oui! Pour les montrer et raconter aux jeunes?

Charles : Uniquement pour expliquer ce qu'utilisent les Indiens pendant l'hiver lorsqu'ils vont à la recherche de gibier pour se nourrir.

Alice : Ils fabriquaient également des traîneaux.

Charles : Oui, c'est une autre caractéristique, car les membres de notre peuple étaient de bons marcheurs. Je me souviens d'avoir accompagné mon père, l'hiver par exemple, à travers bois, pour me rendre à Fredericton. Et en revenant, il y avait de nombreuses équipes qui traînaient du bois, des commandes d'épicerie, des pommes de terre et autres. Ce qui était transporté était pour la vente. Au retour, les traîneaux étaient vides. On pouvait donc y monter et revenir avec eux. Puis il y avait un train, à cette époque.

Beaucoup de gens voyageaient par train. Il n'y avait pas de route, même cette route-ci. Je me souviens d'un chemin de gravier. Et c'était comme un serpent, car la route était tellement sinueuse ici. Et, à y penser, il y avait... Eh bien! mon père a eu un cheval plus tard, et il pouvait se rendre jusqu'au centre-ville pour aller chercher l'épicerie. Ça prenait toute la journée. Il y apportait des paniers qu'il vendait au marché, qu'il pouvait

échanger avec les agriculteurs pour de la nourriture, et c'était très pratique. La route était mauvaise. Au printemps, elle était boueuse, et les roues s'enfonçaient assez profondément. Il était même difficile d'avancer à certains endroits.

Imaginez-vous, aller patiner à Fredericton... c'était beaucoup de plaisir! On pouvait voir tout le monde là-bas. Je me rappelle que mon père avait ce que l'on appelait ces longues pinces d'à peu près cette longueur [indiquant environ un pied]. La partie supérieure était en bois avec une vis à l'arrière. C'est celle que vous vissez sur votre botte, en attachant une courroie à l'avant. Une fois rendu en ville, vous la détachez. Et ça donne des patins tubulaires. Même là, ce n'était pas vraiment tubulaire, car c'était comme un patin ouvert qui était vissé sur les bottes. Et c'est le genre de patins que nous avons.

Alice : Est-ce que quelqu'un en aurait encore une photo?

Charles : Vraiment, je ne crois pas. Ça faisait trop pitié. Il n'y a pas si longtemps, j'avais encore cette vieille sorte de patins [indiquant comme ils étaient portés]. Il y avait même une petite clé que vous pouviez accrocher sur vos bottes, à l'intérieur de la botte. Il me reste une paire de ces pinces de style ancien. Et c'est une chose dont il faudrait prendre la photo, car ce serait important aujourd'hui.

Alice : Peut-être que je pourrais le mentionner à Karen. Nous avons

également un photographe qui pourrait venir prendre des photos de ce que vous avez.

Charles : Oui, j'ai des raquettes, une corne d'orignal et des paniers. J'ai d'anciens paniers que nous avons confectionnés il y a déjà très longtemps.

Alice : Donc, vous seriez d'accord?

Charles : Oui, et ce sont des choses que nous avons conservées (pause) et de voir ces choses aujourd'hui, vous savez. Tout comme ma sœur, elle a confectionné beaucoup de paniers. Il ne m'en reste plus beaucoup, peut-être deux ou trois de ceux qu'elle a confectionnés. Mais Bob Atwin a toutes sortes de paniers que Veronica a confectionnés.

Alice : Il faudrait sans doute vérifier auprès de lui également. On ne voit presque plus ces choses aujourd'hui.

Charles : Non.

Alice : J'ai un panier chez moi que George Nash a confectionné un jour. Eh bien! Joey est âgé de vingt-quatre ans et il aura bientôt vingt-cinq ans, ce qui veut dire que nous avons ce panier depuis tout ce temps. Il reste de la couleur et je l'ai encore.

Charles : J'ai un panier qui a été confectionné par Noel Francis. Ça fait vraiment longtemps. J'en ai même réparé une partie. Je l'ai à l'atelier [derrière sa maison]. Je le garde comme souvenir.

Alice : Quelqu'un voulait mon panier. Et je l'ai prêté à ma sœur une fois, lorsqu'elle a eu son bébé. Car je l'ai utilisé moi-même pour mes trois

enfants à leur naissance. Lorsqu'on me l'a remis, il était légèrement endommagé. Et j'ai décidé que personne ne l'emprunterait à nouveau, et je ne l'ai plus prêté. Je ne l'utilise que pour mes vêtements.

Charles : Même chose pour moi; j'en ai confectionné un à Old Town. J'ai confectionné un panier à linge ou un berceau, avec un capot.

Alice : Oh vraiment! J'ai vu ce genre de panier.

Charles : J'ai ajouté des berces et un homme lui a offert cinq cents dollars. Et il a refusé cette offre.

Alice : Evangeline avait l'habitude de confectionner de petits berceaux. Il y avait le capot ainsi que les berces. Elle confectionnait de magnifiques paniers pour les poupées.

Charles : J'ai confectionné un panier pour une fille ici. J'ai même ajouté un capot. Mais je devrais en fabriquer un (pause)

Alice : Vous devriez en avoir un pour vous-même.

Charles : Oui.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

DEUX - CÔTÉ UN

ENREGISTREMENT DEUX - CÔTÉ DEUX

Charles : Ma mère et mon père savaient raconter des histoires à propos de toutes sortes d'endroits. Ils parlaient souvent de Springhill. Ils ont vécu à Meductic, puis à partir de là ils se sont établis à *Eqpahak*. C'est le nom qu'ils donnaient à Springhill. C'est là qu'ils vivaient. Ils sont déménagés de là jusqu'ici. Je ne sais pas ce que

Veronica a écrit depuis que cette réserve a été établie, mais je l'ai peut-être quelque part sur papier.

Alice : Quand cette réserve a-t-elle été établie?

Charles : Eh bien! c'est une chose que... ce doit être vers 1611.

Alice : Vraiment?

Charles : Oui, car je me rappelle que les Jésuites en ont parlé. Je crois que c'est le père Baird qui est resté avec les Indiens. Les Jésuites voulaient savoir quel était leur mode de vie pendant l'hiver, et c'est ainsi qu'ils ont pu (pause) Ils ont dû vivre avec les Indiens afin de survivre pendant les mois d'hiver. C'est ce qu'ils font, et c'est important, car les Indiens savent toujours ce qu'il faut surveiller. J'ai ri pendant que j'étais à Willimantic [Connecticut], lorsque Billy et Butch étaient chez les scouts. Il y avait Tony, mon demi-frère, lui et un autre garçon. Il y avait cinq jeunes Indiens qui étaient chez les scouts. Il y avait ce médecin qui vivait là et qui avait toujours essayé de me comprendre, en ce que les scouts étaient concernés. Je lui avais même dit que j'en savais plus qu'il n'en saurait jamais. Je lui avais raconté que le scoutisme venait de nous. Je lui avais dit : Comment pouvez-vous essayer de m'apprendre quelque chose (pause), vous savez. Et j'ai ajouté que Powell était celui qui avait écrit au sujet du scoutisme. Il était suffisamment brillant lorsqu'il restait avec les Indiens. Et à son retour en Angleterre, il a pu écrire au sujet du

scoutisme, au sujet de tout ce qui venait de nous. C'est comme ça que nous vivions, et il l'a mis par écrit pour le transmettre aux scouts. Tout ce qu'ils font, jusqu'à ce jour, vous savez. Et je lui ai fait voir un certain nombre de choses différemment, comme s'il ne savait rien.

Premièrement, nous devons aider les garçons à fabriquer leur propre traîneau. Ils étaient cinq, et ils devaient rester en plein air pendant la partie la plus froide de l'hiver. C'était à Québec, je veux dire au Connecticut, et il neigeait. Je disais aux garçons comment monter une tente. Je leur expliquais l'importance de créer un amoncellement de neige autour de la tente de façon à couper le vent. Et je leur ai dit qu'ils seraient bien au chaud, car ils avaient des sacs de couchage. J'ai également mentionné qu'il leur fallait ramasser du bois et le mettre à l'intérieur. J'ai ajouté que parfois, pendant la nuit, il neige et le bois devient humide. Il est donc difficile de faire un feu le matin. J'ai aussi mentionné l'écorce de bouleau, l'importance de trouver beaucoup d'écorce de bouleau et de tiges sèches, comme du sapin et de l'épinette. Mais il faut que ce soit bien sec pour amorcer le feu. Une fois ces éléments préparés, vous coupez votre bois et vous êtes prêt. Donc, ce médecin (pause) nous avons dû les aider à fabriquer leur propre traîneau, et le nôtre ne s'est pas brisé, mais l'autre oui. Et le médecin a mentionné que parce que leur père

était un menuisier, il en savait beaucoup au sujet des traîneaux. À une autre occasion, ils écoutaient un film sur la sécurité. Encore une fois, je leur avais damé le pion en ce qui a trait à la sécurité. Dans le film, le garde-chasse arrive sur le rivage, et il laisse sa rame à l'intérieur du canot avant de se mettre à marcher sur la rive. À la fin du film, ils posent une question à ce sujet : Avez-vous vu un geste peu sécuritaire que cet homme a pu poser? Personne n'avait rien vu, tout était parfait. J'ai levé la main et je leur ai dit que j'avais vu quelque chose qui était peu sécuritaire. Lorsqu'ils m'ont demandé ce que c'était, je leur ai mentionné qu'ils auraient dû noter que lorsque le garde-chasse est arrivé sur le rivage, il a mis sa rame à l'intérieur du canot. J'ai ajouté qu'en ce qui nous concerne, nous nous servons de notre rame pour nous aider à marcher jusqu'au rivage de façon à ne pas tomber dans l'eau. Ils ont donc fait tourner le film à nouveau. Il y avait près de quatre cents scouts, et personne n'avait fait cette observation, vous savez. Et lorsqu'ils ont visionné le film à nouveau, ils ont vu cet homme, le garde-chasse, et il mettait sa rame dans le canot. C'est une chose qu'ils n'avaient pas vue. Et un autre chef a dit qu'il fallait un Indien pour savoir ces choses, pour voir les erreurs, en ce qui concerne le canot.

Alice : Vous ont-il déjà demandé qui vous avait enseigné tout cela?

Charles : Oui. Lorsqu'il me l'ont demandé, je leur ai répondu que c'était mon père et mon grand-père, qu'ils racontaient toujours toutes sortes de choses.

Alice : De génération en génération?

Charles : Eh bien! Oui. Nous vivions dans les bois, vous savez. Et même lorsqu'ils fabriquaient leur maison avec des billes de bois, comme des cabanes de rondins. Comme ils n'avaient pas de matériaux pour travailler, ils utilisaient toutes sortes d'éléments naturels, comme de la mousse, entre les rondins. Ils colmataient ainsi les ouvertures entre les rondins, ce qui empêchait le vent de s'infiltrer. Ce sont des choses qui étaient importantes. Puis, ils vivaient directement à partir de la Terre mère. Ils faisaient leur lit et tout, sur la Terre mère. C'était la même chose pour le premier abri qu'ils construisaient, avec de l'écorce, qu'on appelait les wigwams. Encore une fois, c'était sur la Terre mère. Mais au centre, ils creusaient à même le sol, mettaient des pierres au fond et tout autour. C'est là qu'ils faisaient leur feu. Et c'est pourquoi il y avait toujours une ouverture au sommet, de façon à laisser s'échapper la fumée, tout en conservant la chaleur.

Alice : Y a-t-il un mot indien pour plafond?

Charles : *Ewepikan* (plafond), c'est ainsi qu'on peut l'appeler.

Alice : Et pour plancher?

Charles : *Pemsokhasik* (plancher), et c'est le mot utilisé. Ce sont donc des

choses importantes, car c'était le lien avec la Terre mère. Lorsqu'ils faisaient leur lit, ils utilisaient de longues tiges et fabriquaient des lits superposés, suffisants pour deux personnes, aussi larges que ceci [environ la largeur d'une table]. La raison pour laquelle il y avait de la place pour deux, c'était pour profiter de la chaleur du corps et se garder au chaud l'un contre l'autre. Il faut se rappeler qu'à cette époque, il n'y avait pas de couverture. Ils utilisaient des peaux de daim, d'orignal et de chevreuil, vous savez. Et ils les tannaient. Après les avoir tannées, comme un vêtement, ils en mettaient une au fond (pause) Puis une autre chose... pour leurs tiges, ils utilisaient du cèdre et ils se construisaient comme un matelas. Ils mettaient une peau en-dessous, puis ils se couvraient. Ils avaient toujours un feu qui brûlait. Même lorsque le feu s'éteignait, les pierres que vous mettez à l'entour restent chaudes. Mais il y avait toujours quelqu'un qui se réveillait pour mettre d'autre bois dans le feu.

Alice : Ainsi il ne s'éteint jamais?

Charles : Non. Ils alimentaient continuellement le feu. Et c'est ce qu'ils me demandaient au sujet du feu, et je leur ai répondu que lorsqu'un Indien allume un feu, c'est juste un petit feu. Et j'ai ajouté que vous pouvez passer juste au-dessus du feu et vous réchauffer complètement. Les blancs font des feux aussi gros que ceci [immense].

Vous devez vous tenir à distance, et vous avez froid dans le dos pendant que vous cuisez en avant. Ça les passionne beaucoup vous savez. Ce sont donc des choses que notre peuple utilise beaucoup, car ça fait partie de la nature, vous savez. On fait attention à tous les détails.

Alice : Est-ce qu'ils préparaient des feux comme ceci [avec des tiges], sans allumettes?

Charles : Oui. Nous en avons allumé un, car il fallait donner le feu aux scouts. Nous avons utilisé une tige, une très longue tige. Et tout le monde avait une corde. Certains l'enroulaient comme ceci [autour de la tige]. Puis il y avait comme un hexagone et à un certain point, on plaçait la tige sur un morceau de cèdre. Et sur ce bout de bois, vous mettez de l'écorce et des brindilles. Et en faisant de la friction, vous allumez le feu. Ce que j'ai l'intention de faire est d'utiliser un arc et de faire la même chose. Je vais en fabriquer un, de façon à ce que vous puissiez le montrer. C'est quelque chose que quelqu'un voulait savoir, c.-à-d. si nous étions capables d'allumer un feu.

Alice : Eh bien! En surveillant la télé, je crois qu'on peut voir la tige et les scouts qui essaient d'allumer un feu.

Charles : Oui. Ce qu'il faut faire, c'est d'utiliser une pièce de bois et d'y faire un trou. Vous prenez donc le morceau de cèdre et vous enlevez le centre. Vous prenez un bol que vous fixez sur la tige verticale, et au sommet, vous en faites un appui pour

l'épaupe. Vous voyez, au départ, c'est comme un arc, comme celui qu'ils utilisent pour tirer. Vous utilisez une corde que vous attachez ici comme ça. Vous la mettez de ce côté-ci et vous créez un mouvement comme ça, et le feu s'allume. Je vais en fabriquer un de façon à pouvoir montrer aux gens cet été. C'est bon à savoir.

Alice : Oui, je m'étais souvent demandé comment on faisait!

Charles : C'est une chose qu'ils avaient l'habitude de faire. Et une fois qu'ils avaient allumé le feu, ils l'entretenaient. Pour ce qui est du silex, ils allaient en chercher à Moosehead Lake, Rockwood, Mount Kineo. C'est là qu'ils trouvaient le silex, et ils le rapportaient ici.

Alice : À quelle distance était-ce?

Charles : Eh bien! Vous savez, à Greenville, au Maine. Moosehead Lake, c'est là que Gerri vivait. Et c'est de là que venaient les roches qu'ils utilisaient. J'en ai qui viennent de là. Nous sommes allés y donner une conférence il y a trois ans. Et même le frère de Gerri, Noel, était encore vivant. Il jouait vraiment bien du violon, de la musique à bouche, même s'il était âgé. Nous avons grimpé très haut, mais pas jusqu'au sommet; seulement jusqu'à l'endroit où se rendaient les camions. Et nous avons donné une conférence à cet endroit [Mount Kineo]. Nous avons organisé une danse, et bon nombre d'entre nous étions là. Ce fut vraiment agréable de participer à cette activité. Et même là, une femme nous a demandé ce qu'on savait au

sujet de cet endroit? Vous savez, parce que c'est écrit dans leurs livres d'histoire, au sujet de Kineo; ils s'interrogent à ce sujet. Mais Noel, il avait grandi à cet endroit et il avait agi à titre de guide. C'est son père qui était le principal guide sur ce lac. Tout s'agençait donc, comme un livre, et il a parlé de l'époque où il était guide. Il était encore jeune, douze ou quatorze ans, lorsqu'il a commencé à servir de guide. Et la tradition s'est transmise.

Alice : Oui.

Charles : C'est la raison pour laquelle nous transmettons tout ce que nous savons à nos enfants. Et cette femme était surprise, car ils savent que je viens du Canada. Ils se demandaient ce que je pouvais connaître au sujet de cet endroit? C'est parce que j'écoutais la mère de Gerri, qui avait été élevée là elle aussi. Elle nous parlait de Moosehead Lake. Elle et les autres, le père et la mère de Gerri, avaient l'habitude d'y pêcher chaque jour. Ils se nourrissaient de poisson. C'est la raison pour laquelle je dis que c'est notre façon de faire les choses, en tant qu'Indiens, et c'est pourquoi nous ne sommes jamais pris au dépourvu. Vous racontez tout cela aux Blancs, et ils pensent que vous parlez à travers votre chapeau, mais ce sont des faits. Ça me faisait rire lorsque je travaillais au chemin de fer. Il y avait ce jeune homme de l'université du Maine qui posait toutes sortes de questions. Je lui ai répondu que si on nous envoyait dans la forêt, il mourrait de faim parce

qu'il n'aurait pas son livre. En ce me qui concerne, par contre, je pourrais y vivre et y construire mon foyer. Je lui ai dit que j'avais été élevé à la dure.

Ce sont les choses que nous apprenons à faire. Et ses yeux étaient grand comme ça; il ne savait quoi penser. Il m'a répondu que c'était bien vrai. Ce que mes grands-parents m'avaient dit (pause) Ma grand-mère, elle aussi avait travaillé fort, comme nous tous. Dans une grande famille, tout le monde s'entraide. Notre famille était étroitement liée.

Les frères et les sœurs plus âgés aidaient les plus jeunes.

Alice : Ce n'est plus comme ça aujourd'hui.

Charles : C'est comme ça quand vous n'avez pas d'argent. Aujourd'hui, les gens ne pensent qu'à l'argent. Mais notre famille est étroitement liée.

Alice : Lorsque vous essayez d'aider quelqu'un, il ne faut rien attendre en retour.

Charles : Oui, c'est comme ça. Ma mère aidait toujours ceux qui étaient de passage. Elle disait même qu'on ne sait jamais quand on va nourrir le Seigneur. Et c'est ce qui est arrivé lorsque le chemin de fer est arrivé au bas de la côte. Il y avait ce vieil homme qui venait à la maison, il avait même un bâton [une canne].

Quelqu'un a frappé à la porte et une de mes sœurs, Mary Madeline, est allée ouvrir. Elle a dit à ma mère qu'il y avait un homme qui voulait manger. Ma mère l'a fait entrer en lui expliquant que nous n'avions pas grand chose à manger. On avait

toujours du thé sur le poêle. Il y avait toujours du pain fait à la maison et ma mère gardait toujours beaucoup de conserves. L'homme a répondu que c'était parfait : du beurre, et du pain fait à la maison. Une fois qu'il eut terminé, il a dit à ma mère qu'elle ne manquerait plus jamais de rien. Nous étions douze dans la famille. Un jour, elle a regardé dans l'armoire, car nous n'avions pas de réfrigérateur, et il ne restait rien. Mon père est allé dans les bois, et il est revenu à l'heure du repas. Et ma mère a regardé dans l'armoire, juste avant le repas, et elle a trouvé un rôti de cette grosseur-là. Elle se demandait d'où cela pouvait venir. Elle l'a préparé, l'a mis au four avec des pommes de terre, des carottes et tout le reste. Et une fois le repas prêt, mon père est arrivé. Il commençait toujours par dire la prière. Il lui a demandé où elle avait trouvé cette viande? Ma mère a répondu qu'elle pensait que c'était lui qu'il l'avait trouvée. Non. Et vous savez, ma mère a pensé à cet homme qui lui avait dit qu'on ne manquerait plus jamais de nourriture. Un gros rôti juteux. Et à partir de ce moment-là, mon père a continué de fabriquer toutes sortes de paniers et il réussissait à les vendre, ce qui permettait d'apporter beaucoup de nourriture à la maison. Il y a de nombreuses années, tout était si rare, même la nourriture. Et tout ce que l'on fait est si important. Comme Joe et moi-même. Je me souviens du jour où on travaillait pour un agriculteur de l'autre côté du fleuve, pour

seulement vingt-cinq cents par jour, du matin jusqu'au soir. C'était l'époque des foins. Il nous donnait de la nourriture, et mon père était si content, car il pouvait mettre de la nourriture sur la table. Et c'est pourquoi il disait qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'argent, car le Seigneur s'occupe de nous. Il était un bon catholique. Et de ce côté-là, il était très strict en ce qui concerne la religion.

Alice : Est-ce que tout le monde était catholique, tous les Indiens?

Charles : Oui.

Alice : Certains changent de religion?

Charles : Je ne sais pas, je ne comprends pas ce qui arrive, et c'est ce qui me préoccupe. Je pensais justement à Nelson, lorsqu'il vivait ici. C'est au moment où les Baha'is ont commencé à venir ici et à chercher par tous les moyens à faire en sorte que les nôtres se joignent à eux. Nelson était sur le point de nous tourner le dos, mais il est venu ici et il nous a parlé, à Gerri et à moi. Gerri lui a demandé comment il pourrait faire mieux dans une autre religion s'il est incapable de bien faire dans la nôtre. Et j'ai dit à Nelson qu'il verrait un signe. Deux jours plus tard, il était assis en train de lire la bible, et un serpent s'est approché. Il était très laid. Sa tête était grosse, comme celle du nez d'un cochon, et il avait des ailes comme celles d'une chauve-souris. Sa langue était comme ceci, et il avait trois doigts sur chaque main. Quant à ses ongles, il les léchait, et ils

étaient plein de sang. Il a alors pris peur. Par la suite, il est retourné à l'église. Tout était là pour lui donner un signe. Cela vous fait réfléchir, car en ce qui concerne notre religion, elle est si puissante! Bien souvent, on récite une prière, et notre Seigneur ne nous entend pas.

Alice : Mais ce n'est pas le cas.

Charles : Bien souvent, le Seigneur vous donne le temps.

Alice : On ne peut tout simplement pas tout recevoir comme ça, pour la simple raison qu'on le demande.

Charles : C'est bien vrai!

Alice : Cela arrive plus tard, mais pas instantanément. Je ne vois pas comment cela pourrait arriver ainsi.

Charles : Eh bien! encore une fois, lorsque je travaillais sur le chemin de fer, juste après avoir quitté l'armée, au moment où j'étais âgé de vingt-cinq ans, j'ai perdu l'équilibre à cause de mon oreille. J'étais totalement sourd de l'oreille droite. Cela ne m'a jamais dérangé, jusqu'à l'âge de vingt ans; et par la suite, lorsque je travaillais, j'avais de la difficulté à garder l'équilibre. [ruban insuffisamment long pour terminer l'histoire].

7. Grosse prise

ROSE ATWIN

PILICK / PREMIÈRES NATIONS DE KINGSCLEAR

Lorsqu'ils prenaient du gros gibier ou obtenaient une grosse prise, ils célébraient. Comme le jour où ils ont commencé à attraper du saumon, ce printemps-là. C'est alors que les gens venaient.

Lorsque mon grand-père est déménagé du Québec, toute sa famille l'a suivi sur des traîneaux tirés par des chiens. Sa mère a même accouché en route, et il a dû aider à l'accouchement. On dit qu'il a dû mettre la tête sous les couvertures pour aider ma grand-mère. Ils sont venus du Québec en faisant toute la route à pied. Et lorsqu'ils sont arrivés ici, certains sont restés et d'autres ont poursuivi leur route. À tout bout de champ, ils se croisaient par hasard. Ils vivaient un peu partout.

Alice : Êtes-vous née à Kingsclear?

Rose : Je suis née et j'ai grandi à Oromocto.

Alice : Connaissez-vous Jemseg?

Rose : Oui.

Alice : Pourriez-vous m'en parler?

Rose : Beaucoup de gens faisaient du camping le long du fleuve entre ici et Saint-Jean, et jusqu'à Blissfield, Chipman, Jemseg et au Grand lac. Je me rappelle qu'il y en a beaucoup qui campaient sur les rives.

Alice : Connaissez-vous les noms indiens de certains de ces endroits? Y a-t-il une place nommée Indian Point?

Rose : Il y a certains endroits, mais je ne sais pas.

Alice : Brown's Flat?

Rose : *Pemotonek* (versant d'une colline). C'est le nom qu'ils lui donnent, car il s'agit du versant d'une

colline.

Alice : Qu'est-ce qu'ils y faisaient?

Rose : C'est là que les Indiens vivaient, tout en haut.

Alice : Où est-ce situé?

Rose : *Pemotonek*, c'est de ce côté-ci de Saint-Jean. Un autre endroit serait Quispamsis. Les Indiens avaient l'habitude de s'y rendre également, il y a longtemps. Mes grands-parents disaient que c'est là que beaucoup de gens étaient établis, et ils allaient aussi loin que Saint-Jean.

Alice : Qui est votre grand-père?

Rose : Solomon Paul.

Alice : Était-il également d'Oromocto?

Rose : Non, il était d'ici. En fait, il venait de plus haut sur le fleuve, il venait du Québec. La mère de mon grand-père était une indienne et son père était à moitié français. Donc

- l'endroit d'où ils viennent au Québec – même Paul disait à ma mère de ne pas lui demander d'essayer de retrouver nos racines. Il disait que nous pourrions nous retrouver hors de la réserve très rapidement.
- Alice : Que savez-vous au sujet de la région de Jemseg? Était-ce juste un endroit où les Indiens allaient pour confectionner des paniers?
- Rose : Oh oui! il y avait beaucoup d'Indiens à cet endroit. Les gens venaient de Gagetown, uniquement pour voir les Indiens travailler à cet endroit, et il y en avait jusque sur le rivage. C'est là qu'ils campaient tout le temps. Je me rappelle lorsque nous étions à Sheffield, juste un peu avant l'endroit où était situé le magasin Wasson. Mon père travaillait là, de même que mon oncle Suwahsin. Ils faisaient les foins, fabriquaient des cerceaux et des paniers. Je me rappelle de Molly Louise, ma sœur, qui était plus âgée que moi. Pendant qu'ils travaillaient, nous allions nous promener. Il y avait quelque chose qui ressemblait à des sables mouvants, mais c'était de la sciure de bois. Ça donnait une apparence de caoutchouc. Mon père nous disait d'éviter cet endroit car nous pouvions nous enfoncer à cet endroit [dit en Malécite]. Louise et moi avons marché jusque là et elle me dit : Nous sommes perdues. Nous sommes à Kingsclear, il ne faut pas avoir peur. C'est comme dans un rêve lorsque j'y pense, et c'était il y a environ soixante ans.
- Alice : Est-ce que votre père ou votre grand-père vous a déjà parlé de l'ocre rouge et de son usage?
- Rose : C'était utilisé pour les cérémonies.
- Alice : Quel genre de cérémonies? Les funérailles?
- Rose : Oui, et lorsqu'il y avait des mariages, c'est ce qu'ils utilisaient.
- Alice : Comment l'utilisaient-ils?
- Rose : Je ne sais pas, mais j'en ai entendu parler. Je n'ai jamais beaucoup parlé de ces choses-là, car mon père n'a pas vécu très longtemps. Il est mort pendant que nous étions jeunes. Il y avait beaucoup d'Indiens à cet endroit cependant. La plupart venaient de Gagetown, Oromocto et Devon. Pas beaucoup venaient d'ici.
- Alice : En quelle année était-ce?
- Rose : Lorsque j'ai quitté Oromocto, j'étais âgée de dix-huit ou dix-neuf ans.
- Alice : Ça fait longtemps.
- Rose : Oui. Ça fait quarante-huit ans.
- Alice : Est-ce qu'ils cueillaient des crosses de fougère à cet endroit également?
- Rose : Ils en cueillaient partout. Il est incroyable de voir comment les gens vivent aujourd'hui, par rapport à ce temps-là. L'argent est si facile aujourd'hui. Où était-il pendant tout ce temps? La période de la Dépression a été vraiment spéciale. Aujourd'hui, vous regardez la télé et vous voyez ce qui se passe dans le monde entier. Ça me rappelle lorsque nous étions des enfants. La vie était

- tellement difficile qu'une fois de temps en temps, si nous étions assez chanceux, l'agent des Indiens nous apportait quelque chose à manger. Des aliments ou des vêtements ou quoi que ce soit.
- Alice : Est-ce qu'ils n'échangeaient pas leurs paniers pour de la nourriture?
- Rose : Ils étaient obligés, oui. La pêche et la chasse. Il était difficile de trouver de l'argent, mais ils réussissaient à obtenir de la nourriture en échange de leur travail.
- Alice : Qu'en est-il au sujet de la fabrication des canots? Est-ce quelqu'un en fabriquait à cette époque? En écorce de bouleau?
- Rose : Oui.
- Alice : Qui en fabriquait?
- Rose : Quelques-uns des plus âgés en fabriquaient, notamment à Gagetown. Jim Nash savait comment en fabriquer, je crois. Mon grand-père, c'était l'un d'eux, savait fabriquer des canots. Mais il s'intéressait surtout à la confection de paniers, sans compter les manches de hache et toutes sortes d'autres choses. Et il était tellement habile... il confectionnait régulièrement des paniers. Chaque jour, sauf le dimanche. Il travaillait une demi-journée le samedi et prenait congé le dimanche.
- Alice : J'ai déjà entendu parler de cela auparavant, que les gens travaillaient toute la semaine, mais que le dimanche, personne ne faisait rien.
- Rose : Le matin, ils commençaient à travailler vers neuf heures, et ils continuaient jusqu'à cinq heures, après quoi personne ne touchait à un linge à vaisselle pour essuyer une tasse ou à un balai pour essuyer le plancher. C'étaient les règles à suivre lorsque j'étais petite.
- Alice : Vous rappelez-vous des peaux d'orignal? Est-ce qu'ils s'en servaient?
- Rose : Oui, mais pour les vendre.
- Alice : Ils ne s'en servaient pas pour monter les canots? Comme lorsqu'ils préparaient de l'écorce de bouleau afin de la coudre ou quelque chose du genre?
- Rose : Oui, ils faisaient ça.
- Alice : L'épinette ou le sapin, l'écorce ou la résine, lorsqu'ils fabriquaient ces canots, est-ce qu'ils utilisaient cette résine pour le rapiécage, avant de coudre le tout avec des lanières d'orignal (pause)
- Rose : Oui, j'ai vu ça à Montréal également, à Kanahwake, lorsque j'étais en visite là-bas. Il y a un endroit où ils fabriquaient des canots exactement de la même façon qu'à Oromocto. Il n'y avait pas de clous sur les canots, lorsqu'ils les fabriquaient, et même chose pour les raquettes. On faisait de l'argent avec ces peaux, en fabriquant des mocassins. Vous savez, la façon dont les enfants étaient habillés en temps-là... on n'habillerait pas des enfants comme ça aujourd'hui, mais ils étaient bien au chaud. Je vous dirais que la situation aujourd'hui est si (pause). J'ai entendu une histoire il y a longtemps. Lorsque j'étais à l'école, l'institutrice avait dit qu'un jour un

Planche 7.1 □: Evætte Atwin (mari de Rosie □ Polchies, de Kingsclear), Louise □ Atwin, et le frère d'Everette, John; Everette a appris à jouer du violon de Joe □ Paul d'Oromocto (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1905).



avion amènerait un homme sur la lune. Et nous lui avons demandé dans combien de temps cela se produirait. Elle avait répondu : Dans les années 80. Je ne pensais pas que je vivrais 80 ans. Et je pensais que l'homme allait atterrir sur la lune beaucoup plus tôt. Mais elle devait vouloir dire dans les années 1980, et non pas dans quatre-vingts ans. De toutes les choses que j'ai entendu dire lorsque j'étais jeune, un si grand nombre se sont produites. C'était

comme un rêve, comme un plan. On planifiait tout pour l'avenir, mais il faut attendre avant de le voir se réaliser. C'est ainsi, tout changeait tout le temps.

Alice : Comment était-ce de vivre à Gagetown, Oromocto ou à tout autre endroit dans cette région pour vous? Est-ce que votre jeunesse a été difficile?

Rose : Je ne trouvais pas la vie difficile pendant que je vivais avec mon grand-père. À la mort de ma mère et

- de mon père, je suis restée avec mes grands-parents par la suite. J'allais à l'école, mais il y avait beaucoup de travail, vraiment beaucoup. Nous devons l'aider à nettoyer les poissons, à préparer l'endroit où il tendait son filet, en plus d'aider ma grand-mère. Et chacun avait le temps d'avoir du plaisir, mais personne ne buvait alors comme aujourd'hui. Il n'y avait pas de drogue, et rien du genre. Lorsque je me suis mariée, les festivités ont duré de trois à quatre jours. Et Everett, il a joué du violon au mariage. Je dansais et il jouait.
- Alice : Et vous vous êtes donc mariés?
- Rose : Oui.
- Alice : Est-ce que les Indiens s'entendaient tous bien?
- Rose : Oui, très bien.
- Alice : Ils étaient heureux?
- Rose : Oui. Lorsqu'ils prenaient du gros gibier ou obtenaient une grosse prise, ils célébraient. Comme le jour où ils ont commencé à attraper du saumon, ce printemps-là. C'est alors que les gens venaient.
- Alice : Comment est-ce qu'ils attrapaient le saumon?
- Rose : Mon grand-père utilisait un filet.
- Alice : Vous souvenez-vous de quelqu'un qui harponnait le poisson?
- Rose : Pas que je sache. Peut-être ailleurs, mais je me souviens seulement de ce que faisait mon grand-père. Il pêchait, mais avec un filet.
- Alice : Êtes-vous déjà allé à l'île Savage lorsque vous étiez jeune? Avez-vous mis les pieds sur cette île?
- Rose : Une fois, lors du festival des crosses de fougère.
- Alice : Ils avaient un excellent festival à cet endroit.
- Rose : C'est la seule fois où j'y suis allée.
- Alice : Et qu'en est-il de l'île Snowshoe; je sais qu'elle est immergée maintenant, mais à cette époque?
- Rose : Je me rappelle qu'on cueillait des crosses de fougère comme par le passé. C'est dommage, aujourd'hui, pour les crosses de fougère. La cueillette nous permettait de faire beaucoup d'argent. Les Blancs me font rire avec leurs crosses de fougère, car ils sont envieux [dit en Malécite]. Chez Sobey's, ça coûte trois dollars et plus, et au Superstore de Fredericton, ça coûte un dollar et quarante-neuf cents.
- Alice : À certains endroits, c'est plus cher qu'à d'autres. Que savez-vous d'Oromocto Pete?
- Rose : C'était mon oncle.
- Alice : Pourriez-vous m'en parler?
- Rose : Lui et mon père ramassaient des crosses de fougère et confectionnaient des paniers. Tout ce que vous entendiez quand ils confectionnaient des paniers, c'est leurs crachats, car ils chiquaient du tabac.
- Alice : Pourquoi l'appelaient-ils Oromocto Pete?
- Rose : Parce qu'il y avait deux Pete, Oromocto Pete et White Pete.
- Alice : White Pete serait celui de Woodstock? Venait-il d'Oromocto ou de Kingsclear?
- Rose : D'Oromocto.

Alice : Oromocto Pete.

Rose : Oui. Le père de Billy, Joe Polchies, mon oncle et la mère de Frank Atwin, Mae, la mère de John Coon, Sadie Sacobie, ils étaient tous frères et sœurs. Et j'ai une petite cousine, qui est plus grande que moi. Elle est ma cousine au second degré, Stephanie, de Woodstock. Je lui disais il n'y a pas si longtemps : Savez-vous quoi, Stephanie, lui dis-je, êtes-vous consciente que vous êtes ma cousine au second degré? Elle m'a répondu : De quelle façon? Je lui ai dit que son grand-père et mon père étaient des frères. Elle m'a demandé son nom. J'ai dit Mitchell Polchies. Et je lui ai dit que l'oncle Pete était son grand-père, n'est-ce pas! Elle a répondu oui.

Alice : L'oncle Pete (pause)

Rose : C'était notre oncle.

Alice : Oromocto Pete?

Rose : Oui, Oromocto Pete. C'était le frère de mon père. Et ils travaillaient ensemble et ils fabriquaient de la bière d'abeille.

Alice : Je me souviens.

Rose : Presque tout le monde faisait cela à Oromocto. Mais personne n'était jamais ivre ou à moitié prêt à tuer quelqu'un.

Alice : Donc, les gens d'Oromocto, s'adonnaient-ils à des activités comme la chasse et la pêche, comme c'est le cas aujourd'hui?

Rose : Il y en a peut-être aujourd'hui qui le font, mais pas trop souvent. Ils avaient l'habitude de parler de tout cela.

Alice : J'ai parlé à Timer un jour,

lorsque j'étais à Oromocto. Et je lui ai demandé s'il serait prêt à parler avec moi. Et je pensais que je pourrais obtenir des histoires de lui, mais il a dit non, car ça lui rappelait trop de souvenirs.

Rose : Eh bien! La vie a été dure pour lui. Je me souviens, car sa mère et son père ont eu la vie dure pendant son enfance. Ils se battaient beaucoup à Oromocto. Rien d'autre que de gros ennuis tout le temps. Je ne sais pas pourquoi ils se battaient constamment. Les gens travaillaient fort lorsqu'ils s'entraidaient, et ils s'entendaient bien. Ce n'est pas seulement lorsque l'alcool s'en mêle qu'ils commencent à se battre. Lorsque Everett et moi nous sommes mariés, il piégeait le rat musqué et le vison. Il aidait également son père.

Alice : Qui était son père?

Rose : Peter Atwin. C'est également le père de Clarence. Everett et Clarence [Timer] sont deux frères. Ils chassaient et trappaient ensemble, cueillaient des crosses de fougère, pêchaient, et la première chose que j'ai sue est qu'ils se retrouvaient dans une bagarre et qu'Everett revenait à la maison. Everett est entré dans l'armée. Il est allé deux fois, pour la Seconde Guerre mondiale et pour la guerre de Corée.

Alice : Lorsque vous êtes déménagés ici à Kingsclear à partir d'Oromocto, comment était-ce? Y avait-il de la chasse, de la pêche, est-ce qu'on cueillait des crosses de fougère, et

- est-ce qu'on fabriquait des paniers?
- Rose : Il y avait beaucoup d'activités lorsque nous sommes arrivés ici, mais il ne reste presque plus rien aujourd'hui.
- Alice : Nous perdons notre culture et notre langue. Et c'est honteux qu'il en soit ainsi.
- Rose : À l'époque où ma mère est morte, la mère de Debbie de Kanahwake voulait des paniers. Ma mère me dit : Rosie, je vais être obligée d'arrêter de confectionner des paniers. Et elle m'a demandé de terminer la confection de ses paniers. Je lui ai répondu : Pourquoi maman? Elle a ajouté qu'elle en avait assez fait. Elle m'a dit de les terminer et qu'elle me montrerait. Je lui ai demandé comment je pourrais être capable. Elle m'a répondu : Tu vas le faire. Sous ma supervision, a-t-elle dit, tu vas les terminer. Elle m'a demandé d'aller avec elle dans sa chambre, car elle devait se coucher. Elle avait préparé du foin d'odeur qu'elle avait nettoyé et trié. L'odeur en était si forte que ça le rendait tout étourdie. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans les émanations, mais cela l'a sûrement rendue malade. Ma mère m'a dit qu'il faudrait que Nelson et Clarence viennent chercher leur foin d'odeur, car elle était incapable de supporter cette odeur. Je lui ai répondu qu'elle devrait arrêter immédiatement. Elle m'a promis de tout arrêter. Nous sommes donc allées dans la chambre, et elle m'a montré la sorte de paniers. Les éclisses. Elle m'a montré ce que je devais utiliser, quelles couleurs. Il y avait toute la gamme des couleurs qu'elle voulait que j'utilise pour les paniers, et toutes les grandeurs de paniers. Elle m'a alors dit de fabriquer des paniers, sous n'importe quelle forme et avec n'importe quelle couleur.
- Alice : D'où venaient les couleurs? Qu'utilisiez-vous pour la couleur?
- Rose : Eh bien! À l'époque elle l'achetait au magasin. Mais il y a de nombreuses années, quand les Indiens confectionnaient des paniers, ils utilisaient des baies pour la couleur.
- Alice : Ont-ils déjà utilisé des peaux d'oignon pour la couleur jaune?
- Rose : Je ne sais pas, peut-être. Mais je sais qu'ils utilisaient l'aulne rouge pour sa couleur orange. Et l'aulne a également des propriétés médicinales.
- Alice : Que savez-vous au sujet de la médecine?
- Rose : Par exemple, vous le laissez tremper [aune rouge] comme du thé, et vous le laisser bouillir pendant quelque temps. C'est bon pour la diarrhée. Puis, il y a les racines de calame, que vous pouvez utiliser pour à peu près n'importe quoi. C'est comme de l'aspirine. Le calame possède des propriétés qui peuvent servir pour à peu près n'importe quel problème. Mais il y a de nombreuses années, les Indiens utilisaient même du tabac pour guérir n'importe quelle coupure. Ils chiquaient du tabac. Ils nettoyaient la blessure avec le jus du tabac et ceci gardait la coupure propre, et il n'y avait aucune infec-

tion. Ils avaient l'habitude de traiter les gens qui avaient de fortes fièvres. Ils disaient que lorsque l'on met du poisson cru sous les pieds, cela élimine toute la fièvre du corps. Et lorsque l'on cuit le poisson, vous vous sentez mieux.

Alice : Je n'ai jamais entendu cela auparavant.

Rose : Je le jure! Ma mère, qui était à Oromocto à l'époque, lorsqu'elle était chez Willard, lui dit un jour qu'elle

pourrait faire cent dollars par jour si elle le voulait. Et il lui a répondu : Où ma tante? Elle lui a répondu : Juste ici dans ta cour. Là où vivaient Willard et Cecilia, il y avait des broussailles autour de la maison. Et ma mère leur dit de l'observer, car elle attendait quelqu'un de Fredericton. Elle devait ramasser quelque chose pour lui, qu'il allait nommer ces choses et dire ce que c'est. Elle a obtenu cent dollars seulement en ramassant des herbes,

Planche 7.2 □: La mère de Rose, Margaret □ Polchies, et la fille de Rose, Darlene □ Atwin, en 1970; Margaret a été interviewée par Lazlo □ Szabo et Vincent □ Erickson (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 74-17380)



- toute la journée, à même le sol.
Willard a regardé ma mère et dit : Ma tante, je ne savais pas que je vivais entouré d'argent.
- Alice : Qui était cette personne venue de Fredericton?
- Rose : Le professeur Szabo. C'est celui qui voulait en connaître davantage au sujet de la médecine indienne. Ma mère lui a également raconté des histoires.
- Alice : Quel genre d'histoires?
- Rose : Un peut de tout, toutes les histoires indiennes, les légendes.
- Alice : Connaissez-vous des légendes?
- Rose : Lorsque mon grand-père est déménagé du Québec, toute sa famille l'a suivi sur des traîneaux tirés par des chiens. Sa mère a même accouché en route, et il a dû aider à l'accouchement. On dit qu'il a dû mettre la tête sous les couvertures pour aider ma grand-mère. Ils sont venus du Québec en faisant toute la route à pied. Et lorsqu'ils sont arrivés ici, certains sont restés et d'autres ont poursuivi leur route. À tout bout de champ, ils se croisaient par hasard. Ils vivaient un peu partout. Ma famille vivait à McAdam, où ma mère est née.
- Alice : Connaissez-vous Ste. Croix et Canoose?
- Rose : Non.
- Alice : Connaissez-vous l'île Brother à Saint-Jean?
- Rose : Non.
- Alice : Brown's Flat?
- Rose : Je sais qu'ils ont vécu à Brown's Flat. Beaucoup d'Indiens, même ceux de Woodstock, car il y en avait beaucoup. J'entendais parler d'Oak Point, de Brown's Flat et de tous ces autres endroits. J'en entendais parler par mon grand-père, qui s'y rendait pour confectionner des paniers. Les Indiens pouvaient monter une tente n'importe où.
- FIN DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ UN
- ENREGISTREMENT – CÔTÉ DEUX
- Rose : Ils pouvaient aller n'importe où. Lorsqu'ils cueillaient des crosses de fougère ou coupaient du frêne, ils restaient tout simplement là, en faisant du camping. En fait, ils campaient tout l'été et, à certains endroits, ils vivaient également l'hiver.
- Alice : À quel endroit par exemple?
- Rose : À l'île Bear. Mon grand-père et ma grand-mère, dit-on, ont été invités là-bas à Noël une fois. Je ne sais pas qui vivait là, mais ils sont allés pour Noël. Les enfants étaient tout habillés de fourrure, de la fourrure de daim. Et ils vivaient dans une tente. Ma grand-mère m'a dit qu'une femme faisait la cuisson, et qu'elle utilisait une pelle. Ils faisaient frire du poisson ou de la viande, directement sur le feu. On me dit qu'ils sont allés là à de nombreuses reprises. Ma grand-mère était vraiment jeune lorsqu'elle s'est mariée, et elle a beaucoup appris de mon grand-père. Quant à lui, il l'a tout simplement surveillée jusqu'à ce qu'elle soit assez âgée, puis elle a eu un bébé. Ils se sont mariés alors qu'elle était encore très jeune.

Alice : Lorsque les gens se mariaient, à l'époque, est-ce que c'était arrangé?

Rose : Pas pour moi, mais ce fut le cas pour Molly-dell.

Alice : Pourriez-vous m'en parler?

Rose : Molly-dell, ça fait très longtemps. Lorsque la femme de Jack est morte, ils avaient quatre enfants, Jack et Nastas, sa première femme. En effet, lorsqu'elle est morte, il y avait Royden, Annie, Molly et Ambrose. Jack est allé demander à mon grand-père s'il pouvait marier l'une de ses petites filles. Mon grand-père lui a répondu de s'adresser plutôt au père. Jack est allé voir le prêtre. Mais mon grand-père voulait dire d'aller voir le père de Molly-dell, pas le prêtre. Il est venu voir mon père également et celui-ci lui a répondu qu'il devrait en parler à deux ou trois personnes avant de la laisser se marier, car elle n'était pas assez âgée. Molly-dell n'avait que seize ou dix-sept ans lorsqu'elle s'est mariée, et elle devait bientôt avoir un bébé.

Alice : Quel âge avait Jack?

Rose : Il avait dans la vingtaine ou la trentaine. Il avait déjà eue une femme et quatre enfants. Et pour Molly-dell, le prêtre est venu parler à ma mère, lui disant : Margaret, tu devrais laisser Mary marier John, car elle serait certainement une bonne mère pour ses enfants. Je pense qu'elle a été une bonne mère, bébé après bébé, des jumeaux.

Alice : Combien d'enfants au total?

Rose : Ma sœur a eu – trois sont morts – elle en environ huit ou neuf enfants.

Alice : De Jack?

Rose : Oui.

Alice : C'est après qu'elle l'ait marié?

Rose : Oui. Et c'était quelque chose, lorsqu'elle s'est mariée, Molly-dell, car elle ne s'est jamais plainte au sujet de rien. Elle était tellement pauvre, mais également si heureuse. Il y avait des femmes qui venaient lui demander pourquoi elle était toujours si heureuse, alors qu'elle était si pauvre. Elles lui disaient qu'elles aussi aimeraient être heureuses comme elle. Elles mangeaient bien, tandis que Molly-dell était obligée de demander pour avoir de la nourriture. Elle leur a donc dit : Si vous avez autant de nourriture, apportez-la-moi et je vous montrerai comment manger. Les femmes étaient jalouses, car elle avait de si nombreux enfants. Il y avait Ambrose et Annie, ou plutôt Royden et Annie, qui étaient les deux seuls qui restaient du premier lit de Jack, car deux étaient morts. Les enfants de Molly-dell, sont toujours en vie. Pour ma part, j'ai dû supplier ma mère pour me marier. J'imagine que j'étais trop jeune pour le savoir, mais je pensais à quelque chose que je cherchais à obtenir. Je voulais me marier et avoir beaucoup d'enfants. Je pensais que j'allais faire la même chose que ma sœur, mais j'ai été chanceuse d'avoir deux enfants. Qu'est-ce que j'aurais fait avec une douzaine? Je pense que pour l'avenir, je vais vivre une vie solitaire. Je suis seule depuis 1964, et même avant ça. En 1956 ou 1957, j'étais toute seule

- et nous étions séparés depuis six ans lorsque Everett est mort.
- Alice : Y avait-il déjà une réserve ici lorsque vous êtes déménagée?
- Rose : C'était une petite réserve, mais juste un peu plus haut, près de l'église.
- Alice : Combien y avait-il de familles?
- Rose : Environ sept ou huit familles. Lorsque nous sommes arrivés d'Oromocto, beaucoup d'entre eux étaient de ce côté-là, l'ancienne partie de la réserve.
- Alice : Où est *Eqpahak*?
- Rose : Je ne sais pas.
- Alice : Savez-vous ce que ça veut dire?
- Rose : C'est une inondation, et ça me semble familier.
- Alice : Est-ce dans la région de Springhill ou est-ce un terrain où les Indiens avaient l'habitude de s'établir?
- Rose : Ça me semble familier. Lorsque Jack travaillait à Portabello, j'en entendais parler. Molly-dell voyageait beaucoup avec Jack, surtout lorsqu'ils travaillaient dans le Maine pour la cueillette des pommes de terre. Et lorsqu'ils travaillaient à Burton ou Gagetown. Ou encore lorsqu'ils campaient à tous ces endroits, jusqu'en 1948, lorsque beaucoup de gens sont déménagés d'Oromocto.
- Alice : Ont-ils été forcés de déménager ici?
- Rose : On nous avait dit qu'il y avait un bel endroit pour nous ici, mieux ce que nous avions à Oromocto.
- Alice : Qui disait ça?
- Rose : L'agent des Indiens.
- Alice : Ont-ils fait des promesses aux Indiens?
- Rose : Ils ont fait toutes sortes de promesses.
- Alice : Quel genre de promesses?
- Rose : À chacun d'entre nous. Everett et moi avons notre propre endroit. Beaucoup de gens avaient des maisons. Il n'y avait pas d'électricité, pas de plomberie. Ce n'était pas mieux que cet autre endroit, lorsque nous sommes déménagés ici. En fait, nos habitations étaient mieux à Oromocto que celles que nous eues ici. Les gens vivaient dans des maisons qui ont été construites avec du vieux bois, qu'ils avaient obtenu de l'ancien camp de l'armée à Ripples. Ils ont démoli ces vieux camps de l'armée, et ils ont apporté le bois ici pour construire des maisons. Les fenêtres étaient grandes et les maisons étaient pleines de punaises de lits. Et Whalen avait dit que tout le monde aurait des vaches, des moutons, des cochons et des poules.
- Alice : Est-ce que les gens ont obtenu ce genre d'animaux?
- Rose : Peut-être une chèvre.
- Alice : Et d'où venait l'aide sociale? Ou combien obteniez-vous lorsque vous avez commencé à recevoir de l'aide sociale?
- Rose : Lorsque nous vivions à Oromocto, mon père et ma mère n'ont jamais reçu beaucoup d'aide sociale. Peut-être quinze ou vingt dollars par mois.
- Alice : Combien d'enfants fallait-il nourrir?

Rose : Nous étions quatre ou cinq.

Après le mariage de Molly-dell, il y avait moi, Neil, Pat, Ritchie ainsi que ma mère et mon père. Lorsque mon père est mort, nous avons dû déménager, car nous ne recevions pas suffisamment d'aide. C'est une bonne chose que ma mère ait pu aider son grand-père à confectionner des paniers, à faire du tricot ou de la couture. Ils confectionnaient des costumes d'Indiens. Et lorsqu'il y avait un défilé ou une activité quelconque, ils devaient porter leur costume.

Alice : Cela devait être joli.

Rose : Oui, comme lorsque la Reine est venue à Fredericton, l'année où Pat est né, en 1939. Ils ont même montré les photos à la télé, et ils les ont apportées au bingo un soir. Ils avaient de vieilles photos de 1939, prises à Fredericton. Mon grand-père et ma grand-mère y étaient, ma mère et ma sœur. Mais je n'ai pu tenir la photo dans mes mains très longtemps; c'est Edie qui les montrait. Je voulais voir la photo à nouveau, mais je ne l'ai plus jamais revue. J'en ai parlé à Fred, en lui demandant s'il s'agissait de Molly-dell et Neil. En fait, Neil était âgé de seulement douze ou treize ans, et ils étaient tous habillés en Indiens. Mon grand-père, il était alors chef, l'oncle Lawrence, l'oncle Joseph, Jack, le frère de Jack, Andy. Ils étaient tous habillés dans leur costume. C'était une coutume que nous avions à Oromocto, comme le 6 janvier, pour l'Épiphanie. Nous

avons l'habitude de fêter « Noël à l'ancienne ». Tous les rois, avec leur suite imposante. Il fallait choisir le roi et la reine au moyen d'un gâteau. Il fallait leur préparer un gâteau. Ils fabriquaient les couronnes et tout ce qu'il fallait pour se préparer, et ils aménageaient un endroit. C'était plein de monde et il y avait fête, pendant deux ou trois jours. Il y avait des joueurs de violon, de guitare. Joe Shaker, et mon oncle Joseph, Levi Sabattis. Joe Shaker jouait de la guitare et, je vous jure devant Dieu, ils avaient leur propre orchestre sur la réserve. Je n'ai jamais vu un tel rassemblement.

Alice : Vous rappelez-vous lorsqu'ils organisaient des danses carrées dans les maisons?

Rose : Oui. À Oromocto, lorsque nous vivions à cet autre endroit, nous organisions une danse pour les mariages. Comme Stella et John Coon, lorsqu'ils se sont mariés. Moi et Annie, j'étais âgée d'environ dix ou onze ans, nous gardions Jimmy Sark et Jerry, lorsqu'ils ont eu une grosse danse à Oromocto. Molly et Annabell et Babe... elle en faisait toujours partie. Babe commençait à organiser une activité pour faire participer tout le monde, préparant des coiffures, fabriquant des couronnes et confectionnant des robes. Les femmes en ce temps-là savaient tout faire. Personne n'avait de machine à coudre. Et ma mère avait l'habitude de nous fabriquer des vêtements également. Elle en faisait

Planche 7.3 □: Thersa □ Gabriel (à gauche) avec Rosi □ Atwin (à droite) (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick 75-1903)



pour tout le monde aux alentours. Lorsque quelqu'un voulait une robe ou un gilet, elle faisait du tricot et faisait de la couture, et elle fabriquait également des mocassins.

Alice : Les vêtements que vous aviez en ce temps-là lorsqu'on vous les confectionnait et ceux que vous portez aujourd'hui, ils sont bien différents, n'est-ce pas?

Rose : En ce temps-là, c'était entièrement coton et laine. Rien de fantaisie. Les vêtements, ils étaient

chauds et c'était de bons vêtements. Comme la flanelle et le coton, et on fabriquait des robes avec du tissu imprimé.

Alice : Est-ce que parmi les femmes qui vivaient à Oromocto, il y a en avait qui travaillaient en dehors de la réserve? Comme faire le ménage?

Rose : Oh oui! C'est là que ma mère a pris froid dans le genou. Elle travaillait *wenuhcikwamihkuk* (maisons des Blancs) à Oromocto. Et elle a attrapé l'arthrite dans son

Planche 7.4 □: La visite royale du Roi George et de la Reine Mary à Fredericton en 1939 (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 6-16)



genou, qui s'est arqué, sans jamais plus se redresser jusqu'en 1964. Elle a travaillé pendant toutes ces années, car elle était âgée de douze ou treize ans lorsqu'elle a commencé à travailler à l'extérieur.

Alice : Pour qui travaillait-elle à l'époque?

Rose : Partout à Oromocto. Tout comme moi; j'avais l'habitude de faire toutes les maisons. Particulièrement avant Noël, j'essayais de faire un peu d'argent afin d'acheter ceci ou cela. Ou au printemps, nous allions travailler à Maugerville, en arrachant les mauvaises herbes et en faisant de l'éclaircie. Nous ramassions des légumes, des baies. Savez-vous que l'endroit où nous ramassions des baies, je ne voudrais pas aller là aujourd'hui.

Alice : Pourquoi?

Rose : C'est tout plein de bois maintenant. J'avais l'habitude de cueillir des fraises près de l'ancienne voie ferrée, juste après Oromocto. J'y ramassais des fraises, puis j'allais m'étendre sur une colline. Et tout à coup, j'ai vu cette forme enroulée : c'était un serpent qui me regardait. Je suis tombée sur le dos, et je n'y suis jamais retournée.

Alice : Le tissu pour vos vêtements, d'où venait-il? Était-il acheté?

Rose : Oui.

Alice : Était-ce bon marché?

Rose : C'était un peu meilleur marché. Lorsque ma mère nous confectionnait des robes et qu'elle faisait également des vêtements pour les garçons, on lui donnait des vêtements de l'armée ou des vêtements de la police montée, et

- ce que l'agent des Indiens apportait à la réserve. Il y avait des pantalons pour les hommes, qu'elle arrangeait pour en faire de beaux pantalons de toilette. Et lorsque les garçons avaient besoin de pantalons, elle s'en servait et les coupait. Elle a confectionné un habit pour Neil, pour sa confirmation. Et lorsque j'ai été confirmée, ma mère a confectionné ma robe. Je m'en rappelle.
- Alice : Qu'en est-il de la nourriture? Que mangiez-vous à cette époque?
- Rose : Il n'y avait pas beaucoup de fantaisie, et on n'entendait jamais parler de biscuits. On n'a jamais acheté de tartes ou autre genre de pâtisseries. Des boîtes de conserve. Comme ce qu'on cultive dans un jardin, des légumes, toutes les sortes de légumes comme vous pouvez penser. Et la viande, on n'avait pas besoin d'en acheter. Le lait et les œufs. Parfois quelqu'un avait des poules sur la réserve.
- Alice : Et à cette époque, vous n'aviez pas de réfrigérateur, n'est-ce pas?
- Rose : Non.
- Alice : Comment faisiez-vous pour conserver les aliments? Comment étaient-ils conservés?
- Rose : Ils étaient séchés ou marinés. Tout comme le poisson.
- Alice : La viande de chevreuil ou d'orignal?
- Rose : Oui.
- Alice : Pendant combien de temps pouviez-vous conserver la viande?
- Rose : Pendant tout l'hiver.
- Alice : Et au printemps?
- Rose : Eh bien! il n'en restait plus à ce moment-là. Il n'y avait aucune fantaisie; si vous pouviez faire vos tartes et vos gâteaux, c'était bien. Car en ce temps-là (pause)
- Alice : Qu'en est-il au sujet du pain des Indiens ou du *lakuci* [pommes de terre tranchées, bouillies dans l'eau avec du porc salé]?
- Rose : Les Indiens faisaient tout cela. Du maïs, des fèves. Et ils avaient des poules, des cochons, des chevaux. Je sais que mon grand-père paternel avait une ferme. Juste ici où se trouve la maison de Sapet [Elizabeth Paul] à Oromocto. C'est presque le même endroit où Freddy vit maintenant, car c'est là qu'était située notre maison. Mes grands-parents y avaient une ferme. Il y avait beaucoup de pommiers à cet endroit. Lorsque nous avons quitté Oromocto, il restait encore des pommiers. Il y avait tellement de baies, que chaque fois que j'allais dans les champs, je revenais avec des bols pleins de baies. Des bleuets, des framboises, des fraises.
- Alice : Utilisaient-ils les bleuets pour faire de la teinture?
- Rose : Oui, des bleuets, des fraises et des framboises.
- Alice : Qu'en est-il des cerises? Les utilisez-vous également?
- Rose : Ils les utilisaient. Ils faisaient de la gelée.
- Alice : Est-ce qu'ils s'en servaient pour la teinture?
- Rose : Oui.
- Alice : Des cerises?

Rose : Oui, des canneberges. Il y avait beaucoup de baies qu'ils utilisaient pour la teinture.

Alice : C'est incroyable, y en a-t-il qui les utilisent encore aujourd'hui?

Rose : Tout comme le crayon pourpre qu'ils utilisaient. Un genre de crayon à mine qui, lorsqu'il est humide, devient pourpre. Lorsque ma mère et ma grand-mère confectionnaient des paniers, mon grand-père apportait de la teinture et il y avait une bouteille d'ocre rouge qu'il utilisait. Et ma grand-mère disait qu'elle ne pouvait utiliser cela avec les paniers. Va serrer ça, disait-elle. Je veux tout simplement teindre mon frêne. Et il faisait une teinture pourpre. Elle mélangeait les couleurs avec tout. Elle fabriquait ses propres couleurs, et ce pourpre, ma mère l'a toujours vu, ce crayon de mine pourpre. Les oranges, les pelures, ils les utilisaient pour la couleur également. Je vous dis que c'est incroyable d'où pouvaient provenir les couleurs. Et toutes les herbes et les médicaments, nous avons l'habitude d'aller dans les bois et de creuser pour trouver des racines jaunes, le sceau d'or, un médicament qui est bon pour les bébés lorsqu'ils ont des maux dans la bouche. Un jour ma mère me dit : Rosie, je vais te montrer comment aider les gens lorsqu'ils sont malades. Je lui ai répondu que je pouvais déjà l'aider. Elle s'était fait une entorse à la cheville en allant à l'église. Je ne l'ai su qu'à son retour, car ils ont dû la transporter. Et j'ai demandé ce qui

était arrivé à maman. Elle a dit qu'elle s'était causée une entorse en sortant de l'église. Elle faisait pitié, car sa cheville était toute enflée, et qu'elle devait rester couchée. Ils l'ont amenée à l'hôpital, où on lui a donné quelque chose pour la douleur, mais sa cheville lui faisait toujours mal. Elle était tellement enflée. J'ai pris du gruau que j'ai fait cuire, en le faisant bouillir, et que j'ai mis dans un morceau de tissu que j'ai appliqué sur son pied. Au bout d'une dizaine de minutes, ma mère affichait un sourire sur son visage. Elle m'a dit : *ktowsihpilahs kil, tus* (tu es une bonne guérisseuse, ma fille). Et elle m'a appris que j'avais déjà cette aptitude dans mon esprit. En lui disant « Oui », j'ai soulevé sa jambe. Et le lendemain elle marchait, et elle n'a plus jamais eu de problème. Elle disait : Rosie, tu as des talents. Je fais parfois des choses sans en avoir vraiment conscience. Un autre jour, j'étais à Tobique et les enfants sont venus jouer dans la cour des Rex. L'un des jeunes, il est prêtre aujourd'hui, Curtis, était venu avec Darlene, Victor et Leon, le fils de Rex. Il avait des maux d'oreilles et Darlene m'a demandé si je pouvais l'aider [Curtis]. Je lui ai répondu que j'allais l'aider, et je l'ai mis sur le divan. Je lui ai dit de s'asseoir là et que j'allais faire fondre du beurre. J'ai mis quelques gouttes dans son oreille, puis j'ai pris de la ouate coton que j'ai badigeonnée avec le beurre. J'ai mis ça dans son oreille et je lui ai

dit de prendre quelques aspirines, de se couvrir et de dormir, puis qu'il se sentirait mieux. Près d'une demi-heure plus tard, ils faisaient beaucoup de bruit en jouant. Rex a demandé : *kikaha* (tu es guéri), Curtis? Je le lui ai même mentionné lorsqu'il est venu l'été dernier. Il a dit qu'il se rappelait de moi de quelque façon. Et je lui ai répondu : Oui, il y a très longtemps chez Rex.

8. Kincemossuwin (le temps des rois)

GINA (JEANNA) POLCHIES
PREMIÈRE NATION DE WOODSTOCK

Je me souviens. Je ne sais pas comment ils appelaient cette fête, mais je crois que c'était Kincemossuwin (le temps des rois). Ils faisaient cuire un gâteau et mettaient deux grains de maïs à l'intérieur. Les personnes qui se retrouvaient avec un grain de maïs étaient consacrées roi et reine de la journée. Par la suite, il y avait une danse qui durait toute la soirée. Je m'en rappelle. D'autre part, je me rappelle un homme malade, en fait une famille touchée par la maladie. Cet homme était incapable d'aller chercher du bois et de l'eau pour sa femme. Donc, toutes ces personnes étaient arrivées avec de la nourriture qui venait de tout le voisinage, soit la part que chacun pouvait donner. Le tout avait été mis dans ce grand panier et apporté à la maison de cet homme. Tout le monde se mettait à chanter une chanson dont je ne réussis jamais à me rappeler. C'était quelque chose comme □: Npceptun, Nitap (je vous apporte, mon ami). Ils agitaient des genres de hochets (une corne de vache avec de petites roches à l'intérieur), et ils dansaient en cercle. Ils mettaient ce panier au milieu sur le sol, et ils dansaient tout autour en sortant graduellement du cercle.

Alice : Êtes-vous née ici à Woodstock?

Gina : Non, je suis née à Oromocto.

Alice : Qui étaient votre mère et votre père?

Gina : Gabe Sacobie et Margaret, qu'ils appelaient *Moliahkat* en indien. C'était Margaret Sacobie. On pouvait l'appeler Maggie ou *Moliahkat* ou encore Ole Gab.

Alice : Pourriez-vous me raconter comment était la vie à cette époque à Oromocto, pendant votre jeunesse?

Gina : Je dois dire que ce n'était pas tellement facile. C'est ainsi que c'était, et je ne pourrais le décrire autrement. Il n'y avait pas de bien-être social à cette époque. Les gens ensemençaient leur jardin, ils pêchaient et chassaient. Puis, ils

faisaient frire la viande et salaient le poisson, et ils le faisaient fumer.

C'était comme ça, et, bien sûr, il y avait les pommes de terre. C'était la même chose pour le travail; il y avait une scierie à cet endroit, et ils y travaillaient. À l'époque, très peu d'Indiens étaient embauchés pour un emploi quelconque. On les embauchait pour arracher les mauvaises herbes dans le jardin ou pour sarcler ou encore pour travailler au moulin à l'empilage du bois. C'est ce que je me souviens qu'ils faisaient. La plupart d'entre eux chassaient. Comme l'été, à la fin des classes, ils se rendaient tous à Maugerville, où étaient situées les fermes. C'est là qu'ils arrachaient des mauvaises

herbes et sarclaient, et faisaient toutes sortes d'autres travaux. Ils ramassaient également des airelles des marécages, et ils les vendaient, avec toutes les autres choses qu'ils

pouvaient vendre. À cette époque, il n'y avait pas d'argent échangé; le paiement se faisait sous forme de nourriture, de pain, de pommes de terre. Et les agriculteurs fumaient

Planche 8.1, de gauche à droite □: John Sacobie et Gabe □ Sacobie; Gabe était le père Gina (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 74-17370)



- eux-mêmes leur porc, le salaient, de même que leur jambon, et ainsi de suite. C'est ce que vous obteniez sous forme de paiement et des œufs, entre autres. C'était comme ça d'après ce dont je me souviens, vous savez.
- Alice : Quel genre d'activités y avait-il?
- Gina : Il y avait (pause) Je me souviens que les hommes jouaient souvent avec des billes et des sous. Ils jouaient également à la balle, et le champ de balle était situé sur la réserve. Bien sûr, il y avait des courses de canots et ils fabriquaient leurs propres, non pas des canots, mais des esquifs. Voyez-vous, ils voyageaient beaucoup sur l'eau. Comme lorsqu'ils voulaient aller à Fredericton, ils montaient dans un bateau et ramaient.
- Alice : Oh, vraiment!
- Gina : Oh, oui! Ou même jusqu'à Gagetown. Et quelques-uns avaient des hors-bord, et parfois vous pouviez monter pour vous rendre à Fredericton.
- Alice : Qu'en était-il au sujet des cérémonies?
- Gina : Les cérémonies, il y en a quelques-unes dont je me souviens et dont je vous parlais l'autre jour. Par exemple, lorsqu'une personne mourait. Il y avait ce vieil homme, qu'on appelait Ole John, et dont je ne me rappelle pas le nom de famille. Je pense que c'était Sabattis. Et il y avait un couple de garçons Sabattis, *Ahtuwen* (Anthony) et Andy. Ils venaient et *kahsahtuwenon*, c'est comme ça qu'ils disaient en indien.
- Ils allumaient une chandelle qu'ils tenaient dans leurs mains, et ils chantaient cette prière indienne (j'imagine, car j'étais trop jeune alors) jusqu'à ce que cette personne meure. Et ils chantaient cette hymne ou autre. Tout se faisait en indien et il n'y avait aucun mot d'anglais, et c'était ainsi. Une autre chose, c'est qu'après le décès de cette personne, ils avaient l'habitude de prier le soir, je dirais vers 21 h 30. Il y avait aussi cet homme, qu'on appelait Raccoon, Andy de son vrai nom, qui montait sur une colline et qui criait quelque chose comme *Imiyan* (l'heure de la prière). Puis, il allait jusqu'à un autre endroit et criait la même chose. Il y avait de l'écho, et chaque fois le son durait plus longtemps et était plus fort. Et de l'autre côté de la colline, tout près du fleuve, il s'y rendait en empruntant la voie ferrée. En effet, il y avait une voie ferrée à cet endroit. Et c'est là qu'il criait à nouveau, puis tout le monde se rassemblait et priait, *Imiyan* (l'heure de la prière).
- Alice : À quel endroit se rassemblaient-ils?
- Gina : Eh bien! À l'endroit où le corps de cette personne était exposé. Voyez-vous, il n'y avait pas de salon funéraire à l'époque. Et c'est ainsi que cela se passait. Ils se rassemblaient et préparaient un repas, chacun apportant ce qu'il avait.
- Alice : Quel genre de nourriture?
- Gina : Eh bien! Ils avaient des fèves et, s'il y avait de l'orignal, ils préparaient un ragoût à l'orignal ainsi

que du riz et des raisins. C'était le plat principal (pause) Vous savez, lorsqu'une personne meurt, vous vous attendez à du pouding au riz et aux raisins. Et du pain indien bien sûr, le genre de pain qui se cuit au four. C'est à peu près tout; le repas était simple.

Alice : Pendant combien de temps avez-vous vécu à Oromocto?

Gina : Jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans.

Alice : Où êtes-vous allée par la suite?

Gina : Je suis allée à St. Mary's qu'ils appelaient alors *Sitansisk*. J'ai habité chez les personnes qui voulaient bien me garder. J'ai demeuré avec *Molye* (Maria). Je suis restée chez Louise

ainsi que chez *Sapiye* (Xavier). J'ai habité chez ma tante *Tuswey*, et je suis restée chez Julia, vous vous en rappelez? Et je ne peux me souvenir de son nom, mais je suis restée chez Nash, le frère de John Casey. Je pense qu'il s'appelait *Pihel* (Peter) Paul. De toute façon, c'était le frère de John Casey.

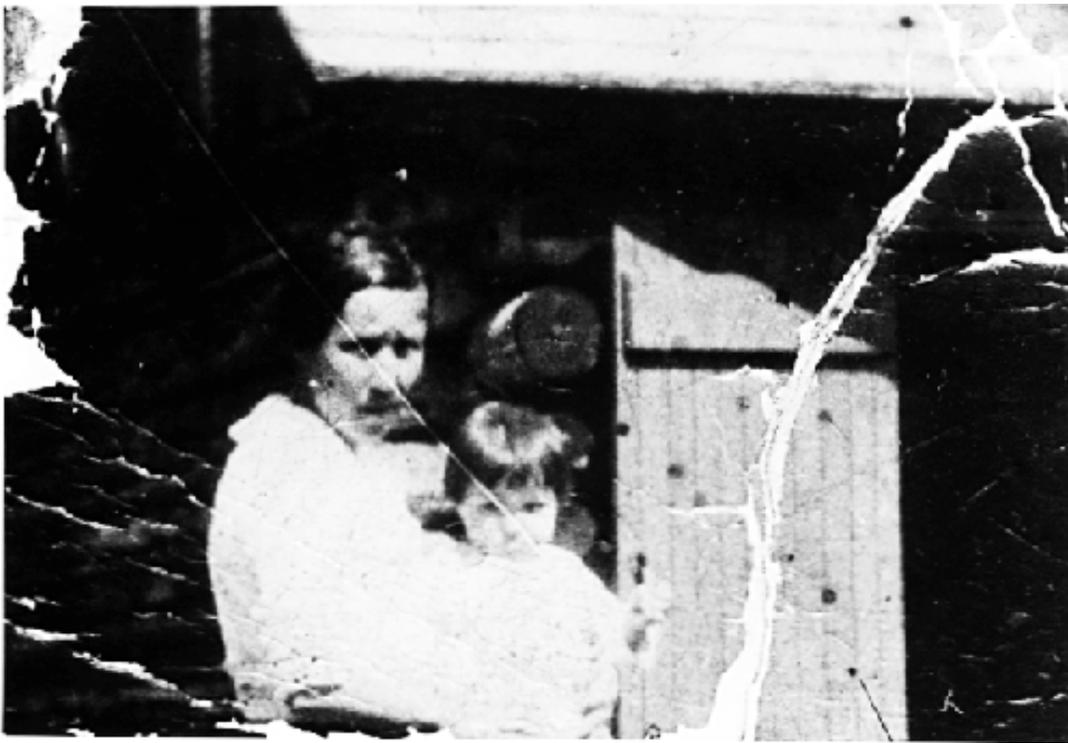
Alice : Je l'ai peut-être déjà vu.

Gina : J'ai demeuré avec eux pendant quelque temps, puis je suis restée chez *Tuahti* et tante Clara.

Alice : Alliez-vous à l'école à l'époque?

Gina : Je ne suis jamais vraiment allée à l'école. J'ai très peu fréquenté l'école, seulement ici et là. J'ai quitté

Planche 8.2 □: La mère de Gina, Margaret (Moliahkat), fille de Mike □ Paul (Kingsclear), femme de Gabe (ole Gabe) Sacobie d'Oromocto; avec la sœur de Gina, Ruth (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1900)



- l'école en quatrième année.
- Alice : Que faisiez-vous à St. Mary's à cette époque?
- Gina : J'imagine que je fréquentais les personnes qui voulaient me garder ou me nourrir. Lorsque vous êtes laissée seule, que la famille se disperse et que les parents meurent (pause) Il y avait tellement d'alcoolisme à cet endroit, et j'errais tout simplement par çà par là.
- Alice : Pendant combien de temps êtes-vous restée à St. Mary's?
- Gina : Jusqu'à ce que ma sœur rencontre un gars à cet endroit, Oliver, et nous avons habité ensemble.
- Alice : Marie était votre sœur, est-ce que vous parlez d'elle?
- Gina : Oh, non! C'est Louisa. L'autre, c'est Annette, Annette Poole, sa mère. Et Ronnie et Theodore, ce sont ses fils. Elle est morte en 1943, je crois, pendant que son mari était outremer; elle est morte d'hépatite. À cette époque, on ne savait pas ce qu'était l'hépatite, *Wisawiye* (devenir jaune). On pouvait à peine compter sur les médecins à cette époque. Je me rappelle lorsque j'étais à la maison, peu après la mort de ma mère. Je suis restée là avec mon frère pendant quelque temps, avec sa femme, *Pokan*. Ils ont eu un bébé. Je ne sais pas ce qui est vraiment arrivé, car j'étais très jeune. Mais je sais que le bébé est mort d'une hémorragie, car le médecin est venu de Fredericton à Oromocto, et c'était l'hiver; çà lui a donc pris beaucoup de temps.
- Alice : Qui était le médecin?
- Gina : Docteur Sterling. Avant qu'il n'arrive, le bébé avait déjà perdu tout son sang.
- Alice : Qu'est-il arrivé à la mère, s'en est-elle tirée?
- Gina : Oui, elle était bien. La raison pour laquelle le bébé est mort serait un problème d'ombilic, car ils n'auraient pas bien attaché le cordon ombilical. C'est de là que venait l'hémorragie. C'est un souvenir dont je ne tiens pas à me rappeler.
- Alice : C'est très bien. Vous rappelez-vous de quelqu'un qui confectionnait des paniers à cet endroit?
- Gina : Oh, oui! C'était leur seule activité, la fabrication de paniers et de manches de hache. Il y avait beaucoup de choses qu'ils devaient faire, car il n'y avait pas de bien-être social. *Wenuhchikuwamkan*, qui veut dire « va vendre des articles pour des pommes de terre, des navets, de la viande et tout cela ». Mais je n'ai jamais compris pourquoi ils n'obtenaient jamais d'argent pour tous leurs articles, comme les paniers. Ils faisaient des échanges, et c'était la manière indienne.
- Alice : C'était sans doute plus important d'obtenir de la nourriture que de l'argent.
- Gina : Ils ont toujours fait des échanges, peu importe ce que c'était, pour toutes sortes de choses.
- Alice : Pendant combien de temps avez-vous vécu à St. Mary's?
- Gina : Environ trois ou quatre ans.
- Alice : Comment aimiez-vous vivre à

- cet endroit?
- Gina : Comme j'ai dit, j'étais très jeune, et c'est Louisa qui m'a gardée le plus longtemps. Elle était comme une seconde mère pour moi. Ils vivaient juste à côté de ma sœur, et c'est comme ça que j'ai fini par vivre là. Lorsque ma tante est partie, elle leur a demandé si je pouvais rester chez elle. J'y suis restée pendant environ trois semaines, après le départ de ma tante pour l'hôpital à Saint-Jean.
- Alice : Que savez-vous au sujet de Jemseg et de ces autres endroits?
- Gina : Nous avons l'habitude d'y établir un camp, mais j'étais trop jeune pour m'en rappeler. Je sais simplement que les Indiens avaient l'habitude d'y camper pendant l'été. Il n'y avait presque personne au village. Ils prenaient leurs canots, leurs tentes et ils partaient, établissant leur camp ici et là le long du fleuve.
- Alice : Êtes-vous déjà allée à l'île Savage et à ces autres îles pendant que vous viviez à St. Mary's?
- Gina : Non, jamais. Après que je me sois établie à St. Mary's, j'ai arrêté de faire du bateau. Je suis rarement sortie, mais du temps où j'étais à la maison, nous étions très actifs, et nous nous rendions en ville avec des patins.
- Alice : Vous rappelez-vous d'avoir célébré l'Épiphanie? C'était « Noël à l'ancienne » à cet endroit.
- Gina : Je me souviens. Je ne sais pas comment ils appelaient cette fête, mais je crois que c'était Kincemossuwin (le temps des rois).
- Ils faisaient cuire un gâteau et mettaient deux grains de maïs à l'intérieur. Les personnes qui se retrouvaient avec un grain de maïs étaient consacrées roi et reine de la journée. Par la suite, il y avait une danse qui durait toute la soirée. Je m'en rappelle. D'autre part, je me rappelle un homme malade, en fait une famille touchée par la maladie. Cet homme était incapable d'aller chercher du bois et de l'eau pour sa femme. Donc, toutes ces personnes étaient arrivées avec de la nourriture qui venait de tout le voisinage, soit la part que chacun pouvait donner. Le tout avait été mis dans ce grand panier et apporté à la maison de cet homme. Tout le monde se mettait à chanter une chanson dont je ne réussis jamais à me rappeler. C'était quelque chose comme : Npceptun, Nitap (je vous apporte, mon ami). Ils agitaient des genres de hochets (une corne de vache avec de petites roches à l'intérieur), et ils dansaient en cercle. Ils mettaient ce panier au milieu sur le sol, et ils dansaient tout autour en sortant graduellement du cercle. Et le lendemain, quelques hommes venaient couper du bois pour cet homme et apporter de l'eau pour sa femme, jusqu'à ce que l'homme se porte mieux. Ils avaient l'habitude de s'entraider beaucoup, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Et ils étaient amicaux, tout le monde l'était. Je sais qu'ils avaient leurs conflits d'opinion, mais rien de grave.
- Alice : Vous devez donc avoir beaucoup

Planche 8.3 □: Un hochet sous forme de corne de vache (photo de Vktoria □ Kramer)



- de parenté?
- Gina : Je n'en connais pas beaucoup.
- Alice : Oui, vous aviez de la parenté à St. Mary's, et vous en avez toujours.
- Gina : Mes tantes, mes oncles et mes cousins.
- Alice : Pourriez-vous en nommer quelques-uns?
- Gina : Je ne sais même plus, car j'ai quitté St. Mary's lorsque j'étais encore jeune.
- Alice : Vous avez dit que Sandy Sacobie était l'un d'eux.
- Gina : Sandy, oui.
- Alice : Il y avait Sandy, et aussi Raymond.
- Gina : Je n'ai même pas vu Raymond. La raison pour laquelle je connais Sandy, est qu'il est venu à la porte. Ils avaient une partie de balle ici, et il est venu. C'est comme ça que j'ai connu Sandy.
- Alice : Il y a Percy, Rita, Dolly.
- Gina : Je ne les connais pas du tout. Ce ne sont pas des membres de ma famille.
- Alice : Ils doivent l'être, car ils ont tous un lien de parenté avec Sandy.
- Gina : Eh bien! C'est par les liens du mariage. *Pokan*, je crois, leur demi-sœur. En effet, il s'est marié à deux reprises. Isaac s'est marié deux fois. Ce John Casy, Josephine, *Pokan* et l'autre, *Pihel*. Ce sont des enfants du premier lit.
- Alice : Très bien. Je vois!
- Gina : Et les enfants du second lit étaient Ruby, Percy ainsi que Dolly et Rita.
- Alice : Donc, après St. Mary's, où êtes-vous allée?
- Gina : À Woodstock.
- Alice : Avez-vous déjà vécu à Kingsclear?
- Gina : Non.
- Alice : Vous vous êtes mariée en quelle

- année?
- Gina : En 1937.
- Alice : Comment vous êtes-vous retrouvée ici?
- Gina : Ma sœur a rencontré Oliver Polchies. Et elle ne voulait pas me laisser là-bas, et moi je ne voulais pas venir ici. Elle m'a donc dit que si je ne venais pas avec elle, elle ne viendrait pas. C'est alors qu'Oliver m'a convaincue de venir ici, et je suis venue. Et encore une fois, j'ai vécu ici et là.
- Alice : Dans vos déplacements, lorsque vous étiez jeune, avez-vous déjà entendu parler de mariages arrangés pour les Indiens?
- Gina : Eh bien! Je crois que le mien était arrangé. Oui, il l'était. En fait, on m'a menacée, si je ne mariais pas cet homme. J'ai marié un vieil homme, et si je refusais, on me rejetait de la réserve.
- Alice : Quel âge avait ce vieil homme?
- Gina : Il était dans la trentaine, et j'étais une adolescente. Il était veuf à ce moment-là, et il devait avoir trente-quatre ou trente-cinq ans.
- Alice : Vous rappelez-vous s'il y avait beaucoup d'autres mariages arrangés?
- Gina : Pour la plupart. En ce temps-là, on respectait les Anciens et ce qu'ils disaient, car on pensait que c'était la bonne chose à faire. Presque tout le monde était votre grand-mère, car c'est comme ça qu'on les appelait, *Nuhkum* (grand-mère). Peu importe qui c'était, que vous ayez des liens de parenté ou non, on les appelait *Nuhkum* (grand-mère) ou *Muhsumi* (grand-père). Et s'ils vous disaient quelque chose, comme *Nipuwamon not ntus* (marie-le, ma fille), il te donnera un bon foyer et il sera bon pour toi, ou encore *Koleyaq oc* (il sera bon pour toi), étant donné que tu n'as pas de parents. C'est comme ça que ça fonctionnait. C'était tout comme un mariage arrangé. Comme si vous étiez jeune et que vous rencontriez quelqu'un et qu'on vous demandait en mariage, si vous racontiez à l'Ancien que vous aviez reçu une proposition, il vous disait de le marier, qu'il serait bon pour vous. Et c'est comme ça que ça se déroulait.
- Alice : Gina a eu cinq enfants de son premier mariage, dont elle ne veut pas se rappeler. Elle n'a eu aucun enfant de son deuxième mariage.
- Gina : Vivre ici à Woodstock n'a pas été si désagréable, car j'aime vivre seule de toute façon. Je ne me mêle pas beaucoup aux autres. Je suis amicale avec tout le monde ici. Je n'ai aucun grief contre personne.
- Alice : Vous avez mentionné que vous alliez souvent visiter Peta (D^r Peter Paul).
- Gina : Oui, car je voulais trouver ma grand-mère. Mais les plus vieux sont partis et chez moi, il ne reste plus personne. Ma sœur Ruth a fait des recherches et, bien sûr, moi aussi. J'ai eu de la difficulté à trouver mon certificat de naissance. Dans ce temps-là, on avait un prêtre itinérant. Et c'était selon un système de rotation. Un prêtre venait à peu près une

- fois par mois à Oromocto. Et c'est pourquoi il n'y avait pas de certificat de naissance, parfois juste un extrait de baptême. Je suis née en décembre, mais je n'ai été baptisée qu'en février, et je pense que c'est ce qui explique pourquoi il en fut ainsi. Je me rappelle que le nom du prêtre, c'était le père Allen, et c'est il y a très longtemps.
- Alice : Quelle paroisse?
- Gina : Saint-Vincent-de-Paul, église d'Oromocto.
- Alice : L'église conservait des registres à cette époque?
- Gina : Non. Lorsque j'ai essayé de trouver les registres pour ma pension de vieillesse, je suis allée au presbytère. On m'a dit que les registres avaient brûlé au Palais de justice de Burton. Voyez-vous, tous les registres étaient là. Mais il y avait un vieux livre à cet endroit pour la confirmation et c'est ainsi que j'ai pu savoir. C'était un très vieux registre, et il m'a dit que c'est tout ce qu'il avait.
- Alice : Pouvez-vous me dire ce que Peta vous a dit au sujet des traditions indiennes?
- Gina : Eh bien! Vous savez qu'il m'a raconté tellement de choses. On avait l'habitude de parler des Indiens, de leurs nombreuses familles. Je ne savais pas qu'ils abandonnaient leurs enfants parfois, lorsqu'il y en avait trop et qu'ils ne pouvaient les nourrir.
- Alice : Je n'ai jamais entendu parler de ça.
- Gina : Moi non plus, jusqu'à ce que Peta me le raconte. Il m'a dit qu'ils abandonnaient parfois un nouveau-né. Comme cet homme qui pouvait avoir quatre ou six enfants, et qui ne pouvait les nourrir. Donc, s'il y avait un nouveau-né, ils déménageaient à un autre camp et ils laissaient le nouveau-né à quelqu'un d'autre. Et je ne savais pas cela. C'est ce qu'il a dit et qu'à cette époque, les Blancs avaient l'habitude de faire ça, qu'ils les donnaient.
- Alice : Parlez-moi du costume traditionnel.
- Gina : Oh! Disons qu'il y avait ce qu'ils appelaient un bonnet, comme un chapeau hollandais et un vêtement qui avait l'air d'une bavette. Il y avait aussi un manteau de longueur trois quart. Et il y avait des motifs perlés. Je ne l'ai vu qu'en photo. Puis il y avait un genre de jupon et les souliers, soit les mocassins, qui montaient presque jusqu'aux genoux. Sur les photos qu'il m'a montrées, il n'y avait pas de plumes. Même chose pour les hommes, sauf que lors d'une cérémonie, ils portaient une plume. Il y en avait certains, j'imagine, comme vous avez dit, qui organisaient ces cérémonies indiennes. Ils avaient l'habitude d'utiliser, je ne sais comment ils les appellent, mais je crois qu'ils disaient *Altestakonol* (hochets). Comme je l'ai déjà dit, ils avaient ces cornes, des cornes de vache, remplies de pierres ou de petites roches. Et c'est ce qu'ils faisaient, ils chantaient; c'est ce dont je me souviens. Ils tenaient ces danses dans des maisons, la maison de quelqu'un, comme votre

maison. Et on ne buvait pas beaucoup. Juste un peu. Des boissons qu'ils confectionnaient eux-mêmes. Tout le monde avait une chope. Je pense que toute personne qui a une descendance indienne se souvient de la bière d'abeilles. C'est comme ça qu'ils l'appelaient. Je me rappelle que lorsqu'il y avait des danses, les jeunes s'asseyaient autour pour regarder les plus vieux danser. Mais comme j'ai dit, on ne buvait pas beaucoup. Et on ne pouvait pas acheter de boissons alcoolisées à cette époque de toute façon.

Alice : Est-ce que selon vous, lorsque vous avez grandi à Oromocto, à St. Mary's, à Woodstock, les hommes à l'époque avaient du talent? Qu'ils pouvaient jouer du violon?

Gina : Oh! Je crois que oui! Lorsque j'étais chez moi, toute petite, ils se rassemblaient chaque soir. Il y avait Levi Brooks, qui jouait de la guimbarde ou des cuillères. Et Charlie Sark jouait de l'accordéon, ou de la musique à bouche. Et les garçons Sabattis qui jouaient du violon. Vous devez avoir entendu parler de Noel By. Son nom était Noel Paul et, pendant qu'un autre jouait du violon, il frappait sur le revers du manche du violon. Cela donnait un son de violoncelle, c'est vraiment le son que ça donnait. Ils organisaient un concert improvisé chaque soir, et ils chantaient. C'était la même chose à St. Mary's. Il y avait toujours deux ou trois gars avec une guitare. Ils se rassemblaient chaque

soir et il y avait beaucoup de gens, des Anciens, qui s'assoient dehors et écoutaient. C'est tellement différent aujourd'hui. C'est vraiment dommage que cette tradition se soit perdue. Lorsque je suis venue m'établir ici, Minnie vivait sur l'ancienne réserve. Et lorsqu'elle mettait les enfants au lit, elle se berçait près de la fenêtre. Elle chantait fort, et personne ne riait d'elle, car elle berçait son bébé.

Alice : Ronnie Paul a mentionné la même chose, avec ses enfants, et qu'il composait ses propres chansons indiennes.

Gina : Parfois, j'ai des bribes de souvenirs, mais je pense que j'oublie la langue indienne. Et une fois de temps en temps, ça me revient, mais lorsque je veux le raconter à quelqu'un, ça m'échappe à nouveau. C'est un langage dont les mots sont difficiles à épeler.

Alice : Vous n'avez qu'à l'écrire comme vous pensez.

Gina : Nous parlons différemment, comme l'indien d'Oromocto. Lorsque je suis venue à St. Mary's, certains mots étaient différents. Et lorsque je suis venue m'établir ici, c'était encore différent.

FIN DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ UN

ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ
DEUX

Gina : C'est également le cas pour *Pilick* [Kingsclear]. Lorsque nous amenions Jenny pour une promenade, elle parlait en indien. Et la fois

- suiivante où nous sommes allés, trois ou quatre ans plus tard, elle ne comprenait plus un mot. C'est la vitesse à laquelle la langue se perd.
- Alice : J'aime parler la langue indienne, et ma mère également.
- Gina : Je ne peux parler couramment. *Neqotkukiyik* (les gens de Tobique) le peuvent. Ma sœur Theresa aussi.
- Alice : Je suis allée voir Royden, et il ne parlait que la langue indienne. Je comprends tout ce qu'il dit.
- Gina : Et ils ont différentes prononciations.
- Alice : Oui. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de jurons en indien.
- Gina : Non.
- Alice : Il n'est pas supposé y en avoir du tout, m'a-t-il dit. J'imagine qu'au cours des ans, ils ont réussi à en inventer. Je lui ai demandé ce que voulait dire *lahkihiikon* (houe de jardinage) veut dire, et il m'a répondu qu'à cause du mot, nous supposons tout de suite que c'est une prostituée. Mais il m'a dit que ce n'était pas vrai, que *lahkihiikon* est une houe, pour travailler dans le jardin. Je lui ai répondu : Oui! Et c'est vrai, lorsque j'y pense, car ma mère m'avait déjà raconté qu'il n'y a pas de juron en indien.
- Gina : Eh bien! *sqehsomuhs wi wasis*. Chienne est *sqehsomuhs* ou *pokutnunse* [bâtard]. Mais ce n'est pas un juron. Bâtard est dans le dictionnaire, et ce n'est pas vraiment un juron. On ne réussit pas à dire des mots vraiment grossiers. Quelqu'un disait qu'on devrait se réunir et parler en indien, juste en indien. J'ai dit le peu dont je me souvenais.
- Alice : Joe et moi sommes allés à Princeton, non pas Princeton mais *sipayik*, une année. En fait nous sommes tous deux membres des AA, et il y avait là des réunions de AA le samedi. Je pense que c'est Dianne qui nous disait qu'ils ne parlaient que Passamaquoddy, pendant les réunions.
- Gina : Ce devrait également être ainsi pour nous. Mais il y a trop de femmes blanches, et personne ne veut parler indien.
- Alice : Même les Indiens ici ne veulent pas parler indien. Mais moi j'aime bien parler cette langue, vous savez.
- Gina : Moi aussi. Ça me revient maintenant. Mais je ne pourrais tenir toute une conversation en indien. J'aimerais pouvoir le parler couramment. C'est étrange, je ne pouvais parler un seul mot d'anglais lorsque je suis arrivée ici. Je pouvais dire « oui » ou « je ne sais pas » et c'est tout. Et aujourd'hui, j'ai oublié la langue indienne. Je pouvais nommer tous les arbres, tous les animaux, les cours d'eau. Mes prières étaient en langue indienne, le *Notre père*, le *Je vous salue Marie*, c'était en langue indienne, et maintenant je ne me rappelle de rien. Je crois que je ne pourrais même pas faire ma bénédiction en indien. À Skiff Lake, ils disent la prière indienne en malécite. L'an dernier, ils ont dit la prière dans d'autres langues, comme en hollandais et en français.

Alice : Est-ce que beaucoup de nos gens vont là, à Skiff Lake?

Gina : Oui! Un bon nombre. Il y a tout un pique-nique qui s'organise à cet endroit. C'est dans la deuxième semaine du mois d'août. C'est ouvert à tout le monde, et il y a deux ou trois prêtres qui y participent. C'est un gros rassemblement.

Alice : Comment était la religion chez les Indiens à cette époque?

Gina : Ils étaient très religieux. La religion, je pense que cela ferait honte à tous ces catholiques modernes, soit la façon dont les Indiens pratiquaient leur religion, car ils étaient tellement croyants. Je me rappelle de *Kci Skehewahtoq* (Vendredi saint). Et je me rappelle qu'on se levait à trois heures du matin. Je ne sais si vous vous rappelez de ce petit ruisseau, ici à Oromocto, et du petit pont. C'est là que les Indiens d'Oromocto allaient puiser leur eau, dans ce petit ruisseau. Il y avait un trou à cet endroit. Ils nous sortaient du lit, les personnes chez qui on habitait, et ils nous levaient et nous amenaient prier près de ce petit ruisseau. Et peu importe s'il faisait froid ou s'il y avait orage, il fallait sortir du lit et aller prier près de ce petit ruisseau. Puis, il fallait boire de cette eau et dire les bénédictions.

Alice : Comme si c'était de l'eau bénite?

Gina : C'est l'usage qu'ils en font, comme de l'eau bénite. Vous en ramassiez une bouteille et c'est à quoi elle servait, à se bénir et pour la boire.

Puis le dimanche de Pâques et le Vendredi saint, toute la journée de Vendredi saint, il fallait garder silence. Et il fallait éviter de verser le sang. Ils avaient l'habitude de vérifier dans les cheveux pour voir s'il y avait des lentes et des poux, tous les jours, mais pas ce jour-là, car ils ne voulaient pas verser le sang en faisant éclater les lentes [dit en malécite]. Oui, c'est la vérité, c'est comme ça qu'ils étaient. Les Indiens étaient vraiment très religieux. Ils respectaient le Vendredi saint, de sorte que (pause)

Alice : Ce dont je me souviens, c'est que nous devions aller à l'église tous les dimanches. Et il fallait se confesser. On ne pouvait pas manger de viande le vendredi. Il fallait porter un chapeau à l'église. Et tout le monde était comme ça, tout le monde allait à l'église à cette époque. Aujourd'hui, je crois que c'est uniquement par chance que quelqu'un s'y rend.

Gina : Mais à l'époque, les Indiens étaient très religieux. Quant au prêtre, vous auriez pu croire que c'était Dieu lui-même à cause de la façon dont ils l'adoraient et le respectaient. C'est triste que la tradition ait été oubliée au sujet de la mort et de l'appel, lorsque venait le temps de prier. Bien sûr, nous avons des salons funéraires aujourd'hui et nous n'avons plus besoin de garder les morts à la maison.

Alice : Certain le font encore aujourd'hui.

Gina : Eh bien! je pense que c'est sage de les garder dans un salon funéraire, car c'est triste de voir quelqu'un à la maison.

Alice : Oui! J'ai trouvé ça triste lorsque Joe est mort. Car il était chez moi, et c'était triste, mais il voulait être dans son foyer lorsqu'il est mort.

Gina : Je peux comprendre, car son foyer est là. J'ai toujours pensé que lorsque vous êtes marié, c'est votre foyer. Je sais que j'aime être chez moi, car c'est mon foyer.

Alice : Eh bien! il voulait revenir à la maison, et c'est ce que j'ai fait, et c'est là qu'il est mort. C'était triste, car sa mère était décédée deux mois avant lui, mais peu importe. Que savez-vous au sujet de la médecine indienne?

Gina : *Kiwhosuwos* [racine de calame] et *Kakskutkwesik* [cèdre]. Je n'essaierais pas cette médecine aujourd'hui, car je me rappelle qu'ils mélangeaient le cèdre et un genre d'écorce. Ils en faisaient un médicament pour la toux. Je m'en rappelle, mais je ne l'ai jamais essayé, car je n'étais pas sûre. Je ne sais pas. Et ils lui donnaient le nom de Labradors, *Pahsi Pokaskil*. Je ne sais pas pourquoi ils l'appelaient ainsi. C'est doux à l'extérieur et comme du velours au fond, et ils utilisent ça pour les reins. Comme j'ai dit, je n'ai jamais essayé ce genre de médicament. Je les ai vu faire, mais je ne sais pas quels autres ingrédients ils y intégraient. Je me souviens d'Eugene. Il est venu s'établir ici et il

vivait dans la vieille maison, à ce moment-là. Mon premier mari était parti au sanatorium. Sa tante avait confectionné ce genre de médicament pour les reins à l'intention de mon mari, et il est parti avant d'avoir fini. Il y avait deux bouteilles; en ce temps-là, nous avions des chaudières pour l'eau. J'avais un petit hangar et un petit support pour l'eau. Il y avait deux de ces bouteilles de vin derrière la chaudière d'eau, et Eugene est venu un jour, car je voulais sortir ma cuisinière du hangar. Eugene m'a demandé ce qui était derrière la chaudière. Je lui ai dit que c'était de la bière artisanale. Il m'a dit qu'il sortirait ma cuisinière du hangar si je lui donnais cette bouteille. Je lui ai dit que j'étais d'accord. Il a obtenu l'aide d'un autre gars, et ils ont sorti la cuisinière, qu'ils ont bien installée pour moi. Et ils ont pris les deux bouteilles, qu'ils ont glissées dans leur pantalon, autour de la taille, et ils sont partis vers le cimetière. Lorsqu'il est revenu, il m'a dit qu'ils avaient tout bu mais qu'ils n'avaient rien ressenti. C'était ce médicament; j'aurais pu les empoisonner tous les deux. Je ne savais pas qu'ils pensaient que c'était du vin. C'était dans des bouteilles vertes et le liquide avait une couleur brune. Et Eugene était vraiment mécontent; il m'a dit que ma bière n'était pas bonne. Eugene avait l'habitude de venir chez moi assez souvent, et Dickie et Gabe me rendaient visite à l'occasion.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

9. Commerce pendant l'hiver

BOB NASH
GAGETOWN

Ils faisaient du commerce, l'hiver notamment. Mon père se servait d'un attelage de chevaux pour se rendre à Jemseg. Ça lui prenait une journée entière, car il s'y rendait avec tout un assortiment de paniers, des paniers à linge, ainsi que des manches de hache. Je suis allé avec lui une fois. Ce fut une longue journée pour moi, mais nous avons beaucoup d'articles d'épicerie lorsque nous sommes revenus □: du porc salé, du bœuf, toutes sortes de choses, du jambon, ce que les gens aimaient.



Planche 9.1 □: Maison flottante de la famille Nash. À gauche, Jim Nash (photo de William Nash)

Alice : Bob, êtes-vous né et avez-vous vécu votre enfance ici à Gagetown?

Bob : Oui, je suis né le 5 mars 1930, à Gagetown, près de Dingy Shore. À partir de ce moment-là, mon père a eu deux chalands.

Alice : Qui étaient votre mère et votre père?

Bob : Jim et Lena.

Alice : Jim et Lena Nash?

Bob : Eh bien! Elle était une Sabattis d'Oromocto.

Alice : D'où était votre père?

Bob : Nous ne savons pas. Il ne nous l'a jamais dit. Ses frères étaient de Fredericton, et je les connais tous.

Alice : Aviez-vous des liens de parenté avec tout le monde près d'ici?

Bob : Oui, avec tout le monde, sauf pour ce qui est de nos voisins immédiats, les Donovan; nous n'avions aucun lien de parenté avec eux. Mais avec tous les Nash autour d'ici.

Alice : Pourriez-vous parler de votre enfance?

Bob : Lorsque nous étions à Gagetown, mon père travaillait pour les Reid. Il remorquait des chalands de Fredericton à Gagetown, et il transférait la cargaison sur les goélettes qu'il y avait là. Je peux à peine m'en rappeler, car c'était en 1938 et j'étais âgé d'environ huit ans. Puis il faisait le transport aller retour. Nous utilisions des remorqueurs et des chalands avec notre bateau-maison.

Alice : Pourriez-vous nous parler de ce bateau-maison?

Bob : C'était tout comme une maison.

On y trouvait tout, même des lits superposés. Et il y avait également de tels lits dans le remorqueur de mon père. Avec mon père et ma mère, nous vivions dans le bateau-maison. À l'occasion, Henry se joignait à nous. Jenny Lee Dan et Tom venaient également nous rejoindre. Ils restaient habituellement dans le remorqueur jusqu'au moment des repas, puis ils quittaient cette embarcation, montaient dans les bateaux à rame et allaient prendre leur repas. Le bateau n'arrêtait jamais jusqu'au moment où nous nous rendions à Fredericton le matin. Lorsque nous arrivions à Fredericton, c'était le lendemain et il fallait plusieurs jours pour décharger le bateau. Puis nous retournions à nouveau.

Alice : Qu'est-ce que vous déchargiez?

Bob : Du bois. Nous achetions du bois au magasin de Reid. Puis il était chargé sur les bateaux et envoyé en aval sur le fleuve Saint-Jean et outremer, j'imagine. Oui, et mon père avait une petite ferme ici, près du rivage. C'est là que nous avons vécu, je crois, jusqu'en 1949. Puis ils ont déménagé à Gagetown, et transporté leur maison un peu plus bas.

Alice : Est-ce que votre père vous a montré tout ce que vous savez au sujet de la cueillette des crosses de fougère, du piégeage et de la chasse?

Bob : Le trappage oui, il me l'a enseigné. J'y allais davantage avec mes frères. Mon père, Dan, Tom et moi-même allions faire du piégeage avec eux, mais j'étais si jeune. Lui et

Planche 9.2 : père de Bob, Joe Sabattis (Kansas) et sa mère. Lena M^{ame} Jim Nash) de Gagetown, Nouveau-Brunswick (archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-12124)



Tom avaient une petite cabane à cet endroit. Ils utilisaient la cabane de Reid. Et il y avait beaucoup de rats, peu après le printemps, avant le mouvement des glaces. Il faut rester là à peu près jusqu'à ce que les glaces se libèrent. Car il y a de nombreuses années, la glace pouvait s'empiler jusqu'à huit à dix pieds de hauteur. Il n'y avait pas de barrage ou quoi que ce soit d'autre, et les glaces venaient de très loin en amont, et il fallait rester là. Bien sûr, nous avons

beaucoup de nourriture, du rat musqué. J'avais l'habitude d'obtenir trois cents pour chaque souris. C'est ce que le vieil homme Dingy avait l'habitude de me payer à sa ferme de renards.

Alice : Quel était le nom de ce vieil homme?

Bob : George Dingy.

Alice : Combien de frères aviez-vous?

Bob : J'avais sept frères.

Alice : Et combien de sœurs?

Bob : J'en avais six.

Alice : Vous aviez une grosse famille.

Bob : Nous étions treize, ce qui est beaucoup, je crois.

Alice : Êtes-vous nés à Fredericton, à l'hôpital?

Bob : Non. Ils sont tous nés dans la ferme de mon père. Je suis né là également. Je ne me souviens de personne qui soit né chez le médecin à cet endroit.

Alice : Est-ce que votre tante ou votre mère était une sage-femme s'occupant de la mise au monde des nouveau-nés?

Bob : Ma mère a déjà fait ce travail et M^{me} Louie Paul, qui vivait à Upper Gagetown, avait l'habitude de venir aider ma mère.

Alice : Le piégeage, est-ce que vous en faisiez tous les ans?

Bob : Oui.

Alice : Est-ce tout ce que vous faisiez? Pas de cueillette de crosses de fougère?

Bob : Eh bien! Il y a de nombreuses années, j'avais l'habitude d'aller aider Sam. Il m'a montré tous ces endroits et, lorsqu'il a arrêté de cueillir des crosses de fougère, il m'a demandé de prendre la relève, ce que j'ai fait. Molly, ma sœur, m'aidait, avec Norma et quelques autres personnes, mais je ne me souviens plus de leurs noms.

Alice : Que savez-vous de la région de Jemseg?

Bob : Je n'ai jamais cueilli de crosses de fougère à cet endroit. Nous avons l'habitude d'aller jusqu'à l'île Sugar et du côté de Durham . Et même plus

haut, avant qu'ils ne construisent Mactaquac [le barrage], car nous avons l'habitude d'aller jusqu'à Prince William, là où Sam m'avait montré un endroit, il y a de cela de nombreuses années.

Alice : Est-ce que Bessie est votre sœur?

Bob : Oui.

Alice : Je vivais à côté de chez Bessie. Combien de gens vivaient à cet endroit, vous rappelez-vous?

Bob : Tom Brooks vivait à côté du fleuve. Puis il y avait le frère de mon père, Tom, Tom Nash. Et plus haut, vers la route, je crois que c'était la fille de Steve. Et Steve vivait à côté de cette petite femme qui était maîtresse d'école – il y avait une école ici, eh eh! Et il y avait une grosse maison blanche, et c'était celle de Sam Brooks, et le père de Mike vivait ici. *Polons* (Frank Sacobie) vivait là, puis les Wiseman, qui vivait à peu près au milieu. Je suis allé à l'école à cet endroit pendant que je restais chez ma sœur. Et j'ai dû déménager ici et faire les foins avec les Dingy, afin de les aider. C'est il y a très longtemps.

Alice : C'était en quelle année?

Bob : C'était vers 1942-1943, pendant la guerre. Nous sommes déménagés ici, et on n'avait pas le droit d'entrer dans les établissements des Blancs, notamment ici à l'école. J'ai réussi à me faufiler et j'ai donc été le premier à fréquenter l'école de Gagetown. J'avais l'habitude d'aller y jouer à la balle avec les jeunes, et ils m'ont fait

- entrer à l'école dans la classe de 12^e année. Au bout d'un certain temps, le professeur s'est rendu compte que je ne faisais pas partie du groupe et que je n'étais pas supposé être là.
- Alice : Avez-vous obtenu votre diplôme?
- Bob : Non. J'y suis allé quelques années plus tard. Le shérif ici, George Brown, et d'autres personnes ont dit à mon père que j'avais souvent joué à la balle à l'école. Et qu'ils aimeraient que je fréquente l'école et que je commence en première année.
- Alice : Quel âge aviez-vous?
- Bob : J'avais treize ou quatorze ans.
- Alice : Et vous n'étiez jamais allé à l'école auparavant?
- Bob : Eh bien! J'avais fréquenté l'école à Fredericton, pendant environ une année. Et je suis allé ici pendant quatre ans. Mes sœurs Molly et Viola y sont allées. Quand elles ont appris que j'allais à l'école, elles sont venues avec moi. Je pense que Molly était âgée de dix-neuf ou vingt ans, et Viola (pause) lorsqu'elles ont commencé. Je pense que Molly est restée un peu plus longtemps, jusqu'en neuvième année. Je pense qu'elle était âgée de vingt-sept ans.
- Alice : Molly est décédée?
- Bob : Oui.
- Alice : Viola est toujours vivante?
- Bob : Oui.
- Alice : Où vit-elle?
- Bob : Au Cap-Breton.
- Alice : Bill est toujours vivant?
- Bob : Oui. Il me reste un frère et deux soeurs.
- Alice : Que savez-vous au sujet de la région de Jemseg?
- Bob : Comme quoi?
- Alice : À l'endroit où ils font des fouilles.
- Bob : Il y a déjà bon nombre d'années, lorsque Jack Waterberry est déménagé de Saint-Jean avec sa femme, la mère d'Alma, et je pense qu'elle est encore très petite, nous avons pris l'habitude d'aller à Portobello, pendant environ un mois ou peut-être six semaines. De toute façon, on y passait tout l'été et on nous montrait tous ces endroits connus des Indiens, comme Indian Point, jusqu'au lac Maquapit et au lac French, de l'autre côté de Douglas Harbour. Indian Point, c'est un mauvais endroit où je ne voudrais pas vivre.
- Alice : Pourquoi? Qu'est-ce qui est si mauvais à cet endroit?
- Bob : Nous avons passé une nuit là, et j'étais heureux de partir le lendemain.
- Alice : Un endroit hanté?
- Bob : Oh oui! On pouvait entendre des voix humaines pendant la nuit. Et papa m'a dit de ne pas y prêter attention, et que si on ne voulait pas les entendre, on ne les entendait pas. Mais il avait également dit que plus on les écoute, plus on veut les entendre.
- Alice : En quelle langue parlaient-ils?
- Bob : En indien, mais dans une langue indienne différente de la nôtre.
- Alice : Vraiment?
- Bob : Oui.

Alice : Je crois que quelqu'un d'autre m'a raconté la même chose. Je ne me souviens plus qui c'était, mais cette personne avait entendu des voix s'exprimant dans différentes langues sur l'une de ces îles.

Bob : Nous sommes donc arrivés de ce côté, et nous nous sommes rendus à l'embouchure du Grand lac. Et sur cette pointe, c'est là que nous avons l'habitude de camper, et nous nous rendions à cet endroit où il y a du noyer cendré. En septembre, nous avons l'habitude de nous rendre à cet endroit, sur les terres de l'homme blanc, et ce dernier pouvait nous voir de sa maison. On se faufilait, et il nous chassait de là. Un jour, il était caché derrière un arbre jusqu'où on s'était rendu, et il s'est montré tout à coup. Il nous a demandé pourquoi on ne restait pas sur nos terres, et il nous a dit de ne pas venir déranger ses noyers cendrés. Nous sommes donc allés le dire à notre père, et nous ne sommes jamais retournés depuis ce temps-là.

Alice : Qui était cet homme?

Bob : Je crois que son nom était Gunter, il était âgé, un vieil agriculteur. Par la suite, Jim, papa et Jack se sont contentés de fabriquer des paniers et des manches de hache, et d'aller le visiter. Ils n'obtenaient pas d'argent, mais faisaient seulement des échanges pour des légumes et autres produits du genre.

Alice : C'était acceptable pour eux de faire des échanges, mais ça ne l'était pas pour vous d'aller cueillir des

noix?

Bob : Mais oui.

Alice : C'est étrange!

Bob : En ce temps-là, il était difficile de trouver de telles noix. Il y a de nombreuses années, plus bas, il y avait un pont qui donnait à cet endroit. Mon père et ma mère disaient qu'il n'y a pas de problème pour nous à partir du pont jusqu'ici. Mais plus bas, c'était différent, et nous n'avions pas l'habitude d'aller camper là. C'est tout ce que je sais au sujet de ces cours d'eau et de Jemseg.

Alice : Est-ce que vous connaissez Brown's Flat?

Bob : Non.

Alice : Et Sheffield?

Bob : Non plus. Nous ne sommes jamais allés de ce côté. Il y a seulement un endroit dont mon père avait l'habitude de me parler, soit juste avant d'arriver à l'endroit connu sous le nom de « Country Pumpkin » (magasin de légumes), près du pont de Burton. Il nous disait que le territoire des Indiens va du fleuve Saint-Jean, en amont à partir de l'anse, en passant en deçà de Burtt's Corner, près de la voie ferrée, et que là, il y a une bande de terre qui appartient aux Indiens. L'individu qui s'est noyé, et qui avait l'habitude de faire du piégeage à cet endroit, Buck Nash, vivait à cet endroit à une époque. C'est là que nous nous arrêtons. Lorsque mon père s'y rendait avec un bateau vide, pour aller y chercher un chargement de chaland, il montait jusqu'en haut de

- la colline où il y avait un bungalow.
- Alice : L'endroit où vous vivez aujourd'hui, toute la famille des Nash dans cette région, est-ce un territoire indien?
- Bob : Non. J'ai acheté ces terres en 1973, lorsque je travaillais pour Cooper. J'ai acheté toute cette superficie jusqu'à la colline. J'ai acheté des terres et je les ai vendues pour la construction d'habitations. Juste en face, je possède 38 acres, et 104 acres à partir du coin de la ligne de démarcation de l'armée. J'ai acheté un autre lot ici, juste avant d'arriver chez Bill de l'autre côté du chemin. Et il y a un autre endroit, mais je ne sais pas si vous allez me croire ou non. Si vous demandez aux jeunes ici dans la région, comme ce jeune qui vient tout juste de nous quitter. Nous étions ici un soir, et nous avons l'habitude de monter un feu de camp et de passer presque tous nos étés sur le rivage. De l'autre côté de la plage, il y a ce camp de guides pour les filles, à cet endroit, et je suis presque certain que les Indiens ont vécu là auparavant. C'est hanté. Nous étions assis là un soir et les jeunes avaient ces pétards qu'ils s'amusaient à faire éclater. Il devait être vingt-trois heures, le temps était calme et agréable, et tout à coup de l'autre côté du fleuve, il y a eu un grand feu de camp. On pouvait entendre les gens crier à ceux qui étaient de ce côté-ci, et les jeunes leur criaient à leur tour. Nous pensions que c'étaient des gens qui campaient sur le rivage. Le lendemain, j'ai dit aux jeunes de prendre le bateau et d'aller voir. Ils y sont allés et il n'y avait rien là où on avait vu le feu, pas même des cendres.
- Alice : Qu'est-ce que c'était?
- Bob : Ça se déroulait il y a environ trois ans.
- Alice : Et rien de tel ne s'est produit depuis?
- Bob : Eh bien! Avant cela, je ne sais pas si Beaver vous l'a déjà mentionné ou non, mais je crois qu'ils étaient là, sans moi. Et ils ont cru voir des canots au clair de lune.
- Alice : Oui, je crois qu'il l'a mentionné.
- Bob : Et bien! je crois qu'ils restent surtout de l'autre côté.
- Alice : Ils ne vous dérangent pas du tout?
- Bob : Non. Mais s'il y a un territoire qui appartient aux Indiens, c'est du côté de la rive où est établi le camp des filles.
- Alice : Qu'est-ce que cela veut dire pour vous? Est-ce pour protéger le territoire?
- Bob : J'en suis presque certain. Je l'ai mentionné à Beaver une fois, et je l'ai mentionné à ma sœur aînée. Ils m'ont répondu que mon père n'avait jamais rien mentionné de tel. Mais c'est il y a de nombreuses années. C'est le côté le plus élevé, ce côté-ci étant le côté le moins élevé, et il y a beaucoup de bois sur ce territoire. Ils doivent donc y avoir vécu et chassé il y a de nombreuses années.
- Alice : Connaissez-vous des lieux de sépulture?

Bob : Non.

Alice : Que savez-vous au sujet de l'ocre rouge?

Bob : Je n'en sais rien.

Alice : Et les canots, les canots d'écorce de bouleau?

Bob : Pas davantage.

Alice : Votre père confectionnait donc des paniers?

Bob : Oui.

Alice : Votre mère également?

Bob : Ils faisaient du commerce, l'hiver notamment. Mon père se servait d'un attelage de chevaux pour se rendre à Jemseg. Ça lui prenait une journée entière, car il s'y rendait avec tout un assortiment de paniers, des paniers à linge, ainsi que des manches de hache. Je suis allé avec lui une fois. Ce fut une longue journée pour moi, mais nous avons beaucoup d'articles d'épicerie lorsque nous sommes revenus : du porc salé, du bœuf, toutes sortes de choses, du jambon, ce que les gens aimaient.

Alice : Mangiez-vous beaucoup de pain indien?

Bob : Oh oui, beaucoup.

Alice : En mangez-vous encore beaucoup aujourd'hui?

Bob : Je fabrique mon propre pain à la plage. Sharon vient nous retrouver. Les Blancs adorent cela.

Alice : Beaucoup de gens aiment ça.

Bob : Chaque fois, nous organisons un gros feu de camp.

Alice : Est-ce que vous faites souvent un feu?

Bob : Presque chaque soir, et presque chaque jour nous faisons la cuisson

sur la plage.

Alice : Est-ce que votre père vous a déjà parlé des « petites personnes »?

Bob : Oui. Mon père et ma mère nous ont même amené à cet endroit qu'on appelle Mound House, une très grosse maison à cet endroit, toute en briques. Oui, ils les ont vus à cet endroit. Ils nous y ont amenés, mais nous ne les avons jamais vus, bien sûr, car nous étions trop jeunes.

Alice : Qu'est-ce qu'ils faisaient? Vous l'ont-ils déjà dit?

Bob : Eh bien! ma mère m'a dit que les « petites personnes » vivaient dans ce vieil édifice, qu'elles étaient petites, et qu'on ne pouvait les voir que sous les rayons de la lune, et jamais autrement.

Alice : Peuvent-elles vous causer du mal?

Bob : Je ne crois pas, car mon père et ma mère disaient qu'il s'agissait de simples personnes. Il a déjà été possible d'y amarrer un gros bateau, et il y avait une magnifique maison à cet endroit; mais aujourd'hui tout tombe en ruines. J'y suis allé avec des gens des États-Unis, l'été dernier, car c'est moi qui les y ai conduits. Ils voulaient voir l'intérieur. Il y avait trois foyers – je ne crois pas qu'il y avait de poêle dans ce temps-là – et ils ont l'apparence d'une fournaise avec de grosses roches plates, probablement pour la cuisson. Ça vaut vraiment la peine d'être vu, avant que la maison ne s'effondre. Vous devriez aller la filmer, tout comme les gens des États-Unis l'ont fait. Ils en avaient entendu

- parler, même s'ils venaient d'au-delà de Boston.
- Alice : Et les « petites personnes »?
- Bob : Oui, les « petites personnes » et la maison.
- Alice : Elles vivaient là, les « petites personnes »?
- Bob : Selon ce que mon père a dit, elles vivaient là il y a de nombreuses années. Mais comment auraient-elles pu construire un édifice aussi énorme? C'est il y a très longtemps.
- Alice : Est-ce que vous fréquentiez des gens de St. Mary's?
- Bob : Oui, lorsque je vivais avec ma sœur. Comme le vieux garçon, Estey, qui jouait du violon. J'allais lui rendre visite régulièrement. C'est comme ça que j'ai appris à jouer du violon. Car j'ai déjà joué.
- Alice : Les gens avec qui j'ai parlé, et que j'ai interviewés, mentionnent souvent que beaucoup d'Indiens savent jouer du violon, de la musique à bouche, de la guitare. Ils étaient talentueux à l'époque.
- Bob : Oui, ils l'étaient. Eddie Paul vivait juste au-dessus de chez-lui [Estey]. Eddie Paul, Isaac.
- Alice : Isaac Paul, qui était son épouse? Vous rappelez-vous Ruby?
- Bob : Oui.
- Alice : Était-ce sa sœur?
- Bob : Johnny Paul a marié la sœur de ma mère. Ils vivaient à Kingsclear. C'est ma sœur Julie qui a marié Eddie Paul.
- Alice : Eddie était le père de Ronnie Paul, n'est-ce pas?
- Bob : Oui. Isaac, c'est le fils d'Eddie. Et John Cassey vivait juste en face. À côté de chez lui, il y avait cette fille qui a brûlé. Andy et Louise; de l'autre côté d'Isaac, il y avait Andrew Paul. Et Josephine et Elsie, puis Dedam, Joe Dedam et Gabe ainsi que Freddie et Claire...
- FIN DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ
DEUX
- Bob : Qumuci, et il n'y avait pas d'autres maisons au-delà de cet endroit. Après la guerre, Paul Paul, ils ont commencé à construire d'autres maisons dans cette direction. Puis l'école, et vers l'arrière. Finalement, jusque chez Sam, à côté de chez votre père et de Meme.
- Alice : Vous habitiez entre les deux. Je me souviens d'eux.
- Bob : Et je me rappelle de Roger Paul, juste en face de chez nous, puis il y avait Tom Brooks et Geraldine. Et après il y avait Becca Bear et Eddie. Il n'y avait qu'une seule rue au haut de la colline avant la guerre. Là où vit George aujourd'hui, il y avait ce bâtiment en briques abritant le puits. Nous avons l'habitude de nous rassembler près de ce gros bâtiment en béton, au pied de la colline. Il y avait beaucoup de roches à cet endroit. C'était juste en bordure du chemin. Et près de là, il y avait un champ de balle. Puis le chemin tourne comme ceci et traverse la voie ferrée. En effet, il y avait cette ancienne voie ferrée à l'endroit où de nouveaux résidents viennent d'emménager.

- Juste avant la voie ferrée, c'était tout boisé. Je m'en rappelle encore aujourd'hui.
- Alice : En quelle année était-ce, lorsqu'il y avait ce champ de balle?
- Bob : En 1959.
- Alice : La façon de vivre aujourd'hui et la façon de vivre en ce temps-là, quelle serait votre préférence, aujourd'hui ou en ce temps-là?
- Bob : Je préférerais me retrouver dans ce temps-là.
- Alice : Vous savez, beaucoup d'autres, comme ma mère, disent qu'ils aimeraient se retrouver à cette époque.
- Bob : La vie était plus agréable. Aujourd'hui, le rythme est trop rapide et on ne parvient pas à suivre. Tout a changé pour le pire, même la loi. Aujourd'hui, ils peuvent même venir vous forcer à tondre la pelouse, si elle atteint six ou sept pieds de hauteur. En ce temps-là, il n'y avait rien de tel.
- Alice : Melvin Nash, ce serait votre neveu, n'est-ce pas? Est-ce qu'ils essaient de créer une espèce de réserve indienne à cet endroit?
- Bob : Pas que je sache.
- Alice : J'ai entendu quelqu'un dire ça, mais je ne sais pas si c'est vraiment vrai. Avez-vous été réadmis Bob?
- Bob : Pourquoi?
- Alice : Le statut d'Indien, avez-vous un statut d'Indien?
- Bob : Oui, d'Oromocto.
- Alice : Beaucoup d'entre eux ont été réadmis, je crois. Comment se fait-il que nous ayons retrouvé les numéros de notre bande, et que vous n'avez pas été inclus? Car à ce moment-là, vous viviez sur l'ancienne réserve, n'est-ce pas?
- Bob : Non, nous n'avons jamais demeuré là. Une fois, lorsque Isaac était chef et Paul Paul, ils ont presque failli nous convaincre de nous y établir. Beaucoup de gens veulent que nous nous établissions sur la réserve, comme Tom Nash. Steve Nash vivait au bas de la colline, et c'est pourquoi mon père voulait un terrain à cet endroit, quelque part, mais ils nous ont opposé un refus, pour la simple raison que mon père faisait trop d'activités commerciales, car il avait ses propres remorqueurs et ses propres maisons de ferme.
- Alice : Pourquoi cela faisait-il une différence?
- Bob : Et bien! il semble qu'ils étaient jaloux, car mon père possédait tout ce qu'ils voulaient. Il avait appris par lui-même à s'organiser, puis il a réussi. Chaque fois que nous avons essayé de retourner sur la réserve, ils ont refusé de nous accepter. Et même aujourd'hui, ils ne veulent pas de nous sur la réserve à Oromocto.
- Alice : Pourtant, Junior Nash et les autres membres de sa famille font maintenant partie de notre bande.
- Bob : Oui, mais a-t-il déjà vécu sur la réserve?
- Alice : Non, pas que je sache.
- Bob : Tout comme nous, ils nous soutirent notre argent. Chaque famille obtient trente-deux mille dollars par année. Lorsque nous nous sommes battus sur ce sujet l'été dernier, ils ont

- perdu beaucoup d'argent, car ils ont fait faillite. Ce type d'Ottawa nous a dit qu'il y a beaucoup d'argent là.
- Alice : Je crois qu'il devait y avoir beaucoup de maisons construites pour le projet de loi C-31 et l'autre également. Est-ce que vous seriez intéressé à vivre là aujourd'hui?
- Bob : Non. C'est trop encombré. J'aime vivre dans un milieu ouvert, la liberté. Et vous n'êtes pas propriétaire de la maison. Ici, tout ce qui est ici m'appartient. Beaucoup d'argent pour les taxes, près de douze cents dollars pour l'endroit où j'habite, mais il faut continuer de payer. C'est si tranquille. La seule chose que j'utilise ici est ce poêle à bois. Je n'ai pas de plinthes électriques, rien. J'ai bâti ma maison sur une dalle de béton. Je n'ai jamais perdu de fleurs. C'est bien isolé, car j'ai environ un pied d'isolant en haut et tout autour. Lorsque Boy Nash l'a construite pour moi, il a bien isolé la maison.
- Alice : Est-ce que Boy Nash vient vous voir à l'occasion?
- Bob : Il avait l'habitude de le faire, mais pas dernièrement, depuis que sa femme a subi une opération. L'automne dernier, je crois. [Discussion au sujet des jeunes sur la réserve.]
- Alice : Avez-vous déjà confectionné des paniers?
- Bob : Dans le passé, oui. Je fabriquais des manches de hache lorsque je ne travaillais pas; c'était un passe-temps. Aujourd'hui, je n'en fabrique que pour mon usage personnel. Et je continue de faire du piégeage. J'aime tout simplement sortir et me promener en bateau. Les oiseaux vous inspirent, de même que les oies et les canards, pendant que vous ramez.
- Alice : Parfois on ne voit pas ce qui nous entoure, à quel point tout est beau et magnifique.
- Bob : J'étais encore jeune et je m'occupais du service aux pompes à essence. Je discutais avec lui et il m'a dit qu'il commençait maintenant à pêcher. Il a ajouté qu'il n'avait jamais pêché auparavant, et qu'il aimait beaucoup cette activité. Il rattrapait donc le temps perdu, des choses qu'il aurait dû faire lorsqu'il était jeune. Sam et moi avions l'habitude d'aller faire la cueillette des crosses de fougère à Boisetown. On restait là pour une semaine et on revenait à la maison.
- Alice : Vous avez mentionné l'île Sugar. Êtes-vous déjà allé à l'île Savage?
- Bob : Oui, Warren y avait un camp, et il y avait quelqu'un d'autre.
- Alice : Il y avait Warren et Evangeline et Louie. Je me souviens d'eux. Ma mère et mon père [Dokie et Tina] et l'oncle Dick [Richard Brooks].
- Bob : Sam et moi avions l'habitude de ramer jusqu'au pont situé près du traversier McKinnley. On se rendait jusque là et on ramassait des crosses de fougère pendant tout le trajet. On arrêtaient leur rendre visite pendant quelque temps, et on buvait de la bière d'abeilles.
- Alice : C'était sans doute la chose à faire à l'époque, *amuwesity* [bière

- d'abeilles].
- Bob : C'est vrai. Tout le monde en avait.
- Alice : Je ne crois pas que personne n'en est encore aujourd'hui.
- Bob : Non, c'est rare. J'en ai produit beaucoup. C'est ma faute si je l'ai laissé fermenter trop longtemps, car elle est devenue trop forte. Elle commençait à être vraiment bonne, mais je l'ai laissée à l'extérieur et elle a gelé.
- Alice : Je croyais qu'il fallait la garder au chaud.
- Bob : J'ai oublié, car j'étais parti à la chasse. [Discussion au sujet de la bière artisanale.]
- Alice : Est-ce que la vie était agréable pour vous dans votre enfance?
- Bob : Oui. J'ai commencé à travailler à l'âge de quatorze ans.
- Alice : Que faisiez-vous?
- Bob : Je conduisais un camion.
- Alice : Quelle sorte de camion?
- Bob : Un camion de gravier.
- Alice : Et avez-vous fait cela pendant longtemps?
- Bob : Jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans, il y a deux ans. J'ai acheté mon propre camion en 1974, et j'ai même possédé deux camions à une époque.
- Alice : Combien d'enfants avez-vous?
- Bob : Deux enfants et un garçon adopté, qui était âgé de six mois lorsqu'on l'a eu.
- Alice : Quel âge a-t-il aujourd'hui?
- Bob : Quarante-trois ans. Il est dans l'Ouest, en Ontario.
- Alice : Les autres enfants, sont-ils ici?
- Bob : Oui, et nos petits-enfants, sauf James. Il reste chez sa grand-mère
- [Joan] à St. Mary's. Un petit garçon brillant qui s'est installé chez moi en 1988. Il allait à l'école ici, et il est allé à Oromocto. Bien sûr, je l'ai bousculé. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il aille à l'école. Et lorsqu'il serait grand, il pourrait conduire et que je lui donnerais une voiture. C'est ce que j'ai fait. Il a persévéré, et il poursuit encore ses études. Il est prêt à faire n'importe quoi, et il fait beaucoup d'efforts. Il m'a dit qu'il ne quitterait pas l'école avant d'obtenir son diplôme, qu'il pourrait même aller au collège, mais peut-être pas. Je lui ai demandé pourquoi il irait au collège s'il n'y a pas d'emplois. Il veut entrer dans l'armée ou se joindre à la GRC. L'armée, ce n'est pas si mal, mais la GRC, c'est trop dangereux. Je lui ai dit que s'il y avait une guerre, nous n'allions pas survivre de toute façon. Mon autre petit-fils, Pete, voulait devenir mécanicien, et c'est ce qu'il fait aujourd'hui.
- Alice : Vous faites beaucoup de choses autour de la maison, car je vous ai vu avec les animaux, dans votre atelier.
- Bob : J'aime la mécanique, tout comme Pete. Lui et moi travaillons ensemble. Ce qu'il ne sait pas, il vient me le demander. Et l'automne prochain, lorsqu'il retournera à l'école, c'est dans ce domaine qu'il se dirigera. J'aimerais qu'il ait une profession, plutôt que de travailler dans la forêt.
- Alice : C'est ce que j'ai fait; j'avais trente et un an et je suis retournée à l'école. J'ai dit que je ne voulais pas

Planche 9.3 □: Feue Christina □ Nash (photo de Kar □ Perley)



rester assise et dépendre du bien-être social pendant le reste de ma vie. Je ne suis pas intéressée, et j'aime mieux faire autre chose. Actuellement, je fais ce travail et il me convient très bien. Aller voir les vieilles personnes, parler du passé, de la vie dans ce temps-là. Et cette expérience me permet d'apprendre

toutes sortes de choses.
Bob : Voyez-vous, on ne parle pas suffisamment en indien aux enfants. J'aime parler la langue indienne. Andy, quelqu'un lui apprenait à parler indien à Oromocto. Il est venu ici en prononçant des noms. Je lui ai dit : Non, ce n'est pas comme ça qu'il faut dire. Donc, cette jeune personne à cet

- endroit, qui ne connaît à peu près rien de la langue, mais à qui l'on confie cette responsabilité de (pause)
- Alice : Qui est-ce?
- Bob : Il dit qu'il est une de nos relations. Je ne sais pas qui c'est, car il y a tellement de personnes à cet endroit. Moi-même, j'aime parler indien. Royden venait souvent ici, lorsqu'il demeurait à Kingsclear. Mike. On pouvait rester assis pendant une demi-journée à parler en langue indienne. Et je ne veux rien oublier, le peu que j'ai gardé.
- Alice : Eh bien! Si nous ne l'utilisons pas, nous pourrions perdre cette langue.
- Bob : Oui.
- Alice : Ma mère, lorsque je vais la voir, c'est tout ce qu'elle fait, parler en langue indienne. Et j'essaie moi-même de parler cette langue.
- Bob : Pat Sacobie venait souvent ici avant la mort de sa femme, qui s'appelait Grace. Maintenant, il ne vient presque jamais. Jim Sark l'amenait souvent.
- Alice : Comment dites-vous canard en indien?
- Bob : *Motehehsim*. La plus jeune fille de Donna essaie également d'apprendre la langue. Mais je lui dis toujours que je vais lui apprendre un mot à la fois. Il y a de nombreuses années, Bill Nash ne faisait que travailler sur la ferme. Lui et George. George était vraiment le spécialiste du rat musqué, lorsque venait cette période de l'année.
- Alice : George Nash, celui qui était à Fredericton?
- Bob : Non, mon frère. C'était le mari de Christina. Il était le spécialiste du rat musqué, pas un chasseur. Comme Bill, il a travaillé sur la ferme toute sa vie.
- Alice : Bill n'a jamais fait de piégeage et n'est jamais allé à la chasse?
- Bob : Pas avant la mort de Dingy. Puis il est déménagé à cet endroit, et c'est à ce moment qu'il a commencé à faire du piégeage. Il devait être âgé de quarante ou cinquante ans lorsqu'il a commencé le piégeage.
- Alice : Il avait domestiqué une corneille, n'est-ce pas?
- Bob : Oui, et elle parlait mal.
- Alice : Ma sœur et moi sommes allées là un jour, car elle m'avait parlé de cette corneille et qu'elle pouvait parler, mais je ne la croyais pas. Un dimanche où je n'avais rien à faire, je suis allée la chercher et je lui ai dit que l'on devrait aller voir Bill et Mildred. Je voulais voir cette corneille qui parle. Lorsque je suis arrivée dans l'entrée, je pouvais déjà l'entendre... et elle a commencé à jurer lorsque je suis entrée dans la maison. Son nom était Charlie, et je ne pouvais le croire.
- Bob : Ils avaient l'habitude de garder l'oiseau dans le sous-sol. C'est un corbeau.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

10. Trous creusés dans les ruisseaux

NOËL FRANCIS JUNIOR AVEC KATHLEEN FRANCIS PREMIÈRE NATION MALÉCITE DE MADAWASKA

Mon père était un pêcheur à la mouche. Il y a une histoire qu'il nous a racontée. Quand il était jeune, âgé de dix ou douze ans, son père l'amenait avec lui, particulièrement à l'automne, afin de ramasser du bois pour l'hiver. Et ils remontaient la rivière avec leur arc et, s'ils voyaient un caribou... car dans ce temps-là, je pense qu'il n'y avait pas beaucoup de chevreuil. Je crois que les chevreuils sont venus plus tard, car c'était principalement du caribou. Ils prenaient la viande et, là où il y avait des ruisseaux, ils creusaient des trous dans les ruisseaux et y mettaient la viande, afin de la garder au frais. Et en redescendant la rivière, ils ramassaient toute la viande et la rapportaient pour l'hiver. C'est ce qu'ils faisaient à l'automne. Mon père se rappelait de cette histoire et il nous racontait comment faisait son père.

Planche 10.1 □: Le père et la mère de Noël, Noël Francis Sr. et Kate □ Francis, Première nation Malécite de Madawaska, (photo □: gracieuseté de Kathleen □ Francis).



Alice : Noël, pourriez-vous me présenter un bref historique de Saint-Basile?

Noël : Dans la mesure où je peux m'en rappeler, la réserve de Saint-Basile a été établie en 1867, au moment de la Confédération. Et pendant de nombreuses années, il n'y a pas eu de chef à cet endroit. Le chef était celui de Tobique, qui était responsable de notre réserve. En 1955, on a eu une élection pour un chef sur la réserve de Saint-Basile et, à partir de ce moment-là, nous avons élu un Conseil tous les deux ans. Au moment où la réserve a été établie, elle s'étendait sur une bonne partie de la cité actuelle d'Edmundston. Et au cours des ans, la taille a été réduite jusqu'à ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Lorsqu'elle englobait une partie de la cité d'Edmundston, il s'agissait à ce moment-là du village, qui était essentiellement le centre d'Edmundston. Le cimetière était situé en face de la cathédrale. On nous a dit qu'il y a des dossiers qui ont été brûlés. Selon l'information que nous pouvons obtenir, c'est ce qui est arrivé. Aujourd'hui, nous avons sept cents et même un peu plus de sept cents acres. Mais à cette époque, c'était plus de deux mille acres, mais la superficie a été réduite.

Alice : Quelle est la population ici aujourd'hui?

Noël : Aujourd'hui, il y a une centaine de personnes vivant sur la réserve et une centaine à l'extérieur de la réserve. Un total de deux cents

membres.

Alice : En 1955, lorsque tout ce qui se déroulait ici relevait de Tobique, quelle était la population?

Noël : Je dirais environ cinquante ou cinquante-cinq.

Alice : Vous rappelez-vous des vieux Indiens qui étaient ici?

Noël : Le plus vieux dont je me souviens est Joe Wallace et aussi Noël Bernard. Et il y avait, comme ma tante, plus précisément deux de mes tantes, tante Alice et tante Carrie.

Alice : Quel était le nom de votre père?

Noël : Noël.

Alice : Noël Francis, le même nom que vous. Était-il Indien?

Noël : Oui.

Alice : Parlait-il la langue?

Noël : Un peu, quelques mots, mais c'était très limité.

Alice : Est-ce que quelqu'un confectionne des paniers ici aujourd'hui?

Noël : Aujourd'hui, personne ne confectionne de paniers, que je sache. J'avais l'habitude d'en confectionner un peu. Dans le groupe de ma génération, il y en a probablement eu juste quelques-uns. Il y en avait plus au temps de la génération de mon père. Par exemple, deux des sœurs de mon père confectionnaient des paniers. Et Joe Wallace confectionnait des paniers, tout comme Noël Bernard.

Alice : Deux de vos tantes, Alice et Carrie, venaient-elles de Tobique?

Noël : Elles étaient d'ici.

Alice : Elles étaient d'ici et

Planche 10.2: La tante de Noël, Carrie Francis, de la Dernière nation Malécite de Madawaska, (photo: gracieuseté de Kathleen Francis).



- confectionnaient des paniers, quelle sorte de paniers?
- Noël : Des paniers pour les pommes de terre et des paniers de fantaisie.
- Alice : J'entends beaucoup parler des paniers de fantaisie. J'en ai vu quelques-uns en photo, et ils sont très jolis. Qu'en est-il au sujet de la chasse et de la pêche, est-ce que quelqu'un chasse et pêche ici?
- Noël : En ce temps-là, la génération de mon père, nous étions limités et ne pouvions chasser et pêcher que sur la réserve. À l'extérieur de la réserve, il fallait acheter des permis.
- Mais depuis quelques années, ces lois ont changé. C'est tout simplement que nous ne savions pas que nous avions le droit de pêcher et de chasser n'importe où, n'importe quand. Mais maintenant nous chassons et nous pêchons. Je dirais que parmi les familles, il y a plus de 75 % (pause) qui le font, car même les femmes chassent et pêchent.
- Alice : Dans la génération de votre père, à cette époque-là, lorsqu'ils pêchaient ou chassaient, votre père vous a-t-il déjà raconté quelles étaient leurs méthodes de pêche?
- Noël : Mon père était un pêcheur à la mouche. Il y a une histoire qu'il nous a racontée. Quand il était jeune, âgé de dix ou douze ans, son père l'amenait avec lui, particulièrement à l'automne, afin de ramasser du bois pour l'hiver. Et ils remontaient la rivière avec leur arc et, s'ils voyaient un caribou... car dans ce temps-là, je pense qu'il n'y avait pas beaucoup de chevreuil. Je crois que les chevreuils sont venus plus tard, car c'était principalement du caribou. Ils prenaient la viande et, là où il y avait des ruisseaux, ils creusaient des trous dans les ruisseaux et y mettaient la viande, afin de la garder au frais. Et en redescendant la rivière, ils ramassaient toute la viande et la rapportaient pour l'hiver. C'est ce qu'ils faisaient à l'automne. Mon père se rappelait de cette histoire et il nous racontait comment faisait son père.
- Alice : Votre père vous a-t-il déjà mentionné la pêche au harpon pour le saumon?
- Noël : Non, pas à nous.
- Alice : Et au sujet des filets?
- Noël : S'il en a parlé, je ne me souviens pas. Car parfois, on vous raconte des histoires, mais lorsque vous êtes jeune vous les oubliez.
- Alice : Et qu'en est-il de la cueillette des crosses de fougère? Est-ce que les Anciens cueillaient les crosses de fougère dans la région?
- Noël : Oui.
- Alice : Où les trouvaient-ils?
- Noël : Le long du fleuve Saint-Jean. On en avait de toutes les sortes. À chaque printemps, je dirais que c'était une grosse fête, et nous cueillons effectivement des crosses de fougère.
- Alice : Tous les ans?
- Noël : Tous les ans.
- Alice : Y a-t-il des îles ici?
- Noël : Il y a une île entre la réserve et les États-Unis, Madawaska. Je pense que c'est l'île Madawaska. Encore une fois, on nous a dit que l'île ne

- faisait pas partie de la réserve. Elle avait été cédée à un type du nom de Martin un jour, mais c'est une question sur laquelle il reste à faire des recherches. Je sais que nous avons fait des recherches sur la réserve, mais arrive un point où l'argent vient à manquer. Et lorsque que l'on fouille et que l'on continue de fouiller, il ne reste plus de fonds disponibles. C'est un gros problème.
- Alice : Revenons-en à votre père. À cette époque, se rendait-il dans d'autres réserves pour la cueillette des crosses de fougère et pour la chasse, et pour rencontrer d'autres Indiens?
- Noël : Je sais que nous avions l'habitude de descendre à Tobique. Nous avons de la parenté à Tobique et, presque chaque année, mon père s'y rendait et ma tante (pause) pour un festival là-bas, on organisait une fête. Je crois que c'est la célébration de Sainte-Anne, chaque année.
- Alice : Oui, la fête de Sainte-Anne, chaque année à Tobique.
- Noël : Je me rappelle que mon père s'y rendait avec tante Alice et tante Carrie.
- Alice : Est-ce l'endroit le plus loin où ils se soient rendus?
- Noël : Je dois dire qu'ils étaient limités pour ce qui est des déplacements.
- Alice : Oui.
- Noël : Ainsi, mon père avait une sœur à Eastport, au Maine. Il y a une réserve là-bas. Je ne me rappelle pas l'avoir vue.
- Alice : Connaissez-vous son nom?
- Noël : [Demandant à sa mère] Qui est la sœur de mon père qui vit à Eastport, au Maine?
- Kathleen : Je ne me souviens pas de son nom.
- Noël : Qui était Madeline?
- Kathleen : Je ne pourrais dire. Je ne me souviens pas de son nom. Je sais qu'ils avaient une sœur là-bas, mais je ne la connais pas. Elle est morte avant que j'arrive dans la famille et je n'ai jamais posé de questions.
- Alice : Combien étiez-vous?
- Noël : Vous voulez dire?
- Alice : Vous aviez des sœurs et des frères?
- Noël : J'ai eu deux sœurs et quatre frères.
- Alice : Sont-ils tous ici à Saint-Basile, sur la réserve?
- Noël : J'ai un frère qui est décédé l'hiver dernier. J'ai un frère ici à Saint-Basile. J'ai un autre frère à Bouctouche, qui a pris sa retraite l'hiver dernier. Il travaillait pour le CNR. J'ai une sœur qui vit sur la réserve. Ma sœur la plus âgée vit à Edmundston, et elle est également à la retraite.
- Alice : Ce n'est pas une grosse réserve n'est-ce pas? Mais elle se développe.
- Noël : C'est l'une des plus petites réserves.
- Alice : C'est sûrement la plus petite.
- Noël : Il y a Fort Folly.
- Alice : Fort Folly est sûrement la plus petite. Est-ce que votre père vous a déjà parlé de médecine indienne?
- Noël : Non. Alice serait la personne la plus connaisseuse au sujet de la

Planche 10.3 : Les grands-parents de Noël, Madeline Desrosier et Gabriel Francis, (photo gracieuseté de Kathleen Francis).



médecine, de la médecine indienne. Elle était reconnue pour guérir toutes sortes de maladies, de nombreuses sortes, en fait. Même qu'elle a sauvé la main d'un homme. Le médecin était prêt à la couper, en disant qu'il n'y avait pas d'autre choix. Mais avec sa médecine, elle a sauvé cet homme. C'était un non-Indien, et il était agriculteur, et elle a sauvé la main de cet homme. Mais personne ne savait comment l'écrire à ce moment-là, et on n'a pas de dossier à ce sujet. Je crois que les Indiens, leur façon de se rappeler quoi que ce soit était de le transmettre d'une génération à une autre de façon orale. Et presque rien n'était conservé.

Alice : Je ne crois pas que rien ait été écrit. Seulement que les non-Autochtones écrivent selon leurs perceptions. Je n'ai jamais rien vu par écrit, de ce qui a été transmis de génération en génération, mais j'entends beaucoup parler, quand je voyage, au sujet de la chasse et de la pêche, comme étant quelque chose

qui aurait été transmis. De même qu'au sujet de la confection de paniers et de tout ce que nous fabriquons.

Noël : Le peu que je sache au sujet de la confection de paniers est que j'ai vu ma tante, en fait mes deux tantes, Carrie et Alice, lorsqu'elles en confectionnaient. Et ce n'est qu'un souvenir.

Alice : Vous rappelez-vous si elles utilisaient de la couleur sur le bois ou si elles n'en utilisaient pas.

Noël : Certains paniers avaient de la couleur.

Alice : Est-ce qu'elles faisaient leurs propres teintures ou si elles les achetaient?

Noël : Je crois que l'une des couleurs qu'elles utilisaient étaient l'écorce d'aulne.

Alice : Lorsque les Indiens avaient des enfants à cette époque, est-ce que les femmes allaient à l'hôpital ou y avait-il des sages-femmes?

Noël : Il y avait des sages-femmes, ma génération est née avec des sages-

- femmes. La seule dans la famille qui soit allée à l'hôpital avec ma mère était sa toute dernière, et nous l'avons perdue. Elle était jeune, encore un bébé. C'est l'époque où les gens mouraient à gauche et à droite, c'était une grosse maladie.
- Alice : Était-ce la peste?
- Noël : C'était ce genre de chose.
[Demandant à sa mère] Quelle était cette maladie dont ta dernière fille est morte à l'hôpital, le dernier enfant que tu as eue?
- Kathleen : Elle est morte de diarrhée. Elle était âgée de seulement cinq mois. C'est l'année où les bébés mouraient à droite et à gauche de diarrhée.
- Noël : Et c'est la seule avec laquelle tu sois allée à l'hôpital?
- Kathleen : Oui.
- Alice : Qui a accouché vos enfants?
- Kathleen : C'est la mère de mon mari qui a fait les accouchements.
- Alice : Quel était son nom?
- Kathleen : Madeline Dorosca, elle venait de Drummond.
- Alice : Les mariages sur cette réserve, à cette époque, vous souvenez-vous de quelqu'un qui ait mentionné l'arrangement d'un mariage?
- Noël : Non, je ne m'en souviens pas.
- Alice : Que savez-vous au sujet des canots d'écorce de bouleau? Vous rappelez-vous de quelqu'un qui en fabriquait ou qui parlait des canots?
- Kathleen : Non. Lorsque je suis venue ici, certains confectionnaient des paniers, des manches de hache.
- Alice : Quel genre d'outils utilisaient-ils pour les manches de hache?
- Kathleen : Les femmes venaient de Tobique avec des paniers de fantaisie et les vendaient ici.
- Alice : Quel genre d'outils utilisaient-ils pour les manches de hache?
- Kathleen : Des manches de hache.
- Noël : Un couteau croche.
- Kathleen : Un couteau à deux manches. Billy Ellis en fabriquait.
- Noël : Billy Ellis, c'était un vieil homme.
- Kathleen : Je me souviens qu'il en fabriquait.
- Alice : Est-ce que quelqu'un a déjà utilisé du verre?
- Noël : Oui, pour lisser la surface. Je m'en rappelle.
- Alice : Pouvez-vous m'en parler un peu et me dire qui utilisait cette technique?
- Noël : Billy Ellis l'utilisait, et Noël Bernard fabriquait des manches de hache. [Demandant à sa mère] Te souviens-tu de Mark Bernard?
- Kathleen : Mark fabriquait des rouleaux à pâtisserie et des palettes pour retourner les beignes. J'en ai encore.
- Alice : Depuis longtemps?
- Kathleen : Quarante-cinq ou quarante-six ans.
- Noël : Eh bien! J'ai soixante et un an.
- Kathleen : Et moi, j'en ai quatre-vingt-un.
- Alice : Ces instruments doivent être bien vieux.
- Kathleen : Alice, la sœur de mon mari, c'est elle qui m'a donné le rouleau à pâtisserie.
- Alice : Est-ce qu'ils faisaient des

- cerceaux?
- Kathleen : Il fabriquait des bancs, de magnifiques bancs pour s’asseoir. Il avait un petit atelier à l’arrière, et il pouvait travailler le bois [son mari Noël].
- Alice : Est-ce que la vie était difficile ici, sur la réserve, pendant votre enfance?
- Noël : Ça dépend ce que vous voulez dire par difficile.
- Alice : Comme la nourriture, y en avait-il suffisamment?
- Noël : On n’avait pas beaucoup à manger, on n’avait pas de grosses quantités, comme au souper. On n’avait pas l’eau courante ou l’électricité, mais c’était comme ça presque partout. Je me rappelle quand j’avais six ou sept ans, l’ancien dépotoir de la ville était sur la réserve, et le groupe de jeunes dont je faisais partie, nous étions toujours rendus au dépotoir. La génération de mon père a eu la vie dure. Ce fut plus facile pour nous. Et les membres de notre génération, si seulement ils tiraient profit de ce qui est à leur disposition, ils pourraient profiter de la vie.
- Alice : Personne ne parle la langue malécite?
- Noël : Personne, et c’est une vraie honte. Il y avait une école ici sur la réserve, et mon père est allé à l’école.
- Alice : En quelle année était-ce?
- Noël : Ce serait dans les années 40, je crois. Papa est né en 1907, et il serait allé à l’école en 1915.
- Alice : Cette école doit donc avoir existé pendant un bon bout de temps?
- Kathleen : Ils ont eu un pique-nique à cette école, et ils en avaient des photos. Je regarde de vieilles photos de cette époque. J’en avais que Carrie a laissées lorsqu’elle est décédée. Je les garde toujours. Je voulais les montrer à Ruth et à O’neal pour voir s’ils se souviennent des personnes sur ces photos. Mais chaque fois qu’ils viennent, j’oublie de les leur montrer.
- Noël : Vous voyez, c’est une chose au sujet de l’école, nous n’avons aucun dossier. J’en entendu dire qu’il y a eu un gros incendie une fois et que tous les dossiers ont été brûlés, comme ceux de la réserve. J’ai demandé à l’agent des Indiens un jour pour obtenir de l’information sur cette réserve. Quand elle a été établie et ainsi de suite. Et j’ai reçu une lettre de lui disant que la réserve a été établie en 1867, mais qu’il n’y avait aucun dossier.
- Alice : Avez-vous votre propre église sur cette réserve?
- Noël : Non.
- Alice : C’est vrai, les églises conservent habituellement des dossiers sur les Indiens.
- Noël : J’ai en fait obtenu de vieux dossiers de la paroisse de Saint-Basile. Le prêtre qui était là... J’ai obtenu une photocopie des dossiers que l’église avait conservés depuis aussi longtemps qu’il y a eu une population, des gens, comme les dossiers que le prêtre m’a montrés à ce moment-là. Et il m’a dit : « Il y avait un nombre x d’Indiens telle

année, et un nombre x l'année suivante. Je ne sais pas en quelle année l'église de Saint-Basile a été établie.

Alice : C'est sûrement il y a très longtemps si on y conserve des dossiers sur les Indiens. Qu'en était-il de la religion ici, est-ce que les gens étaient très religieux?

Noël : Principalement catholiques.

Alice : Étaient-ils de bons croyants?

Noël : Assez, oui. Pour ma génération, je me souviens que la cathédrale est

l'église où nous allions. Mais je ne me rappelle pas vraiment la date exacte, sauf qu'une autre paroisse a été formée, la paroisse du Sacré-Cœur. Je crois que c'est au début des années 50, à peu près, mais cette église a fermé. Maintenant nous avons recommencé à aller à la cathédrale. Et l'église a aussi des problèmes.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

11. Foutus camions de l'armée

ELIZABETH PAUL

WELMOOKTUK / PREMIÈRE NATION D'OROMOCTO

N'importe quelle sorte de verre que vous voyez ici dans les fenêtres. Ils devaient le façonner pour rendre le manche de hache ou le manche de marteau ou encore de pioche plus lisse. Ils devaient d'abord rendre le verre plus lisse, puis le bois. J'aimais bien les regarder travailler. Particulièrement lorsqu'ils m'invitaient à m'approcher et à apporter une grosse tasse avec un manche (suhpin.). Il faut verser de l'eau sur la pierre, puis faire tourner la roue. Lorsqu'ils fabriquent un couteau à deux manches ou un couteau de poche, ils doivent l'aiguiser, et il faut alors verser de l'eau sur la pierre. Puis, utiliser la manivelle et démarrer très lentement, jusqu'à ce que la pierre soit toute mouillée. Et alors, il faut aiguiser le couteau à deux manches, le couteau à lame incurvée ou le couteau de poche.

...Je dois dire qu'ils nous ont déménagés à Kingsclear en 1947 dans les foutus camions de l'armée. Ces derniers faisaient le tour de la réserve et on nous disait : « Montez, vous déménagez... vous déménagez à Kingsclear.

Alice : Elizabeth, vous êtes connue
comme étant *Sapet*, n'est-ce pas?

Elizabeth : Oui.

Alice : Où êtes-vous née?

Elizabeth : Je suis née à St. Mary's en
1930.

Alice : Qui étaient votre mère et votre
père?

Elizabeth : Bessie Meuse et
Sylvester Sabattis.

Alice : D'où venaient-ils?

Elizabeth : Un d'Oromocto et l'autre
des États-Unis.

Alice : Votre père est né aux États-Unis?

Elizabeth : Non, à Oromocto.

Alice : Et votre mère?

Elizabeth : Je ne sais pas vraiment. Mais

après la mort de mon grand-père, ma
grand-mère est retournée quelque part
au Maine.

Alice : Qui étaient votre grand-mère et
votre grand-père?

Elizabeth : Stephen Meuse et Lolly, son
prénom étant quelque chose comme
Sarah?

Alice : Je crois que c'était bien Sarah.

Elizabeth : Je ne sais pas quel était son
nom véritable.

Alice : Je me souviens d'elle; elle vivait
dans l'ancienne maison de Becca, il y
a très longtemps.

Elizabeth : Et je ne sais pas pendant
combien de temps nous sommes
demeurés à St. Mary's. Je me rappelle

Planche 11.1 □: La grand-mère et le grand-père d'Elizabeth, Mornie □ Lolly □ Paul (assise) et Steve □ Meuse (debout) (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 3-5)



- à peine du moment où nous sommes déménagés de St. Mary's à Gagetown.
- Alice : Pendant combien de temps avez-vous vécu à Gagetown?
- Elizabeth : Pendant très longtemps. Je me souviens lorsque nous sommes déménagés de Gagetown. Je pense que c'est là que vivaient mes grands-parents, à Gagetown. Je me rappelle que lorsque nous sommes déménagés à Gagetown, ma grand-mère y vivait déjà. Puis nous sommes revenus ici lorsque j'étais âgée de six ou sept ans.
- Alice : Ici à Oromocto?
- Elizabeth : Oui, à Oromocto.
- Alice : Comment était la vie dans votre enfance?
- Elizabeth : C'était très bien. La raison pour laquelle nous sommes déménagés de Gagetown, c'est que mon père travaillait à la scierie et qu'il est tombé en bas d'une pile de planches. Puis il s'est blessé au bras et au coude.
- Alice : Que faisait-il à la scierie?
- Elizabeth : Il empilait du bois.
- Alice : Que faisait votre mère?
- Elizabeth : Elle restait à la maison avec nous.
- Alice : Combien étiez-vous dans la famille?
- Elizabeth : Il y avait moi, Steve et Robert. Nous étions trois. Puis lorsque nous sommes déménagés ici, il y a eu Pete et Jessie. Je pense que deux d'entre eux sont nés ici à Oromocto et deux à Gagetown.
- Alice : Dans votre enfance, vous rappelez-vous de personnes qui confectionnaient des paniers?
- Elizabeth : Les seules dont je me souviens sont les grands-parents de Ben.
- Alice : Ben est votre mari?
- Elizabeth : Solomon Paul et Sarah Paul étaient ses grands-parents.
- Alice : Qui étaient ses parents?
- Elizabeth : À qui?
- Alice : À Ben.
- Elizabeth : Les parents de Ben sont John Paul [*Suwahsin*] et sa mère Mary Augdon.
- Alice : D'où venaient-ils?
- Elizabeth : Mary Augdon, je crois qu'elle était de Norton.
- Alice : Et votre père?
- Elizabeth : Je ne pourrais vous dire. Nous avons essayé de savoir. La famille de Ben est venue nous voir il y a quelques semaines. J'ai des documents avec des noms, mais nous n'avons encore rien trouvé. Nous avons reçu une invitation pour rencontrer ces gens le 4 août. Quelques-uns vivaient dans le Maine. Ils sont venus il y a deux ou trois semaines.
- Alice : Combien d'enfants avez-vous eus?
- Elizabeth : J'en ai douze.
- Alice : Les gens de la réserve d'Oromocto, là où vous avez grandi, que faisaient-ils pour se divertir?
- Elizabeth : Un grand nombre confectionnaient des paniers, comme du côté de la famille de Ben. Mais dans ma famille, mon père travaillait sur une ferme de l'autre côté du fleuve. Je me rappelle, c'est là qu'il

Planche 11.2 □: La grand-mère de Ben, Sarah «□Selapic□» Sacobie, 1894. (Archives de l'Université du Nouveau Brunswick, 74-17358)



travaillait. Et les parents de Ben, ils fabriquaient des paniers, des manches de hache, des manches de marteau. Et quelques-uns de ces hommes – lorsque Margaret Polchies est partie, sa maison a été condamnée. Elle est donc retournée chez sa mère et son

père, en bas de la colline. Puis ces hommes – cette grosse maison, ici, où vit maintenant Gloria [sa fille], il y avait une grosse maison à cet endroit. C'était la maison de tante Margaret. C'est là qu'ils coupaient du bois à pâte.

Planche 11.3 : De gauche à droite, Benjamin Paul, mari d'Elizabeth Paul, Alfred Neil Polchies; au milieu, de gauche à droite, Richard Gilbert (Robert) Polchies, Beatrice Paul (femme de John Sabattis), fille de Johnny Paul, et Leona Paul; en avant, Imalda Paul, vers 1940. Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1906)



Alice : Beaucoup de gens qui vivaient ici auparavant sont retournés s'établir à Kingsclear?

Elizabeth : Oui. Je me souviens de cette époque.

Alice : Pourriez-vous m'en parler.

Elizabeth : C'était l'époque où l'on cueillait des crosses de fougère au printemps. Et l'ensemble du groupe, après la cueillette, nous allions tous plus loin en aval, vers Maugerville. Nous restions là tout l'été, et nos

- maris travaillaient dans les fermes. Et en septembre, nous revenions sur la réserve. C'était très agréable.
- Alice : Que savez-vous de ces îles?
- Elizabeth : C'est là que nous avons l'habitude de vivre.
- Alice : Sur quelle île étiez-vous?
- Elizabeth : L'île Gilbert.
- Alice : Il y a Indian Point et l'île Grimross.
- Elizabeth : Je ne connais pas ces endroits. Je ne sais même pas où ils sont situés.
- Alice : Que savez-vous au sujet de Jemseg?
- Elizabeth : Nous n'avons entendu parler de Jemseg qu'au moment où ils ont commencé à travailler là. Le seul souvenir qui me vienne en mémoire est que nous avons l'habitude de nous rendre là en 1947 et 1948. Nous allions camper sur l'île Gilbert et près de la jetée Burpee. Je ne me souviens de rien d'autre.
- Alice : Que savez-vous au sujet de Brown's Flat?
- Elizabeth : Je n'en sais rien. La seule fois dont je me souviens, il y avait environ six familles qui allaient y cueillir des crosses de fougère. Il y avait Levi Sabattis, Nonel Paul, Charlie Sark et nous. Je crois qu'il n'y avait que quatre familles. Nous allions là jusqu'en septembre.
- Alice : Est-ce que vous restiez là tout l'été?
- Elizabeth : Tout l'été.
- Alice : Vous alliez là pour passer l'été?
- Elizabeth : Les maris travaillaient dans les fermes. Oui. C'est ce que nous faisons à chaque printemps. Beaucoup de gens avaient l'habitude de faire ça. Après les crosses de fougère, tout le monde descendait plus bas sur le fleuve.
- Alice : Tout comme chez moi, nous avons l'habitude d'aller à l'île Savage. Êtes-vous déjà allée là?
- Elizabeth : Non.
- Alice : Combien de familles sont déménagées d'ici? Les personnes de Kingsclear?
- Elizabeth : Il n'y avait pas beaucoup de monde en 1947. Ceux qui n'ont pas déménagé sont John Brooks, le grand-père de Maude, puis John Sacobie, qui est allé s'y établir pendant quelque temps et qui est revenu parce qu'il n'aimait pas l'endroit, puis Frank Atwin, qui est resté. Le père de Ben est déménagé là, puis il est revenu. Il n'y avait que trois familles en 1947, et tout le monde est revenu. Il y avait le père de Ben, John Brooks et John Sacobie. Il n'y avait que trois familles à cet endroit.
- Alice : Ici, sur cette réserve?
- Elizabeth : Juste ici, sur cette réserve. Puis en 1948-1949, tout le monde est revenu.
- Alice : De Kingsclear?
- Elizabeth : Oui, de Kingsclear.
- Alice : Mais beaucoup sont restés. J'ai parlé à des gens de Kingsclear qui ont dit être originaires d'Oromocto.
- Elizabeth : Nous y avons vécu, et ce n'était pas de grandes maisons. Les planchers n'étaient pas finis, et ça prenait une demi-journée pour les

- nettoyer. Il n’y avait pas de couvre-plancher, non seulement dans la cuisine et dans l’entrée mais également à l’étage supérieur.
- Alice : Après vous être mariée avec Ben, que faisiez-vous, par exemple, dans la soirée?
- Elizabeth : Nous avons l’habitude de jouer aux cartes. C’est tout ce que nous faisons, jouer aux cartes. L’été, à chaque dimanche, nous jouions aux cartes. L’hiver, les samedis et les dimanches, nous jouions aux cartes. Et pendant le Carême, nous jouions seulement les dimanches soirs, car bien des gens disaient que le dimanche n’est pas carême.
- Alice : Est-ce que les Indiens étaient religieux à cette époque?
- Elizabeth : Oui. Parfois, les hommes jouaient à la balle avec les Blancs. Ce qui nous amenait à voyager pendant l’été, car nos maris étaient choisis pour jouer à la balle ou au hockey avec les Blancs.
- Alice : Aviez-vous des danses? Chez quelqu’un?
- Elizabeth : Les seules danses qui étaient organisées avaient lieu vers le six janvier. Vous savez où est située maintenant cette ancienne salle de la bande; c’est l’endroit qu’ils utilisaient jusqu’à ce que les enfants aillent tous à l’école des Blancs.
- Alice : Très bien, le six janvier, c’était le « Noël à l’ancienne » n’est-ce pas?
- Elizabeth : Oui, c’était ainsi.
- Alice : De quelle façon les célébrations étaient-elles organisées?
- Elizabeth : Nous avons l’habitude de célébrer cette fête. Monique, la mère de Maudie, et Margaret faisaient des gâteaux. Monique en faisait un, et Margaret également, un gâteau à la mélasse et un gâteau blanc. Elles mettaient des fèves et des boutons dans chaque gâteau. Ainsi, le gâteau blanc permettait de trouver la reine et le gâteau à la mélasse de trouver le roi. Puis on les couronnait; c’était très agréable.
- Alice : Qu’arrivait-il par la suite?
- Elizabeth : Le roi et la reine faisaient leur choix d’activités pour le reste de l’été et jusqu’au mois de janvier.
- Alice : Quel genre d’activités?
- Elizabeth : Ils disaient par exemple qu’ils allaient faire ceci ou cela pendant le reste de la semaine. Pendant douze mois. Comme des danses, dans la salle de la bande et une danse toutes les deux semaines. C’était ainsi toutes les deux semaines. Jusqu’à la fin de l’année.
- Alice : Qui confectionnait les costumes?
- Elizabeth : Ils les faisaient eux-mêmes. Il n’y avait pas de costume, il y avait seulement des chapeaux et la façon de les décorer.
- Alice : Qui les confectionnait?
- Elizabeth : Monique et Margaret. Il n’y avait pas de costume à cette époque. Puis, nous organisions un repas à la vieille salle de la bande.
- Alice : Ainsi, le roi et la reine décidaient quel genre d’activités seraient organisées au cours de l’année? Puis on choisissait quelqu’un d’autre?
- Elizabeth : Ils les couronnaient et on jouait également de la musique

- indienne. Tom Nash est celui qui jouait du violon. Et Ceclawew, ou plutôt son frère *Ahtuwen*. Son nom était Anthony. Ils jouaient de la musique; pas de bagarres, tout était harmonieux.
- Alice : Est-ce que Charlie Sark jouait de la musique?
- Elizabeth : Charlie n'était même pas né à cette époque.
- Alice : Le vieux Charlie Sark?
- Elizabeth : Il avait l'habitude de venir à la salle de la bande. Puis, lorsque la réserve est devenue plus grosse, ils ne voulaient plus faire ce genre d'activités.
- Alice : Qu'arrivait-il lorsqu'une personne mourait sur la réserve, quel genre de cérémonie organisait-on? Où y en avait-il une?
- Elizabeth : Ils veillaient simplement, et c'est tout ce qu'ils font ici.
- Alice : Comment aidaient-ils la famille?
- Elizabeth : Ils faisaient habituellement circuler deux paniers, de maison en maison. Et c'est comme ça qu'ils les aidaient.
- Alice : Je sais qu'ils ramassaient de la nourriture, et certains le font encore aujourd'hui.
- Elizabeth : C'est une pratique qui n'existerait presque plus.
- Alice : Oui, ils vont plutôt au salon funéraire maintenant. Mais je crois qu'à cette époque, ils ramassaient plutôt de la nourriture pour aider la famille.
- Elizabeth : Et ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre d'aider, vraiment, car il y en a beaucoup qui ne travaillent pas. Bon nombre d'entre eux donnaient quand même ce qu'ils pouvaient mettre de côté.
- Alice : Et qu'en est-il lorsque les gens étaient malades et qu'ils ne pouvaient se débrouiller eux-mêmes?
- Elizabeth : Oh! C'était facile. Ils pouvaient amener n'importe qui en ville, puis les ramener en voiture.
- Alice : Non. Je veux plutôt dire que si la personne était à la maison, malade, comment les gens aidaient-ils cette famille?
- Elizabeth : Eh bien! Ils devaient tout simplement se priver.
- Alice : Personne ne les aidait en leur apportant de la nourriture?
- Elizabeth : Non, pas que je me souviens.
- Alice : Et la famille de Ben, son père et sa mère, vous rappelez-vous si quelqu'un a déjà fabriqué des canots en écorce de bouleau ici?
- Elizabeth : Pas que je me souviens. En ce temps-là, beaucoup d'hommes travaillaient dans la forêt. Ils coupaient du bois à pête et des billes, et c'est ainsi qu'ils faisaient leur argent.
- Alice : Est-ce que c'étaient vos grands-parents qui confectionnaient des paniers ou ceux de Ben?
- Elizabeth : Non, les grands-parents de Ben.
- Alice : Qu'utilisaient-ils comme outils pour la confection des paniers?
- Elizabeth : Ils utilisaient seulement un couteau à lame incurvée. C'est tout ce dont je me souviens. Particulièrement lorsque le grand-

père de Ben faisait la pêche au saumon, à l'alose et au gaspareau, près de la rive ici. La pêche était bonne ici, près du rivage.

Alice : Vous rappelez-vous s'ils utilisaient un outil quelconque pour façonner les manches de hache? Est-ce qu'ils utilisaient du verre ou (pause)

Elizabeth : Du verre et un couteau à deux manches. Et ils avaient ce petit chevalet, où ils mettaient le manche de hache sur le côté. Puis ils utilisaient le couteau à deux manches et, avec une pierre, ils aiguisaient leur couteau à lame incurvée, leur couteau de poche et leur verre.

Alice : Quel genre de verre utilisaient-ils?

Elizabeth : N'importe quelle sorte de verre que vous voyez ici dans les fenêtres. Ils devaient le façonner pour rendre le manche de hache ou le manche de marteau ou encore de pioche plus lisse. Ils devaient d'abord rendre le verre plus lisse, puis le bois. J'aimais bien les regarder travailler. Particulièrement lorsqu'ils m'invitaient à m'approcher et à apporter une grosse tasse avec un manche (suhpin.). Il faut verser de l'eau sur la pierre, puis faire tourner la roue. Lorsqu'ils fabriquent un couteau à deux manches ou un couteau de poche, ils doivent l'aiguiser, et il faut alors verser de l'eau sur la pierre. Puis, utiliser la manivelle et démarrer très lentement, jusqu'à ce que la pierre soit toute mouillée. Et alors, il faut aiguiser le

couteau à deux manches, le couteau à lame incurvée ou le couteau de poche.

Alice : Et le frêne, où le trouvaient-ils?

Elizabeth : Je ne sais pas, mais ils utilisaient le bateau et descendaient sur le fleuve ou traversaient de l'autre côté. Ils savaient exactement où aller chercher le frêne dont ils avaient besoin.

Alice : Et qui martelait le frêne?

Elizabeth : Les plus vieux. Celui qui confectionnait les paniers, c'est lui qui martelait le frêne. Ça prenait toute une journée. Ils utilisaient cette grande baignoire, galvanisée. Ils étaient deux ou trois et ils y faisaient tremper le frêne. Puis la vieille grand-mère utilisait ces petits chaudrons, qui avaient la forme d'un bol à mélanger, mais qui étaient galvanisés. Elle mettait quatre petits chaudrons semblables sur le poêle et y versait de la teinture. Puis, lorsque la teinture était prête (pause)

Alice : Où trouvaient-ils la teinture, et de quel genre de teinture s'agissait-il?

Elizabeth : Je ne sais pas quel genre de teinture, mais je sais qu'ils avaient l'habitude de teindre le frêne.

Alice : En utilisant quelles couleurs?

Elizabeth : Rose, bleu, jaune et rouge. Vous auriez dû les voir lorsqu'ils confectionnaient des paniers de fantaisie pour la période de Noël. Car ils avaient l'habitude de confectionner toute une série de paniers, puis des manches de hache et des manches de marteau.

Alice : Que faisaient-ils avec les

paniers?

Elizabeth : Ils allaient les vendre. Quant aux parents de Ben, ils allaient les vendre à Saint-Jean. Et ils en faisaient tout un commerce à Saint-Jean. À cette époque, *kahus yot pomyehpun* (le train passait ici) tout le temps. Ils prenaient donc le train et allaient vendre leurs paniers en ville.

Alice : Y avait-il beaucoup d'échanges pour de la nourriture?

Elizabeth : Oui, c'était le cas ici. C'était agréable, car on pouvait les accompagner afin de les aider à y apporter des paniers. Ils confectionnaient des paniers, comme à cette époque de l'année, et ils les gardaient pour l'automne. Et après avoir fini de les vendre, *Lekew* (pauvres gens), tout le monde économisait de l'argent. Rien n'était cher à cette époque, pas comme maintenant. Puis grand-mère et grand-père continuaient de confectionner des paniers jusqu'à Noël, et ils les apportaient à Fredericton, au marché, quelque part à cet endroit.

Alice : Qui confectionnait des paniers de fantaisie?

Elizabeth : Grand-mère et tante *Makolit* (Margaret); les trois travaillaient ensemble et vendaient des paniers.

Alice : Lorsque vous vous êtes mariée, *pihce* (il y a longtemps), vous rappelez-vous si les mariages étaient arrangés?

Elizabeth : Non.

Alice : Non?

Elizabeth : Non, *neket nil kisi nipwion*

(au moment où je me suis mariée), il suffisait de le dire au prêtre et aux parents. On disait simplement au prêtre qu'on allait se marier. À cette époque, on marchait jusqu'à l'église, située un peu plus haut que le passage à niveau *yat toke ehtutek* (là où le passage est maintenant situé). À la hauteur du passage, où se trouve maintenant le centre commercial, c'est là qu'il y avait un grand sentier large menant jusqu'à l'église. Ce n'est pas tout le monde qui empruntait la route, car beaucoup utilisaient ce raccourci pour se rendre à l'église. À partir de là, vous montez droit devant. En ce temps-là, on ne manquait pas la messe. Puis, après la mort de mes parents, je suis allée vivre avec les grands-parents de Ben, et on ne manquait jamais la messe. Tous les dimanches, nous nous rendions à l'église à pied et, en juillet, nous allions à Kingsclear, dans la paroisse Sainte-Anne. Pour autant que je me rappelle, j'y allais tout le temps. Même après mon mariage, cette vieille femme me disait de venir également dans la paroisse de Sainte-Anne.

Alice : C'est bien à cet endroit.

Elizabeth : Oui, mais à cette époque, ce n'était pas aussi bien qu'aujourd'hui. Tout a changé et tout le monde a changé. Mais le pire, c'est lorsqu'ils nous ont déménagés à Kingsclear. Ils nous donnaient ces maisons, *tehpineswewopnul* (où il y avait des punaises de lits). Nous n'avons jamais eu de punaises chez nous.

Mais beaucoup de gens en ont parlé. Des punaises de lits. C'était Whalen *ole kehte smotwhit* (essayant de faire le malin). Il avait trouvé du bois, mais le moins cher possible. Et je ne sais pas de quelle façon ils ont construit ces maisons. Je ne réussis pas à m'en souvenir. En ce temps-là, lorsque nous avons obtenu ces maisons, il fallait aller chercher notre eau à près d'un demi-mille plus loin. À partir de la vieille réserve jusqu'à la réserve située de l'autre côté. À partir d'ici jusqu'à ce magasin là-bas, ce qui est difficile l'hiver.

Alice : En quelle année avez-vous obtenu l'électricité?

Elizabeth : Nous nous sommes mariés en quarante-sept. Je me suis mariée en quarante-six, quarante-sept ou quarante-huit. Je crois que nous étions les seuls à avoir l'électricité ici. Je crois que c'est en 1952, lorsque j'ai eu Mary, oui 1952. Mais nous avions déjà le téléphone. C'était différent pour le téléphone. Je me rappelle lorsque nous sommes déménagés ici en 1956, 1957, 1958; c'est à ce moment-là que nous avons eu le téléphone. Pas d'électricité ni rien. Et nous avons des puits sur la réserve. Nous en avons trois à la salle de la bande, dans la mesure où je peux m'en souvenir, et c'est le seul endroit. Ils avaient l'électricité dans cette salle. Car les Blancs avaient l'habitude de louer la salle pour leurs enfants, avant qu'ils aient ces quelques écoles à Oromocto, juste avant l'arrivée de l'armée. Car les

Blancs se servaient de la salle de la bande. J'ai une photo ici quelque part au sujet de cette salle et de tout un groupe d'enfants indiens également. Il faudra que je fasse une recherche un jour et que je vous la montre.

FIN DE L'ENREGISTREMENT UN –
CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ
DEUX

Alice : Pourquoi louaient-ils la salle de la bande?

Elizabeth : Les Blancs la louaient pour l'utiliser comme école.

Alice : Pourquoi?

Elizabeth : Pour les enfants.

Alice : Pour leurs enfants?

Elizabeth : Pour les enfants des Blancs.

Alice : Pendant combien de temps est-ce que ce fut ainsi?

Elizabeth : Mon Dieu! Sans doute pendant environ trois ans. Trois ou quatre ans, assurément. Et pour couronner le tout, par la suite, pendant quelques années – juste après notre déménagement. Eh bien! nous sommes déménagés ici en 1956, vers 1957 ou 1958. Ben m'a dit un jour, *ehtutlekwhapitek* (il faisait si chaud). Il m'a dit d'aller chercher de l'eau fraîche chez John Coon, qui vivait ici, car il y avait ces puits à proximité de trois maisons. Il y avait un, deux, trois puits, parce que nous les partageons tous. De toute façon, je suis allée chercher de l'eau et, lorsque je suis revenue, Ben m'a dit : *lihth toke ti wolsonwik ehta* (prépare du thé maintenant, et fais-le bon et fort). Je lui ai préparé du thé. Au bout d'un

certain temps, il était dans la salle de séjour et il m'a dit : *kisahlta kisahciw ti* (le thé doit être prêt maintenant). Et je lui ai répondu que oui. Eh bien! *cikah 'suknimwin* (verse m'en une tasse), une grande tasse. Je regardais le thé en le versant. Après avoir préparé le thé, il avait une apparence de graisse, et j'y ai mis du lait et du sucre. Et j'ai dit à Ben : *mimpeqit yot ti* (ce thé a de la graisse dedans). Il m'a répondu : *knutmin kil ehpit* (tu es folle, ma femme), donne-moi mon thé. Je lui ai donc donné sa tasse, il l'a bue et *nit yahqow pemiputuwet* (il l'a immédiatement recrachée). Je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a dit qu'il y avait quelque chose dans le thé, et il m'a demandé d'y goûter. Je lui ai dit que le thé avait un goût de pétrole. Il m'a dit que c'était ma chaudière et il m'a demandé de la nettoyer. Je lui ai répondu que je nettoyait cette chaudière tous les deux jours. Il m'a répondu de la nettoyer et d'aller chercher d'autre eau. J'ai donc nettoyé la chaudière à nouveau et je suis retournée chez John pour aller chercher de l'eau. J'ai dit à John et à Stella que l'eau avait un goût affreux. Personne ne me croyait.

Alice : Qu'est-il arrivé au pétrole dans l'eau?

Elizabeth : Finalement, tout est revenu à la normale, et personne n'a jamais fait quoi que ce soit. Ils ont simplement condamné ces puits. J'ai dit à Ben que si je n'y avais pas goûté plus tôt, cette eau nous aurait tués.

Alice : Oui.

Elizabeth : Et aujourd'hui ils essaient de régler le problème sur la Base [Base de Gagetown]. Il y a cette fuite de pétrole quelque part, et nombreux sont ceux qui n'utilisent pas l'eau du robinet. Nous l'utilisons nous-mêmes, mais pas beaucoup. Nous obtenons notre eau de Ridgewood.

Alice : Dans votre enfance, vous rappelez-vous de quelqu'un qui aurait utilisé des peaux d'orignal ou des peaux de chevreuil?

Elizabeth : Non, *mata wen kotunkew* (personne n'en chassait) en ce temps-là.

Alice : Non?

Elizabeth : Non, ils n'ont recommencé à chasser qu'à la génération suivante. La seule chose qu'ils chassaient était le canard et le rat musqué. Et au bout d'un certain temps, j'étais dégoûtée du rat musqué [dit en malécite], car il y en a tellement dans l'eau. Mes petits-enfants [dit en malécite], lorsque je les gardais ou qu'ils venaient chez moi, et que j'avais un rat musqué dans la cuvette à vaisselle, prêt à nettoyer ou prêt à cuire, ils se moquaient. Ils regardaient le rat musqué et demandaient s'il s'agissait d'une sorte de rat. C'est cela en fait, mais je ne répondais pas [dit en malécite]. Je n'en mangeais pas, mais quelques-uns d'entre eux aimaient ça.

Alice : Vous ne mangez pas de rat musqué [dit en malécite]?

Elizabeth : J'en ai déjà mangé, mais plus maintenant [dit en malécite].

Alice : J'aime le goût, mais il y a

- longtemps que j'en ai mangé.
- Elizabeth : Charlie Paul m'en a donné quelques-uns, quatre. Je ne sais pas où il les a trouvés. Je crois qu'ils viennent de Gagetown [dit en malécite]. Mes petits-enfants me disaient qu'il s'agit d'un genre de rat. Je ne voulais pas en manger, car vous savez que les rats mangent n'importe quoi. Et ils me disaient que le rat d'eau est pareil. Je suis certaine qu'ils mangent n'importe quoi, tout ce qu'ils trouvent le long de la rive. J'ai été dégoûtée et j'ai arrêté d'en manger. Parfois, j'en fait cuire, très lentement, et à partir de très tôt dans la journée, de façon à ce qu'il ait vraiment le temps de cuire.
- Alice : Vous avez vécu ici presque toute votre vie. Vous devez connaître tous les chefs.
- Elizabeth : Oui.
- Alice : John Atwin?
- Elizabeth : John Atwin a déjà été chef. Je ne sais pas comment il a réussi à obtenir cette viande, ce qu'on appelle de la viande de bison. Avez-vous déjà goûté à de la viande de bison? Je ne sais pas où il la obtenue, mais il la donnait [dit en malécite]. Je crois que c'est Whalen qui l'avait achetée. Et il disait que tout le monde devait goûter à cette viande. Il était possible d'en obtenir davantage, et beaucoup d'entre eux en ont obtenu et nombreux sont ceux qui l'on jetée. Puis, il faisait le tour pour voir si vous l'aviez aimée.
- Alice : Whalen était méchant [dit en malécite]?
- Elizabeth : Oui, il était méchant.
- Alice : Christina est la sœur d'Annie Saulis?
- Elizabeth : D'Annie Saulis, de Clarence et de Viola.
- Alice : Oui.
- Elizabeth : Il n'en reste que deux aujourd'hui, Viola et Clarence. L'eau dont je parlais, personne n'en savait rien, et ils se préoccupent de cette question aujourd'hui sur la Base. La fuite de pétrole vient de là quelque part. L'automne dernier, si je me souviens bien, ou au début du printemps, il y a eu cette importante vérification dans chacune des maisons. À partir de chez Doreen Green jusqu'à la salle de la bande. Puis ils ont fait tout le tour de la réserve, pour vérifier l'eau. Je ne sais pas quels ont été les résultats, car on n'en a pas entendu parler, mais l'étude se poursuit. Ils disaient que les trois maisons situées là, il faudrait peut-être les déménager ailleurs. Je ne sais pas où ils ont l'intention de les déménager.
- Alice : Est-ce que John Coon en connaissait beaucoup au sujet de la médecine indienne?
- Elizabeth : Oui, John Coon connaissait bien le sujet.
- Alice : Que savez-vous au sujet de cette médecine?
- Elizabeth : Je n'en sais rien.
- Alice : Pas du tout?
- Elizabeth : Il communiquait avec Ben, car ce dernier y croyait. Il se soignait avec cette médecine.
- Alice : Qu'est-ce qu'il envoyait à Ben?

Elizabeth : Je ne sais pas du tout ce que c'était.

Alice : À quoi cela servait-il?

Elizabeth : Pour le rhume, mais je sais que c'était un genre d'écorce.

Alice : Oui, je crois que c'était *Kiwhosuwassq* ou des racines de calame.

Elizabeth : Et mon fils Donald y croyait également. En effet, il croyait que les feuilles vertes qui sont sur le sol... Elles sont très coupantes, elles sont grandes et belles, et je ne sais pas leur nom. Il croyait que la racine de calame et une sorte d'écorce... il avait l'habitude de faire tremper le tout. Un jour, nous vivions encore à cet endroit, à côté d'ici, après la mort de Ben, et j'ai attrapé un rhume ce jour-là, juste avant Noël. Oh! Que j'étais malade! Mon fils Donald m'a apporté de la médecine indienne. Je ne pouvais rien avaler, même ce que j'aimais. Lorsque Jack est venu, à la fin de l'après-midi, vers 18 h 30 ou 19 h, il a apporté une grosse bouteille. Il m'a dit que si j'avais envie de boire du thé ou que si je voulais boire de l'eau, je devrais plutôt boire ce liquide. Donc, le lendemain matin, l'un de mes petits-fils est venu, et j'avais vraiment soif. J'ai donc bu la médecine indienne. Mais mon système rejetait tout, et il n'y avait rien à faire.

Alice : J'ai essayé une fois, et j'ai été incapable de boire ce liquide.

Elizabeth : ...Je fais partie de la famille des Nash. Chacun d'entre eux jusqu'à Burton, près de Geary. Beaucoup

d'entre eux vivent à Geary; il y a trois ou quatre familles qui vivent à cet endroit. Les Nash, de ce côté-ci, tous les Nash. Ma tante vivait avec un Nash.

Alice : Qui était votre tante?

Elizabeth : Son nom était Lena Sabattis, et c'était la sœur de mon père.

Alice : Elle devait être mariée avec Jim Nash. Ils seraient donc les parents de Bobby Nash et de Bill Nash, de Viola et d'Evelyn.

Elizabeth : Vous connaissez Evelyn?

Alice : Je l'ai rencontrée une fois, mais je ne la connais pas vraiment.

Elizabeth : Tom Nash, ses enfants, ses filles et ses fils vivent à Burton. C'est là que Tom Nash vivait, et certains de ses fils et de ses filles vivent à Geary.

Alice : Est-ce qu'il y a des Nash qui vivent ici sur la réserve?

Elizabeth : Non. Oui, Warren. Sa mère vivait sur la réserve également. Car Christina a marié le fils de Lena. George Nash, c'était le fils de Lena et de Jim Nash. Christina vivait là, et elle a même vécu à l'extérieur de la réserve pendant un certain temps. Et il y a peu de temps, elle vivait au haut de la colline, là où il y a l'allée Mocassin, comme ils l'appellent maintenant. La première maison, cette maison de rondins, lorsque vous allez sur ce chemin.

Alice : La réserve s'est beaucoup développée, n'est-ce pas?

Elizabeth : Je crois que oui, pour autant que je m'en souviens. Nous vivions au bas de la colline, de l'autre côté de la voie ferrée, et il y avait le père de

- Ben, et les grands-parents de Ben. Charlie Sark et Vincent Sacobie et John Sacobie. Il n'y avait que cinq maisons à cet endroit. Personne ne vit là aujourd'hui, car ces terres nous appartiennent toujours de l'autre côté de la voie ferrée.
- Alice : La réserve s'est vraiment agrandie depuis 1947 ou 1946.
- Elizabeth : 1946, 47 et 48, à l'époque où nous sommes déménagés à Kingsclear.
- Alice : En quelle année la première famille s'est-elle établie à Oromocto?
- Elizabeth : Je dois dire qu'ils nous ont déménagés à Kingsclear en 1947 dans les foutus camions de l'armée. Ces derniers faisaient le tour de la réserve et on nous disait : « Montez, vous déménagez... vous déménagez à Kingsclear. »
- Alice : Vous n'avez jamais eu votre mot à dire?
- Elizabeth : Non. Ils ont construit toutes ces maisons à cet endroit. Puis, les familles sont restées ici. Si elles avaient déménagé, nous aurions perdu toutes ces terres. Car l'armée parlait de cette réserve, et elle avait l'intention de s'en accaparer. Voyez-vous, à cette époque, il y avait le père de Ben, John Brooks et John Sacobie. Ce sont ceux qui n'ont pas déménagé. Mais si toutes les familles avaient déménagé à Kingsclear, nous aurions tout perdu. Nous serions à Kingsclear aujourd'hui. Il n'y a rien qu'ils pouvaient faire. Ils ne pouvaient pas forcer. Ils ne voulaient pas déménager, et ils sont restés là. Le père de Ben est déménagé pendant quelque temps. Au bout de deux semaines, il est retourné.
- Alice : J'ai parlé à quelques personnes à Kingsclear et elles ont dit *Kiwaceh* (elles s'ennuyaient de cet endroit).
- Elizabeth : Nous sommes déménagés ici juste avant que j'accouche de mon – combien d'enfants est-ce que j'avais avant qu'on déménage ici? Il y avait Donald, Gloria et Terrance. Terrance est né en 1950, car ce sont les deux seuls garçons que j'ai eus. Gloria et Donald, car Donald a vécu un certain temps chez ses grands-parents. Il vient me voir de temps en temps. Chaque deux semaines, il venait nous visiter. Puis, j'ai eu Mary, juste avant que l'on retourne. Après la naissance de Mary, le père de Timer est mort. Il s'est noyé, et c'est à ce moment-là que nous sommes retournés.
- Alice : Quel est votre degré de parenté avec ma mère?
- Elizabeth : Tina, son père et ma mère sont frère et sœurs. Charlie et ma mère sont frère et sœur.
- Alice : Où se situe le vieux Ben Brooks dans tout cela?
- Elizabeth : Je ne me souviens pas vraiment de Ben Brooks.
- Alice : Ben et Myna?
- Elizabeth : Je ne sais pas. Je ne les connais pas. Quel est le degré de parenté de votre mère avec Benwa?
- Alice : Son grand-père, je crois, mais je ne suis pas certaine. Il faudrait que j'en parle à ma mère.
- Elizabeth : Lorsque je suis déménagée à St. Mary's, après la mort de mon

père, je pense qu'il vivait encore à cette époque. Car lorsque je suis déménagée, je ne suis pas restée très longtemps. Je ne suis même pas restée un an à cet endroit, et je voulais déjà revenir. Je suis donc revenue car, je crois, je voulais revenir, et j'avais onze ans lorsque Ben m'a dit que nous allions nous marier. Il m'a dit que lorsque je serais plus âgée, je pourrais faire tout ce que je voudrais, et il avait raison. Voyez-vous, lorsque je suis revenue, nous ne restions pas ensemble. Jusqu'à ce que j'aie quatorze ans. Puis, je me suis mariée à l'âge de quinze ans. Lui et Charlie Sark avaient l'habitude de discuter... Charlie souffrait de l'asthme. Lui et Annie Bear se sont

mariés. Son mari était dans l'armée et elle a divorcé, puis Charlie et Annie Bear se sont mariés.

Michael Joe Paul [Joe Shaker] était son premier mari. Je ne sais pas si leurs fils sont retournés en Angleterre. Nous avions l'habitude de vivre au même endroit qu'eux. Ils vivaient à proximité de la réserve, mais en dehors de la réserve, dans une grande maison. Vous connaissez Elsie et Berna; quel est leur nom, le nom de leur père?

Alice : Tuedis.

Elizabeth : C'est ça; Tuedis est le frère de Joe Shaker et Minnie de Kingsclear.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

12. L'agent des Indiens

CHARLIE BEAR

NEQOTKUK / PREMIÈRES NATIONS DE TOBIQUE

...nous n'avions pas de bureau ici, mais uniquement l'agent des Indiens en ville, et son nom était Norval McPhail... Il était méchant. Il était difficile d'obtenir quelque chose de lui. Il vous laissait couper du bois, mais il ne vous donnait pas le montant au complet. Il fallait toujours l'échanger pour du matériel, comme du câblage électrique ou de l'isolant ou des fenêtres pour notre maison. Car il possédait une quincaillerie à ce moment-là.

Alice : Charlie, vous êtes mieux connu sous le nom de *Pokan* sur la réserve.

Charlie : Oui.

Alice : Beaucoup de gens vous connaissent sous ce nom. Vous pouvez parler indien si vous voulez. Êtes-vous né et avez-vous été élevé ici à Tobique?

Charlie : Je ne suis pas né ici, mais j'ai été élevé ici. Je suis né à Westfield, au Maine.

Alice : Qui étaient votre mère et votre père?

Charlie : Son nom de fille était Annie Saulis, de Kingsclear, et le nom de mon père était Henry Bear, d'ici, de la réserve Tobique.

Alice : Votre mère était Annie Saulis; pas celle qui vient juste de mourir récemment n'est-ce pas?

Charlie : Non. Elle est morte en 1976.

Alice : Que faisaient votre mère et votre père?

Charlie : Eh bien! C'était surtout des paniers, pendant toutes les années dont je me souviens. Et nous avons fait les récoltes de pommes de terre. C'est à peu près tout ce qu'ils ont fait.

Alice : Quel genre de paniers fabriquaient-ils?

Charlie : Ils en confectionnaient de toutes sortes, mais j'étais trop jeune pour en connaître les différents types. Pour autant que je me souviens, il y avait des paniers de pommes de terre pour les agriculteurs locaux. Nous avions l'habitude de nous déplacer, comme à Mars Hill, Westfield, Easton et à tous ces endroits, d'un bout à l'autre.

Alice : Quel âge aviez-vous lorsque vous êtes déménagé à Tobique?

Charlie : Probablement un an ou deux.

Alice : Avez-vous habité ici depuis ce temps-là?

Charlie : Oui.

Alice : Pourriez-vous me parler de votre enfance sur la réserve Tobique?

Comment était la vie?

Charlie : Dans quel sens?

Alice : Eh bien! La réserve devait être différente en ce temps-là.

Charlie : Je ne sais pas vraiment. Je ne sais pas où commencer ou quoi expliquer.

Alice : Vous pourriez commencer au moment de votre enfance ou parler de ce que votre mère et votre père vous ont appris au sujet de la confection des paniers ou lorsque John en confectionnait.

Charlie : Ils n'ont pas vraiment transmis cette connaissance. J'aidais ma mère, en tissant un peu, et c'est comme ça que j'ai appris. Plus tard, en 1974, je me suis mis à en confectionner par moi-même. Mais la vie était difficile à cette époque, car il n'y avait pas d'eau courante dans la maison. Pas de toilettes, seulement des toilettes extérieures. Il fallait obtenir du bien-être social, et on survivait principalement en confectionnant des paniers de pommes de terre.

Alice : Est-ce qu'ils les vendaient ou s'ils les échangeaient?

Charlie : Bien souvent, je pense qu'ils les échangeaient, avant qu'il y ait des acheteurs locaux de Perth-Andover, comme Charlie Johnston. Je ne sais pas quel était le nom de Mockler à cette époque, mais ils avaient

l'habitude de venir avec un gros camion. Et ils achetaient de mon père, *Kunuhsi* (Peter Perley), de Spike [Donald Moulton] et de toutes ces autres personnes qui confectionnaient des paniers ici également.

Alice : Combien étiez-vous dans la famille?

Charlie : Quatorze.

Alice : De ces quatorze, combien vivent encore aujourd'hui?

Charlie : Aujourd'hui, je pense qu'il y en a six.

Alice : Est-ce que vous et John [Bear] étiez les seuls à confectionner des paniers?

Charlie : Fred [Bear] en confectionnait aussi, mais il a pris sa retraite il y a quelques années. Il travaillait pour Tobique Works. Je pense qu'il s'était économisé suffisamment d'argent jusqu'au moment de sa retraite l'an prochain. Il ne veut plus travailler maintenant [dit en malécite]. Il était habile pour le martelage, et il confectionnait toutes sortes de paniers. Surtout du travail de fantaisie. Il m'a aidé un peu, de même que John. Il avait l'habitude de marteler du frêne pour nous, de fabriquer des fonds, et des clous.

Alice : Ça ne semble pas difficile de confectionner un panier?

Charlie : Pas vraiment. Vous pourriez sans doute apprendre en une seule journée, afin d'obtenir une bonne idée de la façon de faire.

Alice : Il y a de nombreuses années, lorsque je suis venue dans cette région, Roy, votre frère,

Planche 12.1 □: Charlie et John confectionnant des paniers (photo de David □Keenlyside, Musée canadien de la civilisation)



confectionnait des paniers, des paniers de pommes de terre.

Charlie : Je travaillais pour lui à l'époque. Mais comme je dis, 25 ans, c'est une longue période. Je travaillais pour lui et, avec le temps, c'est lui qui a fini par travailler pour moi. Lorsque j'ai commencé, il buvait beaucoup. Il travaillait pour une couple de bouteilles de vin ou d'alcool à friction... tout ce qu'il pouvait trouver. Il offrait même sa nourriture pour obtenir de l'alcool.

Alice : Combien y avait-il de maisons ici dans votre enfance? Je me rappelle qu'il y avait des maisons près de l'eau.

Charlie : Voulez-vous dire sur cette rue-là? Il y en avait huit près du fleuve et

quatre dans cette courbe, et deux avant l'église. Mais je ne sais pas combien il y en avait au total sur la réserve à cette époque. Lorsque vous êtes venue ici, c'est il y a 25 ans.

Alice : Avant de commencer à confectionner des paniers, pendant que vous viviez avec votre mère et votre père, est-ce que la vie était difficile?

Charlie : Oh oui! Il buvait beaucoup [dit en malécite]. Lorsqu'il vendait des paniers, il prenait l'argent pour boire. Ou il le perdait en faisant la fête quelque part. Lorsqu'il revenait, il n'y avait pas de nourriture [dit en malécite]. Un jour, nous sommes déménagés à River de Chute. Nous nous sommes établis là au début du

Planche 12.2 □: Charlie et John confectionnant des paniers (photo de David □Keenlyside, Musée canadien de la civilisation)



printemps; le ruisseau a débordé et tous nos biens ont été inondés [dit en malécite]. Nous avons dû traverser sur la bille qu'il y avait là, et le courant était si fort [dit en malécite]. Nous avons alors recommencé à zéro, et nous étions vraiment pauvres. Il ne nous restait que de la mélasse et du gruau pendant une semaine, jusqu'à ce qu'il recommence à confectionner des paniers et qu'il obtienne de

l'argent. Il a acheté un peu de nourriture, et du vin.

Alice : Cela a dû être difficile pour votre mère et votre père de nourrir quatorze enfants?

Charlie : Il n'y en avait pas autant à ce moment-là. La plupart de mes sœurs étaient déjà mariées, et Roy s'est marié dans les années 1960. John s'est également marié. Fred est le seul de la famille qui ne se soit jamais

Planche 12.3 □: Charlie et John confectionnant des paniers (photo de David □ Keenlyside, Musée canadien de la civilisation)



marié. Je crois qu'il préférerait rester à la maison. Puis, après la mort de ma mère, il a commencé à fréquenter l'église. Je crois qu'il a essayé d'être bon après toutes ces années [dit en malécite].

Alice : Vous rappelez-vous que quelqu'un ait fabriqué des canots d'écorce de bouleau sur la réserve?

Charlie : Non. Je ne me souviens que

des personnes qui confectionnaient des paniers. William Saulis fabriquait son propre bateau, mais ce n'était pas en écorce de bouleau; il utilisait du bois dur. Je ne sais pas ce qui s'est produit par la suite. Je pense que Dale Saulis a tout cela à Fredericton. Cette époque, il avait son propre atelier. Je pense qu'il possédait presque tous les outils nécessaires.

Alice : Est-ce que vous avez vous-même des outils?

Charlie : Oui. J'ai un couteau à deux manches, un couteau à lame incurvée, une scie et c'est à peu près tout, je crois.

Alice : À quoi sert le couteau à deux manches?

Charlie : C'est un couteau qui sert à découper les rebords intérieur et extérieur des anses pour les paniers.

Alice : À quoi sert le couteau à lame incurvée?

Charlie : C'est pour fendre le bois et le couper en quatre. Vous obtenez ainsi quatre morceaux à partir d'une même pièce de bois, deux pour l'extérieur et deux pour l'intérieur. Les anses ont quarante pouces de longueur, et les normes sont de dimensions moyennes. Les tiges sont plus longues, allant jusqu'à sept pieds. La scie manuelle ne sert qu'à marquer les anses. Le calibre utilisé sert pour le travail de fantaisie. Il y a le quart de pouce, le demi-pouce et le trois quarts de pouce. Après ça, c'est à main libre. Bien souvent, vous essayez de deviner la largeur, et vous tombez juste.

Alice : Avez-vous déjà montré à quelqu'un comment confectionner des paniers?

Charlie : Non. J'en avais l'intention, mais lorsque j'ai travaillé pour la bande, ils ne voulaient pas établir un programme ici. Quant à la plupart de mes enfants, j'ai encore demandé à l'un d'eux hier s'il était intéressé. Une fois que John aura lui-même

arrêté, je crois qu'aucun d'eux n'est intéressé. Leur seule préoccupation est la quantité d'argent que l'on peut faire. Je me souviens lorsque j'ai commencé à confectionner des paniers; ils se vendaient seulement trois dollars chacun. Mais c'était beaucoup d'argent à l'époque, car l'argent valait beaucoup plus qu'aujourd'hui.

Alice : À quel prix se vendent les paniers aujourd'hui?

Charlie : Actuellement, nous obtenons vingt dollars.

Alice : Combien de paniers pouvez-vous confectionner dans une journée?

Charlie : En une journée, j'en ai déjà terminé douze, ce qui veut dire couper le matériel, fabriquer les fonds, les tisser et faire le fini. Ceci comprend les anses, les bordures intérieure et extérieure et la fixation avec des clous. J'aime bien ce genre de travail, particulièrement lorsque l'on travaille seul, car on peut en faire beaucoup plus.

Alice : Êtes-vous le seul à confectionner des paniers sur la réserve?

Charlie : Non, il y a Spike Moulton, Molly et Magoo [Melinda Moulton], Gladys [Paul] et Christine Gagnon ainsi que beaucoup d'autres femmes. En effet, elles sont environ cinq ou six à confectionner des paniers de fantaisie. Elles ont suivi des cours ici dans les deux ou trois dernières années. John Bear et Johnny LaPorte ont montré la technique à quelques femmes, notamment Monique Nicholas et

- Debbie Moulton, et je ne sais pas si la femme de Dick-a-Doo [Richard Moulton] y était, mais il y avait deux femmes blanches là.
- Alice : Avez-vous déjà cueilli des crosses de fougère?
- Charlie : J'ai essayé une fois à Plaster Rock, mais la saison était trop avancée. Nous avons quand même fait la cueillette jusqu'à la toute fin, moi-même et mon oncle Edmond Saulis; son nom était *Poiah*. Il avait marié une femme de Kingsclear, Elizabeth Paul, je crois.
- Alice : Je me souviens d'eux.
- Charlie : La cueillette annuelle n'était pas très bonne. Juste assez pour notre consommation personnelle. Je ne fais pas de réserves. C'est comme pour le saumon; j'aime le goût, mais rien d'autre. Je déteste le nettoyer et le garder au réfrigérateur avec le reste de ma viande.
- Alice : Vous ne pêchez donc pas non plus?
- Charlie : Non, pas du tout. J'ai déjà pêché la truite. Mais au cours des six ou sept dernières années, j'ai perdu tout intérêt.
- Alice : À quel endroit cueillez-vous des crosses de fougère près d'ici?
- Charlie : Nous allons habituellement jusqu'au ruisseau Tilley, de l'autre côté du fleuve, là où vit Sam Goose [Abner Paul]. Et parfois jusqu'à Westfied, à Mars Hill. Et bien souvent, nous nous rendons à Plaster Rock, Riley Brook ou Arthurette.
- Alice : À quel endroit se fait la pêche ici?
- Charlie : Au lac.
- Alice : Il y a de nombreuses années, lorsqu'ils pêchaient ici, pendant votre enfance, est-ce que vous avez déjà fait de la pêche au harpon?
- Charlie : Je ne crois pas. C'était surtout la pêche à la mouche. Je pense qu'ils avaient des filets, mais uniquement du genre que l'on tient dans la main. Ce n'est qu'il y a environ quinze ans qu'ils ont commencé à se servir de filets maillants, ou peu importe le nom qu'on leur donne.
- Alice : Et la chasse?
- Charlie : J'avais l'habitude de faire beaucoup de chasse ici également. Mais on ne voit presque jamais personne chasser avec un arc. C'est toujours avec un fusil.
- Alice : Personne ne chasse avec un arc?
- Charlie : Non. Il y en a peut-être quelques-uns aujourd'hui. Mais ils trichent, car ils utilisent une arbalète.
- Alice : Ne sont-elles pas illégales?
- Charlie : Oui. Mais ils le font en cachette.
- Alice : Est-ce que vous receviez beaucoup de bien-être social?
- Charlie : Pas vraiment. Pour une famille de six, au moment où je vivais avec ma mère, je pense que nous recevions vingt-trois dollars toutes les deux semaines. Ou c'était peut-être tous les mois. Ce montant durait assez longtemps, après la mort de mon père. Je me rappelle qu'on allait chercher notre nourriture chez Mildred [Paul] [dit en malécite]. Et à la fin, elle avait l'habitude de nous accorder du crédit jusqu'à l'arrivée

du chèque de bien-être social.

L'argent arrivait de Fredericton, car nous n'avions pas de bureau ici, mais uniquement l'agent des Indiens en ville, et son nom était Norval McPhail.

Alice : Comment était-il?

Charlie : Il était méchant. Il était difficile d'obtenir quelque chose de lui. Il vous laissait couper du bois, mais il ne vous donnait pas le montant au complet. Il fallait toujours l'échanger pour du matériel, comme du câblage électrique ou de l'isolant ou des fenêtres pour notre maison. Car il possédait une quincaillerie à ce moment-là.

Alice : En plus de confectionner des paniers, est-ce que vous fabriquiez des manches de hache?

Charlie : Non, pas moi. Ils sont plus faciles à acheter qu'à fabriquer. Car si vous en cassez un aujourd'hui et que vous en fabriquez un autre aujourd'hui, il vous faudra attendre environ quatre jours pour le laisser sécher. Mon père en fabriquait il y a de nombreuses années, de même que William Sappier, Albert Paul et quelques autres.

Alice : Quel genre d'outils utilisaient-ils pour les manches de hache?

Charlie : Je pense que c'était du frêne blanc ou de l'érable à sucre.

Alice : Qu'utilisaient-ils pour adoucir le manche?

Charlie : Ils utilisaient parfois du verre.

Alice : Quel genre de verre?

Charlie : Par exemple, ils cassaient une bouteille et s'en servait pour gratter le

manche.

Alice : Qu'en est-il des cerceaux de baril, est-ce qu'ils les fabriquaient?

Charlie : Les cerceaux de baril? Oui.

Les seuls dont je me souviens sont Roy Bear et Baboo [Peter Sappier].

Tarzen [Loomis Sappier] était le patron de Roy à cette époque. Ils *tlikonikahwul* (le processus de fendre le frêne pour obtenir les cerceaux).

Roy *tlakqostun* (le processus d'ajuster le cerceau autour de l'extrémité intérieure d'un panier). Ils en fabriquaient beaucoup, peut-être six ou sept cents par semaine.

Alice : Quel était le prix à cette époque?

Charlie : Je pense qu'ils valaient vingt-cinq cents chacun.

Alice : Quel prix se vendraient-ils aujourd'hui?

Charlie : Aujourd'hui, si je les fabriquais avec du frêne, ce serait la même chose. Comme pour les paniers de pommes de terre, vous devez multiplier les prix par quatre bien sûr. Il n'y a pas de perte aujourd'hui. Comme si quelqu'un fabriquait des cerceaux de baril, je pense qu'il les vendrait pour un dollar cinquante à deux dollars chacun.

Alice : Avez-vous déjà utilisé des couleurs pour vos paniers?

Charlie : Non. Mais John en a confectionné quelques-uns il y a quelques années. Il avait l'habitude de teindre le frêne.

Alice : Quel genre de teinture utilisait-il?

Charlie : Je ne sais pas. Leslie Perley s'occupait du bâtiment des arts et de

l'artisanat ici, car il travaillait pour l'Union, je crois. Il a lancé un programme, et il avait l'habitude de leur fournir de la teinture. Il fallait faire bouillir l'eau et il y versait la teinture. Elle se présentait sous forme de poudre. Il y avait du rouge, du bleu et du jaune, soit les couleurs les plus populaires.

Alice : Lorsqu'ils confectionnaient des paniers de fantaisie, quelles sortes produisaient-ils?

Charlie : Eh bien! Ils confectionnaient des paniers de peignes, des paniers de pêche, des paniers de boutons et quelques autres. Et ils utilisaient parfois du foin d'odeur, comme autour du couvert et de la bordure. Ils les reliaient à la main, car ils n'utilisaient aucun clou et rien d'autre.

Alice : Est-ce la meilleure façon de confectionner un panier? De les relier?

Charlie : Pour eux, je suppose. Plutôt que de demander à quelqu'un de les serrer, vous n'avez qu'à utiliser deux bandes de frêne solide.

Alice : Ce type en bas qui martèle le frêne, qui est-il?

Charlie : Son nom est Maynard LaPorte. Il est né à Caribou. Je pense qu'il s'est établi ici au cours des quinze dernières années. Il doit être âgé d'environ cinquante ans, mais il a vécu son enfance à Caribou, Woodland, New Sweden, à tous ces endroits dans la région de Caribou. Et ses parents confectionnaient également des paniers.

Alice : Quel genre d'outils utilisez-vous pour marteler le frêne?

Charlie : La seule chose que j'utilise est un couteau à deux manches. De l'eau et des cendres pour marquer le frêne, afin de savoir où vous avez déjà martelé le frêne. De façon à ne pas perdre votre (pause)

Alice : Pendant combien de temps faut-il marteler une tige?

Charlie : Ça dépend de la personne, si elle ne s'essouffle pas; il faut de 45 minutes à deux heures. Dans mon cas, c'est un peu plus long, car j'ai le souffle court. Et vous utilisez une hache pour le martelage, une hache dont le dos est plat et large et qui n'est pas nécessairement coupante. Et vous utilisez un couteau à deux manches, car si l'écorce reste collée, il faut l'enlever. Puis, vous martelez, en enlevant un pouce à chaque fois, lorsque vous retirez des lanières du frêne.

Alice : Faut-il continuer cette opération, c'est-à-dire le martelage du frêne, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien?

Charlie : Oh, oui! Ça dépend de la qualité du frêne. S'il est trop épais, il ne peut servir à rien. Certaines personnes réussissent quand même, mais pour nous, si c'est trop épais, nous le mettons de côté. Parfois, je le fends une autre fois de toute façon pour fabriquer les fonds de paniers de pommes de terre, mais les tisserands n'aiment pas quand il est trop épais. En effet, les paniers n'auraient plus une belle forme.

Alice : Lorsque vous confectionnez et

vendez des paniers, obtenez-vous un bon prix?

Charlie : Actuellement, pas vraiment. Il ne reste que quelques agriculteurs qui en ont besoin pour la récolte annuelle des pommes de terre. Nous avons neuf personnes actuellement et, après septembre, elles ne vendront plus rien jusqu'à l'an prochain. Lorsque nous avons commencé en 1974, John et moi avions l'habitude d'en confectionner pendant toute l'année. Je pense que nous en avons fabriqué un total de quatre mille neuf cents une année.

Alice : C'est beaucoup.

Charlie : Je sais. Mais Donald Saulis en a acheté beaucoup. Il avait obtenu un prêt de la banque, et je pense qu'il en avait acheté trois mille.

Alice : Qu'en a-t-il fait?

Charlie : Il les a entreposés, et il les a tous vendus pendant l'été. Mais après cela, nous avons dû continuer de travailler et de faire la vente de porte à porte. Avec nos paniers, nous nous sommes rendus jusqu'à Houlton, où Jewel Brothers et Mars Hill, Hershall Smith, de même que Brennan en ont acheté beaucoup. Et quand nous avons eu terminé de ce côté, c'était à nouveau la période pour les agriculteurs locaux de commencer à les acheter autour d'ici. La demande était forte à ce moment-là. Il n'y avait pas que nous, mais bien trois ou quatre autres familles qui confectionnaient alors des paniers. Aujourd'hui, je pense que Spike [Donald Moulton] en confectionne

également. Mais la plupart sont des paniers de plumes et de fantaisie.

Alice : Quel genre d'activités intéressaient les gens autour d'ici? Y avait-il des danses?

Charlie : À une époque, il y avait des danses chaque semaine, dans la mesure où je me souviens. Je ne sais pas à quel moment il y a eu l'ancienne salle ici, car je me rappelle à peine d'y avoir été. Soit qu'elle ait passé au feu ou qu'elle ait été démolie pour construire la nouvelle salle qui existe aujourd'hui. Pour ce qui est de l'école, je crois que j'y suis allé dans les années 1950. Oui, je pense que la dernière fois où je suis allé à l'école, c'était en 1957, avant d'être transféré à Perth pour mes études secondaires.

Alice : Quel genre de danses organisaient-ils?

Charlie : Comme toutes les autres activités de danse, mais ils avaient également des pow-wows. Ils avaient l'habitude de célébrer la fête de Sainte-Anne. Il y avait aussi une journée sportive et une fête du travail, à un autre moment. Il y avait des gens qui venaient de Old Town ou de Princeton ou même d'Eastport.

Alice : Est-ce qu'ils organisaient des danses carrées, comme pour les personnes plus âgées?

Charlie : Eh bien! Tout était mélangé à l'époque, comme un peu de rock and roll, des valse et des danses carrées. Mais aujourd'hui tout le monde préfère ce qu'il y a à la télé.

Alice : Vous appelez-vous des Indiens

plus âgés qui jouaient des instruments de musique?

Charlie : Oh, oui! Il y avait

George Perley, qui jouait du saxophone. Pious [Perley] jouait de l'orgue, Peter Perley jouait du violon, et on l'appelait le Perley Band à l'époque, car c'étaient tous des frères. Tout comme moi aujourd'hui, il y a moi, Boy [Anthony Bear] Fred, John et Roy. Nous jouons tous des instruments. Sally [Bear] jouait un peu et notre sœur, mais elle a perdu cette habileté en vieillissant. Je ne sais pas s'il y avait un batteur indien à l'époque... je ne me souviens pas vraiment, mais le seul qui reste est Pious. George et Freddie. Freddie est mort; c'était celui qui vivait à Houlton, sur la réserve de Houlton.

Alice : Je me demande qui a montré à ces gens, il y a de nombreuses années, à jouer du violon ou du saxophone. Ils doivent l'avoir appris par eux-mêmes?

Charlie : Je crois que *Kunuhsi* [Peter Perley] jouait en lisant les notes. *Kunuhsi*, il jouait en si bémol. Et c'était tout en bémol lorsqu'ils jouaient à l'église également. Mais pour Pious, je pense qu'il jouait principalement à l'oreille. Ou quelqu'un achetait un livre au magasin sur la technique à utiliser par exemple pour accorder un instrument de façon manuelle. J'ai essayé une fois, mais j'ai été incapable d'apprendre par moi-même.

Alice : Certaines personnes ne savent pas lire.

Charlie : Moi, je sais lire.

Alice : Je veux dire la musique.

Charlie : Lorsque j'y pense, c'est plus facile. Le son de la musique... ce que vous entendez. C'est beaucoup plus facile pour moi d'apprendre sur un orgue. Tout comme la guitare. C'est comme ça que moi et Boy [Anthony Bear] avons appris. On empruntait la guitare de John Bear et le violon de Fred en cachette, et c'est comme ça que nous avons appris. Et au bout d'un certain temps, environ un an, nous nous sommes améliorés. Puis, on jouait pour eux lorsqu'ils buvaient. Ensuite, nous nous sommes joints à un groupe. Nous avons joué dans un groupe pendant environ 15 ans pour Percy Ennis. Le nom du groupe était Night Hawks, et on jouait dans les danses. Nous sommes allés à la télé et à la radio. Nous avons fait une tournée d'environ quatre mois. Nous avons commencé à Grand-Sault, avant de nous rendre à Restigouche, Tracadie et à tous ces endroits dans la région. Nous sommes revenus par Woodstock, et nous avons fait toute la côte ici. C'était agréable.

Alice : Y a-t-il des légendes ou des histoires concernant Tobique elle-même?

Charlie : Il y en a sûrement, mais je ne me souviens pas.

Alice : Il faudrait que je parle à quelqu'un de plus ancien?

Charlie : Sans doute, Sam Goose [Abner Paul] ou Pat Paul ou Spike [Donald Moulton] et Molly [Mary Moulton].

Alice : Pendant encore combien de temps pensez-vous que vous allez confectionner des paniers?

Charlie : J'espère en fabriquer aussi longtemps que les paniers de pommes de terre seront en demande, encore plusieurs années.

Alice : Où trouvez-vous le frêne autour d'ici?

Charlie : Actuellement, nous nous approvisionnons à Fort Fairfield. On l'obtient de ce cultivateur de pommes de terre pour lequel on avait l'habitude de travailler, Jim Cohnen. Nous avons coupé du frêne à cet endroit au cours des trois dernières années. Comme cet été, nous coupons sans doute environ soixante-quinze arbres chaque année pour confectionner nos paniers de pommes de terre.

Alice : Trouvez-vous également du frêne dans la région immédiate?

Charlie : Non, il n'y en a pas ici. Habituellement, la cime est sèche et quelqu'un les a déjà vérifiés pour le fil du bois. Comme, quelqu'un les a grattés. Habituellement, ils sèchent et pourrissent de toute façon. Mais là-bas, il y a tout un choix. Pat Bear et Fred [Bear] avaient l'habitude d'en fabriquer. Pat Bear, c'était *Patrick's*, et mon frère avaient l'habitude de couper du frêne à cet endroit, et ils confectionnaient des paniers il y a environ quinze ans ou peut-être un peu plus. Et c'est là que nous coupons du bois aujourd'hui. Nous en coupons également derrière l'école secondaire de Fort Fairfield.

Alice : Devez-vous payer pour traverser la frontière?

Charlie : Non. Habituellement, ils nous demandent quelle en est la valeur. Et on leur dit qu'il n'y a pas de valeur. Car nous ne savons pas la valeur du frêne. Il faudrait l'utiliser. Car lorsque nous allons le chercher, nous ne savons pas quelle quantité sera utile. Ils veulent seulement savoir si nous l'avons acheté. Mais nous l'échangeons habituellement pour un panier de pommes de terre ou parfois un panier tout usage qui peut être utilisé dans le jardin.

Alice : À l'époque, vous souvenez-vous s'il y avait des mariages arrangés, je veux dire (pause)

Charlie : Traditionnels?

Alice : Non, pas traditionnels. Est-ce quelqu'un a été choisi pour vous, pendant votre enfance, et avez-vous dû marier une certaine fille en particulier?

Charlie : Non, pas même lorsqu'une fille devenait enceinte. Si une fille portait votre enfant, personne ne disait que vous deviez la marier. Dans ma jeunesse, chacun décidait lui-même pour son mariage. Je n'ai jamais vu de mariage arrangé. Certains avaient l'habitude de dire qu'il fallait se rendre en calèche jusqu'à Grand-Sault. Il y avait un chemin le long du fleuve, j'imagine, il y a longtemps, et c'est comme ça qu'ils voyageaient. Et certains se mariaient à Grand-Sault.

Alice : Lorsqu'une femme accouchait, est-ce qu'on l'amenait à l'hôpital ou

- est-ce que l'enfant naissait chez elle ou encore y avait-il des sages-femmes pour s'occuper de cet événement.
- Charlie : Eh bien! Ma mère était une sage-femme. Je me souviens qu'elle ait accouché deux enfants, Carmel Ennis et Carol Scott, à l'époque. Et c'est elle qui m'a ouvert cet univers. Mais nous avons un hôpital à cette époque, et ce sont les sœurs [religieuses] qui le géraient.
- Alice : Ce n'était pas sur la réserve, n'est-ce pas?
- Charlie : Oui.
- Alice : C'était en quelle année?
- Charlie : C'était sans doute au début des années 1940 ou 1930. Ils viennent tout juste de démolir cet édifice l'an dernier. C'était le gros édifice blanc qui était situé là. Clifford Solomon vivait là; c'était notre hôpital à l'époque. Mais je ne me souviens pas qui était le médecin à ce moment-là. Ils faisaient habituellement venir un médecin de Perth.
- Alice : Il doit y avoir eu beaucoup d'enfants qui sont nés là? Lorsque quelqu'un mourait, y avait-il des cérémonies traditionnelles?
- Charlie : Non. Sauf tout récemment à la maison de la nation, comme ils disent. Ils ont réservé tout cet endroit, et il y en a trois qui ont été enterrés là jusqu'à maintenant. Il y a Roy et Juanita ainsi que Kroontie [Tony Bear].
- Alice : Roy est votre frère?
- Charlie : Oui.
- Alice : Juanita Perley?
- Charlie : Pas Juanita, mais Marjorie Perley. Juanita est celle qui s'occupe des cérémonies actuellement. Ils les amènent à l'église, puis à cet endroit pour les derniers rituels.
- Alice : Est-ce seulement pour les Indiens?
- Charlie : La seule fois où un Blanc se rend là, c'est pour apporter des approvisionnement ou des fournitures, comme une cuisinière.
- Alice : Il y a donc beaucoup de personnes qui respectent les traditions sur la réserve Tobique?
- Charlie : Je crois, si vous parlez à beaucoup d'entre elles. Mais moi-même, je n'y crois pas. Je n'ai rien vu de tout cela. Je ne crois pas dans leur médecine, à ce bâton d'orateur ou à la plume. Je ne comprends vraiment pas comment cela pourrait guérir quelqu'un. Je suppose que si vous y croyez, vous pouvez guérir. C'est comme si on me donnait un médicament pour mon dos, l'arthrite, mais je n'ai pas confiance. Je pourrais *citnahqew* (me redresser).
- Alice : Ceci met fin à notre entrevue et je vous remercie.
- Charlie : Je suis né en 1944, mais je ne me rappelle pas de mes cinq ou six premières années. C'est après que mon père soit mort en 1953, car il s'est noyé près de la réserve principale à cet endroit. Et par la suite, nous avons commencé à vivre assez bien, à l'époque. Au moins, nous avons l'eau courante, la télévision, le réfrigérateur. Personne ne buvait tout l'argent, et nous avons

pu survivre par la suite.

Alice : Votre père et votre mère, pendant votre enfance, lorsqu'ils avaient de la nourriture, car je sais qu'il n'y avait pas de réfrigérateur, comment conservaient-ils la viande et le poisson?

Charlie : Eh bien! Je ne sais pas. Ils devaient le suspendre quelque part, là où c'était froid. Je ne me souviens pas comment ça s'appelait. Je ne sais plus comment prononcer ce mot.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

13. Assez pour l'hiver

PAT SACOBIE

WELMOOKTUK / PREMIÈRE NATION D'OROMOCTO

Ils mélangeaient de l'eau et du sel. Puis ils frottaient tout le morceau de viande avec ce mélange. Ainsi, ils éloignaient les insectes, qui n'aimaient pas cette odeur. Et s'il y avait une cave au sous-sol, c'est là qu'on suspendait la viande. C'était la même chose pour le maïs, qu'on achetait en grande quantité à l'automne. Puis, on les épluchait tous et on les attachait à l'extrémité. On pouvait les accrocher en haut, les laisser sécher et on en avait assez pour l'hiver.

Alice : Pat, êtes-vous né ici à Oromocto et y avez-vous passé votre enfance?

Pat : Eh bien! Je suis né le 30 janvier 1923.

Alice : Qui étaient votre mère et votre père?

Pat : Sadie et Andrew Sacobie.

Alice : Pouvez-vous me parler de votre enfance? Et au sujet d'Oromocto et de ce que vous vous rappelez?

Pat : Peut-être à partir de la fin de mes études, car je n'ai pas beaucoup porté attention à cette période où j'ai fréquenté l'école. Ça ne vaudrait pas vraiment la peine de raconter comment je retournais à la maison ou d'autres histoires du genre.

Alice : Est-ce que votre mère et votre père confectionnaient des paniers?

Pat : Oh oui!

Alice : Souvent?

Pat : Toutes les semaines, mais pas tous les jours.

Alice : Quel genre de paniers confectionnaient-ils?

Pat : Des paniers de pommes et des paniers de pommes de terre, et c'est à peu près tout, de même que des manches de hache.

Alice : Quel genre d'outils utilisaient-ils pour confectionner des paniers?

Pat : Ils utilisaient un couteau à deux manches pour le cerceau autour des paniers, et pour les anses. Ils utilisaient habituellement de l'érable.

Alice : Utilisaient-ils autre chose qu'un couteau à deux manches?

Pat : Un couteau à lame incurvée.

Alice : Comment le couteau à lame incurvée était-il fabriqué à l'époque?

- Pat : Ils avaient des limes d'environ 12 pouces de longueur, et ils maintenaient le manche sur la lime. Ils fabriquaient leurs propres manches en bois, et ils ajustaient le tout.
- Alice : Qu'utilisaient-ils d'autres? Est-ce qu'ils utilisaient du verre?
- Pat : Eh bien! Un couteau à deux manches pour façonner tous ces manches et tout ce qu'il fallait pour les manches de hache.
- Alice : Pour adoucir le manche de hache, quel genre de verre utilisaient-ils?
- Pat : Si vous cassez un verre ou si vous allez en chercher ailleurs. Le verre utilisé pour les fenêtres est ce qu'ils utilisaient.
- Alice : Utilisaient-ils d'autre genre de verre, comme le verre des bouteilles?
- Pat : Non, le verre des bouteilles n'était pas bon, car j'en ai essayé toutes sortes.
- Alice : Que faisaient-ils avec les paniers?
- Pat : Ils allaient les vendre aux agriculteurs.
- Alice : Combien obtenaient-ils pour des paniers?
- Pat : Je ne sais pas. Ils les échangeaient principalement pour des légumes, et ils n'avaient pas besoin d'argent. Ils les échangeaient tout simplement.
- Alice : Est-ce que vous touchiez du bien-être social à l'époque?
- Pat : Non.
- Alice : Quand avez-vous commencer à obtenir du bien-être social?
- Pat : Qui, les personnes âgées?
- Alice : Eh bien! À l'époque.
- Pat : C'était un dollar cinquante par semaine.
- Alice : De bien-être social?
- Pat : L'agent des Indiens.
- Alice : Qui était-il?
- Pat : Il y a un M. Griffith, il y a très très longtemps. Et c'était un vieil homme malicieux.
- Alice : Vous rappelez-vous de Whalen?
- Pat : Oui, à Kingsclear. *Wahant* (démon).
- Alice : Était-il méchant?
- Pat : *Mociku* (méchant), il nous mouchardait.
- Alice : De quelle façon?
- Pat : ... Il [l'agent] se mettait à chercher, et avant, nous avions un agent de police ici.
- Alice : Qui était-ce?
- Pat : Gabe Sacobie, le frère de mon père. Il arrivait tôt le matin et disait qu'il faisait la visite de toutes les maisons sur la réserve afin de trouver des cruches. Il disait aux policiers de chercher dans chaque maison.
- Alice : Vous rappelez-vous de quelqu'un qui fabriquait des canots en écorce de bouleau?
- Pat : Il n'y en a qu'un seul que je sache, et il venait de Devon.
- Alice : Qui était-ce?
- Pat : *Cehci Piyel Nihkul*, c'est le nom qu'on lui donnait. Il venait de Devon; les canots étaient fabriqués juste ici, avec le vieux Simon Paul. Voyez-vous, les Anciens étaient capables de travailler ensemble.
- Alice : Qui était Simon Paul?
- Pat : Vous avez peut-être connu le vieux Lawrence Paul de Kingsclear, qui a

Planche 13.1 □: Alice Polchies et le frère de Pat, John □ Sacobie, le fils de Sadie et Andrew (Raccoon) Sacobie. (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1898)



marié ma sœur Mary.

Alice : Avez-vous déjà cueilli des
crosses de fougère?

Pat : Assez souvent. Une bonne façon de
faire quelques dollars.

Alice : À quel endroit alliez-vous pour
les cueillir?

Pat : L'île Cat, l'île Oromocto et l'île
Middle. Nous avons l'habitude de
camper lorsque nous allons plus loin.
L'île Ox, l'île Gilbert et même au-
delà.

Alice : Avez-vous déjà vécu sur un
bateau-maison?

Pat : Non, nous utilisons des canots.

Alice : Vous deviez voyager en canot
pour tous vos déplacements?

Pat : Oui, car il n'y avait pas de hors-
bord. Et c'est comme ça que les
jeunes sont paresseux aujourd'hui,
car ils ont des hors-bord et ils ne
rament plus.

Alice : Êtes-vous allé de ce côté, à
St. Mary's?

- Pat : Sur ces îles?
Alice : Oui.
Pat : J'ai eu la chance d'y aller.
Alice : Vous devez connaître pas mal de gens à Devon?
Pat : Oh, oui! Je ne sais pas pour Dan Paul et Joe Paul. Je ne sais pas s'ils cueillaient des crosses de fougère ou non. Je sais cependant pour Frank Paul et son frère Pete. Et Frank Sacobie, sur la vieille réserve, celui qu'ils appellent *Polons*.
Alice : Lorsqu'ils confectionnaient des paniers, est-ce qu'ils utilisaient de la teinture?
Pat : Solomon Paul et sa femme achetaient de la teinture, de toutes sortes de couleurs.
Alice : Personne n'a jamais préparé de la teinture avec des baies (pause)
Pat : Non, ils en étaient incapables. Ils devaient l'acheter en sachets.
Alice : Connaissez-vous Indian Point?
Pat : Non, car je n'y suis jamais allé.
Alice : Et Jemseg?
Pat : Warren Nash nous a amenés là; nous avons examiné l'endroit où les gens travaillaient, mais nous n'avons aucune idée de ce qu'ils cherchaient.
Alice : Êtes-vous allé là lorsque vous étiez jeune?
Pat : À Jemseg, non. Le plus loin que je sois allé est à l'île Oromocto, l'île Middle.
Alice : John Sacobie était votre frère?
Pat : Oui.
Alice : Vous a-t-il déjà parlé de la médecine indienne, et que pourriez-vous me dire à ce sujet-là?
Pat : Eh bien! Il y a toutes sortes de médicaments qu'il utilisait, mais je n'en connais qu'une seule sorte.
Alice : De quoi s'agit-il?
Pat : La pruche, l'écorce de pruche.
Alice : À quoi cela servait-il?
Pat : On la coupe en petits morceaux, on la fait bouillir et on la mélange à autre chose, mais je ne sais pas quoi.
Alice : Est-ce la même chose que *Kiwhosuwasq*?
Pat : Non, c'est un genre différent.
Alice : Qu'est-ce que le *Kiwhosuwasq*?
Pat : La racine de calame.
Alice : Lorsqu'ils fabriquaient les canots d'écorce de bouleau, comment faisaient-ils pour obtenir l'écorce de bouleau?
Pat : Habituellement, ils vont chercher l'écorce pendant l'hiver. Ils se rendent jusqu'à Portabello, où vous voyez tous ces bouleaux aussi gros qu'un baril.
Alice : Comment est-ce qu'ils enlèvent l'écorce de bouleau et qu'est-ce qu'ils font avec ces arbres?
Pat : Parfois, ils doivent les couper.
Alice : Devaient-ils les couper en deux?
Pat : Oh non! Il s'agit de choisir un arbre, selon la taille nécessaire pour l'écorce de bouleau, et de retirer l'écorce sur plusieurs pieds. Peut-être quatre pieds ou plus, on ne sait pas.
Alice : Quel genre de bois utilisaient-ils pour les côtes?
Pat : Du cèdre, que vous faites tremper dans de l'eau chaude ou bouillante. Puis, vous pouvez le plier comme vous voulez.
Alice : Comment est-ce qu'ils réussissent à faire tenir l'écorce de bouleau?
Pat : Ils utilisaient ce qu'on appelle de la

- résine, qu'ils achetaient au magasin.
Alice : Comment appelez-vous ça?
Pat : De la résine. J'avais l'habitude d'en préparer. Je l'utilisais lorsque j'allais cueillir des crosses de fougère, quand l'embarcation prenait l'eau. J'allais au magasin pour en acheter quelques livres. Il suffit d'en mettre dans un contenant, et d'y ajouter un peu d'huile ou quelque chose du genre pour l'améliorer.
Alice : Est-ce qu'il y en a qui confectionnaient des paniers de fantaisie?
Pat : Oui.
Alice : Qui?
Pat : Simon Paul et sa femme.
Alice : Quel était le nom de sa femme?
Pat : Sarah Paul. Les paniers étaient magnifiques! Ils les traînaient à partir de la maison en utilisant un traîneau tiré à la main jusqu'à l'ancienne gare. Et lorsque le train partait le matin de Fredericton, ils les chargeaient à ce moment-là.
Alice : Combien fallait-il payer pour monter sur le train?
Pat : Environ cinquante cents.
Alice : Pour aller jusqu'à Fredericton?
Pat : Oui.
Alice : Combien de frères et de sœurs aviez-vous?
Pat : J'en avais plusieurs, mais j'ai toujours (pause) mes sœurs sont toutes mortes.
Alice : Avez-vous d'autres frères encore vivant?
Pat : Non, pas de frère.
Alice : Vous êtes donc le seul survivant?
Pat : Seulement mes fils maintenant, et mes filles.
- Alice : Combien d'enfants avez-vous eus?
Pat : Environ 11 ou 12, car j'ai eu quelques aventures.
Alice : À quel endroit trouviez-vous du frêne?
Pat : À l'île Oromocto. Il fallait le traîner sur de longues distances. On le transportait sur l'épaule. On prenait un repos de temps en temps et on repartait. On le chargeait sur notre bateau ou notre canot.
Alice : Est-ce que vous pouvez encore aller chercher du frêne sur l'île Oromocto?
Pat : Oh oui! C'est possible. Mais personne ne sait comment l'utiliser. Ma fille sait comment confectionner des paniers. Je n'ai jamais pu apprendre...
Alice : ...J'ai vu beaucoup de gens qui confectionnaient des paniers sur ma réserve dans mon enfance, et je ne sais pas non plus comment les confectionner.
Pat : J'essaie d'apprendre [dit en malécite]. J'essaie. J'aimerais travailler dans la salle de la bande [dit en malécite]. Andrew va y marteler du frêne [dit en malécite].
Alice : Quel outil utilisaient-ils pour marteler le frêne?
Pat : Une hache. N'importe quelle sorte de hache, que soit de trois livres, plus lourde ou plus légère. Une hache plus légère n'est pas pratique, car vous devez travailler plus fort et frapper avec plus d'énergie. Avec une bonne hache plus lourde, vous n'avez pas à frapper aussi fort.
Alice : Combien de temps faut-il pour

- marteler une tige? Comme une tige d'une bonne taille.
- Pat : Une demi-journée.
- Alice : Et les plus petites?
- Pat : Peut-être une heure ou une heure et demie.
- Alice : Personne ne confectionne de paniers ici maintenant?
- Pat : Non.
- Alice : Vraiment personne?
- Pat : Vous devez même en acheter pour les crosses de fougère. J'en ai acheté un ici, et il est en bas dans le sous-sol.
- Alice : Où l'avez-vous acheté?
- Pat : Je l'ai acheté auprès des jeunes autour d'ici.
- Alice : Où les obtiennent-ils?
- Pat : Je ne sais pas.
- Alice : Que faisaient les personnes plus âgées pour se divertir au moment de votre enfance?
- Pat : Nous allions à des danses [dit en malécite]. Je me rendais très loin d'ici. Même jusqu'à Rusagonis, avec mes copains.
- Alice : Et sur la réserve, d'où venait la musique? Qui jouait?
- Pat : Il y avait mon beau-frère, Joe Paul, qui jouait bien du violon, et il y avait de l'accordéon.
- Alice : Qui jouait de l'accordéon?
- Pat : Charlie Sark.
- Alice : Qui jouait du violon?
- Pat : Joe Paul.
- Alice : Et Joe Shaker, quel instrument jouait-il?
- Pat : Il jouait de la guitare. C'était avant d'entrer dans l'armée, vers 1938, 1939. C'est il y a très longtemps.
- Alice : Que faisaient les femmes ici dans ce temps-là?
- Pat : À l'époque, elles cueillaient des baies, des bleuets, des framboises, tout ce qui pouvait se manger. Je connais beaucoup de personnes âgées qui venaient chez moi, comme Tuedie [Fred].
- Alice : Et sa femme Clara?
- Pat : Et leurs deux filles. Elles se sont mariées avec les garçons Paul, Joe Segby [dit en malécite].
- Alice : Et Dan?
- Pat : Dan, Oui.
- Alice : Ils ont marié Berna et Alexa.
- Pat : Je les connais tous et Junior leur fils [Fred Paul Junior]. Je me rends rarement en ville maintenant. Je suis trop vieux [dit en malécite].
- Alice : Est-ce que vous allez à Gagetown?
- Pat : Oh! De temps en temps, lorsque j'en ai l'occasion. Quelqu'un m'amène parfois.
- Alice : Qui allez-vous voir [dit en malécite]?
- Pat : Bobby Nash et Joanie.
- Alice : Est-ce que vous avez fait de la chasse?
- Pat : Oui, j'ai beaucoup chassé.
- Alice : Quel genre d'animal?
- Pat : Eh bien! J'établissais mes propres pièges. Le rat musqué, ou n'importe quel autre animal, comme le vison ou la belette.
- Alice : Qu'est-ce que vous en faisiez?
- Pat : Je les écorchais, et je fabriquais des dispositifs pour tendre les peaux.
- Alice : Comment faisiez-vous pour les écorcher, et quel outil utilisiez-vous?
- Pat : Avec un canif, un gros canif bien coupant, et le travail était vite fait. Il y en a tellement et ça sent mauvais

- [dit en malécite]. Ma femme me demandait si j'avais terminé et je lui disais « oui ». Je les mettais dans une boîte. Elle me demandait de les sortir dehors car ça sentait mauvais [dit en malécite]. Je les mettais tous dans une boîte et je les laissais à l'extérieur.
- Alice : Après les avoir écorchés, vous vendiez la fourrure?
- Pat : Oui, à Fredericton.
- Alice : Pour quel montant?
- Pat : Ce n'était pas beaucoup, deux dollars la peau.
- Alice : Il en fallait beaucoup pour faire un peu d'argent?
- Pat : Pour faire de l'argent, il faut économiser chaque semaine. Il faut se contenter de dépenser peu et garder le reste.
- Alice : Ça vous servait à acheter de l'épicerie?
- Pat : Oui.
- Alice : Est-ce que vous les avez déjà échangés pour de la nourriture?
- Pat : Non. Cela se pratiquait ici, chez M. MacRoy, qui avait un gros magasin. Il les échangeait pour des articles d'épicerie. On a eu une période difficile ici, et même tout le monde, je crois.
- Alice : Y avait-il beaucoup de gens qui vivaient ici à l'époque?
- Pat : Oui.
- Alice : Combien de gens?
- Pat : Les personnes âgées, il devait y en avoir environ une vingtaine.
- Alice : Vous rappelez-vous de leur façon de fêter le « Noël ancien »?
- Pat : Non, car j'étais trop jeune pour qu'on me laisse sortir. Après souper, il fallait rentrer le bois dans la maison et je devais monter me coucher.
- Alice : La vie était difficile?
- Pat : Oh, oui!
- Alice : Vous rappelez-vous des « petites personnes »?
- Pat : J'en ai entendu parler. Elles ont été vues dans la région. Les petites personnes, oui [dit en malécite]. Je ne sais pas où elles sont allées par la suite. Elles ont disparu.
- Alice : Pouvez-vous me dire quel endroit vous fréquentiez dans votre adolescence?
- Pat : Eh bien! Je ne voudrais pas parler de ça [dit en malécite]. J'allais toujours à l'école à cette époque. J'étais âgé d'environ douze ou treize ans. Fred et Clara sont venus à une danse chez moi [dit en malécite]. C'est à ce moment-là qu'il y a eu ces deux filles et le jeune garçon, Junior. Je les connais. Est-ce que ces filles vivent encore?
- Alice : L'une d'elle, Alexa. Berna est morte. Dan aussi.
- Pat : Joe Segby, est-il mort également [dit en malécite]?
- Alice : Oui.
- Pat : Il avait l'habitude de travailler avec Andy ici au camp Seven Works. Je n'ai jamais travaillé avec ces gens-là... Je conduisais des camions de gravier entre ici et Fredericton Junction, Maryland Hill. Cette grosse colline, c'est là que je transportais du gravier à partir de Fredericton Junction jusque là.
- Alice : Le salaire était-il intéressant?
- Pat : Dix dollars par jour. Lorsque la mécanique faisait défaut, je devais réparer le camion moi-même. Parfois

c'était le système de freinage, et il fallait que je le répare. Il fallait que je trouve une place pour stationner. Il y a longtemps, à Maryland Hill, je montais la colline pour traverser le pont, et je ne pouvais plus m'arrêter. Les freins ne fonctionnaient plus. Le camion s'est mis à glisser sur la largeur du pont, et des voitures s'en venaient en sens inverse. J'avais une charge de gravier. J'ai finalement réussi à désembrayer.

Alice : Que savez-vous des peaux d'original?

Pat : Rien, mais je peux vous parler des peaux de chevreuil. Ils écorchaient le chevreuil et accrochaient la peau au mur du hangar. Ils l'étiraient et ils la séchaient. Puis ils la nettoyaient. On pouvait s'étendre sur ces peaux, c'était agréable et chaud.

Alice : Et la pêche?

Pat : Oh, oui! J'ai beaucoup pêché. Je pêchais pour mon père, et j'y allais tout seul. J'y allais avant l'école; j'utilisais de grands baquets à lessive que j'apportais sur le bateau avec moi.

Alice : Comment faisiez-vous pour conserver la nourriture, comme le chevreuil, l'original, le poisson? À cette époque, il n'y avait pas de réfrigérateur.

Pat : Connaissez-vous l'ancienne méthode indienne? Ils suspendaient les aliments à l'extérieur pour les faire sécher. Voici comment ils procédaient. Ils utilisaient une espèce de grand bassin. Ils mélangeaient de l'eau et du sel. Puis ils frottaient tout le morceau de viande avec ce

mélange. Ainsi, ils éloignaient les insectes, qui n'aimaient pas cette odeur. Et s'il y avait une cave au sous-sol, c'est là qu'on suspendait la viande. C'était la même chose pour le maïs, qu'on achetait en grande quantité à l'automne. Puis, on les épluchait tous et on les attachait à l'extrémité. On pouvait les accrocher en haut, les laisser sécher et on en avait assez pour l'hiver.

Alice : Et les aliments se conservaient de cette façon?

Pat : Oui.

Alice : Quel genre d'aliments est-ce qu'on mangeait à l'époque?

Pat : Tout ce qu'on pouvait se payer.

Pour acheter quoi que ce soit au magasin, il fallait continuer de vendre toutes sortes de choses de l'autre côté du fleuve à Maugerville, comme des paniers ou n'importe quoi d'autre que vous pouviez vendre pour nourrir les enfants qui allaient à l'école chaque jour. Ils devaient manger. Au printemps, une pratique que j'ai vue souvent, c'est l'utilisation de gros barils élevés dans lequel on salait le poisson. J'étais celui qui préparait les poissons. Je les coupais, je les nettoysais et je les jetais dans l'eau. Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui.

Alice : On n'oublie pas ses racines.

Pat : Non, c'est impossible.

FIN DE L'ENREGISTREMENT UN –
CÔTÉ UN

SUITE DE L'ENREGISTREMENT –
CÔTÉ DEUX

Pat : Alice Polchies s'est mariée avec Jack Sabattis de Kingsclear. À

- l'époque, ils vivaient ici. Ils m'ont demandé de venir m'installer chez eux un jour. Je leur ai dit que je ne savais pas, car je devais demander à mes parents. J'étais prêt à y aller s'ils acceptaient; sinon, j'allais rester à la maison. Je suis donc allé parler à mère et, si elle était d'accord, je pourrais y aller. Il y a longtemps, Noel Paul vivait à Kingsclear. Je pense que c'est là qu'il est mort, de même que Molly-sus. Lorsque mon oncle venait, il allait lui rendre visite. Noel By, qui est mort aujourd'hui, avait dit qu'il était trop tard. J'avais répondu que j'aurais pu venir plus tôt, mais que chaque fois j'arrivais en retard, trop tard pour prendre un verre. Il ne voulait rien garder pour moi. Je lui ai dit que j'avais appris ma leçon. J'ai même emprunté un dollar à mon père pour leur acheter *mahqanhikin* (sucre d'érable). Mon père demandait toujours : Où vas-tu? Je disais que j'allais au magasin.
- Alice : Pendant l'hiver, à cette époque-là, comment faisiez-vous pour vous déplacer si vous n'aviez pas de voiture?
- Pat : Même lorsqu'il faisait froid, si vous deviez aller chercher quelque chose, il fallait faire de l'auto-stop. On s'installait à l'extrémité du pont. Parfois on vous ramassait, et parfois pas.
- Alice : Avez-vous déjà marché jusqu'à Fredericton?
- Pat : Oh oui! Pendant l'été. Lorsque j'ai été assez âgé, je me suis mis à marcher jusque là, et même, parfois, je continuais jusqu'à Oromocto.
- Alice : Les Anciens, comment voyageaient-ils? Pendant votre enfance, par exemple.
- Pat : Eh bien! Ils devaient faire la même chose. Mais bien souvent les Anciens, lorsqu'ils cueillaient des crosses de fougère au printemps, ils les chargeaient dans un canot et se rendaient jusqu'à Fredericton à la rame. Aujourd'hui, personne ne rame jusqu'aux îles, car les gens sont trop paresseux. Il faut un hors-bord pour se rendre quelque part.
- Alice : Est-ce que quelqu'un fabriquait des raquettes ici?
- Pat : Non.
- Alice : Est-ce que John a déjà confectionné des paniers?
- Pat : John savait comment fabriquer des paniers et des manches de hache. Je m'assoiais à côté de lui pour bavarder.
- Alice : De quoi parliez-vous?
- Pat : De n'importe quoi, sauf des choses positives. De ce que nous allions faire la semaine suivante, de nos vieux jours. J'ai tout simplement arrêté de le fréquenter. J'avais besoin de connaître quelqu'un de plus jeune.
- Alice : Est-ce que les gens s'entendaient vraiment bien à cette époque?
- Pat : Eh bien! Nos gens oui, mais les autres, quelques-uns des autres... ils étaient vraiment méchants. Ils s'en prenaient à tout le monde, et la nuit, ils utilisaient des bâtons. Ils nous laissaient tranquille cependant, car on se défendait.
- Alice : Beaucoup de gens qui ont déjà vécu ici auparavant, pas tous, mais quelques-uns de ceux qui sont établis

- à Kingsclear aujourd'hui avaient l'habitude de vivre ici, n'est-ce pas?
- Pat : Oui. Nous avons l'habitude de protéger les personnes plus âgées. J'avais quatorze ou quinze ans à cette époque...
- Alice : Lorsqu'ils étaient vivants, est-ce que Dolly et Levi confectionnaient des paniers?
- Pat : Non.
- Alice : Qu'en est-il de Charlie Sark et Annabelle?
- Pat : Ils en ont déjà confectionné. Mais en vieillissant, ils se sont désintéressés.
- Alice : Est-ce qu'ils en confectionnaient?
- Pat : Pendant la période où nous avons travaillé dans l'ancienne salle de bande. Nous avons alors fait beaucoup de travail.
- Alice : Est-ce que Timer a déjà confectionné des paniers?
- Pat : Non. Les jeunes se sont toujours contentés de transporter du bois pour nos gens. Beaucoup de bois qu'ils apportaient dans un traîneau tiré à la main. J'ai déjà fait ça à Devon. J'ai déjà transporté du bois pour Nonwly [Nonel Polchies], *Qumuci*. Je suis resté là tout un hiver. Un jour, Nonwly m'a demandé où j'allais. Je lui ai répondu que je n'allais nulle part. Il a ajouté que j'avais sûrement l'intention d'aller quelque part puisque je cherchais mes gants. C'était l'hiver. Il m'a demandé si je voulais aller en ville, et je lui ai répondu qu'il faisait trop froid. Lui aussi avait une cruche, et il voulait une couple de gorgés de ma cruche. Un autre soir peut-être. Très bien, m'a-t-il répondu; je vais te donner un dollar pour aller voir le spectacle en ville. Comment pouvais-je me rendre au spectacle? Je suis arrivé juste à temps pour prendre l'autobus qui partait pour Oromocto, j'y suis monté et je me suis rendu à Oromocto. Le lendemain, vers deux ou trois heures dans l'après-midi, je les vois arriver. *Qumuci* et Nonwly demandent où je suis? Et on leur répond que je suis en haut. *Qumuci* est venu me demander pourquoi j'avais fait ça? Je lui ai répondu que parfois je m'ennuyais de mon père et de ma mère. Il a mentionné que j'aurais dû le lui dire et qu'il serait venu me reconduire. J'ai répondu que je ne voulais pas les déranger et que je croyais avoir suffisamment cordé de bois pour eux.
- Alice : Est-ce qu'ils vous manquent toujours?
- Pat : Maintenant, ils me manquent lorsque je me promène à Fredericton, car je sais qu'ils sont partis. Comment est Evangeline?
- Alice : Elle est morte aussi, de même que Louise. Elle a déjà confectionné des paniers, et je me rappelle qu'elle faisait de petits berceaux, qui étaient magnifiques. Elle appliquait également de la teinture sur le frêne. Je pense qu'il y en a beaucoup qui confectionnaient des paniers à cet endroit, mais je ne connais plus personne qui en fait aujourd'hui. Mike Sacobie fabrique des paniers de temps en temps, des paniers de

Planche 13.2 □: Lawrence □ Paul et sa femme, Mary □ Sacobie; la sœur de Pat et son beau-frère (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1904)



pommes de terre ou des paniers de cosses de fougère.

Pat : Il s'agit de Mike, le fils de *Polons* (Frank's). Savez-vous ce qui est arrivé l'autre jour? Un jeune s'est présenté ici, cherchant je ne sais quoi. Je lui ai proposé de lui vendre quelque chose et il s'est montré intéressé. Lorsqu'il m'a demandé de quoi il s'agissait, je lui ai dit que je lui ferais un très bon prix. Il n'a pas esquissé de sourire, car il me croyait, et je gardais un visage impassible. Puis, je lui ai dit que j'avais des moustiques à vendre. Je lui ai même offert de lui vendre à crédit et qu'il

pourrait les ramasser n'importe quand.

Alice : Comment trouvez-vous la vie aujourd'hui?

Pat : C'est beaucoup mieux que dans mon enfance, car je n'ai plus besoin de travailler aussi fort. Je devrais même dire que je ne travaille plus du tout. J'ai mal aux jambes et aux hanches. J'ai de la difficulté à marcher ou encore je dois me servir d'une canne pour me tenir debout.

Sans elle, je serais obligé de ramper.

Alice : Je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé cette entrevue.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

14. Musique des violoneux d'antan

PIOUS ET HARRIET PERLEY
NEQOTKUK / PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE

...il avait un orchestre, et il jouait. Mon père jouait du violon, et ma sœur aînée joue du piano. L'un de mes frères joue du saxophone et mon autre frère, du trombone. Un autre frère jouait de la batterie. Puis mon oncle, mon père lui avait montré à jouer du violon. Et ils jouaient en harmonie. Ils pouvaient jouer toutes les anciennes pièces pour le violon, car mon père lisait la musique. Il avait reçu une formation de musique classique, et il jouait également du cornet dans l'orchestre du 69^e Régiment. C'est là que nous avons appris toute cette musique. - Pious Perley

Il y longtemps, nous n'avions pas de barrage, et il y avait toutes sortes d'îles. Même du côté de Tobique et sur le fleuve Saint-Jean. - Harriet Perley

Alice : Pious et Harriet, avez-vous vécu à Tobique pendant toute votre vie?

Pious : Je suis né ici en 1925, et nous sommes déménagés en 1931-1932, ou à peu près, lorsque mon père s'est établi à Fort Fairfield.

Alice : Quel était le nom de votre père?

Pious : Joseph Perley.

Alice : Et celui de votre mère?

Pious : Annie Perley; son nom de fille était Annie Moulton.

Alice : Qui est votre mère, Harriet?

Harriet : Florence Deveau.

Alice : Et votre père?

Harriet : Thomas Paul de *Pilick* (Kingsclear).

Alice : C'est surprenant, lorsque je fais le tour des réserves, car il y a

quelqu'un qui vient de St. Mary's ou quelqu'un de Tobique. Dans les différentes régions, ils ne viennent pas de la même réserve. Que faisiez votre mère et votre père? Est-ce qu'ils confectionnaient des paniers?

Pious : Oui. Ils connaissaient tous deux l'artisanat indien, sous toutes ses facettes. Ma mère confectionnait des paniers de fantaisie de toutes sortes, et elle mettait même du cuir sur *akomok* (raquettes). Elle avait l'habitude de tisser tout cela à l'intérieur de la raquette.

Alice : ...Lorsqu'ils confectionnaient des paniers, est-ce qu'ils faisaient également des paniers de pommes de terre, en plus des paniers de fantaisie?

Pious : Oui. Mon père avait une forme qu'il s'était fabriquée. C'est pourquoi tous ses paniers étaient uniformes. Quatre paniers pour un baril. C'est comme ça qu'il les fabriquait. Je les regardais confectionner des paniers. Et je l'accompagnais partout où il allait en voiture. Lorsque j'étais âgé de quatre ou cinq ans – le moment où on commence à peine à avoir des souvenirs – je me souviens que je les accompagnais lorsqu'ils allaient chercher du frêne. J'y allais avec mon

père et peut-être deux de mes frères. Ils martelaient le frêne, sur place, près du cours d'eau. En effet, on trouve habituellement le frêne près d'un cours d'eau, d'un ruisseau, car il a besoin de beaucoup d'humidité. J'ai pu voir comment ils détachaient les lanières et les traitaient. Puis ils les coupaient, en adoucissant la surface. Ils les coupaient exactement de la bonne taille et ils commençaient le tissage. Ils fabriquaient d'abord le fond en laissant dépasser toutes ces

Planche 14.1 □: Raquettes (photo de Vktoria □ Kramer)



tiges, que nous appelons éclisses. Puis mon frère utilisait ce fond avec ces bouts de tiges et le clouait à la forme, avec une couple de clous à planche, un sur le dessus et un sur le dessous de façon à le tenir en place. Puis il recourbait les tiges et commençait le tissage, dans un mouvement circulaire. Ils utilisaient cette forme, ils en avaient une comme un « X » venant d'une voiture, et c'était dans un baril, comme ceci. Ce « X » allait au sommet du baril, d'un côté du baril en pointant vers le bas dans un angle d'environ 45 degrés. Puis il y avait là un endroit où il pouvait tourner, et où il tournait effectivement. De cette façon, tout en tissant, cette forme tournait. C'était facile et rapide une fois que vous vous étiez fait la main. C'était mieux que de tenir le tout sur vos genoux, car vous pouviez vous tenir debout. Puis, il restait à couper, et c'est ainsi qu'on confectionnait les paniers de pommes de terre. Papa fabriquait les anses ainsi que les rebords pour les paniers.

Alice : Lorsque vous les observiez en train de confectionner des paniers, quel genre d'outils utilisaient-ils?

Pious : Eh bien! L'un des éléments que l'on appelle le « cheval », car c'est ce que nous utilisons et c'est difficile à décrire.

Alice : Je sais ce que vous voulez dire, car j'en ai vu.

Pious : De toute façon, il en avait un magnifique, et il le manipulait avec ses pieds. Il appuyait du pied, et cette

chose exerçait une pression sur le frein pour le retenir. Il utilisait alors son couteau à deux manches et il commençait. Ça me faisait rire, car je trouvais ça drôle. Aujourd'hui, je constate que mon père travaillait rapidement. Particulièrement lorsqu'il était pressé par le temps. Il confectionnait un magnifique cerceau, et il utilisait le couteau à deux manches si rapidement qu'il fendait la tige en deux. Ce qu'il disait à ce moment-là, on pouvait se demander si c'étaient des jurons ou une prière. Il n'était pas un genre de personne à préférer des jurons. Mais à l'occasion, il ne s'en privait pas.

Alice : Quels autres outils utilisaient-ils? Il y avait le couteau à deux manches, mais n'y avait-il pas un couteau à lame incurvée?

Pious : Oui, un couteau à lame incurvée. Ce qu'il faisait, pour fabriquer ce genre de couteau, c'est qu'il utilisait différentes sortes de formes. Il aimait embellir tout ce qu'il faisait. Il utilisait des bâtons et un couteau de poche, car c'était comme un genre de passe-temps.

Alice : Il devait être habile dans le travail du bois?

Pious : Oui, c'est exactement cela. Il n'y avait rien qu'il ne pouvait fabriquer. Dans la mesure où il savait avant de commencer quelle devait être l'apparence du résultat, il pouvait le reproduire exactement comme il était.

Alice : Cela devait être spécial!

Pious : Il était habile dans le travail du cèdre, particulièrement. Il créait une

- forme. Comme deux côtés, deux bâtons qui viennent de ce côté-ci, puis les éléments en croisé, puis le fond. Et alors il confectionnait comme la moitié d'un panier, avec du frêne. Et il tissait le tout et le plaçait à cet endroit, et c'était le manche.
- Alice : Personne ne les fabrique plus comme cela?
- Pious : Non, et il avait l'habitude de confectionner ces carrés. Tout était uniforme, car il était comme ça.
- Alice : Je suis allée à Houlton, il y a environ un mois, où j'ai parlé avec Fred Tomah. Il utilise des moules pour la fabrication des paniers. Et je crois qu'il se spécialise dans les paniers en tête de chat. C'était magnifique, et il m'a montré des photos de paniers de fantaisie de Princeton, Passamoquoddy, Old Town.
- Pious : Mon père était très habile pour ce genre de paniers, des paniers à peigne.
- Harriet : Jim en confectionnait également.
- Pious : Il pouvait aussi leur donner une forme de cône ou de boîte aux lettres.
- Alice : J'ai vu une photo de... vous savez cette forme d'épi de blé d'Inde. Comment l'appellez-vous? De toute façon, c'est comme un épi de maïs coloré. Il s'ajuste très bien à ce panier et c'est si joli. Lorsqu'ils confectionnaient des paniers, est-ce qu'ils y ajoutaient de la couleur?
- Pious : Oui, bien sûr! Ils achetaient des sachets de teinture à Old Town.
- Alice : Est-ce qu'ils confectionnaient de la teinture eux-mêmes? J'ai parlé à une femme (pause)
- Pious : Je pense que ma mère, peut-être!
- Alice : J'ai parlé à une femme de Kingsclear qui m'a dit qu'elle utilisait des baies, des cerises et ce genre de choses.
- Pious : Ce que ma mère utilisait était de la teinture. Avant de commencer la confection du panier, elle prenait tous ces morceaux de frêne, les éclisses pour le tissage, et elle disposait tous les morceaux déjà coupés de toutes sortes de façons et elle les plaçait sur une rangée [Harriet explique quelque chose ici, mais je ne comprends pas]. Une fois le bois traité et que le frêne est tout démantelé, il est très mince.
- Alice : Quel outil est-ce qu'ils utilisaient?
- Pious : Ça servait à séparer les lanières. Les paniers de fantaisie sont plus petits, et il faut que les morceaux soient coupés de façon plus égale.
- Harriet : Ce qu'ils utilisaient, c'était comme un instrument de mesure.
- Alice : Oui.
- Pious : Ils l'utilisaient pour couper les divers éléments.
- Alice : Comment appelez-vous cela? Je les ai vu, comme différents (pause)
- Harriet : Je sais. Quel était le nom de cet outil? Car il y a un nom.
- Pious : C'est sans doute quelque chose dont je n'ai jamais entendu parler (pause)
- Alice : J'en ai vue différentes sortes, comme d'un demi-pouce.
- Pious : Différentes tailles?
- Alice : Oui, différentes tailles.

- Harriet : Je ne peux pas me rappeler non plus comment ils appelaient cela.
- Pious : Même pour faire la forme de départ, c'est toute une réalisation.
- Harriet : Ils ne savent pas chez Molly [Mary Moulton] le nom qu'ils utilisent ou chez Spike [Donald Moulton].
- Alice : Je n'ai pas encore parlé à Spike. Je vais le voir demain.
- Harriet : Car ils confectionnent des paniers.
- Alice : Je suis allée le voir hier, et il était assis en train de confectionner un panier. Il y avait deux femmes là qui faisaient de la broderie perlée.
- Harriet : Ils fabriquent toutes sortes de choses dans cet atelier.
- Alice : Oui.
- Harriet : De la broderie perlée, des paniers et bien d'autres choses.
- Alice : Comment était la vie pour vous durant votre enfance ici? Vous dites que vous avez déménagé pendant un certain temps.
- Pious : Eh bien! je me rappelle qu'à l'automne, on allait ramasser des pommes de terre. Et au printemps, on faisait de la plantation et de la coupe d'ensemencement. Nous avons déménagé à deux reprises. Mais mon père a également exploité un magasin ici. Il avait un petit magasin avec une table de billard. Nous avons été les premiers à avoir un téléphone ici. Il fallait commander divers produits, car c'était un magasin général. Comme des aliments en conserve ou des bonbons. Je me rappelle d'une nuit où nous en avons mangé. C'est une expérience bizarre, car lorsque vous en avez tellement mangé, vous ne voulez plus rien savoir. Peut-être de temps en temps, une sucette ou quelque chose d'autre. Lorsque vous avez une assez grande abondance de quelque chose, vous n'en voulez plus, car vous n'en avez plus le goût.
- Alice : Il n'y avait pas autant de familles à cette époque, dans cette région-ci.
- Pious : Ici?
- Alice : Oui, en ce temps-là.
- Pious : Oui, il y avait beaucoup de familles.
- Harriet : Pas autant que maintenant.
- Alice : Non. Je me rappelle de l'ancienne partie de la réserve.
- Harriet : La dernière maison était celle de Rena [Rena Sappier]. Pauline Saulis [Nicholas] vivait là, et c'était la dernière maison il y a longtemps.
- Pious : Et de ce côté-ci de chez Spikes [Donald Moulton], juste un peu plus loin au-delà de la courbe.
- Harriet : Et de ce côté, là où vit Leo [Francis].
- Pious : C'est la troisième année où nous vivons dans cette maison.
- Harriet : Oui, dans cette maison.
- Alice : Il y a donc trois ans que vous vivez ici?
- Harriet et Pious : Oui.
- Pious : Il n'y avait que du bois.
- Harriet : Nous avons été ici pendant près de cinq ans, après avoir redéménagé.
- Pious : Vous savez où ils installent cette petite cantine?
- Alice : Oui.

- Pious : C'est la première maison où nous avons vécu. Puis nous avons vécu dans la maison de Barbara [Barbara Perley], juste en face, de façon diagonale, vers le fleuve.
- Alice : Lorsque vos parents vivaient, à quel genre d'activités s'adonnaient-ils, comme les personnes plus âgées à l'époque?
- Pious : Eh bien! Les gens jouaient beaucoup aux cartes. Ils organisaient des tirages, et ils jouaient pour des noisettes, du bonbon.
- Harriet : C'était dans les années 1945.
- Pious : *Chelimine* (jeux de cartes). Dans les années 1945. Ils organisaient des soirées dans les maisons, des fêtes d'anniversaire, et ce genre d'activités.
- Alice : Est-ce qu'ils organisaient des danses, comme des danses carrées? Est-ce qu'ils se réunissaient chez quelqu'un? Pouvez-vous m'en parler?
- Pious : Nous avons une salle ici, une salle communautaire, là où se trouve maintenant la vieille maison. La façade était cependant de l'autre côté, vers l'est-ouest. Actuellement, elle est nord-sud. C'était une vieille bâtisse, vous savez, mais c'était encore une bonne construction avec pas grand chose en dessous. Nous en parlions justement ce matin. Nous avons l'habitude de nous y rendre (pause) pour voir mon père, car il avait un orchestre, et il jouait. Mon père jouait du violon, et ma sœur aînée joue du piano. L'un de mes frères joue du saxophone et mon autre frère, du trombone. Un autre frère jouait de la batterie. Puis mon oncle, mon père lui avait montré à jouer du violon. Et ils jouaient en harmonie. Ils pouvaient jouer toutes les anciennes pièces pour le violon, car mon père lisait la musique. Il avait reçu une formation de musique classique, et il jouait également du cornet dans l'orchestre du 69^e Régiment. C'est là que nous avons appris toute cette musique.
- Alice : Personne ne vous a enseigné? Vous avez appris par vous-même?
- Pious : Non. Dès le départ, j'ai joué avec lui, lorsque j'étais encore tout jeune.
- Alice : À quelle fréquence organisait-on des danses, comme des danses carrées?
- Pious : Il y avait la fête de Sainte-Anne, lorsque le prêtre voulait ramasser des fonds.
- Harriet : Lorsqu'ils organisaient des collectes de fonds, ils organisaient ces ventes de gâteaux.
- Pious : Ce que l'on appelait la fête des paniers.
- Harriet : La fête des paniers, oui. Et la personne qui achetait votre gâteau, il fallait aller le manger avec elle.
- Alice : Vraiment?
- Pious : C'était votre rendez-vous; puis il y avait également les mariages, vous savez.
- Harriet : Mariage ou (pause)
- Alice : Parlant de mariage, y a-t-il déjà eu des mariages qui étaient arrangés?
- Pious : Oui. Les Anciens avant nous.
- Harriet : Seulement mon arrière-grand-mère.
- Alice : Il y avait quelqu'un de choisi pour eux déjà?

Planche 14.2 □: Scène le long de la Abique (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, P5-333)



Pious : Oui.

Alice : Est-ce vrai?

Pious : Mais ça n'a pas duré longtemps.

Alice : Aucun de ces mariages n'a duré longtemps.

Harriet : Eh bien! Il est mort. Le mari de *Kci Mum* mais la grand-mère de ma mère est restée avec lui jusqu'à sa mort. Elle le haïssait, mais elle avait dû le marier. La grand-mère de ma mère.

Pious : C'était une Perley n'est-ce pas?

Harriet : Oui.

Alice : Je n'ai même pas demandé votre nom de famille.

Pious : Perley, bien sûr.

Alice : Qu'arrivait-il lorsque quelqu'un mourait, quel genre de cérémonie organisaient-ils?

Pious : Il y a de nombreuses années, je

me rappelle que lorsque quelqu'un mourait, on voyait beaucoup de gens dehors qui venaient rendre un dernier hommage. Et tout le monde démontrait beaucoup de sensibilité, car les gens étaient très prêts les uns des autres en ce temps-là. Cette sensibilité n'était pas non plus incitée par l'alcool ou par la drogue, car c'étaient des sentiments sincères.

Alice : Je peux me rappeler de mon enfance à St. Mary's, lorsque j'étais toute jeune; personne ne verrouillait sa porte. Il n'y avait pas de téléphone à cette époque. On n'avait qu'à entrer, à s'asseoir, et à se servir quelque chose à manger et à boire.

Aujourd'hui, tout est si différent. Il faut verrouiller sa porte, et appeler avant d'aller voir quelqu'un. Et qu'en

- est-il au sujet des crosses de fougère?
Pious : Rien n'a changé.
Alice : Où en faites-vous la cueillette?
Pious et Harriet : Tout le long du fleuve, jusqu'à Tobique, sur les îles.
Harriet : Il y longtemps, il n'y avait pas de barrage, et c'est pourquoi il y avait toutes ces îles. Même du côté de Tobique et sur le fleuve Saint-Jean.
Pious : En amont de Plaster Rock, il y en a beaucoup.
Alice : Est-ce qu'il y a des gens qui s'installent sur ces îles pour confectionner des paniers et y rester pendant l'été ou toute une saison?
Pious : C'était avant notre temps.
Alice : Oui.
Pious : Pas à notre époque.
Harriet : Mais on a vu des photos illustrant ce genre d'activités avant notre époque.
Alice : Et la pêche, quel genre de pêche y avait-il? Est-ce qu'ils harponnaient le poisson?
Harriet : C'était avant notre époque, car pour autant que je me souviens, le père de Pious agissait comme guide.
Pious : Oui, mon père était guide.
Harriet : Simon Paul, *Atole* [Andrew] et tous les membres du groupe agissaient comme guides.
Pious : Il y a des gens qui venaient même de New York jusqu'ici pour pêcher.
Alice : Est-ce à cela que sert ce chalet que l'on voit ici?
Harriet : Oui.
Alice : Pour les pêcheurs sportifs?
Pious : Oui.
Alice : Vous rappelez-vous de quelqu'un qui fabriquait des canots en écorce de bouleau? Je sais que nous remontons très loin dans le passé.
Harriet : Oui.
Pious : Non, pas ici. Personne n'en fabrique sur la réserve, car ils s'installent habituellement dans les bois, près de l'endroit où se trouve le matériel.
Alice : J'ai vu une photo.
Harriet : Là où l'on trouve tout le matériel.
Alice : Il y avait cinq hommes.
Frank Paul, peut-être une couple d'autres de St. Mary's ou de Kingsclear ou d'Oromocto. Ils fabriquaient un canot en écorce de bouleau, mais c'était il y a très très longtemps.
Pious : Oui.
Harriet : Je pense que quelqu'un est venu essayer de leur montrer comment les fabriquer.
Pious : Mon père en parlait, de la façon dont ils étaient fabriqués. Il savait, mais à cette époque, je n'en avais jamais pris conscience.
Alice : Je pense qu'il y a beaucoup de choses dont on perd conscience avec le temps. Car je parle avec des gens qui me disent qu'ils auraient dû écouter. Ou encore qu'ils auraient dû apprendre en grandissant. Et il y a ceux qui ne se rappellent de rien.
Pious : Je les ai observés tellement de fois quand j'étais jeune, en train de marteler le frêne, et toutes les différentes opérations. Je connais tout le processus et comment chaque étape est réalisée. Mais, savez-vous, je ne

- l'ai jamais fait. Ce n'était pas nécessaire. On me fournissait tout, et on ne m'a jamais demandé de faire ce travail. La seule chose que je faisais était de poser des clous sur les paniers par l'intérieur, tout autour du cerceau. Il y avait une petite languette, à peu près de cette longueur, et c'est de cette façon que je fixais les clous. C'était mon travail.
- Alice : Était-ce la façon habituelle de confectionner des paniers, en utilisant des clous? N'étaient-ils pas collés?
- Pious : Non, non. Les paniers de pommes de terre étaient (pause)
- Alice : Il fallait utiliser des clous (pause)
- Pious : Pour améliorer la production.
- Harriet : Eh bien! peut-être avant qu'il n'existe des clous.
- Pious : Ils devaient les coller.
- Alice : J'ai vu des paniers où il n'y a aucun clou.
- Harriet : Oui.
- Alice : Et ils sont si beaux. Mais qu'en est-il de la chasse? Est-ce que votre père chassait? Est-ce que vous chassiez avec lui?
- Pious : Non, j'étais trop jeune à l'époque. Mais il était également rusé. Le dimanche matin, habituellement après la messe, beaucoup de gens allaient à la chasse. Ils montaient de ce côté-ci et partaient dans cette direction. Mon père savait ce qu'ils allaient faire, et il descendait donc de l'autre côté. Et de cette façon, il profitait du fait qu'ils rabattaient le chevreuil de son côté. Il n'avait qu'à les abattre, et il vendait une partie de la viande au magasin. Nous avions un hache viande et tout ce qu'il fallait.
- Alice : Que faisait-il avec la fourrure et avec tout le reste?
- Pious : Ils s'en servaient pour fabriquer des raquettes. Ils faisaient d'autres (pause) même pour les chaises, beaucoup de choses, ou des raquettes de tennis et *supeksisik* [des chaussures]. Vous seriez surprise de tout ce que le cuir peut servir à confectionner. Mon père essayait toutes sortes de choses; s'il voyait quelque chose ou qu'il pensait à quelque chose, il faisait un essai.
- Alice : Vous avez donc eu la vie facile vous-même?
- Pious : Oui. J'ai eu une très belle vie.
- Alice : Certains n'ont pas été aussi fortunés que vous.
- Pious : Mon père était un bon pourvoyeur. Il est devenu alcoolique, comme moi, mais il assurait tous nos besoins.
- Alice : Oui. Concernant la religion, les Indiens étaient très religieux à une époque, n'est-ce pas?
- Pious : Oui. Le catholicisme. Vous connaissez Mike Ranco?
- Alice : Non.
- Pious : Il venait de Old Town, et il était l'un de mes directeurs. La Wabanaki Corporation est une entreprise pour laquelle j'ai travaillé. Il s'agissait d'un consortium de toutes les tribus indiennes, des tribus reconnues et inscrites dans l'État du Maine. Elles se sont réunies et ont créé cette Wabanaki Corporation. Drogues et

alcool. Il m'a dit un jour qu'il y aurait un atelier, et il me parlait des Indiens en général. Il m'a dit que c'est la pire chose qui pouvait arriver aux Indiens, lorsqu'ils ont été initiés au catholicisme. Il a indiqué que jusqu'à ce moment-là, les Indiens n'avaient aucune peur. Il n'y avait rien à craindre. Et lorsque qu'est arrivé le catholicisme, ils ont appris aux Indiens à avoir peur. S'ils ne font pas ceci ou s'ils ne font pas cela, ils iront en enfer. À partir de ce jour-là, tout s'est enchaîné. Jusqu'à ce jour, je comprends son raisonnement. Je pouvais envisager et comprendre le problème. Vous savez, lorsque vous y réfléchissez, il y a de nombreuses années, prenez comme les Mi'kmaq (Micmac) et certains de nos gens ici qui sont allés dans ces pensionnats. Rappelez-vous la façon dont ils

utilisaient les jeunes Indiens et essayaient de les empêcher de parler leur propre langue et de vivre leur mode de vie. Ils n'avaient même pas le droit de parler en indien entre eux, car ils se faisaient battre. Et tout le reste, comme les abus sexuels et ainsi de suite. Comment quelqu'un faisant partie du clergé pouvait-il faire quelque chose comme ça? Ils nous traitaient comme des animaux. Cela m'a tout simplement fait sortir de mes gonds, et j'ai quasiment dit : Le diable l'emporte. Sans compter que les catholiques étaient de mèche avec le gouvernement.

Alice : Pious, lorsque vous parlez du mode de vie des Indiens, que voulez-vous dire au juste, car je ne comprends pas?

Pious : Le mode de vie des Indiens est une attitude. Il faut penser en indien.

Planche 14.3 □: *Tobique, église de Sainte-Anne, avant qu'elle ne passe au feu entre 1922 □ et 1925 (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1872)*



- Il y a deux façons, en supposant que vous étiez un Blanc, de nous percevoir. Vous pensez comme un Blanc. Eh bien! Considérez ce que les Blancs nous ont fait. Ils nous ont fait changer notre attitude, notre façon d'interagir avec les gens à l'extérieur de la réserve, avec différentes nationalités, surtout avec les Blancs. Ils nous ont humiliés pendant si longtemps que nous avons perdu notre estime de soi et tout le reste. Et le complexe d'infériorité est une attitude qui est si répandue aujourd'hui parmi les Indiens; et il s'agit là de l'un des principaux facteurs expliquant l'alcoolisme. Ils nous ont fait nous sentir inférieurs, et ils continuent d'agir ainsi.
- Alice : Êtes-vous un ancien alcoolique?
Pious : Oui.
Alice : Moi également.
Pious : Quarante ans, en mars dernier.
Alice : En ce qui me concerne, vingt-quatre ans le premier août.
Pious : N'est-ce pas un nouveau mode de vie?
Alice : L'aspect religieux?
Pious : Vous m'avez posé une question générale sur ce qu'est un Indien, mais je vous présente la situation comme je la perçois. Après avoir abandonné l'alcool, j'ai une meilleure perception de la vie qu'auparavant. En effet, je n'étais pas vraiment conscient de ce qui se produisait avant d'être sobre pendant un certain temps. J'ai comme évolué, et tout le reste a pris un sens.
- Alice : Eh bien! Je crois que je pourrais dire la même chose, après être devenue sobre. Je pense que tout prend un sens au bout d'un certain temps.
- Pious : Vous vous rappelez qu'ils avaient l'habitude de dire qu'il faut neuf mois à un an avant de vraiment retrouver vos esprits. Mais ce que cela veut vraiment dire, c'est qu'il faut de neuf mois à un an pour commencer à acquérir une maturité, car un alcoolique est une personne très immature.
- Alice : Très immature.
Pious : On ne se développe jamais. Voyez-vous, à partir du moment où ils boivent, ils ne se développent jamais, tout simplement jamais. Ils restent stationnaires.
- Alice : La religion était importante pour les Indiens il y a longtemps. Dans mon enfance, j'avais l'habitude de me confesser. Je devais aller à l'église à tous les dimanches, je ne pouvais manger de viande le vendredi, tout comme le Vendredi saint.
- Harriet : C'est vrai.
Pious : Il y avait un couvre-feu ici sur la réserve.
Alice : Un couvre-feu?
Pious et Harriet : Un couvre-feu.
Alice : Vraiment?
Pious : Ils faisaient la tournée avec une cravache...
Harriet : À neuf heures le soir.
Pious : Une cravache.
Pious et Harriet : Le prêtre et l'agent de police.
Alice : De qui s'agissait-il à l'époque?
Pious : George Bernard et le père Alexie.

Harriet : Au bout d'un certain temps, ce fut le père Raymond.

Pious : Le père Raymond, il était énorme.

Harriet : Un gros prêtre, très gras.

Alice : Y avait-il des religieuses ici? Je me rappelle de cet édifice qu'ils viennent de démolir.

Pious : Elles avaient une situation de dominance. Elles avaient l'autorité sur tout le monde. C'était ainsi. Voyez-vous, il y avait la peur. Vous comprenez maintenant ce que je veux dire par la peur; il faut obéir, sinon.

Alice : Pourquoi les Indiens ont-ils laissé ces gens faire ça? Il y a eu une époque, comme vous dites, où ils ne craignaient rien ni personne.

Pious : C'est que tout le schéma de pensée était différent à l'époque. Et la race dominante est arrivée.

Harriet : Parce qu'ils avaient affaire à des enfants. Au bout d'un certain

temps, les jeunes ont commencé à dire à leurs parents ce qui leur arrivait à l'école. Comme le fait qu'ils étaient punis au moyen d'une grosse lanière de cuir épaisse [dit en malécite]. Et les parents ont commencé à réagir.

Pious : Ils ont fait ça à mon frère, celui qui était le plus proche de moi, Fred [Perley]. Lorsque mon père a découvert la vérité, il est allé voir le prêtre. Il lui a dit que si jamais il touchait à nouveau à son fils, il le tuerait.

Alice : Ma mère m'a également dit qu'un jour les sœurs lui enseignaient, et que l'une d'elle l'a frappée parce qu'elle portait du vernis à ongle. Elle dit qu'elle s'en rappelle encore aujourd'hui.

Pious : Oui.

Harriet : Moi aussi, j'ai commencé à réagir. Je n'allais pas me laisser punir pour quelque chose que je n'avais pas

Planche 14.4 □: *Tibique, le jour de la Fête-Dieu; la célébration «□Pamohseimiyan□» (marcher en priant), le 7□juin 1917□ou 1918□(Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, AC- 10276-7)*



- fait. Et je savais que j'avais raison, mais elle pensait également qu'elle avait raison.
- Pious : Voyez-vous, ces personnes étaient dominantes; elles avaient l'autorité. C'étaient des Blancs. C'est incrusté dans votre esprit.
- Alice : Mais n'avons-nous pas des personnes dominantes également chez les Indiens? Comme aujourd'hui?
- Harriet : Oui, nous en avons.
- Pious : Lorsque nous parlons au sujet d'aujourd'hui, tout le monde est éduqué. C'est comme la différence entre le jour et la nuit. Nous avons des avocats, des infirmières immatriculées, des médecins.
- Alice : Les gens s'entendaient bien il y a longtemps.
- Harriet : Oh oui!
- Pious : Il y en avait quelques-uns, vous savez, particulièrement lorsqu'ils buvaient. L'un d'eux était mon oncle, l'un des fils Sappier et ils (pause)
- Harriet : Frankie.
- Pious : Oui, Frankie Sappier. Ils se battaient et luttaient, et l'atmosphère devenait très tendue au bout d'un certain temps.
- Alice : Mais en général, tout le monde s'entendait bien?
- Harriet : Oh oui! Ils s'entraidaient, ils partageaient et ils s'occupaient les uns des autres.
- Pious : Si quelqu'un avait une période difficile, tout le monde contribuait et aidait.
- Harriet : Ils faisaient une tournée pour ramasser des articles d'épicerie.
- Alice : Je me rappelle à la mort de mon père, l'un des hommes de St. Mary's a fait la tournée des maisons pour ramasser de la nourriture et d'autres choses. Vous devez connaître mon père, Dokie.
- Pious : Oh oui!
- Harriet : Dokie était votre père? Il était mon cousin.
- Alice : Vraiment? Je ne le savais pas. De quelle façon étiez-vous sa cousine?
- Harriet : Par ma mère; non, par mon père. Mon père, comme je disais, vient de Kingsclear. Tom Paul.
- Alice : Je dois donc avoir de la parenté ici?
- Harriet et Pious : Oh oui, vous en avez.
- Alice : Je n'ai aucune idée qui ce pourrait être, que ce soit dans le passé ou aujourd'hui.
- Harriet : Il y a Valerie, ce sont les enfants de ma sœur, Valerie Francis, puis Kathy, qui vit à Kingsclear. Vous avez beaucoup de parenté ici, et les enfants de tante Malone.
- Alice : Voyez-vous, je ne savais pas cela non plus. Je pensais bien connaître Kingsclear.
- Harriet : Connie, Mavis.
- Alice : Vraiment?
- Harriet : Oui.
- Pious : Voici une autre chose. Nous avons parlé avec les membres de cette classe du GED, moi et Spike, et je leur disais que ma mère était une Moulton. Et il y avait là les enfants de Sonny Moulton [Arthur Moulton], sa fille, dans cette classe. Et ils ne savaient même pas que nous étions parents. Et ce Sonny ne leur a jamais

- dit que ma mère était la nièce de Sonny.
- Harriet : Non, Sonny était son neveu.
- Pious : Il n'a jamais dit à ses enfants que nous étions parents.
- Alice : J'aimerais savoir avec qui j'ai des liens de parenté. Comme vous dites, j'ai probablement beaucoup de parents ici, mais je ne sais même pas qui c'est. Comme du côté de mon père et même du côté de ma mère, je ne sais même pas. Comme certains Meuses, je crois. Comme Alice et Pat Meuse qui étaient ici. J'ai des liens de parenté avec eux. Je ne sais pas au sujet des Laporte.
- Pious : Maynard [Laporte] et son frère, ils ont une sœur.
- Harriet : Martina est leur sœur.
- Alice : Martina, il y a Pat, Gregory, Harry, Sonny et celle qu'ils appellent leur sœur, je pense qu'elle est à Saint-Jean. J'ai justement rencontré ce Maynard l'autre jour. Je l'ai regardé et je trouvais que son visage m'était familier. Il ressemblait à Pat [Laporte]
- Harriet : Ce sont les fils d'*Atolesis* [Andrew Laporte].
- Alice : Ils ont la même mère, mais pas le même père, n'est-ce pas?
- Harriet : Oui.
- Alice : Je vais tourner ce ruban Harriett, et je veux que vous me parliez des « petites personnes ».
- FIN DE L'ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ DEUX
- Alice : Eh bien! parlons d'elles.
- Harriet : Qui [dit en malécite]?
- Alice : Je ne parviens pas encore à dire ce mot.
- Pious : *Kiwolatomuhsisok* (les petites personnes).
- Alice : Parlez-moi d'elles [dit en malécite].
- Harriet : Eh bien! Voici ce que j'ai entendu dire il y a longtemps, car ma mère nous en parlait [dit en malécite]. Comme le disait Pious, elles ont manifesté leur présence il y a très longtemps. Elles avaient l'habitude, lorsqu'on a commencé à voir des voitures ici, à sauter sur les voitures. En effet, elles sautaient sur le marchepied, et elles faisaient seulement une courte distance. Les gens les ont vues, comme *Cecicwicik* (la famille Cecic) et le frère de ma mère, l'oncle John. Comme il avait une voiture, elles sautaient sur le marchepied, mais seulement sur une courte distance, soit jusqu'à l'endroit où Lana [lennon] vit, et c'est là qu'elles sautaient. Elles se sauvaient dans les bois, à travers les broussailles, et disparaissaient. Et personne ne les a revues. Comme je disais, ma mère nous en parlait. Lorsque Ramo [Raymond Sappier] est mort, Barbara [Perley] m'a en parlé et, lorsqu'on était assis là, elle m'a dit qu'elle les avait également vues. Un petit garçon et une petite fille marchaient ensemble sur la route, à proximité de la maison de Louie Nicholas. Vous savez où est située la maison?
- Alice : Oui.
- Harriet : Et en marchant, ils sont passés

- près de chez Barbara. Ils étaient si bien habillés, à l'ancienne. Leurs souliers étaient ces souliers hauts, tout lacés, comme ceux que l'on voyait il y a très longtemps. Barbara a dit que la petite fille avait un très beau manteau et que le petit garçon avait un pantalon noir jusqu'aux genoux. Barbara m'a raconté tous les détails.
- Alice : Est-ce que les petites personnes apportent la chance ou (pause)?
- Harriet : Parfois, pour certaines personnes, mais pour d'autres elles apportent de mauvaises nouvelles. Et si vous ne croyez pas en elles et que vous luttez contre cette idée, elles ne peuvent vous aider.
- Alice : J'en ai tellement entendu parler par toutes les personnes que j'ai interviewées que je commence à croire qu'elles existent.
- Pious : Trop de gens les ont vues.
- Harriet et Pious : Oui.
- Pious : Mais ça remonte à il y a très longtemps.
- Alice : Oui, je crois bien.
- Harriet : À il y a très longtemps.
- Alice : J'y crois. J'en entends parler sur toutes les réserves où je suis allée.
- Harriet : Oh oui! Elles sont sur toutes les réserves. À Princeton également, là où j'ai obtenu ces perles.
- Pious : Elles ressemblent à de petits pneus.
- Harriet : Elles sont toutes de formes différentes.
- Alice : Est-ce que vous les avez encore?
- Harriet : Non. C'est Pat qui les a.
- Alice : Pat?
- Pious : Pat Paul.
- Harriet : Pat Paul.
- Alice : Je pensais que si vous les aviez et qu'elles viennent des « petites personnes » (pause)
- Pious et Harriet : Oui.
- Alice : Je pensais que si vous les aviez, nous pourrions venir les photographier.
- Harriet : Il faudrait que je demande à Pat s'il les a toujours. Il les avait à l'école.
- Pious : Pour faire des démonstrations.
- Harriet : Mon aiguille était encore sur l'une des perles. J'étais en train de confectionner un genre de petit bracelet.
- Alice : Y en avait-il beaucoup?
- Harriet : Un bon nombre. Lorsque nous les avons obtenues à Princeton, c'est une fille du nom de Dolly, j'ai oublié son nom de famille, qui les a envoyées. Il y a un endroit à Princeton où vivent les « petites personnes ». Elles voulaient ouvrir un magasin, un grand magasin, comme un supermarché. L'édifice a été construit et il a pris feu, mais personne ne sait comment l'incendie s'est déclaré. Et à la deuxième tentative de construction au même endroit, la même chose s'est produite à nouveau. L'édifice a pris feu, mais personne ne sait comment, et c'est ce que Dolly m'a appris.
- Alice : À Eastport également, beaucoup de gens les ont vues.
- Harriet : C'est ça, Eastport et non Princeton. Dolly et Coozy vivaient tout près de l'endroit où ce

supermarché devait être construit.

Mais ça n'a pas fonctionné. Et quelqu'un a essayé de construire un garage, mais quelque chose s'est produit et ils n'ont pu le terminer. Finalement, ils ont abandonné.

Quelqu'un leur a dit qu'il y avait des signes qu'il ne fallait rien construire sur ce lot.

Alice : C'est comme à Kingsclear; il y a une grosse roche marquée par une empreinte de pieds. Elle est située à un endroit qui s'appelle le terrain de Taber. Rien ne pousse à cet endroit. Nous sommes allés photographier cette roche la semaine dernière. Il y a deux empreintes de pieds, une dans ce sens et l'une dans l'autre. Et il y a une histoire rattachée à cette roche.

En avez-vous entendu parler?

Harriet : Je ne me rappelle pas de l'histoire, mais je crois en avoir entendu parler.

Alice : Trois ou quatre personnes me l'ont déjà racontée.

Harriet : Est-ce l'endroit où ils organisaient des danses?

Alice : Je ne sais pas.

Harriet : Là où les danses avaient lieu?

Alice : Cette roche est située en bordure du chemin Chapel, à environ un mille vers l'intérieur. Et elle est juste en bordure du chemin. Quant au champ Taber, rien n'y pousse. L'homme blanc a essayé de s'accaparer d'une plus grande superficie de terrain qu'il n'aurait dû. Et cet Indien portait des mocassins – c'est ce que Whimpy [Charles Solomon Sr.] m'a dit en tout cas – et il a mis son pied sur cette

roche en disant à cet homme que rien ne pourrait prospérer sur cette terre.

Et rien n'a poussé là pendant des années et des années. Il peut vous raconter des histoires, tout comme Royden Sabattis.

Pious : Les îles en forme de raquettes, de ce côté-ci de Kingsclear, sont-elles sous l'eau actuellement?

Alice : Oui, tout comme l'île Bear.

Pious : Nous les avons vues il y a de nombreuses années. Ma sœur aînée vivait à Kingsclear. Elle était mariée à Frank Sappier, le vieux Frank. Nous avions l'habitude d'aller les voir il y a de cela de nombreuses années. C'était dans les années 1930, et on pouvait voir les îles Snowshoe.

Alice : Ma mère me les a mentionnées.

Je ne pense pas qu'elle les ait jamais vues, ou peut-être qu'elle les a vues.

Eh bien! ma mère est âgée de soixante-sept ans. En fait, elle pourrait les avoir vues, car je crois qu'elle m'a parlé de l'île Bear où elle est déjà allée.

Harriet : À l'époque où Barbara vivait chez Louis, les *Kiwolatomuhsisok* (petites personnes), elle les a vues derrière sa maison. Elle est donc allée à la porte arrière de sa maison pour leur ouvrir et leur parler. En ouvrant la porte, elles n'étaient pas là. Elle les a vues qui marchaient en direction du chemin.

Pious : Quelle est cette histoire selon laquelle elles volent de l'argenterie?

Harriet : C'est Mary qui me l'a racontée, Mary Solomon lorsqu'elle vivait à l'ancien couvent.

- Pious : Nekol [William Nicholas] et Louie ont dit la même chose.
- Harriet : Oui, Louie.
- Pious : Les petites personnes les descendaient au sous-sol.
- Harriet : Elles prenaient l'argenterie et la descendaient au sous-sol.
- Pious : Qu'en faisaient-elles et comment?
- Harriet : Elles la nettoyaient.
- Pious : Que faisaient-elles des *Piyekotluknul* (les restes de copeaux de frêne)?
- Harriet : Eh bien! Louie avait pris l'habitude de travailler au sous-sol lorsqu'il confectionnait des paniers. Et il avait laissé l'endroit tel quel, sans le nettoyer. Il n'avait pas pris la peine de nettoyer, car il devait y retourner et continuer de travailler. Lorsqu'il est descendu, tout avait été nettoyé [dit en malécite]. Elles avaient nettoyé la cave. Il était bien d'accord et il a laissé faire. Il a continué de travailler. La même chose s'est produite à nouveau; la fois suivante où il est revenu, tout avait encore été nettoyé. Il se posait des questions. C'est à l'époque où le fils de Barbara s'est noyé; je pense que son nom était Dean, et il s'est noyé en bas de la colline.
- Alice : Rena [Sappier] me disait qu'elle les avait vues également. Elle était un jour avec un de ses fils près du fleuve à cet endroit. À proximité de l'endroit où il y a maintenant le barrage. Ils ont trouvé un fauteuil creusé à même le roc. Ça ressemblait à un escalier.
- Harriet : C'est comme de petites marches et vous pouvez vous asseoir sur ce fauteuil. Oui. Cet endroit [*Auskamotisk*] où nous avons l'habitude d'aller nager.
- Pious : Oui, cet escalier se trouve près de cette saillie.
- Alice : Je pense que je devrais mettre fin à notre entrevue. Je fais des entrevues d'une heure mais (pause)
- Harriet : Lorsque Philip [Sappier] était mourrant, elles sont venues le voir. Il était assis là et il a entendu quelqu'un qui entrait. Il n'a même pas regardé, car il croyait que c'était le petit Gary [Sappier Jr.], le fils de Gary. Lorsqu'il s'est retourné, il les a vues. Même chose lorsque Tommy [Sappier] est mort; elles ont vraiment fait peur au petit fils de Tina [Tina Branch]. Quel était son nom? Pas Tommy, mais l'autre.
- Pious : Eh bien! Raconte-lui ce qui est arrivé.
- Harriet : Lorsque le petit garçon se rendait à la salle de bain, il est entré pour utiliser la toilette, et il y avait ce petit homme debout à cet endroit. Juste à côté du bain. Le petit garçon est sorti en courant. Et Norma [Deveau] a dit qu'il nous avait tous fait peur, et qu'on se demandait ce qu'il avait. Il a dit : Maman, il y a un petit homme dans la salle de bain, un vieil homme dans la salle de bain. J'ai peur du petit homme. Il est resté debout, peu importe l'heure, jusqu'à ce qu'ils aient fini de jouer. Norma a mentionné qu'elle ne voulait pas le laisser seul juste au cas où il se réveillerait pendant qu'elle serait

absente.

Alice : Certaines histoires que l'on entend à leur sujet sont bien acceptables. Mais d'autres, comme celles que vous venez de raconter, me font dresser les cheveux sur la tête.

Pious : L'inconnu.

Harriet : Si vous n'avez pas peur d'elles, il n'y a rien à craindre.

Pious : C'est vrai.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

15. Cimsahna - allons chercher du bois de chauffage

JOHN ARNOLD SACOBIE
PILICK / KINGSCLEAR

Le matin, mon grand-père me dit : Cimsahna [allons chercher du bois de chauffage]. Et je lui réponds : Il fait trop chaud. Il ajoute : Grand-mère vient aussi. Je continue donc en disant : Allons-y alors!

Nous avons utilisé une petite embarcation et avons ramé en direction d'Oromocto. Nous avons ramassé du bois flotté. Il était en bon état et nous a permis d'acheter beaucoup de nourriture. Nous sommes arrivés là vers dix-sept heures. Mon grand-père avait mal aux jambes, et j'ai dû transporter le bois sur presque toute la distance. J'ai donc fait deux voyages, et une fois arrivés, j'ai dû couper le bois. J'ai demandé à quoi servirait tout ce bois, car il faisait si chaud. J'ai dit : Vous avez tellement de bois ici. Il m'a répondu : Il vaut mieux prévoir pour le jour où il fera plus froid.

Alice : Tout le monde vous connaît sous le nom de Johnny Arnold. Est-ce votre nom véritable?

John : John Sacobie.

Alice : Êtes-vous né et avez-vous été élevé à Oromocto?

John : Oui, je suis né à Oromocto.

Alice : Qui étaient votre mère et votre père?

John : Ma mère est Annie Saulis, et mon père est Richard Sacobie.

Alice : Vous ont-ils transmis des connaissances? Par exemple, pendant votre adolescence, vous ont-ils appris à confectionner des paniers?

John : Eh bien! ma mère n'a presque pas confectionné de paniers. Lorsque nous vivions à Oromocto, elle travaillait en ville, pour les Blancs. Quant à mon père, je ne m'en

souviens pas. Il est mort lorsque j'avais sept ans. Je ne l'ai jamais vu, et je ne le connais pas. C'est donc Maggie qui m'a élevé, et nous étions très pauvres à ce moment-là. Lorsque mon père est mort, ma mère a commencé à travailler, jusqu'à ce qu'elle rencontre un autre homme. Il s'appelait Walter Saulis, de Tobique. Moi, Stevie et Clifford lui lançons des pierres lorsqu'elle sortait avec lui. On ne voulait pas qu'elle se marie à nouveau. Il revenait, et revenait toujours, et ils se sont finalement mariés. Ma mère recevait de l'argent de l'armée au nom de mon père. Lorsqu'elle s'est mariée, elle a cessé d'en recevoir. Nous ne manquons de rien, et nous n'étions jamais affamés. Nous avons des vêtements et de la

nourriture, mais lorsqu'ils se sont mariés, tout s'est arrêté. J'ai commencé à travailler, et je n'étais qu'un enfant écorçant le bois à pâte.

Alice : En quelle année était-ce?

John : C'était en 1946-1947. Nous avons commencé à écorcer du bois à pâte pour *Suwahsin*; son nom véritable était John Paul. Il nous payait en nous donnant un paquet de tabac par semaine. Il y avait moi et son fils Willard, c'était son nom. On utilisait un cheval pendant l'été et on passait la nuit dans les bois. On faisait un feu, et c'était vraiment chaud. Il prenait de la nourriture indienne et faisait du pain là où nous étions dans la forêt. On faisait bouillir des pommes de terre et du poisson. On mangeait assez bien. Le vendredi, on était payés en tabac et en allumettes. C'est tout ce que je voulais, dans la mesure où je pouvais manger. Ma mère lui a demandé où je trouvais du tabac... elle m'a dit que je ne devrais pas fumer, car j'étais trop jeune...

Alice : Quel genre de travail faisiez-vous pour lui?

John : Qui, *Suwahsin*?

Alice : Écorcer du bois à pâte?

John : ...J'allais voir Pat, Pat Polchies. Ils l'appelaient Smiley. Il m'a demandé ce que je faisais, et je lui ai répondu : Rien. Il m'a dit : Allons à la pêche. Nous avons confectionné nos propres cannes à pêche, avec de la ficelle, et nous sommes allés pêcher au quai avec Royden. Nous pêchions l'éperlan et l'anguille. Je ne mange pas d'anguille, mais l'éperlan est très

bon. On a manqué d'appâts et j'ai donc dit : Trouvons des vers ou des grenouilles. Nous les déchirions en deux, les grenouilles. Nous avons apporté les anguilles à *Suwahsin*, parce qu'il en mangeait. Quand je suis retourné à la maison, ma mère m'a demandé où j'étais. Je lui ai donc dit que nous étions allés pêcher. Elle m'a répondu de ne pas apporter d'anguilles à la maison. Je suis monté chez ma grand-mère, Louise et Pete; c'est Peter Atwin [*Pihyel Missel*], mon grand-père. Il m'a demandé si j'avais mangé et je lui ai répondu que non, pas encore. Il m'a donc dit de manger, ce que nous avons fait. Il m'a dit de rester chez lui. Ils m'ont bien traité. Le matin, mon grand-père me dit : *Cimsahna* [allons chercher du bois de chauffage]. Et je lui réponds : Il fait trop chaud. Il ajoute : Grand-mère vient aussi. Je continue donc en disant : Allons-y alors! Nous avons utilisé une petite embarcation et avons ramé en direction d'Oromocto. Nous avons ramassé du bois flotté. Il était en bon état et nous a permis d'acheter beaucoup de nourriture. Nous sommes arrivés là vers dix-sept heures. Mon grand-père avait mal aux jambes, et j'ai dû transporter le bois sur presque toute la distance. J'ai donc fait deux voyages, et une fois arrivés, j'ai dû couper le bois. J'ai demandé à quoi servirait tout ce bois, car il faisait si chaud. J'ai dit : Vous avez tellement de bois ici. Il m'a répondu : Il vaut mieux prévoir pour le jour où il fera plus froid. Il voulait

que je sorte le matin, et je lui ai demandé pourquoi. Il avait besoin de bois pour fabriquer des manches de hache. Nous avons abattu environ trois arbres, et il a fabriqué des manches de hache. Il ne confectionnait pas beaucoup de paniers. Je ne sais pas le prix qu'il obtenait, mais dans la mesure où quelqu'un peut assurer sa subsistance. Nous n'avons jamais été affamés... et *Suwahsin* [John Paul], tendait toujours un filet pour pêcher le saumon. Et selon le saumon qu'il obtenait, il le faisait fumer. Il avait l'habitude d'aller avec Ritchie ou Lawrence et son fils. Debson ne connaissait pas grand chose à la pêche. Quant à Solomon Paul, lorsqu'il prenait du saumon, il le donnait aux Indiens. Il ne l'a jamais vendu. À quoi cela aurait-il servi de le leur vendre? Personne n'aurait eu à manger.

Alice : Combien de familles y avait-il, lorsque vous viviez là?

John : Je dirais environ vingt familles.

Alice : Est-ce que cela vous inclus?

John : Oui.

Alice : Combien s'y sont rétablis?

John : Lawrence Paul, Levi Sabattis et ma grand-mère s'y sont rétablis. Tom Atwin également, mais il est reparti. Et Benjamin. Lawrence Paul s'y est rétabli, puis il s'est installé ici. Et lorsque sa femme est morte, il est retourné à *Welmoottuk* (Oromocto). Ils doivent avoir déménagé environ quatre fois, car ils n'aimaient pas l'endroit ici. Pour ce qui est de

Solomon Paul, il avait aménagé un jardin, et il cultivait des concombres, des pommes de terre, des carottes, des navets. Ce n'était qu'un petit jardin. On le nettoyait pour lui le soir, et personne ne lui volait rien. Il l'avait entouré d'une clôture, et il avait une bonne vue sur son jardin, et c'est pourquoi personne ne venait voler chez lui. Et il y avait également le chien.

Alice : Ces familles, et vous y compris, confectionnaient-elles des paniers?

John : Ce n'est pas tout le monde qui confectionnait des paniers. Ma mère par exemple n'en confectionnait que de temps en temps. Solomon Paul et John Coon Sacobie sont les principales personnes qui en confectionnaient. Et Mitchell aussi. Quant à Johnny Mike, je ne crois pas qu'il savait comment faire.

Minnie Mike faisait des courtepointes. La grosse Minnie.

Alice : Quel âge aviez-vous lorsque vous avez quitté Oromocto?

John : J'étais âgé de sept ans.

Alice : Au moment où vous êtes parti, vous rappelez-vous la région de Jemseg? Ou quelques-unes des îles à cet endroit?

John : *Acimsek* (Jemseg)? Lorsque j'étais jeune, je ne suis jamais allé à cet endroit.

Alice : Et qu'en est-il de Brown's Flat?

John : Je ne m'en souviens pas tellement. Nous passions beaucoup de temps en aval sur le fleuve. Selon mes souvenirs, mon grand-père se rendait surtout à l'île Oromocto.

Alice : Est-ce que l'île Oromocto est hantée?

John : Oui.

Alice : Avez-vous déjà vécu des expériences sur cette île?

John : Je ne suis jamais resté là pendant la nuit. Lorsque nous sommes déménagés ici, Whalen et Bakum – Bakum était le chef. Whalen était un tricheur; vous le connaissez également. *Suwahsin* était alors le chef, et ils ont eu une rencontre. Whalen a dit qu'ils n'auraient besoin de rien, et ils sont déménagés à Kingsclear. En effet, si on déménageait là, on obtiendrait des poules, des cochons et des vaches, et on aurait une ferme. Ma mère est déménagée à Kingsclear, et je ne sais pas où exactement. Il a vraiment profité de nous, cet agent des Indiens. Il avait dit que nous aurions une ferme. On nous avait dit que les maisons seraient confortables, et on s'est laissé berné. Nous sommes déménagés au printemps. J'ai demandé à ma mère où étaient les maisons. Et aujourd'hui, là où se trouve la salle de la bande, il y avait un champ. Il y avait une rangée de tentes de l'armée, et nous avons dû vivre là. On nous avait trompés. Nous avions trois tentes, maman, Clifford et Stevie. Vous vous imaginez dans quoi nous habitons! Au moins, à Oromocto, nous avons une maison. Il n'y avait pas de toilettes. Pat est déménagé quelques jours plus tard. Johnny Mike et Mitchell, et Noel By, c'est là qu'ils ont dû vivre également,

dans des tentes. Nous n'avons jamais reçu quoi que ce soit qui avait été promis. Nous avons donc fait la tournée des gens, moi, Pat et William. Frank, allons chercher de l'eau, il y a une source à cet endroit. Les filles voulaient nous battre, et nous ne savions même pas qui elles étaient. J'ai donc dit à Mike Tomah que je ne voulais pas aller là, car ces filles voulaient se battre. Et ce garçon était si petit. Je lui ai dit que, lorsque je reviendrais, j'apporterais un lance-pierre. J'ai dit à ma mère que nous avions mis fin à la visite, parce qu'on voulait nous battre.

Alice : Vous ne connaissiez personne?

John : Je ne connaissais personne. Et nous ne nous sommes pas faits d'amis. Molly Jack a essayé de se faufiler pour aller chercher de l'eau, et elles voulaient la battre; et elles lui ont arraché la chaudière des mains. Nous avons marché sur la route et nous avons vu une rangée de maisons. Ils avaient des maisons, et nous avions de tentes. Noel Francis et le père de ma femme, Joe Solomon, Gabe Solomon, Pihyel Tomah, Bakum et Wey. Wey Solomon vivait en bas de la colline, et Elizabeth Polchies. Il y avait un chemin à cet endroit. L'endroit semblait ennuyant, et nous nous sommes donc rendus jusqu'au rivage du fleuve. J'ai dit : Regarde toutes ces roches. À Oromocto, le rivage est plein de saletés, mais ici ce ne sont que des pierres. J'ai mentionné : Allons voir où vit l'agent des Indiens.

Lorsque nous sommes arrivés là (pause) l'endroit où je vis maintenant, il y avait une étable et un pommier où nous allions voler des pommes. Il refusait de nous donner des pommes. En partant de là, j'ai demandé à Pat où nous allions vivre? Pat a répondu qu'il ne savait pas. Et lorsque le printemps est venu, nous sommes allés ramasser des pommes de terre. Ma mère a indiqué qu'à notre retour notre maison serait prête. Avant d'avoir terminé la cueillette des pommes de terre, nous avons vu des camions. Je me suis exclamé : Qu'est-ce que c'est? De simples maisons qui sont transportées, et non pas montées. Lorsque nous sommes arrivés ici, elles n'avaient pas encore été assemblées. Les maisons venaient de Ripples, des maisons de l'armée. Ils en ont transporté dix qui n'étaient pas assemblées. Elles étaient très simples et, une fois assemblées, il n'y avait pas de fenêtres ni de portes. J'ai demandé à ma mère laquelle était notre maison? Elle en a choisi une et a dit : C'est celle-là, le numéro neuf; ce sera notre maison. Je lui ai répondu : Une maison? Je n'appellerais pas ça une maison. Elle a simplement ajouté que nous allions cueillir des pommes de terre le lendemain. L'agriculteur devait venir nous chercher. Et ce fut le cas. Après la récolte, nous avons acheté des vêtements. À notre retour, nous avons dû nous installer dans la tente, la même, et il faisait si froid. J'ai dit à ma mère que nous allions geler si

nous passions la nuit à cet endroit. Puis il a commencé à neiger, et je ne mens pas. Il a fallu rester dans les tentes pendant qu'il neigeait; et il y avait ce petit abri que j'avais aménagé pour que ma mère puisse faire la cuisson. Elle a dit : Très bien, nous allons essayer de déménager dans notre maison. Je lui ai répondu qu'on devrait rester ici pendant un certain temps. Lorsque nous avons emménagé, et je ne mens pas, Mitchell, Tom Atwin, Bakum, Johnny Mike installaient du papier goudronné là où il devait y avoir des fenêtres et sur la porte. Il n'y avait pas de toilettes extérieures, et il faisait vraiment froid au moment du réveil. Pas d'eau; il fallait transporter l'eau à partir du sommet de la colline jusqu'à l'endroit où nous étions. Il a fallu beaucoup de temps avant d'avoir des fenêtres.

Alice : Après vous être établis ici, après être revenus, avez-vous confectionné des paniers?

John : Mon beau-père m'a montré à confectionner des paniers et ma mère, Maggie, m'a enseigné quelques trucs. J'ai commencé à en confectionner, mais j'étais incapable de fabriquer des paniers de fantaisie.

Alice : Est-ce qu'ils utilisaient de la couleur? Quelle sorte?

John : Oui, il y avait le rouge, le bleu, le rose et le jaune. Ils utilisaient de la teinture qu'ils obtenaient à Fredericton.

Alice : La couleur n'était pas une préparation artisanale?

John : Non, ils l'achetaient.

Alice : Est-ce que vous avez connu des personnes qui fabriquaient des canots d'écorce de bouleau?

John : Autour d'ici, non. Il y avait Noel Francis qui fabriquait de petites embarcations de seulement quatre pieds de longueur.

Alice : Qu'est-ce qu'il en faisait?

John : Il les vendait. Connaissez-vous White Pete [Peter L. Paul] de Woodstock? Noel avait l'habitude de lui vendre tout ce qu'il fabriquait. Je ne sais pas ce que White Pete en faisait... et à Oromocto, ils n'utilisaient aucune teinture. Leurs paniers étaient bien simples. Solomon Paul confectionnait un vieux style de paniers, mais pas de paniers de pommes de terre.

Alice : Et les manches de hache?

John : Mon grand-père fabriquait des manches de hache, de même que mon oncle Tom Kiwow. Ils en obtenaient cinquante cents la pièce.

Alice : Quel genre d'outils utilisaient-ils pour les fabriquer?

John : Ils utilisaient un couteau à deux manches et un couteau à lame incurvée.

Alice : Et c'est tout?

John : Et ils utilisaient du verre pour l'adoucir.

Alice : Quelle sorte de verre?

John : Du verre de bouteille; ou parfois ils cassaient une fenêtre afin de pouvoir utiliser le verre. Ça se vendait rapidement. J'imagine que lorsque quelqu'un fabrique quatre manches de hache par jour, ça permet

de subsister. Et comme rien ne coûtait cher. Comme je le mentionnais plus tôt, ma mère avait une carte de rationnement, car les aliments étaient rationnés pendant la Dépression. Comme pour le beurre et le sucre, il fallait un coupon. On obtenait du crédit au magasin... et chaque fois que ma mère recevait sa pension, il fallait aller payer le compte. Nous n'avons jamais été affamés, comme d'autres l'ont été. À notre arrivée ici, je dois vous parler de Whalen. Ce printemps-là il a dit : Je vous apporte des chèvres. Et les Indiens ont dû se mettre ensemble, car on a reçu deux chèvres et six dindes. J'ai dit à ma mère : Très bien, ceci est notre ferme. Il faudra traire les chèvres chaque matin et boire du lait de chèvre. Je n'avais pas envie de boire ce lait. Elle m'a dit qu'il n'y aurait pas de problème. Qu'il fallait d'abord le filtrer ou quoi que ce soit, et l'apporter à l'intérieur, car il n'y avait pas de réfrigérateur. Il faut le boire plus tard. Lorsque Whalen est venu chercher les poules, une fois à maturité, il a dit de garder les chèvres. Il n'y avait pas de vaches ni rien de ce qu'il avait promis. En 1953, Wimpy [Charles Solomon Sr.] est devenu chef, et on pouvait aller couper du bois à pâte. C'est tout ce qu'il y avait ici comme travail. Il y avait également une *Sakwakon* [scierie], mais seul Whalen embauchait certaines personnes. Puis l'automne arrivait, et il était impossible de trouver de la nourriture où que

ce soit. Whalen vous donnait une commande. Une commande d'une valeur de cinq à dix dollars, et il fallait le rembourser. La commande venait de chez Lewises ou Goodines. Un jour, j'étais assis quelque part chez ma mère, et quelqu'un est venu frapper à la porte. C'était Wimpy, et il traînait la moitié d'une chèvre. Il a dit que nous n'allions pas mourir de faim à cause de ce lait en poudre et de ces biscuits de mer. Il s'agissait de biscuits de l'armée, et c'était comme de la nourriture pour les chiens! Il fallait les saucer dans l'eau avant de les manger. La chair de chèvre est appétissante. On avait le choix entre la manger ou avoir faim, et tout le monde l'a mangée. Quant au chef et à Whalen, ils mangeaient bien mieux. Les vêtements que nous portions étaient des vêtements de la police montée [GRC], et nous en recevions tous les six mois. Whalen gardait les bons vêtements, les souliers, les pantalons, les couvertures et les gants ainsi que les chapeaux de la police montée, et il allait les vendre. Il fallait choisir parmi le reste. Bien souvent, nous étions bien habillés. Et des gens croyaient que nous étions des policiers montés, avec ces longues bottes et ces gros manteaux de fourrure. Je me rappelle que moi, Pat et (pause)

Alice : Ces vêtements, tout le monde en obtenait? Tous les Indiens sur la réserve?

John : Tout le monde. À Woodstock, *Neqotkuk* (Tobique), *Sitansisk* (St. Mary's) et *Welmoctuk* (Oromocto),

ils en recevaient tous s'ils en voulaient. Je crois qu'ils n'en voulaient pas. Clifford [Sacobie] a dit que Whalen vendait les meilleurs vêtements à Hartland. Les couvertures que l'on recevait étaient vraiment dures et rugueuses, et vraiment usées. Un soir, nous sommes habillés, moi, Pat et Bill. Nous avons mis des culottes, des bottes, enfilé des manteaux rouges et mis des chapeaux. Nous sommes allés arrêter des voitures, puis nous avons arrêté une police montée. Il n'y avait aucun moyen pour qu'il nous rattrape sur le chemin Chapel. Whalen a déclaré que s'il trouvait qui était habillé comme une police montée, il bannirait ces personnes à jamais. À partir de ce jour-là, je ne sais pas ce qu'ils ont fait avec ces vêtements. Je pense qu'ils sont allés les vendre. Ce type du nom de Joe les a vendus à St. Mary's quelque part.

Alice : Sur le chemin Chapel, il y a une empreinte sur un rocher. Connaissez-vous cette histoire?

John : Oui. Le champ Taber. C'est Molly Frenchman qui m'a raconté cette histoire. Elle a dit qu'un *Kci Motewolon* (personne possédant des pouvoirs) vivait à cet endroit. Un homme blanc avait construit une clôture, mais en dépassant la limite de la propriété. Il n'était pas supposé empiéter sur la propriété des Indiens. Et chaque fois que *Motewolon* allait là, la clôture avait été déplacée. Alors le *Motewolon* l'enlevait, mais le lendemain matin, l'homme blanc

l'avait à nouveau déplacée. Le *Motewolon* s'est fâché et il a donc pris la pierre et l'a lancée à cinquante pieds de distance, puis il est monté sur la roche. Il a déclaré : Je vous le dis maintenant, il n'y a personne sur cette terre qui pourra déplacer cette roche, rien ne pourra jamais pousser sur cette colline et personne ne pourra jamais y vivre. Et il a laissé une marque avec le bout de son fusil. C'est pourquoi on peut encore voir aujourd'hui sur la roche l'empreinte de pieds et la marque du fusil. J'y suis allé il y a deux ans avec une femme blanche qui voulait la voir. Quelqu'un semble avoir essayé de la couper avec une foreuse, mais sans réussir. La roche est toujours là dans le champ, et n'importe qui peut la voir.

Alice : Nous allons la voir demain.

John : Parfois pendant le jour, l'endroit est hanté, et le soir, il y a un démon qui vit là. N'importe qui vous dira que lorsque les gens vont à la chasse ou couper du bois à pâte, chaque fois que quelqu'un se rend là, il semble y avoir quelqu'un sur le sentier, quelqu'un qui les suit jusqu'au bout du champ. Parfois, on peut voir une ombre, et cette présence est comme quelqu'un de grand qui ne parle pas. Un jour, Debson coupait du bois à pâte et j'ai vu un Mochant [un être méchant] venant vers moi. J'ai arrêté de marcher, et je l'ai vu recommencer à marcher à l'extrémité du champ.

Alice : Pourquoi? Qu'est-ce qui le fait agir ainsi?

John : Il ne veut pas que quelqu'un change quoi que ce soit à cet endroit.

Alice : Est-ce quelqu'un a déjà pris des photos à cet endroit?

John : Pas que je sache. Ce ne serait peut-être pas une bonne chose.

L'appareil-photo pourrait briser. Il faudrait que quelqu'un essaie. J'y suis allé un jour. Je ne mens pas; c'était pendant le jour et, venant vers moi, il y avait *ktopeqisol* (de l'eau de source) là aussi. Je me suis approché pour boire, mais quelqu'un m'a lancé des pierres. J'ai jeté un coup d'œil; il n'y avait personne. Dès que je suis arrivé au tournant, je me suis dit en moi-même que je n'allais pas rester là plus longtemps. En arrivant à la maison, j'ai dit à ma femme que quelqu'un m'avait lancé des pierres. Un autre jour, un groupe de chasseurs a aperçu quelqu'un qui courait à travers le champ. C'est un endroit épeurant.

Une fois, Pat et moi sommes allés là pour faire du camping un soir. Je lui ai dit qu'on pouvait se coucher à cet endroit... on n'a pu tenir le coup. Parfois, le vent se levait et lorsqu'on sortait de la tente, il n'y avait rien. Nous sommes partis et j'ai dit que cet endroit était hanté. Même chose pour Stevie [Sacobie]; il est allé camper dans le verger. Il était dans sa voiture.

Alice : C'est il y a combien de temps?

John : Il y a environ deux ou trois ans. Il a dit que quelqu'un avait saisi la voiture et l'avait fait bouger. En fait la voiture a presque renversée. Stevie a dit qu'il ne savait pas comment la voiture avait pu tourner. Un soir,

- Clifford et Douglas Atwin sont allés là pour boire. Clifford a dit qu'ils commençaient à être ivres lorsque quelqu'un a commencé à faire bouger la voiture. Il s'est réveillé et a dit à Douglas de regarder, car il y avait une personne qui se tenait là. Selon Clifford, l'homme mesurait près de dix pieds. Il dit qu'ils se sont vite dégrisés... Il a ajouté qu'il ne retournerait jamais là pour boire.
- Alice : Est-ce que quelqu'un fréquente encore cet endroit?
- John : De temps en temps, quelqu'un se rend jusque là.
- Alice : Est-ce qu'il y a en qui racontent des choses au sujet de cet endroit?
- John : Peut-être seulement certaines personnes. Il y a des jeunes qui vont là, mais la chose semble ne pas vouloir déranger les jeunes. Peut-être uniquement les adultes.
- Alice : Que savez-vous au sujet des « petites personnes »?
- John : Je ne les ai jamais vues. Mais on m'a raconté des histoires à leur sujet. Tom Atwin m'a dit que, lorsqu'il travaillait à l'école, il prenait un raccourci. Un matin où il passait par là, il a entendu quelque chose près du ruisseau. Il les a surveillées à l'improviste dans leurs ébats. Il y en avait sept. Lorsqu'elles l'ont vu, elles ont disparu comme des moustiques. La semaine suivante, il a entendu les mêmes bruits, mais lorsqu'il s'est rendu à l'endroit où elles étaient, il n'y avait plus rien ni personne. Il n'a vécu qu'une autre année; on dit que lorsque vous les voyez, c'est de la malchance. Elles avaient l'habitude de prendre leurs ébats au barrage. On appelait l'endroit Frankisisk. Car Joe Solomon a dit qu'on pouvait voir des traces de leur présence. On pouvait voir leurs petits châteaux. Mais personne ne peut les voir, m'a-t-il dit; l'endroit qu'elles ont quitté était très bien aménagé. On dit qu'elles sont poilues. Je ne pense pas que personne les voit aujourd'hui.
- Alice : Qu'en est-il au sujet des peaux d'orignal ou de chevreuil? À quoi servaient-elles; le savez-vous?
- John : La personne qui les utilisait était Bakum. Il se servait de la peau et il la nettoyait pour fabriquer des raquettes ou des bâtons de crosse. Je pense qu'il était le seul à nettoyer la peau. Je ne crois pas que personne d'autre savait comment faire. Tout comme les Blancs aujourd'hui. Il étirait la peau et la laissait ainsi pendant un mois.
- Alice : Vous rappelez-vous si quelqu'un arrangeait des mariages pour d'autres personnes?
- John : Non. Comme quelqu'un choisissant une personne pour se marier? Non. Ma mère a essayé de choisir une femme pour moi. Je lui ai dit : Maman, je vais, choisir ma femme moi-même, et non pas toi. Car je suis celui qui va la marier.
- Alice : Pendant combien de temps avez-vous été marié?
- John : Trente-deux ans. Nous n'avons eu qu'un seul enfant, car ma femme n'en voulait pas davantage. Je lui avais dit : Pourquoi aurions-nous besoin de beaucoup d'enfants? Si je

suis incapable de les nourrir, ça suffit.
Alice : Lorsque vous étiez jeune, quel genre de divertissements avaient les personnes plus âgées? Que faisaient-

elles?

John : À Oromocto, la plupart du temps, c'étaient des danses. Ils dansaient tous les soirs, c'est tout.

Planche 15.1 : À Kingclearla conteuse Mary «Mali» «Policaman» Francis (archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1883)



Alice : Qui jouait de la musique? Qui jouait quoi?

John : Il y avait *Ahtuwensis* et *Ceclawew* et Lawrence Paul. Ils dansaient. Ma grand-mère, la mère de Maggie, Molly était son nom. Elle était aveugle, et elle jouait du piano. Je me rappelle; elle m'appelait Mikmahsis. Elle disait qu'un soir où nous étions tous en train de danser, est entré Sakomawi Wehnoch [étranger]. Il était bien habillé, et son violon brillait. Lorsqu'il a commencé à jouer, ça ne paraissait même pas qu'il jouait tellement il était habile avec le violon. Mais il y avait cette autre femme âgée qui a dit : Molly, regarde ses pieds. L'une de ses jambes était une patte de cheval. Ce n'est pas une personne, c'est le diable. Je crois que je vais aller chercher le prêtre. Lorsque le prêtre arriva, il vit l'étranger, il prit de l'eau bénite et en aspergea l'étranger. Et ce dernier passa à travers le plancher. Le prêtre leur dit : Vous jouez trop de musique tous les soirs. Vous avez finalement invité le diable. Vous devez arrêter de jouer de la musique.

Alice : Comment est-ce possible?

John : C'est vrai; ils disent que c'est vraiment vrai.

Alice : C'était le seul divertissement? Est-ce qu'ils jouaient aux cartes?

John : Pas beaucoup. Un autre soir, je crois, qu'ils jouaient aux cartes. Tout à coup, ils entendirent quelqu'un glissant sur un toboggan, et ce, pendant presque toute la nuit, à l'endroit appelé *Elomakqek*. C'est ainsi

qu'Elizabeth appelait cet endroit. Un esprit, et personne ne le vit nulle part. ils arrêtaient donc de jouer aux cartes, et ça ne se reproduisit plus jamais.

Lorsque nous avons déménagé ici, Molly Frenchman

[M^{me} Frank Francis] me disait que ces très vieilles femmes et ces hommes avaient l'habitude de jouer aux cartes toute la nuit. Une fois de temps en temps, ils allaient jouer dans la maison d'un tel, puis dans la maison d'un autre, jusqu'à ce qu'ils aient fait le tour. Ils avaient convenu qu'il y aurait une danse, et chaque soir ils organisaient une danse. Il y avait une salle au bas de la colline, un peu plus bas que l'église. Ils avaient commencé à jouer de la musique.

Cette fois également un étranger entra et commença à jouer lui aussi. Ils l'ont laissé jouer. Et encore une fois un homme dit : Regardez les pieds de cet étranger. C'est un être différent. Ils ne pouvaient pas vraiment décrire l'une de ses jambes, car elle était toute recouverte de poils. Ils dirent qu'il faudrait que quelqu'un aille chercher un *Motewolon*. Ils allèrent donc chercher Wey, car il était *Motewolon* à cet endroit. Mais son pouvoir n'était pas assez fort. Ils dirent alors : Allons chercher un prêtre. Ils allèrent chercher un prêtre. Le prêtre lui frotta quelque chose sur la gorge. Et tous entendirent des cloches. Et, comme je vous le dis, il passa à travers le plancher. Le prêtre leur dit : Vous jouez trop aux cartes. Molly Frenchman

Planche 15.2 □: À Kingsclearde gauche à droite □: M^e □Noel □John □Sapp □M^{me} □Frank □Francis (celle qui raconte l'histoire), M^{me} □Peter □Sapp □et debout, Oliver Fallis, vers 1923 (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 74-17367)



[M^{me} Frank Francis] a dit que les hommes sont partis ensemble pour aller chercher du bois afin de réparer le plancher de la salle de danse, mais qu'ils n'ont pas réussi. Ils ont finalement dû démolir la salle. C'est Molly Frenchman

[M^{me} Frank Francis] qui m'a raconté cette histoire. Son mari, dont le nom était Weasel [Frank Francis] lui dit un jour : Molly, je suis fatigué de cette roche ici. Noel Francis a mentionné qu'il se rappelait de la roche qui était là. Il [Weasel] dit : Un jour, je vais lancer cette pierre, car chaque fois

que nous sortons, je me frappe la cheville. Et tu ne fais pas beaucoup mieux non plus. Je lui ai répondu : Comment pourrais-tu soulever cette roche, Weasel? Tu es si petit, et c'est une grosse roche. Il répondit qu'il allait lui montrer un jour.

Effectivement, un jour ils sortirent. Et lui déclara : Aujourd'hui, je pense que je suis prêt à lancer cette roche. Tu dois te retourner et ne pas m'observer. Elle lui demanda pourquoi elle devait se retourner. Il lui répondit qu'il lui demandait simplement de se retourner. Donc,

- Molly se retourna et dit qu'elle pouvait entendre son mari accumuler de la force. Et lorsqu'elle se retourna à nouveau, elle vit du feu dans ses yeux. Tout à coup, il a lancé la roche à environ dix pieds de là. Puis il lui mentionna : Je t'avais dit que je lancerais cette roche. Elle lui répondit qu'il devait avoir des pouvoirs. Et lui d'ajouter qu'il ne pouvait pas lui dire à quel point il était fort. Pourquoi crois-tu qu'on m'appelle Weasel? Ce sont également de bons chanteurs.
- Alice : Comment était la vie ici, après votre arrivée?
- John : Ce n'était pas formidable, avant que je m'habitue. On me demandait si je redéménagerais à *Welmooktuk* (Oromocto) si j'en avais la chance? J'avais dit non, pourquoi devrais-je redéménager là? Je vis ici maintenant, c'est ici que j'ai grandi. Lorsque je suis déménagé ici, j'étais âgé de seulement sept ans. Quel bien cela m'aurait-il apporté?
- Alice : Comment étaient les gens ici au moment de votre adolescence? Est-ce qu'ils dansaient, ou est-ce qu'ils jouaient des instruments de musique?
- John : Eh bien! Ils avaient l'habitude de danser beaucoup ici, car ils invitaient un Blanc qui leur enseignait à l'ancienne école. Eugene Paul de Devon venait ici se joindre aux danses. C'étaient principalement des danses carrées. C'était vraiment agréable, et après on jouait aux cartes dans la soirée. Ou les dimanches soirs, on faisait des tirages pendant presque toute la nuit. On jouait au poker. Et pendant le Carême, ils jouaient au parchési. Mais avec le temps, toutes les activités ont cessé. La génération des Indiens a commencé à disparaître.
- Alice : Est-ce qu'il vous arrivait de cueillir des crosses de fougère?
- John : On allait toujours en cueillir à l'île Savage. Et parfois à Mirimachi ou même en amont près du ruisseau Rossy, avant la construction du barrage.
- Alice : Vous rappelez-vous d'activités qui auraient pu avoir lieu à l'île Savage il y a longtemps?
- John : Je me rappelle du festival des crosses de fougère organisé à cet endroit par les gens de St. Mary's.
- Alice : Oui, il y avait un mariage traditionnel qui était organisé à cet endroit. Il y avait un homme, Ian Tyson, à cet endroit.
- John : Tout comme à Oromocto, il y a longtemps; ils y organisaient un pique-nique du pompier. L'activité durait toute une semaine. Sur le site de l'ancien village, il y avait un petit champ, et c'est là que se déroulait cette activité. Il y avait des danses, et Ned Landry accompagnait ces danses tous les soirs. Il y avait des bingos, mais il y avait également des combats. Les Autochtones et les Blancs, les buveurs. Il y avait un pique-nique à Oromocto en juin. Ils l'appelaient le pique-nique d'Oromocto, mais il n'y a plus d'activités à cet endroit. Ici, nous organisons la fête de Sainte-Anne le 27, chaque année.
- Alice : Et la pêche, est-ce quelqu'un

pratiquait la pêche au harpon?

John : Non, pas dans ma jeunesse. Mais les plus vieux, comme Joe Solomon, Wimpy, ils ne faisaient que pêcher. Wimpy me disait, il y a quelques semaines, qu'à compter du mois d'août, ils partaient d'ici et allaient jusqu'à Saint-Jean. Ils se déplaçaient en canot, cueillaient du foin d'odeur et s'adonnaient à la pêche au harpon. Ils allaient jusqu'à Saint-Jean et revenaient à la rame. Ça leur prenait beaucoup de temps, mais ils avaient du plaisir. Aujourd'hui, je ne vois plus personne qui fait ce genre d'activité.

FIN DE L'ENREGISTREMENT UN –
CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ
DEUX

Alice : Et la médecine des Indiens, est-ce que quelqu'un vous en a déjà parlé?

John : La seule personne qui m'ait parlé de la médecine indienne est ma grand-mère. Les racines de calame pour le rhume, et certaines sortes de fleurs. Je ne crois pas que personne sache. Peut-être que David Solomon en connaît un peu sur la question.

Alice : Qu'est-ce que ceci?

John : Des fleurs, pour la médecine.

Alice : J'ai entendu parler de la verge d'or. Je pense que c'est cette plante qu'on utilise lorsqu'un bébé a des maux de bouche.

John : C'est la même chose que le sceau d'or, connu également sous le nom de racine jaune.

Alice : Est-ce qu'il y en a qui les

utilisent?

John : Ma mère les a utilisées pour Labell, Freda et Caroline [Saulis] lorsqu'elles étaient plus jeunes. On avait l'habitude d'en cueillir pour elle. Il faut les cueillir tôt, et c'est ce qu'on utilise lorsqu'une personne a des maux de bouche. Elle n'utilisait jamais la verge d'or, seulement le sceau d'or.

Alice : Est-ce qu'il y en a qui utilisent la médecine indienne de nos jours?

John : Non, seulement la racine de calame. J'utilise également des branches de cèdre, que je fais bouillir, lorsque j'ai le rhume. Je commence par les faire bouillir, puis je les laisse mijoter dans l'eau. Et vous pouvez également y ajouter des racines de calame, car c'est très bon. Il m'arrive souvent de dire à des Blancs en ville de les utiliser. Mais ils pensent sans doute que cet Indien ne sait pas de quoi il parle. Ce n'est pas bon d'utiliser la médecine des Blancs, car ils essaient de nous tuer.

Alice : C'est également ce que dit Wimpy.

John : Wimpy connaît la médecine indienne, mais il dit qu'il en connaît peu. Il y a longtemps, il m'a amené à Presque Isle pour ramasser des racines de calame. Il m'a dit de ne pas les cueillir, mais de mettre les mains dans l'eau. Il y a un endroit ici dans un étang, mais je ne sais pas à quel endroit. Il y avait cette fille, Melvina, qui en cueillait ici avec son frère. Il faut prendre une partie de la racine, et l'accrocher pour la laisser

- sécher avant qu'elle ne soit utilisable. Reggie Paul de Woodstock me disait qu'il ne faut pas faire bouillir la racine de calame, mais l'utiliser immédiatement et la garder dans la bouche. C'est vraiment fort quand vous l'utilisez comme ça.
- Alice : Vous voyez cette photo. Je l'ai obtenue d'une fille d'Oromocto. Ils ont cinq ou six maisons à cet endroit. J'ai une photocopie et je me demandais si vous pouviez simplement (pause)
- John : Je peux vous dire qui vit à quel endroit et les noms. *Suwahsin* [John Paul], *Kalel* [Clara], sa femme; Willard Paul. Ils sont tous morts. John Coon [John Sacobie] et Stella, sa femme; *Ceclawew* [John F. Sabattis] et sa femme Molly Dell, leurs enfants [Royden, Ambrose], Solomon A. Paul et sa femme, Sarah Paul.
- Alice : Il y a quatre maisons. Je pense que c'est tout. C'est situé près de l'eau, je crois, à Oromocto?
- John : Oui, et ici, il y a une autre maison. John Coon vit près de l'endroit où vivait Missel, et ce n'est pas sur cette photo. Il y avait un champ où cette route se rend jusqu'à la route principale. Il y avait également une voir ferrée à cet endroit.
- Alice : C'était en 1953?
- John : C'était en 1945. Je suis allé passer la nuit chez Solomon Paul, et j'ai passé la nuit chez *Ceclawew's* une fois.
- Alice : C'est une voiture de quelle année?
- John : Vers les 1940. Ce n'est pas la voiture de *Suwahsin's*, mais peut-être celle de John Sabattis. Car à *Welmooktuk* (Oromocto), la seule personne qui possédait une voiture était John Sabattis et *Ahtuwen* [frère de John]. C'est tout.
- Alice : À cette époque, est-ce qu'ils se déplaçaient en canot?
- John : En canot et en train.
- Alice : Combien cela coûtait-il?
- John : D'Oromocto à Fredericton par train, c'était vingt-cinq cents. Ou pour aller à *Menahqesk* [Saint-Jean], ils prenaient le train. Il n'y avait pas d'autobus à cette époque. Ma mère a eu une voiture, une Ford 1937. Une année, elle nous a amenés à *Menahqesk* [Saint-Jean]. Elle-même, Maggie, Clifford et Steve. Et ma mère n'avait pas de permis de conduire. Je ne sais pas comment elle s'est rendue à Saint-Jean. Je pense qu'elle a dû payer vingt-cinq dollars.
- Alice : Ce fut sûrement une lourde perte, la mort de votre mère? Je suis allée la voir ce jeudi-là, afin de vérifier si elle se portait bien. J'étais dans la maison en train de lui parler, car je voulais apprendre à mieux la connaître et lui demander si je pourrais l'enregistrer. Peu de temps après, je reçois un appel de Karen, ma patronne au travail, qui me dit que votre mère est morte. Mon Dieu! Je pouvais à peine y croire.
- John : Elle a eu une vie difficile...
- FIN DE L'ENREGISTREMENT

16. Confection de paniers à l'île Gilbert

NORMAN ET JEANETTE SACOBIE
WELMOOKTUK / PREMIÈRE NATION D'OROMOCTO

Je sais que certains avaient l'habitude de se rendre à l'île Middle et à l'île Gilbert pour confectionner des paniers...

Suwahsin Paul et John Sacobie lui-même avaient l'habitude de couper du bois. Je suis allé avec eux à quelques reprises, lorsqu'ils allaient chercher du bois pour la confection des paniers. - Norman Sacobie

J'ai fabriqué des paniers depuis l'âge de quatre ans avec ma mère lorsqu'on demeurait en bas de la colline. J'ai fabriqué mon premier panier, ma mère me disait (pause) – Jeanette □ Sacobie

Alice : Norman, êtes-vous originaire d'Oromocto?

Norman : Oui. Je suis né ici, et toute ma famille a déménagé à Kingsclear, mais nous restons encore membres de la bande ici. J'étais à l'hôpital lorsqu'ils ont fait le transfert. Les Affaires indiennes avaient l'habitude de faire des transferts sans qu'on le sache. Lorsque je suis finalement revenu, je me suis rendu compte que je ne savais pas que j'étais membre de la bande de Kingsclear.

Alice : Vous ne le saviez pas?

Norman : Non.

Alice : Combien parmi vous vivez ici?

Norman : Ma famille?

Alice : Oui, votre famille.

Norman : Seulement moi et mon frère Rufford.

Alice : Rufford est le chef ici?

Norman : Oui.

Alice : Lorsque vous avez grandi ici à Oromocto, comment était la vie?

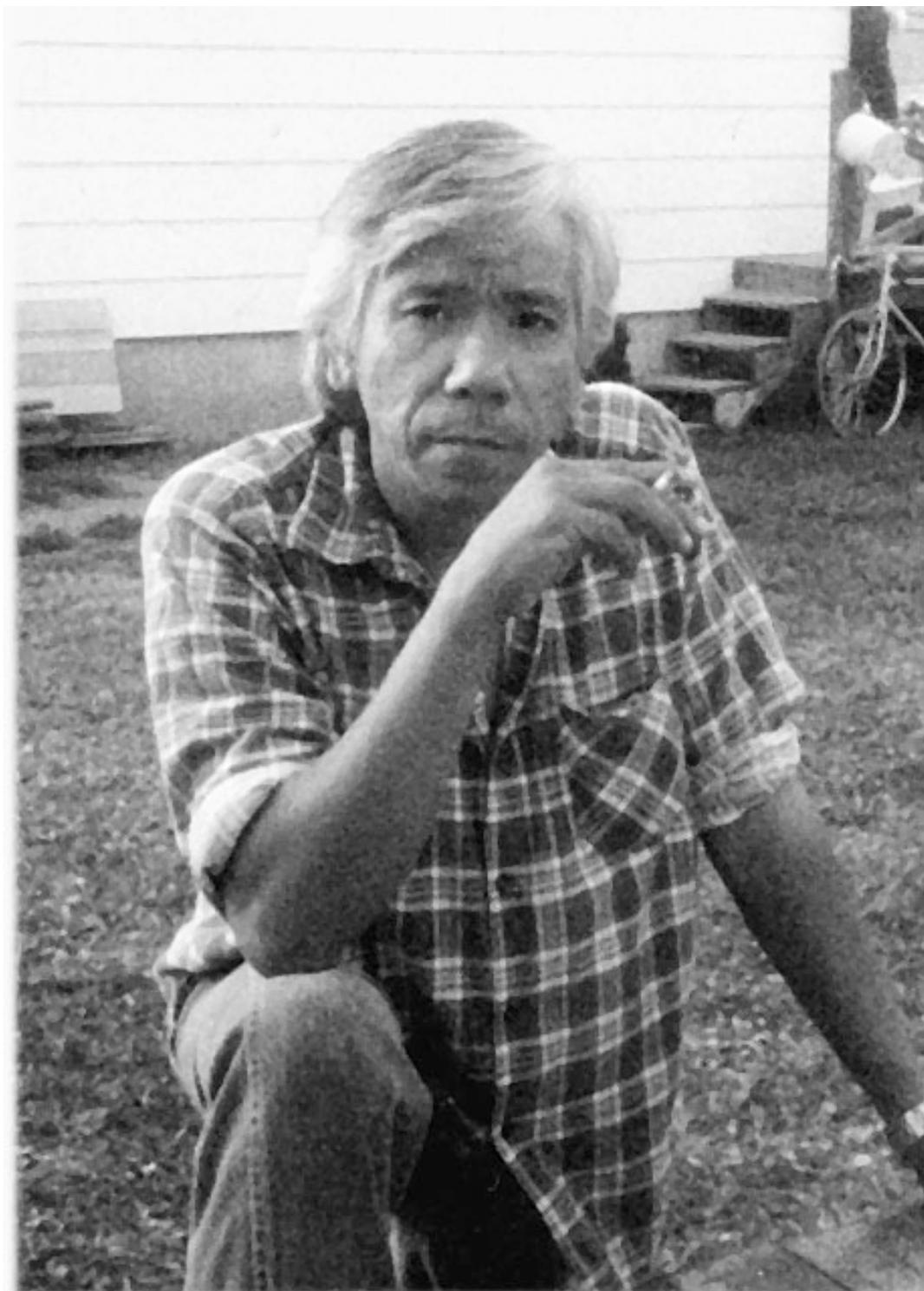
Norman : Je n'ai pas vraiment vécu ici très longtemps; jusqu'à l'âge de quatorze ans. Quatorze ou quinze ans. Ce n'était pas une vie très excitante, et je suis donc parti vers les États-Unis. Je suis resté là pendant quelque temps, et je suis revenu sans le sou.

Alice : Qui étaient votre père et votre mère?

Norman : Annie Saulis et Richard Sacobie. Elle est décédée récemment.

Alice : Je m'excuse. Je parlais avec elle récemment, un jeudi. Je parlais avec elle parce que je voulais l'enregistrer. Et peu après, j'ai appris qu'elle était à l'hôpital, et j'ai trouvé la situation triste.

Planche 16.1 □: Norman □ Sacobie (photo □: gracieuseté de Shirley □ Sacobie)



- Norman : Je n'ai pu aller la voir pendant qu'elle était à l'hôpital.
- * MERGEFORMATINET \d
- Alice : Vous avez donc continué de vivre ici, après votre retour des États-Unis. Avez-vous fait de la chasse et de la pêche?
- Norman : Oh, oui!
- Alice : Pourriez-vous m'en parler?
- Norman : Je dois dire que nous n'avions pas de fusil, pas de véhicule, rien. Et il était plutôt difficile de trouver de la nourriture parfois. Souvent, nous mangions du gruaa trois fois par jour. Donc John, le père de ma femme, qui avait un vieux fusil au-dessus de la porte, ne voulait pas que quiconque l'utilise. J'ai donc, à force de flatteries, réussi à convaincre Stella, un jour, et elle m'a laissé prendre le fusil. On pouvait acheter des munitions à l'unité en ce temps-là, et je suis donc allé acheter une couple de cartouches. Et j'ai tué une couple de lièvres cet après-midi-là. Tout le monde a pu participer à un petit festin. Et peu après, il s'est mis à me prêter le fusil tout le temps; jusqu'à ce je sois capable d'acheter ma propre carabine.
- Alice : Donc, John Sacobie était votre beau-père?
- Norman : Oui.
- Alice : Je n'ai pas eu la chance de parler à John, car il était également décédé.
- Norman : Pauvre John!
- Alice : Et il est plutôt difficile de trouver des Anciens, car leur santé se détériore lentement.
- Norman : Oui, leur santé se détériore.
- Alice : Et ils disparaissent rapidement. Qu'en est-il de la pêche?
- Norman : La pêche, que voulez-vous dire? Avec une canne à pêche?
- Alice : Non. Comment est-ce qu'ils pêchaient à cette époque? Qu'utilisaient-ils?
- Norman : Ils utilisaient des alosiers ou des filets maillants pour l'alose ou les plus petits poissons, pour le gaspareau.
- Alice : Lorsque vous alliez à la pêche, vous rappelez-vous si quelqu'un utilisait un harpon pour le saumon?
- Norman : Non, je n'étais pas là à cette époque.
- Alice : Non. Et la cueillette des crosses de fougère?
- Norman : Oh, oui! Moi et John en avons beaucoup cueilli.
- Alice : Où alliez-vous?
- Norman : Tout simplement sur les îles situées près d'ici. N'importe où à une distance raisonnable en canot. Il avait un assez gros canot dans ce temps-là et (pause)
- Alice : Vous avez beaucoup d'îles dans la région.
- Norman : Je n'ai jamais su combien avant de commencer à travailler dans le domaine des pêches. Et Alex Coy m'a montré toutes les îles que l'on peut trouver entre ici et Saint-Jean.
- Alice : Y a-t-il des noms pour les îles?
- Norman : Il y avait un nom pour chaque île.
- Alice : Pourriez-vous m'en nommer quelques-unes?
- Norman : Oui, j'imagine.
- Alice : Il y avait l'île Gilbert.

- Norman : L'île Gilbert, l'île Middle, l'île Ox, l'île Ram, Griswald.
- Alice : Grimross
- Norman : Puis il y avait l'île Gagetown, l'île Long, l'île Upper et Lower Musquash, l'île Never, l'île Spooone et quelques autres (pause)
- Alice : Êtes-vous déjà allé faire la cueillette des crosses de fougère à la pointe Indian?
- Norman : Moi, jamais.
- Alice : Non?
- Norman : Non, mais j'ai fait la cueillette des crosses de fougère à Jemseg, à Lower Cambridge.
- Alice : Jemseg, que savez-vous au sujet de cette région? L'endroit où ils ont fait des fouilles, étiez-vous une halte ou vous souvenez-vous de quelque chose du genre?
- Norman : Je ne me souviens de rien, mais d'après ce que je peux voir aujourd'hui (pause) en fait, ce site était bien connu avant qu'on en parle dans les médias. Beaucoup de gens fréquentaient cet endroit, y trouvaient des artefacts qu'ils apportaient chez eux et dont ils refusaient de se départir. Ce n'est qu'au moment où ils ont appris qu'une route allait passer par là qu'ils ont décidé de le faire savoir aux Indiens. Mais certains Indiens le savaient déjà et à partir de là (pause)
- Alice : Est-ce que quelqu'un vous a jamais dit que les Indiens avaient l'habitude d'arrêter là pour confectionner des paniers?
- Norman : Non, pas à cet endroit en particulier. Je sais que certains avaient l'habitude d'aller à l'île Middle et à l'île Gilbert pour confectionner des paniers.
- Alice : Comme qui?
- Norman : *Suwahsin* Paul et John Sacobie lui-même avaient l'habitude de couper du bois. Je suis allé avec eux à quelques reprises, lorsqu'ils allaient chercher du bois pour la confection de paniers.
- Alice : Avez-vous déjà martelé du frêne pour eux?
- Norman : Oh, oui!
- Alice : Comment faisiez-vous? Que deviez-vous utiliser?
- Norman : Il faut prendre une vieille hache à l'extrémité émoussée, avec un manche droit. Vous écorcez l'arbre. Vous mêlez quelques cendres. Vous utilisez une vieille marmite afin d'y mélanger les cendres avec de l'eau. Vous utilisez un vieux bâton entouré d'une guenille pour tracer une ligne de repère. Et vous martelez le long des raies noircies, jusqu'à ce que vous ayez martelé toute la tige.
- Alice : Y avait-il beaucoup de gens qui confectionnaient des paniers à cet endroit?
- Norman : Non.
- Alice : Combien y en avait-il?
- Norman : Il y avait le père et la mère de ma femme, et le père de Stella.
- Alice : Qui était le père de Stella?
- Norman : C'était *Suwahsin* Paul.
- Alice : Quel était son vrai nom?
- Norman : John. Et il y en avait quelques autres, comme la sœur de John, Annabelle. Puis il y avait Lawrence Paul, mais il n'y en avait pas beaucoup. Donc, ma femme et

- moi avons entrepris la confection de paniers, et elle vient tout juste d'arrêter il y a deux ans, à cause du problème avec ses mains.
- Alice : Quel genre de paniers?
- Norman : À peu près n'importe quel genre de paniers.
- Alice : Des paniers de fantaisie, des paniers de pommes de terre?
- Norman : Des paniers de fantaisie, de pommes de terre, de crosses de fougère. J'aime vraiment fabriquer des paniers de poisson, ce qu'ils appellent des paniers de pêche. Et il y a eu un temps où j'en avais au moins deux douzaines accrochés au mur. Les gens entraient et les achetaient directement tels quels.
- Alice : Vous reste-t-il de ces paniers? Est-ce que les deux qui sont là sont des paniers que vous avez confectionnés?
- Norman : Oh, oui! J'ai confectionné celui-là, celui-là, et il y en a quelques-uns en bas.
- Alice : Pensez-vous qu'il serait possible de photographier vos paniers?
- Norman : Certainement.
- Alice : Ce ne sera pas aujourd'hui, cependant, mais peut-être, je vais fixer une date et (pause)
- Norman : J'aurai probablement commencé à travailler d'ici là, mais Jeanette pourra s'occuper de vous.
- Alice : Donc, lorsque vous êtes revenu des États-Unis, vous étiez âgé de quinze ou seize ans. Quelles étaient les activités ici à ce moment-là, comme le divertissement pour les personnes âgées?
- Norman : Surtout le dimanche, les gens se rassemblaient et organisaient des tirages pour des tartes et des gâteaux et ce genre de choses. Et une fois de temps en temps, pendant la soirée, ils jouaient aux cartes.
- Alice : Est-ce qu'ils organisaient des danses?
- Norman : Pas que je me souviene.
- Alice : Je me rappelle moi-même qu'à St. Mary's, ils sont allés danser une fois à la maison de quelqu'un. Ils avaient déplacé le vieux poêle avec des tuyaux, avaient tout enlevé au centre de la pièce, et ils avaient fait des danses carrées au son du violon, si je me souviens bien.
- Norman : Non, je n'ai jamais rien vu de tel.
- Alice : Parlons des mariages dans ce temps-là. Y avait-il des mariages arrangés?
- Norman : Pas que je sache.
- Alice : Et Jeanette, aurait-elle eu une connaissance de ce genre de choses, probablement pas!
- Norman : Probablement pas. Je n'en sais rien.
- Alice : Est-ce que des traditions vous ont été transmises par une personne plus âgée?
- Norman : La confection de paniers, la fabrication de manches de hache.
- Alice : Quel genre d'outils utilisaient-ils pour les manches de haches? Ou même la confection de paniers?
- Norman : Pour les fabriquer?
- Alice : Oui.
- Norman : Ils utilisaient des couteaux à deux manches, certains utilisaient des

- couteaux à lame incurvée qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Je me suis intéressé à ce genre d'outils; j'ai commencé à en fabriquer et j'en ai vendu une bonne quantité.
- Alice : Vous rappelez-vous si on utilisait également du verre?
- Norman : Oh, oui!
- Alice : Quel genre de verre?
- Norman : N'importe quel genre d'éclats de verre qu'ils pouvaient trouver.
- Alice : Était-il nécessaire de les façonner pour les utiliser?
- Norman : Non, ils utilisaient simplement la partie la plus coupante sur la bordure et ils s'en servaient pour gratter le manche.
- Alice : Quel genre de verre?
- Norman : À peu près n'importe quelle sorte de verre, comme des vitres ordinaires qui avaient été cassées.
- Alice : Le verre était vraiment mince à cette époque. Je me rappelle des fenêtres de la maison de ma mère. Je n'ai jamais vu personne utiliser du verre, mais nous sommes en train de découvrir que les gens utilisaient le verre pour façonner les manches de hache afin de les adoucir.
- Norman : Oui, c'est vrai. Il y a un autre individu, Donald Paul. Il est mort maintenant; il s'est tué dans un accident de bateau.
- Alice : Vous parlez du fils d'Elizabeth?
- Norman : Je l'ai vu fabriquer des manches de hache, sans les raboter ou que ce soit. Il était très habile dans la fabrication des manches de hache. Il n'avait pas à les raboter ou même à les sabler. Je possède encore une de ses haches qu'il a fabriquées, et il était très habile. Même s'il n'avait pas une bonne vue, il surprenait vraiment les gens par ce qu'il pouvait faire.
- Alice : Qu'est-ce qu'il faisait?
- Norman : Il a entrepris des travaux de menuiserie et d'ébénisterie quelques années avant sa mort.
- Alice : J'ai rencontré Arthur Atwin, qui fait lui-même de la menuiserie et de l'ébénisterie. J'ai parlé avec George, et c'est le genre de travail qu'il fait, et il a son propre atelier ici.
- Norman : Jack, recevait sa pension de vieillesse et, à un moment donné, il travaillait sur la base (BFC). Il a dit qu'il n'avait pas besoin de cette pension. Il a tout simplement décidé par lui-même de faire de la menuiserie, et il a apporté ses propres outils et il a construit sa propre petite maison. Et à partir de là, il a commencé à fabriquer des meubles.
- Alice : Aucune formation quelle qu'elle soit?
- Norman : Aucune formation. Son grand-père *Suwahsin* Paul vivait avec lui. Et c'est ainsi qu'il a beaucoup appris le travail du bois.
- Alice : C'est ainsi que ça fonctionne aujourd'hui. Les plus âgés essaient de transmettre à leurs fils tout ce qu'ils ont appris il y a longtemps. Certains apprennent, et d'autres pas. Lorsque John, votre beau-père, confectionnait des paniers, quel genre d'outils utilisait-il?
- Norman : Il n'utilisait qu'un couteau à lame, un couteau à deux manches,

Planche 16.2 □: Lawrence Paul et sa conjointe, Margaret □ Sacobie; Lawrence faisait du trappage avec Norman Sacobie (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1904)



une autre hache et du verre pour adoucir. Et lorsqu'il le pouvait, il s'achetait du papier à sabler.

Alice : Et c'est tout? Il n'avait pas d'autres outils?

Norman : Non, sauf pour le banc d'âne.

Alice : Je me rappelle.

Norman : J'en ai encore un, que j'ai prêté à Wilfred ou à quelqu'un d'autre. Je l'ai fabriqué il y a de nombreuses années. Et il y a un autre instrument là, pour amincir les éclisses. Je pense que cet outil est chez Alfred. Je l'utilise chaque année. En fait, une année nous avons confectionné des paniers pendant tout

l'hiver ici. Il y avait un type qui passait par ici en revenant de l'Î.-P.-É. en direction du Maine. Il faisait moins 30 degrés, et il est arrivé avec un sac de frêne venant du Maine et je l'ai acheté de lui. Nous sommes allés au village. Buddy a fait couper et écorcer les tiges, et nous n'avons pas eu à les préparer, mais seulement à confectionner les paniers.

Alice : Où obteniez-vous votre frêne?

Norman : Ici même sur les îles ou encore là où vivent les Hollandais à Maugerville. Mais maintenant ils sont (pause)

Alice : Le frêne se fait plus rare?

Norman : Pas seulement ça, les gens ne nous laissent pas pénétrer sur leurs terres. Il y a des clôtures et du fil barbelé, ou autre, pour nous empêcher d'entrer.

Alice : Que faisiez-vous avec vos paniers après les avoir confectionnés?

Norman : Nous faisions notre propre commerce afin de pouvoir les vendre.

Alice : Est-ce que vous les échangez pour de la nourriture ou des marchandises?

Norman : Moi, jamais; mais on m'a dit que le vieux Solomon Paul et d'autres personnes se rendaient à Geary. Cet endroit n'existait pas à l'époque; je ne pense pas que ça s'appelait Geary. Mais ils portaient pour deux ou trois jours pour échanger leurs paniers contre de la nourriture.

Alice : Y avait-il beaucoup de gens ici qui travaillaient sur les fermes?

Norman : Quelques-uns, oui.

Alice : Mais pas beaucoup?

Norman : Certains faisaient ce travail pour amasser un peu d'argent de poche. Ils aidaient à la récolte. Ils ne participaient pas vraiment à la semaison ou à ce genre de travail. Pas que je sache en tout cas.

Alice : Est-ce que beaucoup d'entre eux faisaient la cueillette des crosses de fougère?

Norman : Oui, presque tout le monde.

Alice : Et qu'en est-il du trappage du rat musqué?

Norman : Oui, John et moi et Lawrence Paul faisions du trappage, jusqu'à ce Lawrence ne puisse plus en faire. Et John et moi avons

continué pendant quelques années.

Alice : Où faisiez-vous du trappage?

Norman : Ici même, un peu plus haut vers la rivière Oromocto. On se rendait en canot jusqu'à l'île Middle, et les vagues atteignaient parfois trois ou quatre pieds de hauteur.

Alice : Est-ce que chacun avait son propre territoire pour le trappage?

Norman : Oui, plus ou moins.

Alice : Était-il marqué?

Norman : Nous avons l'habitude de le marquer, John et moi. Il connaissait beaucoup de gens plus bas le long du fleuve, et ils n'avaient pas d'objection si John y installait quelques pièges. Je me rappelle d'un individu, Mokson, qui faisait du trappage chaque année. John tendait un piège à environ vingt pieds de celui de Ralph Mokson, et une fois de temps en temps John prenait le rat musqué de Ralph, pensant que c'était le sien. Et je devais lui répéter que ce n'était pas notre piège. Oh, oui! Un jour nous avons rencontré Ralph qui enlevait un piège ou qui ramassait un rat musqué dans ce piège particulier. Et nous nous sommes mis à discuter, John disant à Ralph qu'il ne croyait pas que c'était son piège. Ralph lui répondit que s'il l'enlevait, c'est parce qu'il n'avait rien pris à cet endroit. Et John se mit à rire en lui disant : « Ce n'est pas surprenant, j'en ai ramassé sept à cet endroit déjà. » Et il lui a remis ses prises.

Alice : Vous preniez les rats musqués et il pensait qu'il n'en attrapait pas?

Norman : John était bon en ce sens;

nous lui avons remis les sept rats musqués. C'est le seul piège que Ralph avait à cet endroit. C'est qu'il avait un moteur hors-bord et qu'il pouvait se déplacer facilement. John et moi étions obligés de pagayer, pagayer, pagayer. Je n'avais pas d'objection.

Alice : En fait, c'est un bon exercice. J'ai remonté le fleuve, il y a quelques semaines, et nous sommes allés jusqu'en amont de l'île Sugar. Et nous avons pagayé jusqu'à Fredericton. C'était même ma première expérience en canot. Je pensais que j'aurais peur, mais l'expérience s'est vraiment bien déroulée.

Norman : Je possède un canot depuis

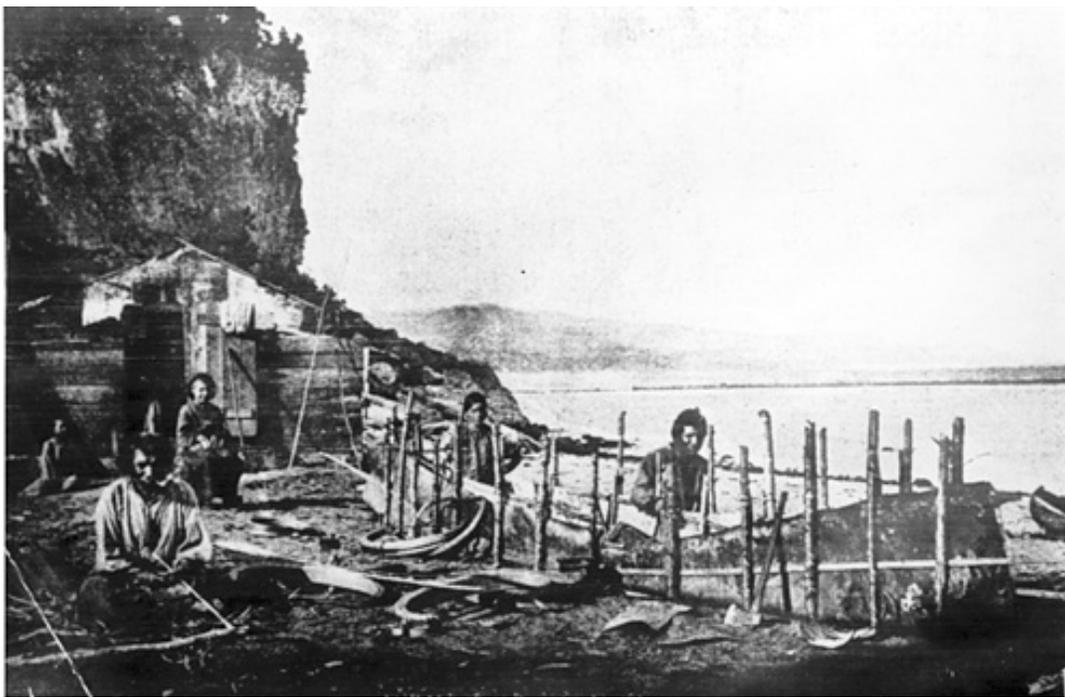
déjà quelque temps. Il est sous le porche actuellement. Il faudrait le réparer.

Alice : Quel genre de canot avez-vous?

Norman : En bois de châtaignier, dans le style ancien. Je ne pouvais me permettre d'acheter de la toile, et j'ai donc utilisé de la fibre de verre. Et maintenant la fibre de verre, je ne sais pas si c'est parce que le bois était huileux, ne veut pas coller sur ce bois. J'ai donc acheté du ruban l'an dernier, et lorsque je vais recommencer à travailler, je vais l'apporter chez Alec Oisfeather, qui construit des bateaux et des canots.

Alice : Connaissez-vous quelqu'un qui a déjà fabriqué un canot en écorce de bouleau?

Planche 16.3 □: Trois personnes qui construisent un canot d'écorce de bouleau (Musée du Nouveau-Brunswick, 00026#52)



- Norman : J'ai rencontré un individu aux États-Unis. J'ai oublié son nom. Il ressemblait plus à un Blanc qu'à un Indien, mais il parlait la langue indienne mieux que moi. Il avait deux canots en écorce de bouleau, fabriqués à la main.
- Alice : Connaissez-vous quelqu'un de Kingsclear ou de St. Mary's qui en a fabriqué un?
- Norman : Non, je ne connais personne.
- Alice : J'ai vu une vieille photo un jour. Je ne sais pas si c'était sur l'ancienne réserve de St. Mary's. Il y avait environ cinq ou six hommes; ils fabriquaient un canot en écorce de bouleau.
- Norman : J'avais l'intention d'essayer moi-même un jour, car j'avais trouvé ce grand bouleau sur la rue de l'Église à Maugerville, mais je ne savais pas comment procéder. Alfred et moi avions l'intention d'essayer, par simple goût de l'expérience.
- Alice : Je crois qu'ils sont plutôt rares, les canots d'écorce de bouleau?
- Norman : J'ai quelques photos de John qui a la main posée sur un canot d'à peu près cette longueur. Il avait été fabriqué par des individus des États-Unis; comment appelle-t-on cet endroit?
- Alice : Passamaquoddy?
- Norman : Oui, ils en avaient un gros à cet endroit. Nous avons effectivement déjà essayé ce canot.
- Alice : Il était en écorce de bouleau? Dans quelle partie du Maine?
- Norman : L'une des réserves à cet endroit.
- Alice : Il y a Bangor, il y a Old Town dans cette direction et il y a Princeton.
- Norman : Je crois que c'était Princeton.
- Alice : Eastport, *Sipayick* et puis il y a Dana Peter Point.
- Norman : C'était soit Eastport ou Princeton. Jeanette saurait sans doute. Cet individu était très brillant, et il nous a enseigné à fabriquer des pointes de flèches, à faire un feu sans allumettes, toutes sortes de choses comme ça.
- Alice : Comment peut-on faire un feu sans allumettes?
- Norman : D'abord, il faut utiliser de l'écorce de bouleau ou de l'écorce de cèdre, mais la partie intérieure. Une fois l'écorce bien sèche, on dirait des cheveux, et on pourrait quasiment s'en servir pour faire une corde. On ramasse quelques petits copeaux, on entasse des morceaux de bois au fond, du pin et on utilise un bâton de bois dur d'environ un pied ou seize pouces. Puis on fabrique un genre de petit arc avec une corde, que l'on fixe autour du morceau de bois dur, comme si on allait jouer du violon ou quelque chose du genre. On tient un bloc de bois dur dans la main supérieure et lorsque la fumée commence, il s'agit d'utiliser un petit couteau et de couper le feu. Puis on le met dans (pause)
- Alice : Avez-vous déjà essayé?
- Norman : Oui.
- Alice : Ça fonctionne?
- Norman : Ça fonctionne très bien.
- Alice : Êtes-vous déjà allé faire du

- camping? Est-ce que vous utilisiez cette technique à ce moment-là?
- Norman : Non, j'apportais habituellement de la paille d'acier et j'y mettais simplement le feu. Et c'est encore mieux que l'écorce de bouleau, car le feu s'allume immédiatement.
- Alice : Qu'en est-il de la médecine indienne, que savez-vous à ce sujet?
- Norman : Je ne sais pas vraiment. Je regardais John qui s'en préparait, principalement à partir de la racine que le rat musqué mange beaucoup. Il faisait tremper tout simplement le produit, comme lorsque vous avez un mal de gorge; ou encore je trouve que ça fonctionne pour la grippe.
- Alice : Ce doit être le *Kiwhosuwasq*?
- Norman : Et il utilisait alors la savoyane que l'on trouve sous les pins. C'est pratique lorsque les bébés ont des affections de la bouche.
- Alice : J'ai aussi entendu ma mère dire ça une fois. Et la racine de calame également?
- Norman : La racine de calame est la même chose que le *Kiwhosuwasq*.
- Alice : Et qu'en est-il de la peau d'orignal? À quoi est-ce que ça servait?
- Norman : Le seul usage que je connaisse était de vendre la peau pour faire un peu d'argent.
- Alice : Est-ce que quelqu'un faisait le trappage du castor dans la région?
- Norman : Oh, oui! Moi-même, avec John.
- Alice : Qu'en faisiez-vous?
- Norman : On dépouillait l'animal de sa fourrure, et on la vendait.
- Alice : Quel montant obteniez-vous?
- Norman : Vingt dollars et plus; quarante dollars était considéré comme un excellent montant. Deux ou trois par jour parfois (pause)
- Alice : De quelle année parlez-vous lorsque vous dites que John et vous alliez à la pêche et à la chasse?
- Norman : Dans les années 1970.
- Alice : Mais John a chassé et pêché pendant très longtemps.
- Norman : Oh, oui. Il a commencé longtemps avant moi. Je n'étais pas souvent sur la réserve. J'étais à l'hôpital, puis ils m'ont envoyé dans cette « maison de fou » là-bas, Shubbie [Shubenacadie] pendant quatre ans. J'en suis sorti, et je ne savais rien.
- Alice : Et vous n'avez jamais vécu à Kingsclear?
- Norman : Pendant deux ou trois semaines.
- Alice : C'est tout?
- Norman : J'ai vécu là pendant un été avec Frank Sappier. Le vieux Frank.
- Alice : Comment avez-vous aimé vivre là, puis vous établir ici par la suite?
- Norman : Il n'y avait pas beaucoup de différences. La principale différence est que c'était davantage une vie urbaine ici, tandis qu'à Kingsclear c'était une vie plus sauvage.
- Alice : Je ne peux pas dire que notre réserve soit isolée, car nous sommes juste ici. Lorsqu'ils confectionnaient des paniers, qu'utilisaient-ils comme teinture pour colorer le frêne?
- Norman : En fait, nous n'utilisons

- aucune couleur pour les paniers avant de rencontrer une dame de Tobique, une dame Saulis. Elle a lancé un projet qui portait sur le travail du cuir, la confection de paniers et elle nous a montré la teinture achetée au magasin. C'est la seule sorte de teinture que nous ayons jamais utilisée.
- Alice : J'ai parlé à une femme à Kingsclear, et elle se rappelait avoir utilisé une teinture confectionnée avec des baies.
- Norman : Oui j'ai entendu parler des baies et des racines.
- Alice : Je lui ai demandé si elle se rappelait de quelqu'un qui créait une couleur jaune au moyen de pelures d'oignon. Une fois à Pâques, je n'avais pas de couleur pour les enfants. Et je me rappelais que quelqu'un avait parlé des pelures d'oignon. J'ai donc fait bouillir des pelures, et j'ai obtenu une couleur jaune. Et j'ai laissé les enfants tremper leurs œufs dans le liquide et ils sont devenus jaunes.
- Norman : Y avait-il une odeur?
- Alice : Non. Elle disait qu'il y avait des fraises, des framboises, des bleuets, des mûres, des cerises parmi les baies qu'ils utilisaient. Peut-être pas tout le monde, car on peut acheter de la teinture au magasin.
- Norman : Avec un petit paquet, vous pouviez teindre des centaines d'éclisses.
- Alice : Il fallait que la teinture soit de qualité pour ne pas se décolorer n'est-ce pas?
- Norman : Ils la faisaient bouillir pour améliorer son efficacité.
- Alice : J'ai un panier à la maison; je pense qu'il y a du rouge et du bleu ou du rose et du bleu. Mais la teinture est toute décolorée maintenant. C'est George Nash qui l'a confectionné il y a longtemps. Mon fils est âgé de vingt-cinq ans cette année, et le panier date donc d'il y a vingt-six ou vingt-sept ans. C'est comme un panier à linge, et je l'ai utilisé pour tous les enfants, d'abord sous forme de berceau, et c'est là qu'ils dormaient.
- Norman : John disait toujours que nous savons confectionner les paniers, mais que nous n'utilisons pas nos propres paniers à linge fabriqués par les Indiens. Nous en achetons en plastique, et nous vendons ceux que nous fabriquons.
- Alice : Je ne connais pas de personnes qui fabriquent des paniers pour elles-mêmes.
- Norman : J'ai conservé celui-là. Je préparais une démonstration pour l'école d'artisanat, et c'était supposé être un panier pour le poisson. Chacun ajoutait sa touche, à tour de rôle, et le résultat a été un petit panier pour le transport.
- Alice : Il est joli également, et il n'y a pas de clous dedans. Celui-là a un clou dedans. Lorsque je suis allée à Houlton, j'ai parlé à Fred Tomah. Il est parent avec Jim Tomah, Aubrey, Leo Tomah.
- Norman : Je connais ce Sappier qui est décédé, Tom Sappier. Nous sommes

- restés chez lui lors d'une randonnée pédestre sur la route.
- Alice : Je voulais dire qu'il confectionne des paniers et qu'il n'y a pas un seul clou dans son panier. C'est ce que disait Ronnie Paul également. Lorsqu'on confectionnait des paniers il y a de nombreuses années, il n'y avait pas de clous. On ne voyait jamais de clous dans les paniers.
- Norman : Lorsque je les fabrique maintenant, j'utilise – je les fabrique moi-même – ce ne sont pas des clous mais des chevilles. Puis, je les peindre à l'arrière. J'ai aussi fabriqué ceci; j'ai suivi des cours de joaillerie et ce genre de choses, et j'ai fabriqué des bijoux en bas et bien d'autres choses.
- Alice : Oui, vous fabriquez des bijoux. Pouvez-vous m'en parler et comment vous avez commencé?
- Norman : Je travaillais au bureau de la bande, et j'en avais assez de me faire injurier tout le temps. J'ai donc demandé au directeur de la bande où je pourrais apprendre à travailler l'argent et comment je pourrais faire de l'orfèvrerie. Il y a une école d'artisanat ici à Fredericton, qui existe depuis trente ou quarante ans. Je n'en savais rien. J'ai donc dit que j'étais intéressé et que si j'étais accepté, j'allais quitter mon poste immédiatement. Personne ne croyait que j'allais partir, mais quand septembre est arrivé, je leur ai dit « Au revoir! ». Je suis allé là et j'ai suivi des cours pendant quatre ans.
- Alice : Quel genre de bijoux est-ce que vous fabriquez?
- Norman : Eh bien! J'ai fabriqué ceci. C'est en argent sterling, et c'est supposé être un ouvre-lettres. Je n'en ai pas beaucoup actuellement, car je vends tout aussi vite que possible.
- Alice : Vous utilisez beaucoup de pierres également? Quel genre de pierres utilisez-vous?
- Norman : Oui, je taille mes propres pierres. J'ai quelques personnes qui m'en apportent des États-Unis. Tommy, Joe, sa fille Shirley, ils m'ont apporté de très belles pierres de Montréal. Et je les taille, je les polis, je leur donne une forme, je les sertis dans le métal et je les vends.
- Alice : Et vous faites ça depuis combien d'années?
- Norman : Depuis 1993.
- Alice : Je trouve que beaucoup d'Indiens vont à cette école d'artisanat, pas pour la fabrication de bijoux, mais pour la photographie ou l'art.
- Norman : Lorsque j'ai commencé à l'école, je ne savais pas qu'il fallait que je suive des cours d'art, de dessin, de peinture et de photographie. Je leur ai dit que je ne venais pas ici pour ça. J'en ai donc parlé avec l'institutrice en métaux. Elle m'a dit de retourner chez moi et de revenir une semaine après le Jour de l'An et qu'elle m'inscrirait dans une classe de métaux, et uniquement pour les métaux. Je lui ai répondu que j'étais d'accord. C'était la première année, et trois autres années ont suivi par la suite. J'y allais chaque jour que

- je voulais.
- Alice : Vous deviez être là tous les jours?
- Norman : Non, pas vraiment. J'étais un étudiant à temps partiel.
- Alice : Avez-vous rencontré beaucoup d'Indiens à l'école?
- Norman : Un bon nombre.
- Alice : Quel genre de cours suivaient-ils?
- Norman : La plupart faisaient des études indiennes, et Gwen Orechia [Bear] était leur instructrice. Quelques gars de St. Mary's, un couple de Kingsclear, beaucoup de Micmacs venant de la Miramichi. Je pense qu'il y en avait un ou deux de la Nouvelle-Écosse. Peu suivaient des cours de joaillerie, et la plupart suivaient des cours de photographie, de dessin et de peinture.
- Alice : Donc, à l'âge de quinze ans, lorsque vous êtes déménagé ici, c'était en quelle année?
- Norman : C'était dans les années 1960.
- Alice : J'ai vu une vieille photo de l'une des filles qui vivaient ici. C'était en 1953, mai 1953, sur la réserve, lorsqu'elle était située là.
- Norman : Je suis venu ici une fois, en sortant de l'hôpital, et je suis allé à Kingsclear. Je suis resté chez Jim Atwin. Sa conjointe et lui étaient habiles dans la confection des paniers. Veronie et moi avons beaucoup appris auprès d'eux. Il m'a alors demandé si j'aimerais aller voir des membres de ma parenté à Oromocto. J'ai répondu : Oui! bien sûr! Moi et Winston Solomon sommes montés derrière ce vieux camion d'une demi-tonne. Nous avons presque gelé à mort, et on luttait ensemble pour se garder au chaud. Il nous a amenés au bas de la colline, mais je ne me souviens pas vraiment du paysage. Je sais que c'étaient de vieilles bâtisses ici et là. Ça semblait terrible. Mais j'ai vu deux gars qui coupaient du bois. Ils sont entrés et ont parlé pendant quelque temps. On ne pouvait entrer ni rien, et on a dû rester dans le camion et continuer de geler. Ça ne me faisait rien, c'était juste une journée à ne rien faire.
- Alice : Vous êtes-vous déjà associés à des personnes de Kingsclear?
- Norman : Oh, oui! J'avais l'habitude de me promener d'une maison à l'autre, pour discuter, prendre le thé, manger une bouchée.
- Alice : C'était l'un des aspects positifs à l'époque, de pouvoir ainsi entrer chez n'importe qui, et on vous invitait à manger ou à prendre un café ou un thé. À cette époque, personne ne verrouillait sa porte et vous étiez le bienvenu. C'était davantage notre mode de vie, je crois, mais aujourd'hui c'est si différent. Vous devez verrouiller vos portes maintenant. Il faut appeler pour savoir si quelqu'un est à la maison et si on est prêt à vous recevoir.
- Norman : On ne peut rien laisser à l'extérieur, il faut tout verrouiller. Une année, j'ai acheté un magnifique bateau avec un moteur hors-bord. Je l'ai laissé près de la rive, avec mon

Planche 16.4 □: Jeanette Sacobie (photo de Shirley Sacobie)



réservoir à essence. Personne n'y a touché. Mais dernièrement, au cours des dix dernières années, on ne peut même pas laisser une hache dehors. Quelqu'un la prendra. Il faut tout verrouiller.

Alice : Jeanette, parlez-moi de l'époque où vous et Norman confectionniez des paniers avec votre mère et votre père, John et Stella?

Jeanette : On coupait les éclisses, on préparait tout, puis on commençait à confectionner des paniers avec mon père. Ma mère, elle, avait l'habitude de mettre de la couleur sur ses éclisses. Lorsque je suis déménagée ici, je mettais un peu de couleur moi-même.

Alice : Quel genre de couleurs utilisiez-vous?

Jeanette : Oh! de la couleur... Veronica m'en a donné.

Alice : Où l'obtenait-elle?

Jeanette : Aux États-Unis. Il m'en reste encore un peu qui vient de là. En bas.

Alice : Vous n'avez donc jamais préparé vos propres couleurs pour vos paniers?

Jeanette : Oh, oui!

Alice : Qu'est-ce que vous utilisiez?

Jeanette : La même chose qu'elle me donnait. Je fabriquais des paniers de fleurs. Cette photo que vous voyez, ce sont des fleurs que j'ai confectionnées et que j'ai disposées là. Il a pris cette photo derrière,

- lorsque nous sommes déménagés ici.
Norman : Des paniers à linge.
Alice : Pendant combien de temps avez-vous confectionné des paniers?
Jeanette : À peu près... j'avais quatre ans lorsque j'ai commencé avec ma mère en bas de la colline. Lorsque j'ai confectionné mon premier panier, ma mère m'a dit (pause)
Alice : Quelles sortes?
Jeanette : Des paniers de fleurs.
Alice : Est-ce que vous confectionniez vraiment des paniers de fantaisie?
Jeanette : Non, c'était ma mère. Je ne faisais que des paniers à linge et des paniers de choux, des paniers de pommes de terre. Je n'en ai pas confectionné tant que ça.
Norman : Ceux qui s'occupaient des outils étaient Charlie, Jim Atwin, Veronica et son père. Des couteaux et ce genre de petites choses, pour couper les éclisses.
Alice : Je ne sais même pas comment vous les appelez, mais je les ai vus. Je sais ce qu'ils sont, et vous avez un couteau à lame incurvée, puis vous avez un couteau à deux manches.
Jeanette : Il a fabriqué un couteau à lame incurvée; mais mon fils l'a acheté, parce qu'il voulait quelque chose qu'il avait fabriqué. Où est ce couteau que Shirley t'a donné? Celui que Tom t'a donné?
Norman : En bas.
Alice : Avez-vous déjà gardé certains des paniers que vous avez confectionnés?
Jeanette : Seulement celui-ci; j'ai acheté ça au marché.
- Alice : Est-ce que votre sœur en a déjà fabriqué également?
Jeanette : Mildred, et mon autre soeur.
Norman : Il suffisait d'en confectionner, de les tisser à peu près à tous les pouces, et de partager l'argent lorsqu'on allait les vendre.
Jeanette : Je suis la seule qui a confectionné des paniers, vous savez, après la mort de ma mère. Mais personne d'autre ne portait attention. Personne d'autre ne confectionne des paniers autour d'ici.
Norman : Ils ne veulent rien faire. J'ai essayé d'enseigner la bijouterie, les couteaux, la fabrication de couteaux.
Jeanette : J'ai enseigné sur l'avenue Hubbard; j'ai fait des colliers de perles et toutes sortes de choses.
Alice : Personne n'est intéressé à ce genre de travail aujourd'hui.
Jeanette : Les plus jeunes s'y intéressaient.
Norman : Certaines personnes fabriquent des colliers aujourd'hui, et elles l'ont appris d'elles-mêmes. Elles ont un talent pour ça.
Jeanette : Oh, oui! Les plus jeunes autour d'ici, ils fabriquent des trousses de clés et toutes sortes de choses.
Alice : Theresa Sacobie, elle en fabrique encore. Je suis allé la voir à quelques reprises, et elle est toujours en train de fabriquer quelque chose avec des perles.
Norman : C'est dur pour les yeux.
Alice : Et elle s'occupe vraiment des détails.
Jeanette : Elle fabrique des paniers.

- Personne ne martèle le frêne pour vous.
- Alice : Elle avait l'habitude d'en confectionner. Je ne pense pas que personne ne martèle le frêne de nos jours.
- Norman : Joe Green a une tige chez lui. Je vais confectionner un panier pour eux cette semaine.
- Alice : J'aimerais aller parler à Joey Green. J'ai parlé à Tommy la semaine dernière lorsque je suis allé voir Charlie. Et Tommy a dit que grand-père a transmis beaucoup de choses à Joey.
- Norman : Sa médecine. Joey en avait préparé un portfolio, et il avait pris note des échantillons. Mais je ne sais pas ce que (pause)
- Jeanette : Joey sait s'exprimer.
- Alice : J'ai essayé de le rejoindre la semaine dernière. Je suis allé chez lui. Son camion était là, mais il n'y avait aucune réponse à la porte. Peut-être est-ce difficile de le rejoindre?
- Jeanette : Il stationne habituellement sa voiture derrière la maison.
- Alice : Non, c'était juste devant.
- Jeanette : Sa femme enseigne à l'école ici.
- Alice : Eh bien! Je voudrais parler à Joey.
- Alice : Je vous remercie pour l'entrevue, et peut-être qu'on se reparlera plus tard, peut-être!
- FIN DE L'ENREGISTREMENT

17. Vivre de la terre

GLORIA NASH
GAGETOWN

Je dois dire que, lorsque je suis arrivée, Mildred et Bill – Mildred était encore vivante alors – confectionnaient des paniers, fabriquaient des canots et vivaient de la pêche et du trappage. Ils vivaient de la terre, car ils avaient un jardin. Il était très rare qu'ils se rendent en ville, car ils avaient presque tout. Ils avaient du bétail, élevaient leurs propres animaux. Ils confectionnaient des paniers, et ils recueillaient pas mal d'argent de la confection de leurs paniers.

Planche 17.1 □: Bill Nash (photo par Patricia □ Allen).



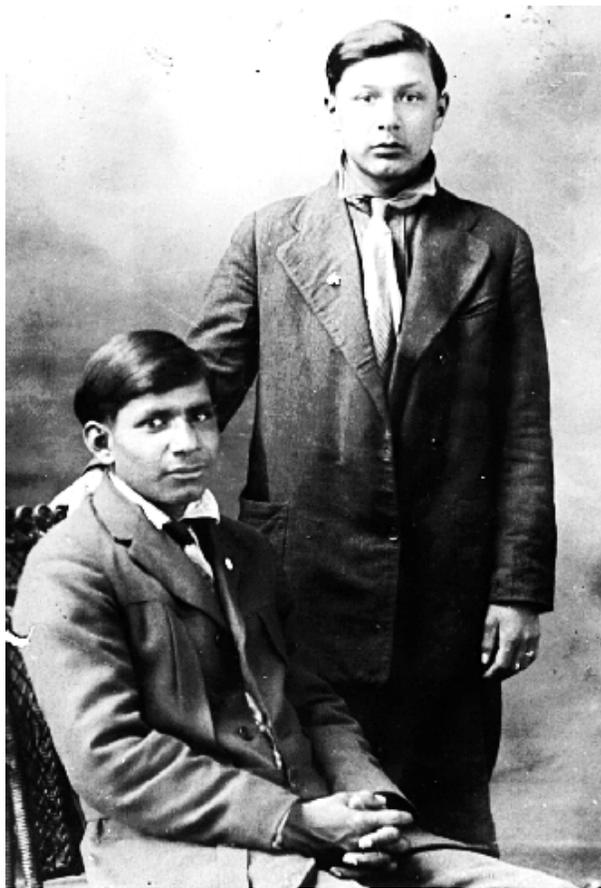
- Alice : Pendant combien de temps avez-vous été mariée à Beaver Nash?
- Gloria : Vingt-cinq ans.
- Alice : Étiez-vous ici avant de vous marier à Beaver?
- Gloria : Non.
- Alice : Connaissez-vous la famille Nash?
- Gloria : Je connais beaucoup cette famille.
- Alice : Très bien, pouvez-vous nous en parler?
- Gloria : Je dois dire que, lorsque je suis arrivée, Mildred et Bill – Mildred était encore vivante alors – confectionnaient des paniers, fabriquaient des canots et vivaient de la pêche et du trappage. Ils vivaient de la terre, car ils avaient un jardin. Il était très rare qu'ils se rendent en ville, car ils avaient presque tout. Ils avaient du bétail, élevaient leurs propres animaux. Ils confectionnaient des paniers, et ils recueillaient pas mal d'argent de la confection de leurs paniers.
- Alice : Où vendaient-ils leurs paniers?
- Gloria : La plupart du temps lorsqu'ils se rendaient en ville, au marché ou encore ils recevaient des commandes.
- Alice : Ont-ils déjà fait des échanges avec leurs paniers?
- Gloria : Oh oui! Sa mère avait l'habitude d'en fabriquer. Ils les échangeaient pour autre chose dont ils avaient besoin.
- Alice : Comme quoi?
- Gloria : Principalement des légumes, et ce genre de choses, pour continuer de nourrir la famille. De la farine.
- Alice : La famille Nash n'a pas été reconnue avant 1951?
- Gloria : Oui, c'est à peu près ça (pause)
- Alice : Est-ce qu'ils ont tous obtenu leur statut?
- Gloria : Beaucoup d'entre eux ne l'ont pas encore. Beaucoup d'entre eux continuent de lutter pour faire reconnaître leur appartenance. L'un des plus vieux que j'ai rencontré, il aurait été le neveu de Jim Nash. Je l'ai rencontré il y a quelques années, George Nash. Il vient du Maine et est venu au Nouveau-Brunswick.
- Alice : Est-ce que quelques-uns des membres de la famille Nash viennent d'Oromocto ou viennent-ils tous de St. Mary's?
- Gloria : La famille de Jim vient d'Oromocto. La famille de Bill vient d'Oromocto. Le reste vient de St. Mary's. C'est toute une famille lorsque vient le temps d'échanger; ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'entraider. C'est vraiment différent, vous savez, lorsque l'on parle de familles ayant des liens étroits. Lorsque les plus vieux étaient encore là, il n'en reste pas beaucoup aujourd'hui, ils étaient plus (pause)
- Alice : Combien y a-t-il de membres dans la famille Nash?
- Gloria : Il y a en beaucoup, je dirais une centaine.
- Alice : [s'informant au sujet des chiffres fournis par la bande].
- Gloria : Ce que j'ai entendu dire, je crois qu'ils les appellent (pause)
- [Le reste de l'enregistrement est de mauvaise qualité sonore.]

18. Il y avait des îles ici

MAURICE / RITA PERLEY
NEQOTKUK / PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE

Il y avait des îles ici, des îles vraiment fertiles avant la construction du barrage. Tout s'est détérioré, la pêche, les crosses de fougère...

*Planche 18.1 □: Le père de Maurice, Gabe «□Mehkow□» Perley (assis) et Patrick □Paul (debout)
Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, AC-10276-26).*



- Alice : Maurice, vous avez vécu à Tobique toute votre vie? [73 ans].
Maurice : Oui!
Alice : Qui étaient votre mère et votre père?
Maurice : Gabe Perley et Maria Perley.
Alice : Étaient-ils également de Tobique?
Maurice : Oui!
Alice : Confectionnaient-ils des paniers?
Maurice : Oh non!
Alice : Que faisaient-ils donc pour (pause)
Maurice : Nous avions l'habitude de travailler sur les fermes, ou dans les bois.
Rita : Mais votre mère savait comment confectionner des paniers.
Maurice : Ma mère pouvait, mais elle n'était pas intéressée. Travailler sur la ferme (pause)
Alice : Vous pouvez parler la langue malécite si vous voulez.
Maurice : Très bien. Que m'avez-vous demandé? Non, pas mon père, mais ma mère en a confectionné beaucoup.
Alice : Quel genre de paniers confectionnait-elle?
Maurice : Surtout des paniers de pommes de terre, c'était le seul genre en ce temps-là, je crois.
Alice : Donc, votre enfance et votre adolescence, c'est ici que vous les avez vécus?
Maurice : Oui.
Alice : Avez-vous confectionné des paniers?
Maurice : Non, je cherchais du frêne pour d'autres personnes.
Alice : Y avait-il beaucoup de personnes qui confectionnaient des paniers?
Maurice : Oui.
Alice : Pourriez-vous m'en nommer quelques-unes?
Maurice : Il y a avait Noël Bear, Pat Meuse.
Alice : Vous rappelez-vous de quelqu'un qui fabriquait des canots d'écorce de bouleau?
Maurice : Pas vraiment, je ne connais personne.
Alice : Comment avez-vous vécu vos années de jeunesse? Était-ce une époque difficile?
Maurice : Oui, c'était l'époque de la Dépression, et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à faire toutes sortes de travaux. Je devais aider mes parents. Ce fut une époque difficile, car nous étions si nombreux. Nous étions treize dans la famille, et je suis l'aîné.
Alice : Tout le monde devait avoir de grosses familles en ce temps-là?
Maurice : Oui, et j'au dû quitter l'école.
Alice : En quelle année étiez-vous lorsque vous avez quitté l'école?
Maurice : En quatrième année. Je n'étais pas intéressé par l'école, je préférais travailler.
Alice : Dans vos années de jeunesse, y avait-il beaucoup de maisons ici?
Maurice : Pas beaucoup, presque pas. Mais après la guerre, ils ont commencé à construire des maisons, pour les anciens combattants. On ne pouvait pas compter sur l'agent des Indiens; il était radin, et il a à peine aidé les Indiens.
Alice : Vous voulez sans doute parler de

- Whalen?
Maurice : Non, McPhail,
Norval McPhail. C'était le démon, cet
homme.
Alice : Incroyable! Ils parlent également
de Whalen de cette façon, chez moi.
Maurice : Je n'ai jamais vu cet homme.
Rita : Qui est Whalen?
Alice : C'était également un agent des
Indiens.
Maurice : Sur le fleuve Saint-Jean?
Alice : Sur le fleuve Saint-Jean;
supposément que (pause)
Maurice : Je ne me souviens pas de lui.
Et toi?
Rita : Non.
Maurice : J'ai dû quitter l'école à cette
époque.
Alice : Quel genre de travail
faisiez-vous?
Maurice : J'ai travaillé dans les bois, sur
la ferme, dans la construction, mais
surtout dans bois.
Alice : Est-ce que vous faites la chasse
ou la pêche?
Maurice : Moi, non.
Alice : Est-ce que vous ramassiez des
crosses de fougère?
Maurice : Oui.
Alice : Où alliez-vous pour les cueillir?
Maurice : Il y avait des îles ici, des îles
vraiment fertiles avant la construction
du barrage. Tout s'est détérioré, la
pêche, les crosses de fougère.
Alice : Comment vous déplaciez-vous à
cette époque? Est-ce qu'il y avait des
automobiles?
Maurice : Oui, il y avait quelques auto-
mobiles, surtout des taxis, si
quelqu'un voulait aller faire des
achats en ville ou aller à Fort
Fairfield. Il n'y avait pas beaucoup
d'automobiles.
Alice : Vous rappelez-vous s'il y a eu
des mariages arrangés pour les
Indiens?
Maurice : Des mariages?
Alice : Étaient-ils arrangés?

Planche 18.2 □: Camp au détroit de Tobique, avant le barrage (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, P5-248).



Planche 18.3 □: À *Abique*, les beaux-parents de Maurice et les parents de Rita, Simon □ Paul et son épouse Elizabeth; le petit garçon est Alexander « □ Sandy □ » Paul, et la petite fille est Rita (Paul) Perley (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 3-41).



Maurice : Oh, oui!

Rita : Non, c'était la personne qui décidait si elle voulait se marier ou non.

Alice : Vos parents ne vous ont donc jamais dit que, par exemple, cette dame était pour vous. Comme lorsque vous seriez plus vieux, vous devriez la marier, rien de tel?

Maurice : Non.

Alice : Qu'en est-il au sujet de la médecine des Indiens, que savez-vous à ce sujet?

Maurice : Non, je ne connais aucune médecine indienne, mais il y a longtemps, je me souviens que mon grand-père parlait de médecine.

Alice : Qui était votre grand-père?

Planche 18.4 : À l'abri (de gauche à droite) - Maurice Perley, Francis Francis, Bill Laporte et Raymond Nicholas (photo : gracieuseté de Kar Perley).



Maurice : William Laporte, du côté de ma mère.

Rita : Vous devriez enregistrer Loretta [Perley] pour la médecine indienne.

Maurice : Le père de ma mère.

Alice : Vous vous rappelez donc de vos grands-parents?

Maurice : Seulement celui-là. Je ne me souviens pas de ma grand-mère maternelle; elle était sans doute morte à l'époque. Même chose du côté de mon père, je ne me souviens pas d'eux.

Alice : Lorsque votre mère et votre père étaient encore vivants, quelles étaient leurs activités, pour se divertir par exemple?

Maurice : Pas grand chose. Il y avait des danses, des danses carrées.

Alice : Est-ce que vous alliez chez

quelqu'un pour ça?

Maurice : Nous avons une salle ici avant qu'ils ne construisent celle-là. La seule célébration était celle de Sainte-Anne, la fête de Sainte-Anne. Nous avons des jeux, une sorte de jeux. Un manège et une grande tente pour un pique-nique. Ils avaient également du base-ball. C'est la seule chose dont je me souviens.

Alice : Est-ce que les hommes, à l'époque, jouaient des instruments de musique?

Maurice : Oui, Pious [Perley], *Kunuhsi* [Peter Perley]. Le violon et le piano. Et les fils et les filles de Joe Perley, ils avaient un genre d'orchestre. Une batterie, un piano, un violon, des guitares et un be-be *kwad* (un cor). George Perley avait un genre

- d'orchestre, et les femmes de Kingsclear, Madeline, qui jouait du piano. Ce sont les seuls dont je me souviens, quand ils avaient une danse.
- Alice : Est-ce que les gens faisaient beaucoup de pêche à l'époque?
- Maurice : La pêche était bonne il y a longtemps.
- Alice : Quel genre de poissons? Et de quelle façon se faisait la pêche?
- Maurice : Le saumon, ils utilisaient des cannes à pêche il y a longtemps, mais ils utilisent des filets maintenant. Tout ça, c'était à l'époque de la Dépression.
- Alice : Donc vous-même, en vieillissant, vous vous êtes marié. Pendant combien de temps avez-vous été marié?
- Maurice : Quarante-sept ans.
- Alice : Combien d'enfants?
- Maurice : Quinze.
- Alice : Est-ce que ce fut une époque difficile?
- Maurice : Nous avons réussi à survivre. Nous n'étions pas riches, mais nous avons survécu. Un peu d'argent gagné au travail, un peu d'aide sociale; à cette époque on ne recevait pas beaucoup. Lorsque vous vouliez de l'aide sociale, il fallait en faire la demande à cet homme, Norval McPhail. Ce fut vraiment une période difficile, mais nous avons survécu, en travaillant.
- Alice : Est-ce que votre famille vous a également aidé?
- Maurice : Lorsqu'ils sont devenus plus grands, oui.
- Alice : J'aimerais en savoir davantage au sujet de Tobique et de son développement. Il n'y avait pas beaucoup de maisons ici à l'époque, n'est-ce pas?
- Maurice : Non, pas avant la guerre, lorsqu'ils ont commencé à construire. D'abord, des maisons pour les anciens combattants, puis il y a eu une vague de construction. Le gouvernement. Même ici, il n'y avait que quelques maisons, et aujourd'hui il y en a tellement.
- Alice : Est-ce que les gens ont encore la vie dure aujourd'hui?
- Maurice : Je dois dire que c'est beaucoup mieux maintenant lorsqu'ils travaillent. Mais lorsqu'ils reçoivent de l'aide sociale, ils ont juste assez d'argent pour payer leur épicerie, je crois bien.
- Alice : Et l'aide sociale ne donne pas beaucoup d'argent aujourd'hui non plus, n'est-ce pas?
- Maurice : Je dois dire qu'aujourd'hui la plupart vont à l'école, les jeunes.
- Alice : Que savez-vous des « petites personnes »?
- Maurice : Rien. Seulement ce que j'ai entendu dire.
- Alice : Beaucoup de gens en parlent, n'est-ce pas? Et certains les voient?
- Maurice : Il y a longtemps, mais ce doit être il y a très longtemps, mais je ne les ai jamais vues.
- Alice : Y a-t-il des légendes ici ou des marques qui ont été laissées?
- Maurice : Je ne crois pas.
- Alice : Je crois que nous allons terminer ici. Merci, Maurice!
- FIN DE L'ENREGISTREMENT

19. Plein de monde

CHARLES POLCHIES PREMIÈRE NATION DE WOODSTOCK

Je vous le dis, il y avait plein de monde. Parfois, en arrivant dans un ruisseau, il y avait déjà trois autres canots. Il y avait beaucoup de crosses de fougère pour tout le monde. On en ramassait deux ou trois sacs, parfois jusqu'à quatre sacs. On les apportait au marché. Moi et Dick et votre père, on restait là ou parfois il venait nous rejoindre. Quelqu'un restait toujours pour la cueillette, et deux du groupe allaient les vendre au marché. On achetait des provisions. On aimait la mélasse et on avait l'habitude de se faire des provisions de mélasse et de retourner aux îles.

Alice : Charles, êtes-vous né et avez-vous vécu votre jeunesse ici à Woodstock?

Charles : Oui.

Alice : Qui était votre père?

Charles : Peter Noel Polchies.

Alice : Et votre mère?

Charles : Agnus Deveau.

Alice : D'où venait-elle?

Charles : Elle avait été adoptée, des gens de passage avec un cheval et un chariot. Vous comprenez ce que je veux dire? L'enfant était sans doute née un peu plus haut sur la route. Et une fois rendus à la réserve, ils ont cru qu'elle était trop jeune pour continuer le voyage. Alors une dame l'a adoptée, comme sa fille.

Alice : Savez-vous qui l'a élevée? Qui était le père de votre père?

Charles : Le père de mon père, son nom

était également Peter Polchies. Il était de Woodstock, pour autant que je sache. En ce temps-là, les gens n'accordaient pas beaucoup d'importance à l'endroit d'où ils venaient ou à l'endroit où ils restaient, vous comprenez ce que je veux dire. Notre principal objectif était uniquement la survie, de profiter au mieux de ce que nous avions.

Nous ne nous sommes jamais inquiétés de l'endroit d'où nous venions, de qui était notre père, qui était notre cousin ou toute autre question semblable.

Alice : Combien y avait-il de familles à l'époque de votre jeunesse?

Charles : Environ quinze familles.

Alice : Combien de familles ici aujourd'hui?

Charles : Nous avons environ trente-

deux familles ici.

Alice : En quelle année est-ce que vous viviez un peu plus loin en bas de la colline? Pendant combien de temps la réserve a-t-elle été située là avant que vous déménagiez ici?

Charles : Je n'ai pas un bon souvenir des dates. Ils étaient encore là après la guerre. Ils étaient encore là, je pense, en 1945; ce doit être après 1945. Je ne sais pas en quelle année, mais c'est après 1945 qu'ils ont déménagé ici. C'est l'année où ils les ont fait déménager ici qu'ils ont construit le

barrage de Mactaquac. Vous voyez, le remous a inondé notre réserve, et c'est pourquoi ils ont acheté ce nouvel endroit ici. Ils l'ont acheté de Wetmores et (pause)

Alice : Pourriez-vous me parler de votre père et de ce qu'il faisait?

Charles : Mon père, comme je l'ai dit, nous avions l'habitude de ramasser des pommes de terre, et il fabriquait des manches de hache et d'autres choses du genre.

Alice : Est-ce qu'il confectionnait des paniers?

Planche 19.1 □: La famille de Peter Polchies de Wodstock. En avant à partir de la gauche □: Charles Polchies, Oliver Polchies; assis □: Anne □ Polchies, Peter □ Polchies, Agnes (sa femme), Nancy □ Polchies; debout □: Leo, Patrick, George, Frank □ Polchies. Les enfants absents de la photo sont Mike et sa sœur Mary Jo, qui a probablement pris la photo, vers 1940 (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, AC-10276-14).



Charles : Non, il n'a pas confectionné beaucoup de paniers. Il fabriquait plutôt des manches de hache. Et nous avons quelques confectionneurs de paniers autour d'ici.

Alice : Qui était-ce? Vous souvenez-vous de ces personnes?

Charles : Gabriel Polchies, il avait l'habitude de confectionner quelques paniers. Mon frère était un commerçant, et il achetait tous les paniers de ceux qui en confectionnaient sur la réserve.

Alice : De quel frère parlez-vous?

Charles : Oliver, il avait l'habitude de tout acheter. Tout ce que faisaient les Indiens, il l'achetait et il le revendait. Les affaires étaient bonnes à l'automne, car il avait toujours beaucoup de paniers de pomme de terre, vous savez, en réserve. Et il n'avait aucune difficulté à les vendre.

Alice : Combien de frères et de sœurs aviez-vous?

Charles : J'en avais quinze, dix frères et cinq sœurs.

Alice : Combien en restent-ils encore aujourd'hui?

Charles : Il n'en reste que trois aujourd'hui. Mon frère aîné Patrick Polchies, le suivant, Oliver Polchies, et moi, bien sûr, le cadet de la famille. Je suis âgé de soixante-quatorze ans. Les autres sont tous partis.

Alice : Donc, lorsque vous avez grandi dans l'ancienne partie de la réserve. À cette époque, comment était la vie?

Charles : La vie était très simple; il n'y avait pas beaucoup d'activités.

Cependant, il y avait du travail pour ceux qui voulaient travailler. Du travail comme bûcheron dans la forêt. À cette époque, il n'y avait pas d'essence ni autres commodités du genre. Il y avait peut-être des cuisinières électriques, je ne sais pas, mais tout le monde utilisait le bois. On coupait des bûches de seize pouces pour le poêle, et des bûches de deux pieds pour la fournaise. Et les personnes qui ne pouvaient se permettre les bûches de deux pieds ou de seize pouces avaient l'habitude de les couper à une longueur de quatre pieds. Elles cordaient le bois et elles devaient les scier en fonction du fourneau. Et c'est à peu près ce qu'il y avait comme travail. Et au printemps (pause) à l'automne, nous ramassions des pommes de terre. Tout le monde avait hâte à l'automne. Lorsqu'ils obtenaient leur premier chèque de paye, ils achetaient une veste ou un vêtement quelconque pour l'hiver. Et des chemises chaudes, des sous-vêtements, vous savez, pour se préparer. Car les hivers étaient durs. Nous n'avions pas de fournaises dans nos maisons, mais seulement des poêles, et on les faisait chauffer continuellement. Mais il ne semble pas que nous ayons eu tellement de maladie. Je crois qu'on devient immunisé au froid. On n'avait pas souvent la grippe. Quand tu vis dans une maison chaude, et que le lendemain tu sors dehors, deux jours plus tard tu attrapes la pneumonie ou quelque chose d'autre. La maladie

n'était pas très répandue. Je pense que c'était peut-être un avantage, mais la vie en général était assez ennuyante. Ils jouaient un peu aux cartes ici ou là. Ils avaient beaucoup de tirages. Certaines personnes préparaient de la soupe indienne, du maïs indien. Et le dimanche, ils organisaient un tirage, et tout le monde se rassemblait.

Alice : Ce genre d'activité devait avoir lieu sur toutes les réserves?

Charles : C'était le style de vie à l'époque.

Alice : Je me rappelle que ma mère disait que mon père partait pour couper du bois. Et il en coupait suffisamment pour le vendre, ce qui lui permettait de participer au tirage le dimanche pour le maïs ou autre chose du genre. Pourriez-vous me parler de votre père?

Charles : Mon père était un grand conteur. Il avait l'habitude – il avait le don de nous raconter ce qui se passait dans les camps de bûcherons. Lorsqu'il était jeune, il a dû y travailler. Il a dû fabriquer autre chose que des manches de hache. Il avait l'habitude de me parler de l'époque où il travaillait dans les bois, à trente-cinq milles dans les bois. Il y passait presque tout l'hiver, jusqu'au printemps. Ils coupaient du bois, en billes. Je crois qu'il avait du talent pour raconter des histoires de fantômes. Par exemple, il me raconta qu'une fois, vers le printemps, ils ont eu un gros orage électrique, mais qu'ils voulaient jouer au poker ce

soir-là. Je crois qu'ils avaient un peu bu et qu'ils avaient tous envie d'un peu d'action. Tout le monde était bien d'accord pour une partie, et ils ont commencé à jouer aux cartes. Un des Anciens leur a dit : On ne devrait pas jouer aux cartes, il y a le tonnerre et les éclairs, il faudrait arrêter. Et l'un des membres du groupe de répondre : Même si le diable passait à travers cette porte, je lui dirais « Viens jouer aux cartes avec nous ». Au bout d'un certain temps, soudain, Dieu tout puissant!, quelqu'un frappa à la porte du vieux camp. Tout le monde se regarda. Entrez! cria l'un du groupe. Et un homme entra vêtu comme un... il était inhabituel dans le fond des bois que tout à coup quelqu'un se présente tout bien vêtu, avec un haut de forme. Il demanda : « Puis-je me joindre à vous? » Sûrement, assoyez-vous ici, votre argent est tout aussi bon que le nôtre. Ainsi ils s'assirent, la partie se poursuivit et elle dura pendant un certain temps. L'un des joueurs, qui brassait les cartes, en échappa une sous la table. Alors, il se pencha pour ramasser la carte sur le plancher, lorsqu'il vit que cet homme, cet homme sophistiqué, l'un de ses pieds était un sabot de cheval. A cette vue, il fut terrassé par la peur. Il tomba sur le dos, inconscient. Peu après, l'homme en question avait disparu et tout le monde se regarda. Vous savez comment les cheveux peuvent vous dresser sur la tête? C'était épouvantable, et je pense que je serais encore là sous la table si c'est à

moi que l'histoire était arrivée.

Alice : Rien de tel vous est-il jamais arrivé?

Charles : Non, de petites choses. Mais je crois avoir vécu bien des expériences où – comme la fois où j'étais au Connecticut au moment du décès de l'un de mes frères. Je savais que je n'étais pas la personne la plus brave sur terre, surtout à la suite de toutes les histoires de fantômes que mon père m'avait racontées. J'avais peur de monter me coucher, il m'avait rendu tellement peureux. Mais je crois savoir que mon petit frère avait toujours été une poule mouillée ou quelque chose du genre, et je suppose qu'il voulait me laisser savoir qu'il se mourait. Je me suis levé pour aller à la toilette. Lorsque je suis revenu, j'étais à côté de mon lit, le bout des pieds sous le lit. Vous savez, lorsque vous vous tenez près du lit pour replacer les couvertures. Quelqu'un m'a touché les orteils, du bout des doigts. Au même moment, la première personne à qui j'ai pensé est mon frère qui était malade. Et quinze ou vingt minutes plus tard, le téléphone sonnait pour m'apprendre que mon frère venait juste de mourir. J'ai vécu le même genre d'expérience à la mort de ma sœur, Mary Jane.

Alice : Étiez-vous tous très liés?

Charles : J'étais étroitement lié à Mary Jane. Cela date d'il y a très longtemps. J'ai été parti pendant environ cinquante ans. Dans notre jeunesse, nous étions très liés, ce qui ne nous empêchaient pas d'avoir nos

petites querelles. Car il n'y avait pas beaucoup à manger, une tranche de pain, un talon de pain était très – s'il y avait une tranche de pain et que quatre personnes la voulaient, on pouvait s'attendre à une certaine commotion.

Ma sœur Mary Jane est morte il y a quelque temps. Elle vivait à Grand Bay. Et elle savait que son frère était une poule mouillée et que nous étions ici à Woodstock, et elle au sud à Saint-Jean. Elle était à l'hôpital, et je lui ai rendu visite à de nombreuses reprises.

Et le moment exact où elle est morte, j'étais couché dans l'autre chambre. J'ai dû m'endormir en regardant la télévision. Mes mains étaient devant moi, et tout à coup, au moment même où elle est morte, quelqu'un est entré et a touché le bout de mon doigt. Et j'ai sursauté. J'ai dit à Rita, je suis certain que Mary Jane est morte. Je suis entré, et elle était couchée dans cette chambre. En entrant, j'ai dit que j'avais eu la plus étrange expérience. Le téléphone a sonné et on m'a dit que ma sœur était morte cinq minutes plus tôt. Cela vous fait réfléchir; mais en dehors de ça je n'ai jamais (pause)

Alice : Parlez-moi de vos voyages lorsque vous étiez plus jeune et que vous visitiez les différentes réserves. Que faisiez-vous là?

Charles : Oromocto? Qui sait, peut-être qu'un jeune homme est à la recherche de – de quoi un jeune homme est-il à la recherche? Difficile à dire, ce pourrait être plusieurs choses, peut-

- être qu'un gars est à la recherche d'une femme.
- Alice : Avez-vous travaillé à cet endroit?
- Charles : Non, je ne pense pas que trop de gens travaillaient. Je suis resté là avec ces gens, et lorsqu'il y avait du travail à faire, j'apportais mon aide. Je payais une pension. Tout comme à cet endroit, j'avais l'habitude de l'aider, Simon Paul. Peu importe ce qu'il faisait, retirer ses filets ou les réparer, je réussissais toujours à l'aider d'une certaine façon. Je suis resté là et, à chaque repas, je me joignais à eux. C'étaient de bonnes personnes; ils avaient deux garçons. Je ne me souviens pas de leurs noms.
- Alice : Vous devez vous souvenir d'Annabelle, de Levi Sabattis et de toutes ces personnes?
- Charles : Je me rappelle toutes ces personnes. John Coon.
- Alice : Il vient tout juste de mourir ici récemment. Ç'aurait été une bonne personne à qui parler. J'ai entendu dire qu'il connaissait beaucoup de choses.
- Charles : Il a marié une fille, dont j'ai oublié le nom. Je pense que c'était Stella Paul. Je les connaissais.
- Alice : Et St. Mary's, qu'avez-vous fait là-bas? Avec qui vous teniez-vous?
- Charles : Je me tenais avec votre père, et la plupart du temps nous étions tous les trois ensemble.
- Alice : C'était sans doute mon père et mon oncle Dick.
- Charles : Oui Dick et Dokie. Nous avons fait la cueillette de crosses de fougère ensemble, au sud de la réserve.
- Alice : À quel endroit est-ce que vous ramassiez des crosses de fougère?
- Charles : À l'île Savage, à l'île Hartt et à deux ou trois autres îles dans la région.
- Alice : Est-ce que c'était l'île Bear, l'île Sheep?
- Charles : Nous nous sommes rendus à toutes ces îles de toute façon. Je me souviens que j'étais avec (pause). Mais vous savez, le plupart des gens se retrouvent sur l'île Savage. Je ne sais pas pourquoi, s'il y a plus de ruisseaux là-bas ou quelque chose.
- Alice : Probablement la plus grosse île dans la région de toute façon?
- Charles : Je vous le dis, il y avait plein de monde. Parfois, en arrivant dans un ruisseau, il y avait déjà trois autres canots. Il y avait beaucoup de crosses de fougère pour tout le monde. On en ramassait deux ou trois sacs, parfois jusqu'à quatre sacs. On les apportait au marché. Moi et Dick et votre père, on restait là ou parfois il venait nous rejoindre. Quelqu'un restait toujours pour la cueillette, et deux du groupe allaient les vendre au marché. On achetait des provisions. On aimait la mélasse et on avait l'habitude de se faire des provisions de mélasse et de retourner aux îles.
- Alice : La plupart des gens que j'interroge mentionnent toujours la bière d'abeille.
- Charles : C'était bon, et c'était moins cher que le reste. Une fois de temps en temps, vous pouviez aller acheter

- un demi-gallon de vin. Mais c'était un bon produit. Vous savez, pour beaucoup de gens, c'était un excellent produit. Je crois que c'est meilleur que la bière. C'était supposé être *Amuwesey* (bière d'abeille). C'était excellent!
- Alice : À l'île Savage, y avait-il beaucoup de gens de St. Mary's, uniquement de St. Mary's?
- Charles : Non, ils étaient tous ou presque tous de Kingsclear. C'était plus facile pour les gens de Kingsclear. Il y avait très peu de gens de Woodstock.
- Alice : Et de Tobique?
- Charles : Non, pas de Tobique. Ils se rendaient probablement à leur propre endroit, sans doute en direction de Restigouche. Mais de Kingsclear, ils sautaient dans leur canot et en très peu de temps ils arrivaient dans l'une des îles. Tout le monde avait un endroit où s'établir. Quelques-uns avaient des tentes, d'autres des abris de fortune. Quelques-uns restaient dans les petites maisons qui étaient sur l'île. Je ne sais pas à quoi elles servaient mais (pause)
- Alice : Y avait-il des maisons sur l'île?
- Charles : Plutôt comme de petites granges. Vous savez, le genre d'endroit où les gens laissent leur bétail. Il y avait peut-être un peu d'espace pour l'entreposage – et les gens restaient là. Comme ils n'étaient jamais là à l'époque de la cueillette des crosses de fougère, certaines personnes les arrangeaient et (pause)
- Alice : Vous rappelez-vous de Ronnie Paul de St. Mary's?
- Charles : J'ai entendu le nom, mais je ne me rappelle pas cette personne.
- Alice : Il s'occupe de castors et de rats musqués. Il est taxidermiste.
- Charles : La personne que je connaissais le plus à Kingsclear, je veux dire St. Mary's, est Dickie Polchies. Lui et moi sommes allés dans l'armée ensemble.
- Alice : Êtes-vous parent avec lui?
- Charles : Je pense qu'on était sans doute sixième cousin ou quelque chose comme ça, des cousins éloignés.
- Alice : Et avez-vous de la parenté à St. Mary's?
- Charles : Non.
- Alice : Oromocto?
- Charles : Je ne crois pas.
- Alice : Kingsclear?
- Charles : Je ne pense pas. Il y a Dickie Polchies qui est mon sixième cousin, c'est ce qu'ils avaient l'habitude de dire.
- Alice : Je pense que Dickie est votre Ancien le plus âgé. Ou plutôt non, je pense que c'est Elsie Paul, Josephine, Dickie.
- Charles : C'est la première dame que j'ai connue, Elsie Paul. Lorsque je suis arrivé à Fredericton, nous sommes allés dans la salle de la bande, près de la voie de chemin de fer. Je pense qu'elle travaillait là. Elle m'a reconnu dès que je suis entré.
- Alice : Incroyable! Les réserves ont tellement changé.
- Charles : Oui, tout comme ici. Les gens ne se mêlent plus les uns aux autres, ils sont jaloux les uns des autres.

- Avant, tout le monde était égal.
- Alice : Oh!
- Charles : Il ne vous mordra pas, un si petit moustique. Vous pensiez que c'était un « démon Injun » qui venait de sauter sur vous? C'est seulement un moustique!
- Alice : Je trouve qu'il y a beaucoup de différences. Lorsque j'étais petite, ma mère et mon père nous amenaient à l'île Savage presque tout l'été et à chaque printemps. On y restait presque jusqu'à la fin de l'été parfois. C'était agréable de ramasser des crosses de fougère, car tout le monde était là. Aujourd'hui, on ne voit pas ce genre de chose. Mes frères cueillent encore des crosses de fougère. Frankie, Willie, Shack, Barnie, Richard [Brooks]; ils font tous la cueillette des crosses de fougère et ils y vont chaque année.
- Charles : Vous devez avoir une grosse famille également?
- Alice : Bien sûr, nous étions treize.
- Charles : Vous n'êtes pas la treizième n'est-ce pas?
- Alice : Non, je suis la cinquième. Les deux seules qui manquent dans ma famille sont mon père et mon oncle. Ma mère est encore vivante.
- Charles : Est-ce que votre père est mort d'une crise cardiaque?
- Alice : Il est mort d'une insuffisance cardiaque. Il devait arrêter de fumer, mais il a toujours continué.
- Charles : C'est difficile d'abandonner comme ça. J'ai moi-même dû arrêter de fumer lorsque j'ai eu ma crise cardiaque dans les années 1980. Le médecin m'a dit : Pourquoi n'arrêtes-tu pas de fumer? J'avais l'habitude d'en fumer quelques paquets par jour. Je lui ai répondu que j'avais l'intention de vivre un peu plus longtemps et que j'allais essayer. En deux semaines, j'ai arrêté, juste comme ça. Ce n'est pas tout le monde qui peut y arriver.
- Alice : Quel âge aviez-vous lorsque vous êtes parti d'ici? Lorsque vous avez quitté Woodstock pour aller au Connecticut ou à quelque autre endroit?
- Charles : Je suis maintenant âgé de soixante-quatorze ans, et je dois être resté là-bas pendant une cinquantaine d'années. J'étais un jeune homme lorsque je suis parti d'ici, dans mes jeunes années. J'ai trouvé un emploi là-bas. Pendant tout le temps où je suis resté là-bas, je crois que j'ai eu deux emplois. J'ai conduit un camion et, au cours des dernières années, lorsque je ne pouvais plus conduire de camion, j'ai travaillé pour une autre entreprise. Je travaillais pour Borden Dairy, où je m'occupais d'une machine d'embouteillage.
- Alice : Combien d'enfants vous et votre épouse avez-vous eus?
- Charles : Nous avons eu cinq filles, mais aucun garçon. Toutes mes filles sont au Connecticut, et elles viennent chaque année.
- Alice : Viennent-elles souvent?
- Charles : Elles viennent tous les ans. Nous nous rendons là-bas chaque année également. Mais avec l'âge – on avait l'habitude de faire le trajet en

dix à douze heures – aujourd’hui il nous faut deux jours pour nous rendre là. Nous avons un groupe de jumelles, nées en 1956. Et à leur naissance, leur

photo a paru dans le journal. Elles ont fait les manchettes : « Des jumelles avec un problème ». Elles étaient jumelles, mais nées deux jours

Planche 19.2 □: Gabe Solomon, Frank Francis (l’homme avec l’aviron); le Dr □ Peter □ Polchies, Sarah □ Solomon, Jack □ Solomon (assis); Kingsclede jour de la Fête-Dieu, vers 1887 (Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, P5-259)



- différents. Une était née avant minuit, et l'autre six minutes après minuit.
- Alice : Elles n'ont donc jamais été élevées ici?
- Charles : Non, aucune d'elles. Mais j'oublie Sheila, qui est née ici.
- Alice : Avez-vous déjà entendu parler de Jemseg?
- Charles : Oui, j'en ai entendu parler.
- Alice : Y êtes-vous déjà allé?
- Charles : Je suis passé par là. C'est également un bon endroit pour les crosses de fougère, et beaucoup de gens y vont pour pêcher. Mais c'est tout ce que j'en sais. Et tout récemment, lorsqu'ils parlent d'un lieu de sépulture à cet endroit; mais autrement, je n'en ai jamais entendu parler.
- Alice : Avez-vous déjà entendu parler de l'ocre rouge?
- Charles : Non, la première fois, ce fut en lisant les journaux.
- Alice : Que savez-vous de la peau d'orignal?
- Charles : La seule chose que j'en sais, c'est qu'elle vient d'un orignal. Il y a des personnes, de temps en temps – il y avait un type ici il y a de nombreuses années - qui avait l'habitude de teindre ce genre de peaux. Un type du nom de D^r Peter Polchies, c'est le nom qu'ils lui donnaient. Ce Peter Polchies était ce genre d'individu qui se produisait dans un cirque. Je ne sais pas s'il avait des liens avec mon père ou non, mais il faisait toutes sortes de choses. Je ne l'ai jamais vu faire rien de tel, mais tout le monde en parlait. Par exemple, il plaçait une aiguille sur son bras et fermait le bras comme ça et l'aiguille (pause)... et ils disent qu'il travaillait dans un cirque. Il était tireur d'élite et pouvait marcher sur une corde raide. Et il pouvait tirer avec une carabine au-dessus de sa tête en utilisant des miroirs et atteindre une pomme sur la tête de quelqu'un d'autre.
- Alice : Était-il d'ici?
- Charles : Il vivait ici, il a vécu ici pendant longtemps. Vous voyez, si vous parlez des gens qui habitaient ici à l'époque – comme si vous interviewez « quel est son nom? » près d'ici, elle se rappelle sans doute de lui. Mais ce sont d'autres personnes qui m'ont parlé de ce qu'il faisait. Comme me disait mon père... il savait tirer. N'importe qui capable de marcher sur une corde raide et de tirer en mettant une carabine sur sa tête pour atteindre une pomme sur la tête de quelqu'un d'autre devait être bon. Dans mon cas, je ferais sauter la tête de l'autre personne.
- Alice : Je ne crois pas qu'il nous reste beaucoup de ruban pour enregistrer, et je vais donc terminer ici. Merci de m'avoir permis de vous interviewer. Je vais transcrire cet enregistrement et vous en fournir une copie.
- FIN DE L'ENREGISTREMENT

20. Skicinuwey – Appartenance à un Indien

MAURICE SACOBIE
NEQOTKUK PREMIÈRE NATION DE TOBIQUE

Mais sur une île, l'île Gilbert, qui est située de ce côté-ci de la crique Lotus. On l'appelle Skicinuwey (appartenance à un Indien). Mais de toute façon, c'est l'endroit dont mon père avait l'habitude de dire que c'est une île magnifique. Peut-être d'ici jusqu'au sommet de la colline, tout est vert. Des raisins verts sur une longue distance, peut-être aussi large que jusque de l'autre côté de ces maisons. Vraiment magnifique.

Alice : Vous veniez d'Oromocto, n'est-ce pas? Vous étiez originaire d'Oromocto, mais vous avez vécu à St. Mary's pendant longtemps. Faisons un retour à Oromocto, et dites-moi comment c'était il y a très longtemps.

Maurice : J'ai vécu à cet endroit, à vingt ou vingt-cinq milles d'Oromocto, à la campagne.

Alice : Que savez-vous au sujet de Jemseg?

Maurice : J'y ai beaucoup voyagé quand j'étais jeune. Avec mon père, pour cueillir des crosses de fougère, et on se promenait en canot dans la région. À cette époque, il y avait beaucoup d'Indiens sur les îles. Ils venaient de différentes réserves, Kingsclear, Tobique, Woodstock, St. Mary's, ils venaient faire du camping. Mais

nous, on n'entendait pas parler beaucoup de Jemseg à cette époque. Mon père avait l'habitude de nous parler des Indiens qui vivaient sur la réserve. Leur genre de travail, surtout leur travail pendant l'été.

Alice : Que faisaient-ils?

Maurice : Ils travaillaient, confectionnaient des paniers, travaillaient sur la ferme, faisaient du commerce. Ils confectionnaient des paniers pour faire des échanges.

Alice : Ils les échangeaient pour quoi?

Maurice : Des légumes, de la viande, ce que les agriculteurs avaient à leur offrir. Je me souviens que mon père faisait ça.

Alice : Fabriquaient-ils des manches de hache également?

Maurice : À cette époque, oui; c'était ce qui m'excitait le plus à cette époque,

Planche 20.1 □: Île Gilbert, faisant face au sud-est à partir de Sheffield, vue de l'extrémité ouest (photo de Karen Perley)



pendant ma jeunesse, lorsque j'étais âgé de six, sept, huit ans. Chaque année, j'avais hâte que le printemps arrive. Les Indiens venaient ici tous les printemps, au moment de la cueillette des crosses de fougère. Des gens sur l'île, là où nous vivions, le long du fleuve. Environ cinq ou six tentes, et peut-être à quelques milles plus loin sur la route, deux ou trois. Les gens d'Oromocto, peut-être ailleurs, les gens de Tobique, de l'autre côté, *Pilickewiyik* [gens de *Pilick / Kingsclear*], toutes ces anciennes personnes, la plupart sont maintenant décédées.

Alice : Mais ce n'est pas le seul endroit où ils allaient?

Maurice : Eh bien! Dans cette région, ils avaient l'habitude de commencer vers Gagetown, en faisant du camping. Ils faisaient des allées et retour, en canot, et ils vivaient le long du fleuve. Ils fabriquaient diverses choses, qu'ils échangeaient avec les gens.

Alice : Êtes-vous allé à un autre site? Brown's Flat?

Maurice : Brown's Flat; non jamais vraiment (pause)

Alice : L'île Indian?

Maurice : Non.

Alice : Ste Croix.

Maurice : Ste Croix, j'y suis allé, mais je ne connais pas tellement cette région. Tout ce que je sais, c'est que les Indiens avaient l'habitude de faire

Planche 20.2 □: Île Gilbert, faisant face au sud à partir de McGowans Coroner, vue de l'extrémité est (photo de Karen Perley)



le trajet en canot, d'ici jusqu'à Eastport. Ils passaient souvent par Ste Croix à cette époque. Vingt, quinze, un si grand nombre d'Indiens. J'avais hâte qu'arrive le soir, d'entendre leurs nombreuses conversations au sujet du passé. Miltaqot (toutes des histoires différentes). J'aurais dû mieux écouter, car je me serais mieux souvenu. Mais chacun avait une version différente de ce qui s'était passé. Notre peuple, tout le reste – comment il y a des endroits hantés le long du fleuve Saint-Jean, certains points. J'ai fait un peu de camping à ces endroits à quelques reprises, pendant que j'élevais mes fils, mais je n'ai jamais rien entendu.

Alice : Je pense que j'ai été effrayée un soir sur l'île Savage.

Maurice : Je ne l'ai jamais été nulle part. Même dans la vieille maison après la mort de mes parents. Je m'y rendais tous les deux mois, tout seul. Elle était hantée, mais mon père avait l'habitude de dire que les endroits où vivaient les Indiens, il y a de nombreuses années, étaient hantés. Il y a des lieux de camping où ils disent qu'ils sont hantés. Mais je crois que c'était leurs croyances ou leur imagination. Mais sur une île, l'île Gilbert, qui est située de ce côté-ci de la crique Lotus. On l'appelle Skicinuwey (appartenance à un Indien). Mais de toute façon, c'est

- l'endroit dont mon père avait l'habitude de dire que c'est une île magnifique. Peut-être d'ici jusqu'au sommet de la colline, tout est vert. Des raisins verts sur une longue distance, peut-être aussi large que jusque de l'autre côté de ces maisons. Vraiment magnifique.
- Mon père disait qu'il y avait quelque chose à cet endroit. Tous les ans, il y avait une dépression dans le sol et il voulait creuser là, mais il ne l'a jamais fait. Finalement, il est mort. Il avait l'habitude d'y aller au printemps. Il entendait des voix, de petites voix, des nains ou de « petites personnes ». Quelque chose, mais il les entendait.
- Alice : Est-ce vrai, au sujet des « petites personnes »?
- Maurice : Oui, c'est ce qu'il disait. Il m'en a parlé souvent.
- Alice : J'ai entendu dire la même chose à Eastport.
- Maurice : Il me disait, pendant que je le suivais, que je ne verrais personne. Il disait qu'une fois il y avait un gros arbre à cet endroit. Il avait vu quelqu'un caché derrière l'arbre, à deux ou trois reprises. Mais ils sont trop vite, car ils ont disparu dans un éclair.
- Alice : Est-ce vrai qu'ils s'occupaient des Indiens?
- Maurice : C'est ce qu'on dit, qu'ils nous guident, qu'ils nous surveillent. Je ne sais pas ce que c'est. Il y a tellement d'histoires différentes. C'est ce que j'aimais; tous les printemps, j'attendais leur arrivée. Et ce qu'ils avaient fabriqué, des paniers ou des manches de hache. Ils fabriquaient tous des paniers. Puis, je faisais le tour et je volais un peu de bière d'abeille; et comme j'étais jeune, j'aimais la mousse sur le dessus.
- Alice : Nous parlions de ce sujet ce matin, moi et Ronnie, au sujet de la bière d'abeille.
- Maurice : *Phite* (mousse). Nous avons rarement des boissons gazeuses. Peut-être une fois par mois, ma mère allait en ville et elle rapportait une bouteille de boisson gazeuse ou autre chose. Au printemps, j'avais quelque chose de spécial peut-être deux fois par semaine. On se rendait en canot jusqu'au magasin; je surveillais les Indiens. Je demandais à mon père d'aller à tel endroit. Il disait non. Il était trop pressé. Mais on finissait par entrer, pour parler pendant quelque temps, prendre une tasse de thé.
- Mais j'étais fasciné par leur façon de confectionner des paniers et leur façon de vivre, leur apparence. Certaines personnes âgées, pas comme nous ou habillées comme nous, des choses comme (pause)
- Alice : Où faisaient-ils le commerce de leurs paniers?
- Maurice : Avec les Blancs, les agriculteurs.
- Alice : N'importe où?
- Maurice : Oui, ils se promenaient en canot sur le fleuve ou campaient peut-être en aval. Ils connaissaient les Blancs. Ils fabriquaient quelques paniers, se rendaient là et changeaient peut-être un quart de boisseau de

pommes de terre, des fèves ou de l'essence et des bateaux. Je me souviens d'un bateau; j'étais tout jeune lorsque j'ai vu flotter des bateaux. Ils se rendaient jusqu'à Westfield, et de là, ils remontaient jusqu'ici. Les Indiens montaient à bord. Ils se rendaient jusqu'à Westfield, travaillaient dans les bois. Ils arrêtaient à tous les gros quais, ces bateaux. Les Indiens s'y rendaient avec des paniers, car quelqu'un les achetait (pause)
[Arrêt soudain de l'enregistrement].

21. Cet homme

ROYDEN SABATTIS
PILICK/PREMIÈRE NATION DE KINGSCLEAR

C'était cet agent du nom d'Edward Whalen, et il vivait juste ici sur la terre des Indiens. Il avait une grosse maison là-bas, pas loin d'ici. Là où nous vivons aujourd'hui, il y avait un ancien chemin, en face de notre maison. L'agent vivait à proximité. Il dirigeait tout, et il possédait tout également. Il avait du bétail, des chevaux, des porcs, des vaches et des poules. Il devait distribuer ces biens aux Indiens, mais il s'en gardait bien et c'est cet homme qui affamait les Indiens ici à Pilick...

Alice : Êtes-vous originaire de Kingsclear?

Royden : Non, je suis originaire d'Oromocto.

Alice : Pourriez-vous me parler un peu de la période où vous avez vécu là?

Royden : Eh bien! Lorsque nous avons quitté cet endroit, j'étais très jeune. Il y a combien d'années que nous sommes déménagés d'Oromocto? Nous sommes déménagés il y a quarante-sept ans. Les hommes du gouvernement venant d'Ottawa ont menti aux Indiens. Ce qu'on leur avait dit ne s'est jamais produit, au moment de leur déménagement à Pilick [Kingsclear]. Premièrement, ils avaient dit aux Indiens que lorsqu'ils déménageraient à Pilick, les maisons seraient prêtes. Qu'elles seraient complètement finies et qu'il y aurait

une grosse ferme en bas de la colline avec beaucoup de vaches et de poules. Il devait y avoir cinq cents têtes de bétail, de même que cinq cents chèvres. Et chaque famille devait recevoir cinq cents poules, mais il n'y avait aucune poule à cet endroit.

Alice : Qui sont votre mère et votre père?

Royden : Ils appelaient mon père Ceclawew, John Sabattis, et ma mère Nastas, Daisy Sacobie. C'était cet agent du nom d'Edward Whalen, et il vivait juste ici sur la terre des Indiens. Il avait une grosse maison là-bas, pas loin d'ici. Là où nous vivons aujourd'hui, il y avait un ancien chemin, en face de notre maison. L'agent vivait à proximité. Il dirigeait tout, et il possédait tout également. Il

avait du bétail, des chevaux, des porcs, des vaches et des poules. Il devait distribuer ces biens aux Indiens, mais il s'en gardait bien et c'est cet homme qui affamait les Indiens ici à *Pillick*... après que lui-même et les hommes du gouvernement aient menti aux Indiens pour qu'ils viennent s'établir ici. Tout ce qu'il plantait au printemps, pommes de terre, avoine, navet, et tout le reste, en plus du bois à pâte coupé dans les bois, chaque soir il chargeait le tout jusqu'à minuit afin d'aller le vendre. À l'époque, moi-même, Clifford et Jim Nash avions l'habitude de travailler pour lui. Nous étions les seuls engagés, et les Indiens avaient l'habitude de recevoir de la police montée [GRC] de pleins camions de vêtements et de souliers. Nous transportions le tout ici pour le mettre dans les hangars à grain afin de lui permettre de faire le tri parmi les meilleurs vêtements, et tout ce qui restait, il le donnait aux Indiens; et il allait vendre les articles en bon état. Même les couvertures, les draps blancs, les taies d'oreiller et les articles en vraiment bon état, et les souliers, on l'accompagnait dans les camps de bûcherons pour vendre ce matériel, et il gardait l'argent pour lui-même.

Alice : Qu'est-ce qui restait aux Indiens? Rien?

Royden : Ils n'ont jamais rien eu; ils étaient affamés, et il n'y avait pas de bien-être social. Si je n'avais pas réussi à me ramasser un peu d'argent

ailleurs, je n'aurais pas pu manger. On crevait de faim. À cette époque, les Indiens n'avaient pas suffisamment d'éducation pour se débattre contre l'agent. C'est pourquoi ils ne recevaient pas de bien-être social, car à l'époque cet argent était disponible pour les Indiens, mais cet agent refusait de leur en donner!

Alice : Était-il cupide?

Royden : Oh oui! Il gérait tout.

Alice : Revenons-en à la question que je vous ai posée à savoir qui étaient votre mère et votre père.

Royden : Jack et Nastas.

Alice : Jack et Nastas, c'était Daisy Sacobie n'est-ce pas, et était-elle d'Oromocto?

Royden : Oui, et mon père également était d'Oromocto.

Alice : Donc, lorsque vous viviez à Oromocto pendant votre enfance, quel genre d'activités les gens avaient-ils à cet endroit?

Royden : Aucune.

Alice : Aucune? Est-ce qu'ils cueillaient des crosses de fougère?

Royden : Oh oui! Ils y allaient au printemps, et quelques-uns travaillaient de l'autre côté du fleuve, dans les fermes.

Alice : Et le piégeage?

Royden : Au printemps, ils faisaient du piégeage. Ils se rendaient jusqu'au bas du fleuve et ils vivaient à cet endroit.

Alice : Et la chasse?

Royden : Lorsqu'ils chassaient à l'automne, ils s'en allaient dans cette

- direction.
- Alice : Que savez-vous au sujet de la région de Jemseg?
- Royden : Pas grand chose. Mais lorsque mon père travaillait, nous vivions à cet endroit. Il travaillait pour un individu du nom d'Arnold Dykeman. Ce dernier possédait un salon funéraire, et mon père y travaillait. Et chaque hiver, ils allaient couper du bois sur les îles et ils le transportaient jusqu'à Jemseg en utilisant les chevaux. Et parfois un seul cheval transportait un cercueil. À l'époque, on transportait un cercueil dans la soirée. Même mon père dit que le cheval, qui avançait normalement, s'est mis à accélérer. Mon père avait oublié d'enlever un tournevis dans le cercueil, et ce dernier roulait de gauche à droite. Mon père dit que le cheval a dû penser que c'était le diable. Puis il s'est mis à aller vraiment vite, et sa queue était redressée. Mon père a dit qu'il ne pouvait le contrôler et que ses yeux étaient presque entrés dans leurs orbites.
- Alice : Qu'en est-il de l'endroit où ils ont entrepris des fouilles au cours de la dernière année? Que savez-vous de cet endroit? Savez-vous comment cet endroit s'appelait?
- Royden : L'endroit où ils ont entrepris leurs fouilles est exactement l'endroit où les agriculteurs avaient l'habitude d'enterrer leurs vaches. Parfois, lorsqu'une vache mourait, ils l'apportaient à cet endroit pour l'enterrer.
- Alice : Est-ce que les Indiens confectionnaient des paniers à cet endroit?
- Royden : Non, pas à l'endroit où se font les fouilles (pause) Vous savez où est située la partie la plus élevée du pont? Sous cet endroit, il y avait une ancienne route. C'est là qu'ils avaient l'habitude de confectionner des paniers, sur la pointe. Et ils vivaient également un peu plus haut de ce côté-ci du pont.
- Alice : Quel était le nom de cet endroit?
- Royden : Rev. Channelik.
- Alice : Que savez-vous de Portabello, de Grand lac et de toute cette région?
- Royden : Les Indiens vivaient à Portabello chaque année. Ils allaient chasser là, le rat musqué.
- Alice : Indian Point, à quel endroit est-ce situé?
- Royden : Savez-vous comment vous rendre à Scotchtown, Princess Park? Vous tournez sur cet autre chemin à droite lorsque vous arrivez à Princess Park, puis il y a une autre route avec un panneau indiquant Scotchtown. Mais vous continuez jusqu'au bout, jusqu'au cul-de-sac, et c'est Indian Point. Les Indiens y vivaient. Vous suivez la rive de ce côté-ci, où il y a une prairie, et c'est là qu'ils dressaient leur camp il y a longtemps.
- Alice : Est-ce que cet endroit est hanté?
- Royden : Oh oui! Avant d'arriver à la pointe, il y a un chemin qui mène jusqu'en bas de la colline. Il y a là une petite jetée, de même qu'une île. On dit que personne n'a jamais passé une nuit entière à Indian Point. Austin

me disait que le mari de la fille de mon oncle John, son nom était – c'était un type de Terre-Neuve. Ils ont amené leurs enfants là avec une tente roulote, et ils se sont installés vers les vingt heures. Ils ont allumé un feu à l'extérieur. Vers une heure du matin, ils ont senti la fatigue et sont allés se coucher dans la tente-roulotte. Puis quelqu'un ou quelque chose a commencé à secouer la tente-roulotte, au point où elle s'est renversée. La tente était sur le côté. Le nom du mari de Rose était Roy. Ils ont dû quitter l'endroit cette nuit-là, vers deux heures du matin. Ils ne pouvaient dormir, car le démon ne voulait pas les laisser tranquille.

Alice : C'est ce que disait Bobby Nash lorsque je lui ai parlé. Indian Point, c'est un mauvais endroit. Qui, pensez-vous, pourrait hanter cet endroit?

Royden : Je pense que ce sont de vieux Indiens. Tout comme nous, lorsque nous allions à la chasse... à Big Cove, non pas l'endroit des Mi'kmaq (Micmac), mais celui qui se situe près de Cambridge Narrows. Lorsque vous arrivez là, il y a une petite ville, et vous tournez de ce côté, vers Norton. Vous continuez tout droit jusqu'à Big Cove. Puis il y a Hatfield Point, Belle Isle, tous ces endroits. Hatfield Point, près de Big Cove, est l'endroit qui est hanté. C'est un bel endroit en pente, et il y a un cours d'eau juste au milieu, un gros ruisseau. Lorsque nous sommes allés à la chasse, au camp Irving, il y

avait une belle clairière, et la nuit est tombée rapidement. En retournant vers la voiture, Malcolm et moi-même – il faisait noir – nous avons vu devant nous une femme qui criait. Nous pensions que c'était un animal; la femme criait vers nous, et elle était vraiment très près de nous. Les garçons ont eu si peur qu'ils se sont tous deux accrochés à moi. Je suis presque tombé. Malcolm m'a même griffé. Nous nous sommes finalement rendus jusqu'à la voiture, et elle criait dans notre direction. J'aurais dû être plus avisé, car je savais déjà que l'endroit était hanté, mais j'y suis allé quand même. J'avais tout simplement oublié, car j'allais là pour la chasse. Nous sommes finalement partis et nous nous sommes rendus à Indian Point. J'ai dit aux garçons que nous pourrions nous arrêter pour faire du thé – il était environ une heure de la nuit. À l'endroit où j'ai garé la voiture poussaient des bouleaux... qui formaient comme un Kci Lakwakon (bâton utilisé pour retenir la bouilloire). Nous sommes allés chercher de l'eau et nous l'avons fait bouillir pour le thé. Je me tenais près du feu. Puis, au bout d'un certain temps, j'ai dit aux garçons que j'allais chercher de la nourriture dans la voiture, de façon à pouvoir manger à la lumière du feu. Je me suis rendu à la voiture et... ils m'ont presque renversé, et les deux essayaient d'entrer par la même portière. Ils m'ont dit que quelque chose se dirigeait vers le feu. J'ai regardé et

j'ai vu quelqu'un de vraiment grand qui venait vers nous. Il semblait ne pas avoir de tête, il était habillé tout de noir, son manteau en forme de « V », avec des bottes noires, une chemise blanche. Il venait droit vers nous. Je suis entré dans la voiture. Les deux voulaient s'asseoir à l'avant et ils se collaient sur moi. Cette personne venait toujours vers nous, et j'ai essayé de faire démarrer la voiture, mais sans succès. La lumière des phares s'est mise à baisser. C'était une voiture presque toute neuve, avec une nouvelle batterie. Mais elle est morte complètement, et la voiture ne voulait pas démarrer. Lorsque l'étranger disparut, le moteur s'est mis en marche. Nous avons quitté Indian Point en faisant crier les pneus, et il était près de trois heures et demie lorsque nous sommes arrivés ici. Je crois que c'est un endroit hanté.

Alice : Il y a un endroit dans cette région où Bob Nash se rend pour un barbecue. Il se rend là chaque soir, et ils ont un feu de camp. Il y a une île juste en face.

Royden : Oh! Ce doit être juste en aval de Burpee, juste en face de l'île Gilbert, là où ils vont.

Alice : Il dit qu'il y a un autre endroit, un camp, un camp de filles. Et il dit qu'un soir il y avait un feu de camp à cet endroit avec beaucoup de cris. Et les jeunes, de l'autre côté où Bob et les siens étaient situés, leur crièrent à leur tour. Le lendemain, il a envoyé les garçons pour voir s'il y avait eu

un feu de camp à cet endroit, mais ils n'ont même pas trouvé de cendres.

Royden : L'île Gilbert est également hantée. Particulièrement la partie supérieure, que les Indiens appellent *Pahtuhk*. L'île Gilbert en indien se dit *Piyakawek*. Cela veut également dire hantée. C'est Tom Nash qui m'a raconté cette histoire. Mon frère est également resté à cet endroit, et chaque nuit quelqu'un venait les déranger. C'est comme mon père me le disait un jour. Ils vont à la chasse à chaque automne près d'une grosse ville, soit près de Big Cove, ou à proximité. Quoi qu'il en soit, ils avaient une tente, une tente de soldats, grande et ronde. On pouvait y loger soixante-quinze hommes, et environ de quinze à vingt hommes allaient à la chasse et restaient sous la tente. Un jour Buck Nash, le fils de Frank Nash, et Buck avait tellement peur du diable qu'il faisait son lit juste au milieu de l'endroit où dormaient les autres. Il avait dit que personne ne pourrait le déranger. Vers les deux heures du matin, Tom, le père de ma femme, était là avec son père. Il m'ont dit tous deux qu'il [le diable] avait ramassé Buck à l'endroit même où il se trouvait au milieu de la tente et qu'il l'avait battu. Buck avait des marques sur la jambe, là où le diable l'avait attrapé, et également près de la gorge. Il s'était fait bousculer, mais il n'avait vu personne. Buck a demandé aux gars de l'aider, mais ils n'ont rien vu; c'est le diable qui se battait contre lui.

Planche 21.1 : À partir de la gauche : Alice Polchies (Wstock), la fille d «Ormocto Pete» Polchies; John Sacobie (Ormocto), le fils de Sadie et Andrew (Raccoon) Sacobie, frère d «Ormocto Pete» et oncle de Royden Sabattis (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 75-1898)



Buck l'a vu, mais personne d'autre. Je ne croyais pas les gars, mais j'ai demandé à Buck lui-même. J'ai dit à Buck que j'avais quelque chose à lui demander. Il ne voulait rien savoir. Il vivait à Ferris Lake, de l'autre côté de l'endroit où se situe Jemseg, de ce côté-ci. Les Indiens vivaient à cet endroit. Connaissez-vous McGowan's Corner, à environ quatre à cinq milles un peu plus loin sur la route? Là où ils vivaient, il y avait un petit pont. Mais lorsque le gouvernement a construit la route, il a couvert le pont et n'a jamais pris la peine d'en aménager un autre. C'est là que vivait Buck. Un peu plus bas est situé l'endroit qu'ils appelaient *Apahtek*. Ferris Lake, à l'extrémité, est l'endroit où vivait Buck. Il vivait là pendant l'hiver, dans une cabane recouverte de papier goudronné qui n'était pas isolée, une espèce de camp de fortune. Il n'y avait pas d'isolation, seulement du bois recouvert de papier goudronné. Il avait une femme et un fils. Il travaillait pour les agriculteurs, Jim et tous les autres. Je lui ai demandé ce jour-là de me montrer la blessure que lui avait faite le diable en l'attrapant. C'était une marque ronde recouverte de peau d'une couleur rouge. Les marques étaient restées imprimées sur ses bras. Il m'a tout montré. Il m'a dit qu'il me montrerait toutes les cicatrices si je ne le croyais pas, et c'est alors qu'il me les a montrées.

Alice : Qui était votre grand-père?

Royden : Le nom de mon grand-père

était Racoon, Andy Sacobie.

Alice : Et votre grand-mère?

Royden : Sadie Sacobie. Mon oncle

John Coon, le connaissiez-vous?

C'était sa mère et celle de mon oncle

Pat, c'était leur mère.

Alice : Est-ce que vos parents et vos grands-parents confectionnaient des paniers?

Royden : Ils avaient l'habitude de les vendre ou de les échanger. Car à l'époque, les agriculteurs n'avaient pas assez d'argent, et c'est pourquoi ils échangeaient du porc, des pommes de terre et de la farine de sarrasin, entre autres, pour des manches de hache et des paniers. Les Indiens transportaient leurs marchandises là où étaient les agriculteurs, et les échanges se faisaient. Ils n'obtenaient pas d'argent. Parfois, ils pouvaient obtenir un peu d'argent pour acheter du tabac à chiquer ou du tabac à pipe.

Alice : Est-ce qu'ils utilisaient de la teinture pour leurs paniers?

Royden : Oui. Solomon Paul et Sarah Paul – anciennement Sacobie.

Alice : Quelles couleurs utilisaient-ils?

Royden : Vert, rouge ou jaune.

Alice : Où obtenaient-ils la teinture?

Royden : Ils la fabriquaient eux-mêmes.

Alice : Comment faisaient-ils?

Royden : Je me le suis souvent demandé. C'est Solomon Paul qui la fabriquait. Il utilisait un mélange et remplissait le contenant jusqu'ici. Il faisait bouillir le tout, nouait les tiges de frêne ensemble et les mettait dans le contenant. Il utilisait de deux à trois contenants, pour les différentes

Planche 21.2 □: Sarah «□ Selapic□» Sacobie en 1894, fille d'André Sacobie et tante de Royden Sabattis, Sarah confectionnait des paniers (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 74-17358)



- couleurs. Quand il le retirait, le frêne était coloré.
- Alice : Est-ce qu'ils utilisaient des baies pour la teinture?
- Royden : J'imagine que oui. J'étais jeune lorsque nous vivions à Oromocto, au moment où Solomon confectionnait des paniers. Mais la maison était coquette, une belle maison, car il pêchait le saumon tout l'été. Et à proximité, ils confectionnaient des paniers, afin d'avoir une vue sur la route. Il avait un permis à l'époque et il pouvait pêcher le saumon. Mais aujourd'hui, un Indien ne peut obtenir de permis, car ils refusent d'en donner aux Indiens. Ils vous disent qu'un permis doit être transmis de génération en génération, du moins c'est ce qu'ils prétendent. Ils pensent qu'ils peuvent rouler les Indiens.
- Alice : Est-ce que votre enfance à Oromocto a été difficile?
- Royden : Je pense que oui; notre maison était délabrée, et nous étions pauvres. Nous vivions en fait dans une cabane recouverte de papier goudronné à Oromocto. Et les fenêtres, je n'ai pas peur de le dire, nous n'en avons pas. L'hiver, mon père couvrait les ouvertures au moyen d'un paletot, retenu avec deux clous. Nous n'avions pas de couvre-plancher, et nous marchions directement sur le sol. De plus, c'était un petit camp.
- Alice : Est-ce que vous aviez l'électricité?
- Royden : Non.
- Alice : Combien y avait-il de chambres dans votre maison?
- Royden : Nous vivions tous dans la même chambre, et en vieillissant, nous en avons ajouté une autre.
- Alice : Y a-t-il beaucoup de gens ici à Kingsclear qui sont venus originellement d'Oromocto?
- Royden : Il y en avait beaucoup qui venaient d'Oromocto, comme Cora, Theresa, Yvonne, Molly-Sus, John Arnold et sa femme, et Babe [Annie Sacobie], Clifford, Stevie [les deux Sacobies]. Tous étaient d'Oromocto. Nous et les parents de ma femme, Tom, Marjorie, tous vivaient à Oromocto. Missel, Freddy Sabattis là-haut, venait d'Oromocto.
- Alice : Était-il votre frère ou un membre de la famille?
- Royden : Non, mon frère était *Apoluwes* (Ambrose), et il y avait Frankie et Johnny. Le frère de Freddy est Charlie Bear et *Suseph* (Arthur Sabattis). Et Freddy, son père était Noir. Il disait qu'il était un Noir et non pas un Indien. Il aimait répéter ça.
- Alice : Pourquoi?
- Royden : Il disait : Missel n'est pas mon père, c'est pourquoi je suis le mouton noir de la famille.
- FIN DE L'ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ DEUX
- Royden : Rosie également est de *Welmooktuk* (Oromocto), et Debson, qui est de *Welmooktuk*, de même que Stanley et Myrtle.

Alice : Debson, quel est son vrai nom?

Royden : David Paul. Il y a longtemps à Oromocto, la femme de John Casey, Frances, car Debson était marié à la sœur de Frances, son nom était Molly Louise. Je ne sais pas si elle est toujours vivante ou si elle est morte. Je me souviens lorsqu'elle a quitté Oromocto. Debson lui a donné de l'argent pour s'acheter des souliers et des vêtements, et on ne l'a plus revue. C'était il y a longtemps.

Alice : Vous rappelez-vous, lorsque vous viviez à Oromocto, quelles étaient les activités des adultes, comme des danses et (pause)

Royden : Oh oui! Je me souviens qu'il y avait une danse, et qu'il y avait un lieu pour danser. L'ancienne école ou parfois dans la maison de quelqu'un. C'était plaisant, car il n'y avait pas de batailles; ils ne faisaient que danser et boire.

Alice : Est-ce que les gens buvaient beaucoup?

Royden : Oui, mais ils n'achetaient pas de boisson. Ils avaient de la bière d'abeilles, et une personne pouvait en boire quatre ou cinq chopes. Pour la fabriquer, ils utilisent de la mélasse, du sucre blanc et du sucre brun ainsi que de l'eau tiède. Elle était prête en dix minutes. Un jour, votre mère et votre père, avant votre naissance, avaient pris quatre chopes. Nous avions un genre de boisson très forte. Il s'agissait d'en boire une tasse et vous aviez l'impression que votre estomac était en feu. Puis, vous aviez l'impression de flotter à plusieurs

pouces du sol. Le goût était exceptionnel.

Alice : Est-ce que John Coon vous a déjà raconté des histoires?

Royden : Pas vraiment, car j'étais plutôt jeune lorsque je suis parti de là.

Alice : Quel âge aviez-vous?

Royden : Environ treize ans.

Alice : De quelle année parlons-nous?

Royden : Je suis né en 1933. C'était donc vers 1947. Il y avait la guerre en 1945, juste après mon départ. Je suis allé à Cambridge Narrows à cette époque. J'avais quatorze ans lorsque je suis retourné à Oromocto.

Alice : Combien étiez-vous dans votre famille?

Royden : Il y a (pause) les garçons sont Maynard, Petro, *Apoluwes* (Ambrose). Environ sept frères en tout. Les sœurs : Rose, Mary, Loretta, Jean, Cora, Joanie, Molly et Annie. Environ huit filles en tout.

Alice : Vous rappelez-vous de quelqu'un qui aurait pu construire des canots en écorce de bouleau?

Royden : Non.

Alice : Et que savez-vous des peaux d'orignal?

Royden : Rien du tout.

Alice : Il doit y avoir quelqu'un quelque part qui en sait davantage à ce sujet.

Royden : J'ai vu quelques canots en écorce de bouleau à Oromocto, mais je ne sais pas qui les fabriquait. Je me souviens d'un type qui en a fabriqué un.

Alice : Qui était-ce?

Royden : Mon grand-père, Racoon, Andy Sacobie. Je me rappelle qu'il en

- a fabriqué un. Je lui ai posé toutes sortes de questions à savoir comment l'écorce de bouleau serait assez grande pour couvrir toute la carcasse. Il m'avait répondu qu'il faut que l'arbre soit assez gros, comme celui-là tout près, juste de la bonne taille. Car l'arbre est déjà courbé et que sa forme vous permet de glisser l'écorce dessous et de la fixer au sommet des côtes. Une fois l'écorce fixée, il faut utiliser un produit adhérent qu'il faut faire réchauffer. Une fois l'eau très chaude, il faut glisser l'écorce de cette façon.
- Alice : Connaissez-vous des cimetières à cet endroit?
- Royden : À Oromocto? Pour les Autochtones? Non.
- Alice : Connaissez-vous Brown's Flat?
- Royden : Non.
- Alice : Sheffield?
- Royden : Non. Je ne connais pas vraiment ces endroits ni les cimetières.
- Alice : Vous êtes donc déménagé ici en 1947. Comment était l'environnement lorsque vous êtes arrivé ici?
- Royden : À mon arrivée, il n'y avait rien, pas de maisons, rien. Nous vivions de l'autre côté du chemin ici. Il n'y avait pas de route transcanadienne à l'époque, et nous vivions donc de l'autre côté du chemin, en bas de la colline, près du ruisseau, dans des tentes. Il n'y avait pas de maison. Ils avaient menti aux Indiens. Ils avaient dit qu'en arrivant, on n'aurait qu'à entrer dans nos maisons. Lorsque nous sommes déménagés, il n'y avait pas une seule maison. Ils savaient comment nous tromper.
- Alice : Whalen?
- Royden : Oui. Je suis certain qu'à sa mort il est allé droit en enfer.
- Alice : Ma mère m'a dit qu'il s'était enrichi aux dépens des Indiens.
- Royden : Oh oui! Il est devenu millionnaire. Lorsqu'il a pris sa retraite, il a acheté une maison au sommet de cette colline, et il n'a pas vécu là bien longtemps avant de mourir.
- Alice : Il devait être très âgé?
- Royden : Soixante-quinze ans. Il était vraiment gras et grand.
- Alice : Beaucoup de gens parlent beaucoup de lui, et il n'était pas un très bon agent pour les Indiens d'après ce que je peux comprendre. Il promettait, comme tout ce que vous avez mentionné, des animaux et toutes sortes d'autres choses. Et ils ne recevaient jamais rien, ou peut-être que quelques personnes pouvaient recevoir certaines choses, mais sans doute pas en grandes quantités.
- Royden : Il a trompé les Indiens, pas juste un mais tous. Rappelez-vous lorsque certains ont reçu une pension de l'armée. Il gardait tout cet argent pour eux ou lorsqu'un enfant recevait du lait, on le donnait à l'agent pour l'enfant, mais l'agent ne le donnait pas à l'enfant. Je ne sais pas ce qu'il faisait avec le lait, mais je crois qu'il le vendait. Je sais que lorsqu'il a fait l'élevage des vaches, vingt têtes de Jersey, toutes des Jersey, le père de

- ma femme avait l'habitude de travailler pour l'agent, et il trayait les vaches à la main tous les matins, recueillant de bidons à crème de lait. L'agent est celui qui ramassait l'argent. Tout ce qu'il vendait appartenant aux Indiens, et il en mettait l'argent dans ses poches. Il ne remettait pas un sou aux Indiens.
- Alice : Vous rappelez-vous, lorsque quelqu'un mourait, s'il y avait une cérémonie indienne?
- Royden : Non, ils n'ont jamais eu ce genre de cérémonie ici. Je me souviens seulement des danses indiennes, il y a longtemps, que nous faisons lors de longues tournées. Il y avait une ancienne salle à Lake George, et il y avait tellement de colons qui venaient nous voir danser. Vous rappelez-vous Joe Shaker? Il s'occupait de l'argent, avec Andrew Paul de Devon. Je pense qu'ils ont trompé les Indiens. Lorsque nous organisions un spectacle, il y avait tellement d'argent que les Blancs mettaient sur la table, alors que nous n'avons jamais rien reçu. C'était un beau spectacle à voir, lorsque les Indiens dansaient.
- Alice : Avez-vous déjà fréquenté les Nash à Gagetown?
- Royden : Oui, il y a longtemps. J'allais là lorsque Evelyn, Bobbie, Jim Nash et Lena et Louis Paul... Ils vivaient à Upper Gagetown Ferry, de ce côté du fleuve, le long du rivage.
- Alice : Ils vivaient dans un bateau-maison, n'est-ce pas?
- Royden : Oui, ils ont vécu là pendant des années. Louis et sa femme *Ahnis* [Annie?], je ne sais pas son nom anglais.
- Alice : Et les mariages dans ce temps-là? Au temps de votre jeunesse, est-ce qu'il y avait des mariages arrangés pour les Indiens, pour certains Indiens?
- Royden : Oh oui!
- Alice : Comme cela se passait-il?
- Royden : Eh bien! il y a longtemps, à Oromocto (pause). Connaissez-vous l'église St. Vincent, là où les gens avaient l'habitude de se marier? Sauf que les Indiens étaient vêtus dans des vêtements si pauvres. Parfois une cravate, parfois ils portaient un bas ou autre.
- Alice : Non, je veux dire est-ce que quelqu'un, je veux dire un Ancien, donnait le OK? Vous êtes ma fille et il y a une autre famille avec un garçon. Est-ce que quelqu'un a déjà dit que cette personne devrait marier telle ou telle autre personne?
- Royden : Non.
- Alice : Est-ce que les Indiens étaient très religieux à cette époque?
- Royden : Oui, ils étaient très religieux, il y a longtemps. En fait, ils étaient plus religieux à cette époque qu'aujourd'hui. Nous ne voyons plus d'Indiens dans les églises.
- Alice : Seulement lorsque quelqu'un meurt, se marie, un baptême, c'est à peu près la seule fois.
- Royden : Comme il y a longtemps, je parle de la région indienne à Oromocto, il y avait ce prêtre du nom de père Moore. Un Indien se mourait,

du nom de *Sahk Suseph*. Il était à l'article de la mort et quelqu'un est allé chercher le prêtre afin de préparer les derniers rites pour *Sahk Suseph*. Le prêtre a lu quelques prières. Et vous connaissez ce contenant dans lequel se trouve l'eau bénite. Il y a une poignée de plomb qui est fixée au manche. Quelqu'un l'avait utilisé à l'église, l'un des servants. Le prêtre s'en est servi pour asperger le mourant. L'Autochtone était allongé sur le lit qui était fait de paille, ou quelque chose du genre. Au moment où le prêtre l'aspergeait, la poignée s'est détachée et le contenant a frappé le mourant sur la tête. Ce dernier a dit au prêtre : Espèce de bâtard, tu m'as presque tué. Tout le monde a éclaté de rire... mais l'Autochtone a vécu longtemps par la suite. Mon oncle John a par la suite dit à *Sahk Suseph* qu'il ne fallait jamais proférer de jurons à l'endroit d'un prêtre. Ce dernier lui a répondu : Je me fous de ce que les autres pensent. Les contenants pour l'eau bénite étaient alors faits en plomb et étaient très lourds. Il y a longtemps, on n'exposait personne dans un salon funéraire ou *nute utsasohkew* (la présentation du corps). Ce qu'ils faisaient était de vous déposer sur un banc et de vous couvrir d'un drap blanc, pas comme aujourd'hui.

Alice : Que leur faisaient-ils d'autre?

Lorsqu'ils les recouvraient d'un drap blanc, est-ce qu'ils mettaient quelque chose sur ces personnes?

Royden : Lorsque vous êtes enterré, ils

vous mettent dans une boîte. Ils confectionnaient une boîte, un simple cercueil avec un couvercle de bois. Ils le descendaient en terre et ils l'enterraient. Ils préparaient le corps à la maison.

Alice : Vous rappelez-vous d'Indiens traditionnels? Par exemple, les Anciens à l'époque.

Royden : Pas vraiment.

Alice : Que savez-vous de l'ocre rouge?

Royden : Je n'en sais rien. Avez-vous déjà entendu l'histoire que feu Joe Sagaby racontait au sujet de Noé? Il m'avait prêté l'enregistrement qu'il avait fait. Il était si drôle avec sa voix nasillarde. Il voulait donner l'impression qu'il parlait en malécite. C'est l'histoire de quelqu'un qui lui dit d'amener à bord tous les animaux dans *tulokuk* (le grand bateau). J'aurais dû garder cet enregistrement. Je l'ai eu ici pendant quelque temps, mais il voulait que je le lui remette, et je le lui ai rapporté.

Alice : Que savez-vous de la médecine indienne?

Royden : Seulement *Kiwhosuwasaq* (racine de calame). Mon oncle John connaît ce genre de médecine pour guérir les gens. Un jour, Phillip, le frère de ma femme a eu une épine dans la main. On lui a fait des rayons x, mais sans rien trouver, car l'épine n'apparaissait pas sur les rayons x. Il est revenu à la maison, et il avait toujours cette douleur, au moment où il vivait à *Welmooktuk* (Oromocto). L'oncle John lui a alors préparé un cataplasme. Il a utilisé une sorte

d'écorce, qu'il a fait bouillir et qu'il a broyée, en utilisant du peuplier. Ça ressemblait à une pommade, mais il l'étendit sur un bandage qu'il appliqua sur la partie blessée. Il lui dit d'enlever le bandage le lendemain matin et qu'il serait guéri. Et assurément, le lendemain, lorsque Tom s'est réveillé, il a enlevé le bandage et il y avait cette épine dans le bandage. La pommade l'avait fait sortir. Mon oncle John en connaissait beaucoup sur la médecine. Il m'a enseigné des choses, mais j'ai tout oublié.

Alice : Vous a-t-il déjà raconté des histoires?

Royden : Oui, mais je les ai toutes oubliées. Je restais souvent assis là à l'écouter.

Alice : C'est une personne avec laquelle il aurait été utile de parler, s'il avait été encore vivant. Il connaissait tellement de choses.

Royden : Oh oui! Il savait tout. Je ne crois pas qu'il y ait aucun aspect de la vie des Autochtones qu'il ne connaissait pas. Il pouvait prédire le temps, sans jamais se tromper. Il utilisait les entrailles d'un cochon, et il pouvait savoir à partir des plis comment serait l'hiver. Lorsqu'ils abattaient les cochons, il les examinait pour prédire le genre d'hiver que l'on aurait. Il comptait les plis. Il ne se trompait jamais. Il pouvait dire s'il y aurait beaucoup de neige pendant l'hiver en observant les nids d'abeilles. Si une perdrix avait beaucoup de plumes près des pattes et

qu'elle avait de grosses pattes, il savait qu'il y aurait beaucoup de neige. Une personne qui observe peut apprendre beaucoup de choses.

Alice : Comment était la vie pour vous lorsque vous êtes déménagé ici?

Royden : Eh bien! Les gens étaient pauvres. Mais pour moi, j'ai commencé à travailler immédiatement, pour Simm's Roofing Company. J'ai travaillé pour eux pendant près de vingt-neuf ans. Si j'ai arrêté, c'est qu'ils sont tous morts. C'est la seule raison pour laquelle j'ai cessé de travailler. Je suis donc allé travailler pour une autre compagnie pendant dix-neuf ans dans le parc industriel. Et il y avait deux autres compagnies, Porter Roofing Company et Tasco. Nous avons compté les années, et nous sommes arrivés à un total de quarante-trois ans. L'hiver et l'été, je n'ai jamais été licencié une seule fois pendant toutes ces années. J'ai vu beaucoup de Blancs qui étaient licenciés pendant la période de Noël, mais moi et quelques autres Blancs, nous sommes restés. Je ne sais pas pourquoi. Je pensais qu'ils devraient me renvoyer parce qu'il neigeait tellement. Mais ils disaient : À lundi Royden. Pendant toutes ces années où j'ai travaillé, je me suis finalement fatigué et j'ai pensé à trouver un travail plus facile. Je me suis donc trouvé un emploi ici à l'école. Et pendant six ans, j'ai travaillé à l'ancienne école, puis à la nouvelle.

Alice : Quelqu'un vous a-t-il déjà parlé

des « petites personnes »?

Royden : Il y a longtemps, on pouvait les voir – le père de ma femme – près du ruisseau. Il y a une ouverture sous la saillie rocheuse, et il y avait un tunnel à cet endroit. C'est là qu'ils vivaient et le long du ruisseau. Ils étaient tous petits et ils nageaient; l'un d'eux a plongé. Mais je crois qu'ils avaient de grosses têtes.

Lorsqu'ils voyaient venir les gens, ils se jetaient à l'eau, et on ne les a plus jamais revus. Mon père et moi allions à la chasse de ce côté-ci de

Gagetown. Il y avait une grue qui appartenait à Irving, près de la fabrique de pâte de bois le long du fleuve. Non, c'était plutôt de l'autre

côté d'Oromocto, *Macfetchnik*

[endroit appartenant à MacFadzen] du nom qu'on donnait à cet endroit. En début de soirée, nous marchions à cet endroit. Mon père m'a dit de regarder près de la flèche de la grue, qu'il y avait de « petites personnes » à cet endroit. Il m'a dit que lorsque nous serions plus près, elles sauteraient dans la rivière. Je ne l'ai jamais cru avant de le voir moi-même. C'est mon père qui me l'avait raconté.

Alice : Je pense que nous sommes à la fin de l'enregistrement, Roy, et je vais arrêter ici. De toute façon, ma bande est finie.

FIN DE L'ENREGISTREMENT

22. Les fabricants de raquettes

FRED TOMAH
HOULTON, MAINE

Oui, c'est un autre objet que nous étions reconnus pour fabriquer. Nous étions connus comme des fabricants de raquettes. Cette tribu, les Malécites [Wolastoqiyik], était en relation avec les autres. Et une autre tribu, les Micmacs (Mi'kmaq), n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur la neige et savait qu'un Malécite était passé par là, à cause du tissage. Un tissage très fin, c'était la marque des Malécites. C'était même un choix de matériel. La peau d'un orignal, soit la peau du ventre d'un jeune orignal, était ce qu'il y avait de mieux.

Alice : Jim et Aubrey Tomah, étaient originellement de Kingsclear, n'est-ce pas?

Fred : Oui, leur père et leur mère vivaient là lorsque Jim et Aubrey sont nés. C'est également là qu'ils ont fréquenté l'école, la petite école. Mais c'est il y a très longtemps. Leo a vécu là pendant presque toute sa vie, tout comme Jim et Aubrey. Ils sont tout simplement nés là.

Alice : Qui était leur mère?

Fred : Mary, peut-être, car elle est morte avant ma naissance. Peu après, ils ont déménagé dans la région de Houlton pour travailler, confectionner des paniers et d'autres articles du genre, même s'ils confectionnaient déjà des paniers à Kingsclear. Leur mère était très habile dans la confection de paniers, surtout des paniers de

fantaisie. Quant à Jim, c'est elle qui lui avait appris à être difficile.

Alice : En quelle année sont-ils venus s'établir ici, le savez-vous?

Fred : Ce doit être dans leur adolescence. Leo travaillait pour Bangor-Aroostook Railroad; leur père a été menuisier pendant de nombreuses années. Il travaillait encore pour cette compagnie lorsqu'il a pris sa retraite. Les garçons vivaient dans la région, près de Houlton. Les Indiens étaient établis à divers endroits, que ce soit ici sur le chemin Foxcroft ou de l'autre côté sur la colline Hungary, où ils vivaient dans les appartements. C'est le dernier endroit où ils ont vécu avant de s'établir ici. C'est dans les appartements que l'atelier de confection de Jim était situé. Ils étaient déménagés là vers la fin des

Planche 22.1 □: Aubry Tomah de Houlton, Maine, utilise un maillet en bois et un coin de bois pour fendre une bille de frêne qui sera utilisée dans la confection de paniers. (Photo □: Gracieuseté de la bande de Malécites de Houlton)



- années 1940. Car à l'époque, il y avait un moulin à cet endroit. Beaucoup de Blancs sont déménagés là, dans les maisons qui ont été construites pour les travailleurs du moulin. Lorsque le moulin a connu des difficultés et a fermé ses portes, les Indiens ont commencé à y déménager parce qu'ils vivaient à proximité de toute façon.
- Alice : Savez-vous en quelle année c'était?
- Fred : C'était au moins vers 1945, ou à cette époque, car il y avait une maison à appartements que nous appelions la maison Sewell. Elle n'est plus là, mais parmi celles qui sont encore debout, il y en a une située dans la principale section d'appartements. Et juste en face, il y avait la maison Sewell, la seule maison à l'époque qui avait une fondation. Elle avait été construite en 1941, et c'est peu après que les Indiens ont commencé à déménager dans les autres maisons qui ressemblaient davantage à des cabanes.
- Alice : D'où venait les Indiens qui vivent ici maintenant?
- Fred : La bande de Houlton, et divers groupes apparentés venant de diverses tribus, à Tobique, Woodstock et Kingsclear. Ils ont vécu ici même avant la fondation de Houlton; ce sont ces familles.
- Alice : En quelle année Houlton a-t-elle fondée?
- Fred : Sans doute vers 1860. Il y avait des Indiens ici, qui confectionnaient des paniers, qui faisaient la cueillette et qui chassaient. Ils utilisaient la rivière ici à *Metaqtihkek* (extrémité des broussailles), ce qui veut dire qu'il s'agit d'un affluent vers le Nord. Et ils se rassemblaient et chassaient dans cette région.
- Alice : Si on en revient à Aubrey et Jim, qui étaient originellement de Kingsclear; est-ce qu'ils ont déjà vécu là?
- Fred : Dans leur enfance, ils y ont fréquenté l'école. L'école était financée par la province.
- Alice : Dites-moi donc comment vous vous êtes intéressé à la confection de paniers. Je sais que vous m'avez dit que Jim et Aubrey vous ont enseigné tout ce que vous savez.
- Fred : Jim, Aubrey ainsi que Leo et Charlie Tomah.
- Alice : Pourriez-vous m'en parler?
- Fred : C'est il y a longtemps. Le tout a effectivement commencé avant même que je puisse m'en rappeler, car Aubrey m'amenait dans les bois lorsqu'ils allaient chercher du frêne. J'étais tout petit, avant même l'âge scolaire. Ils m'amenaient dans les bois, car ils n'avaient pas d'autres enfants à l'époque. Il n'y avait que Sue, sa sœur aînée, qui était née à Noël 1953 ou 1954. Aubrey est celui qui m'amenait dans les bois lorsqu'il allait chercher du frêne. Et je pleurais, car je voulais monter dans le camion et retourner à la maison. J'étais âgé de quatorze ou quinze ans lorsque j'ai commencé à en ramasser moi-même. En raison de la nature du matériel, de

la nature du bois et des outils, je n'aurais pu commencer plus jeune. Les outils sont beaucoup trop dangereux et coupants. C'est donc à cette époque, vers les années 1960, 1965 ou 1966. Je m'en rappelle, car Jim a acheté une nouvelle voiture, une Buick GS 1967, un démonstrateur. Il l'a conservée pendant près d'un an, et c'est un an ou deux avant mon apprentissage. Quant au processus, il m'a fallu plusieurs années pour l'apprendre et le maîtriser. Jim et Aubrey confectionnaient des paniers et ils imitaient le travail des autres; mais pour créer vous-même vos modèles, vous devez être vraiment bon. Il faut vraiment apprendre ce qu'on essaie de vous enseigner. Il faut se préparer en conséquence. À la base de la confection des paniers, il y a la découverte du bois; il faut trouver la bonne sorte de bois et d'arbre pour effectuer un travail quelconque. N'importe qui pourrait confectionner des paniers, mais pour certains types de paniers, il faut utiliser certains types de bois. C'est donc ce qu'ils vous enseignent dès le début. Et ils confectionnaient différentes tailles de paniers : des paniers industriels utilisés pour l'agriculture, jusqu'aux paniers domestiques qui servent à y conserver des objets précieux. La forme varie, selon le type de bois utilisé, et tout cela est très important.

Alice : Il vous a donc fallu un certain nombre d'années pour apprendre?

Fred : Oui, même le concept de panier

lui-même. C'est très facile à comprendre, mais il faut fabriquer vos outils. Ils sont de nature artisanale, et ils ne vous laissaient pas utiliser leurs outils.

Alice : Y a-t-il des noms pour ces outils?

Fred : Pour ce qui est des outils de confection, calibres, chevaux, et autres objets du genre, hache. Le choix de vos outils, il faut soit les fabriquer vous-même ou les obtenir d'une façon quelconque. Vous ne pouvez tout simplement utiliser les outils d'une autre personne, car c'est considéré comme inacceptable; c'est la méthode du paresseux de confectionner un panier. Mais ils m'ont montré, bien sûr, comment fabriquer mes propres outils. Et quel choix de bois utiliser, ainsi que les raisons pour lesquelles on l'utilise.

Alice : Quelle sorte de bois vous disaient-ils d'utiliser pour fabriquer vos outils?

Fred : Des pommiers. Ça peut sembler bizarre, mais le bois du pommier est très dur et a une forme bizarre; les branches par exemple. Ceci peut vous simplifier la tâche, car vous avez moins de travail à faire si vous trouvez une partie de l'arbre qui présente la courbe nécessaire. Sans compter l'épaisseur et d'autres caractéristiques. Puis, il s'agit de le faire chauffer et de le laisser sécher naturellement. On utilise ensuite ce morceau de bois pour le sculpter en fonction de la forme de votre main. C'est pourquoi vous ne laissez

personne utiliser vos outils, car ils sont conçus sur mesure pour vous-même.

Alice : Avez-vous déjà conçus vos propres outils?

Fred : Il n'existe pas de concept pour la fabrication des outils. Chacun est fabriqué pour s'ajuster à votre main, pour que vous vous sentiez à l'aise.

Alice : Avez-vous déjà utilisé les outils de Jim et Aubrey?

Fred : Oui, j'ai utilisé les leurs. Il existe également un principe universel, et certains des Anciens l'utilisent.

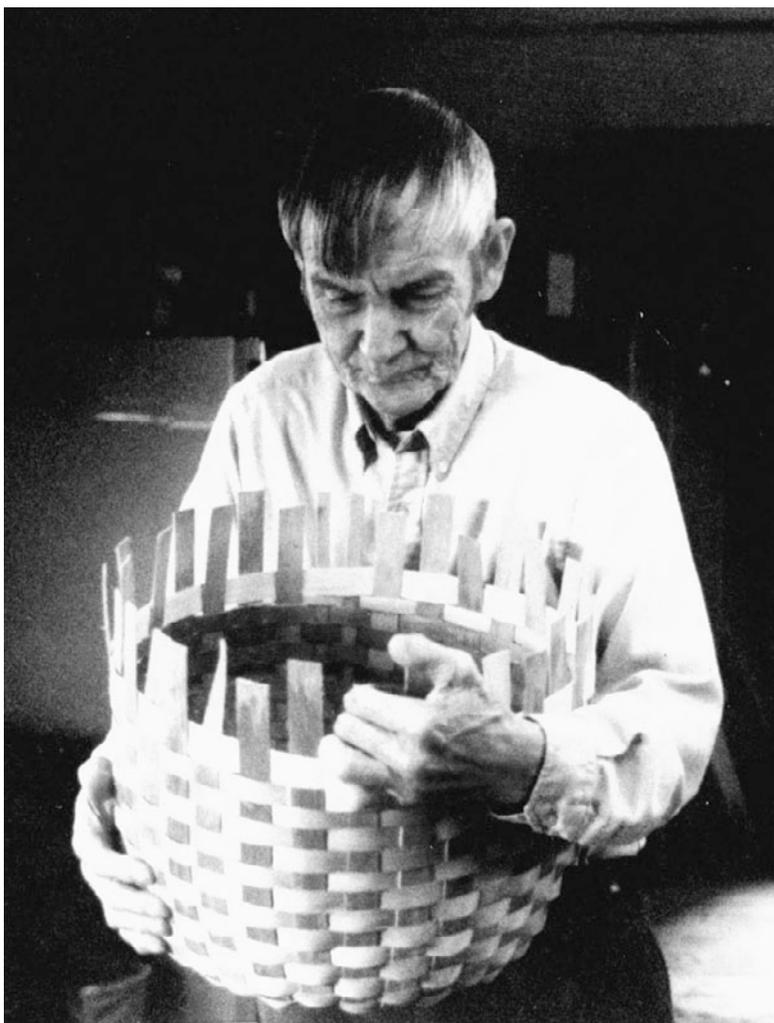
Alice : Est-ce que le genre de pommier est important?

Fred : Non, pas du tout.

Alice : C'est la première fois que j'entends parler de cela.

Fred : C'était leur choix, que ce soit la vérité ou non. Mais la date, même leur père leur a donné cette date.

Planche 22.2 □: Jim *ōīīah* (photo □: gracieuseté de la bande de Malécites de Houlton)



Alice : Comment appelez-vous l'une de ces choses?

Fred : C'est une plane.

Alice : Ce n'est pas conçu pour s'ajuster à votre main ni à la main de quiconque.

Fred : Mais c'est recourbé. Ce n'est pas une plane, c'est votre plane commerciale. Quand on choisit une plane, c'est en fonction du contact de l'acier, et les plus anciennes sont les meilleures. Les plus vieux disaient que plus l'acier contient de carbone, plus il est efficace. La lame est coupante pendant plus longtemps une fois aiguisée; c'est très important. Mais les manches sont également recourbés en fonction de l'orientation de la lame, et c'est pourquoi on a

tendance à courber les poignées dans le cas d'un confectionneur de paniers. Il s'agit d'une plane qu'ils appelaient une plane à rayon. L'usage est le même, mais on s'en servait pour la fabrication des roues à rayons pour les plus vieux. Et ceci est une plane ordinaire, les manches étant courbés vers le bas en relation avec la lame, au choix des travailleurs et de chaque confectionneur de panier en un sens. C'est une plane qui sert davantage pour les paniers de construction que pour les paniers de fantaisie. Quant aux paniers de fantaisie, vous utilisez un anneau qui exige l'utilisation de ce genre d'outil. Tandis que pour les autres types de paniers, vous avez besoin d'une plane pour amincir.

Planche 22.3 □: Outils pour la confection de paniers (photo de Vktoria □ Kramer).



Planche 22.4 : (photo de Viktoria Kramer)



Puis, il y a le couteau à lame incurvée. Je n'en ai pas ici. J'ai trouvé une façon plus facile de procéder, plutôt que d'utiliser un couteau à lame incurvée. Jim et Aubrey utilisaient des couteaux à lame incurvée.

Alice : Je pense que beaucoup d'Indiens plus âgés utilisent des couteaux à lame incurvée.

Fred : Ce genre de couteau a deux usages, premièrement pour tailler l'extrémité du bois, mais également pour racler la surface. Il fallait obtenir la sensation la plus douce possible. Il fallait la meilleure qualité de métal. La lame était incurvée et le manche était conçu en conséquence. L'arc est plus recourbé que tout autre couteau que vous pouvez utiliser afin de pouvoir bien le tenir dans la main, notamment avec le pouce. Le revers

du manche doit s'ajuster à votre main lorsque la lame est tournée vers vous. Et la façon dont la lame était conçue dans le manche de façon à s'ajuster à la paume de votre main. L'extrémité du manche était recourbée vers l'extérieur, en s'éloignant de vous. C'est là que reposait votre pouce. On s'en servait pour couper les extrémités, et en le retournant, on pouvait racler le bois.

Alice : Avez-vous trouvé frustrant d'apprendre votre (pause)

Fred : Si j'ai trouvé ça frustrant?

Alice : Pouvez-vous nous en parler?

Fred : Mon premier panier, je l'ai fabriqué tout seul. Puis je suis allé le montrer à Jim et Aubrey. Je l'ai montré à Jim d'abord. Il a tellement critiqué mon panier avant de me dire de le démanteler. J'ai donc dû le démanteler avant de le montrer à

Aubrey. Aubrey n'a pas vu tous les détails que Jim avait observés, mais néanmoins il m'a dit de le démanteler et de le refaire. Bien sûr, je l'ai fait. J'ai refait ce panier au moins trois fois avant qu'il soit bien fait, y compris la confection d'une poignée différente. Finalement, mon panier devenait acceptable pour une personne qui était considérée comme un débutant. Ils s'assoyaient là, mais ils me critiquaient ouvertement. Ils (pause)... vous disaient comment faire et si vous ne saisissiez pas, vous leur faisiez perdre leur temps. Et ils n'appréciaient pas. Ils disaient que peu importe leurs commentaires, je n'écoutais pas. Pour apprendre, il fallait le faire à leur manière, les détails et tout. Puis, en un sens, ils vous réexpliquaient tout. Au fur et à mesure que vous confectionniez des paniers, même avec eux, ils insistaient à nouveau sur l'importance de racler le bois afin de le rendre plus présentable que pour une utilisation domestique, et sur la sélection du bois. Au début, ils m'enseignaient tout à partir du début. Et ils se servaient de moi comme d'un mulet, m'amenant dans la forêt et m'utilisant pour transporter le matériel. Puis ils m'expliquaient l'endroit où nous étions, pourquoi ce genre de bois pousse à cet endroit, et ainsi de suite, comme les différents anneaux de croissance de l'arbre en relation avec l'utilisation que vous escomptiez en faire. Puis, ils faisaient toujours une entaille au sommet de l'arbre, et

jamais à la base de l'arbre. C'est trompeur, si vous entaillez l'arbre au moyen d'une hache, car cela détermine la croissance de l'arbre.

Alice : Procédez-vous ainsi pour n'importe quelle sorte de bois que vous voulez utiliser? Je ne veux pas dire le frêne, mais un arbre, n'importe quel arbre?

Fred : Eh bien! vous voulez dire pour d'autres usages, comme des raquettes ou des arcs ou ce genre de choses? Non, pas nécessairement. La raison pour laquelle ils m'expliquaient cela est à cause de la nature des anses et des rebords et du bois utilisé pour la fabrication du panier. Pour la confection elle-même, il faut choisir du bois à un niveau de croissance différent pour chaque panier. Par exemple, on n'utilise pas du bois à grain fin pour tisser un gros panier. Ce serait par contre un bon choix de bois pour les rebords, car le peu de croissance d'un arbre vous permet de le courber assez facilement sans le casser. Et plus gros est le grain, plus on peut l'utiliser pour l'anse ou les poignées. Pour l'anse du panier, il faut une courbure prononcée. En effet, elle forme un arc sur le dessus, presque à angle droit. Il faut un grain plus épais, beaucoup plus épais pour cela. À cause de cette courbure critique à ce point sur cet arbre, un grain fin ne pourrait tenir le coup. Ce bois peut être arqué de façon graduelle, mais pour une poignée, il ne résisterait pas et casserait. Et il y a aussi le bois cassant, qu'on appelle frêne noir. Le

frêne qui pousse à proximité des cèdres ou de n'importe quelle sorte de résineux deviendra surtout cassant. Il sera plus cassant que tout autre arbre. Lorsque vous allez dans la forêt afin de trouver du bois pour la confection de paniers, une fois que vous avez trouvé un endroit idéal, toute autre essence de bois aux alentours sera également bonne pour les anses et les rebords. Mais ceci ne vaut pas nécessairement pour le bois servant pour les poignées. Si vous cherchez du bois pour les rebords, vous ne pouvez pas utiliser n'importe quelle essence d'arbre. Vous devez plutôt retourner là où vous pouvez trouver du bon frêne pour la confection de paniers. C'est comme ce manche-ci; vous voyez à quel point les anneaux sont épais? L'anneau avec les couches beaucoup plus rapprochées, vous voyez ce que je veux dire? C'est ça la raison. Lorsque je confectionnais un panier, j'apportais souvent une anse ou deux, car c'est le choix de votre bois. C'était critique pour une raison, car il faut comprendre la base pour commencer. Dans ce temps-là, ils ne vendaient pas leurs paniers à un acheteur s'ils avaient été fabriqués par quelqu'un d'autre. En vieillissant, ils ont changé. Il était important de maintenir la norme qu'ils avaient établie.

Alice : Et vous respectiez leurs normes.

Fred : En fait, je les excédais. Aubrey n'était pas reconnu comme un fabricant d'anses ou de rebords, mais il était excellent dans la confec-

tion des fonds et dans le tissage. Il n'était pas ce qu'on peut appeler un fabricant d'anses ou de rebords.

Alice : Et Jim?

Fred : Jim était excellent pour les anses et les rebords. En fait, nous avons l'habitude de faire des concours, à savoir qui pourrait travailler le plus vite. On travaillait à toute vitesse en essayant de produire le plus grand nombre de paniers. Ça se passait il y a de nombreuses années. On s'assoit là, et on confectionnait trois douzaines de paniers par semaine. Avant même d'y penser, on avait rempli un camion.

Alice : Aviez-vous du bon temps avec Jim?

Fred : Oh oui! On confectionnait des paniers dans la cabane où son père avait vécu. Et mon grand-père en avait fabriqué dans mon atelier, et aussi là où Jim et Aubrey étaient installés. Moi et Aubrey avons été les derniers à confectionner des paniers ensemble.

Alice : Aubrey? Quand Jim a-t-il arrêté d'en confectionner?

Fred : Jim n'a jamais arrêté; il est mort lors d'un atelier de confection de paniers. Jim a confectionné des paniers toute sa vie. Aubrey a confectionné des paniers presque toute sa vie. Mais Aubrey n'était pas aussi habile pour la confection des anses et des rebords, et il avait besoin d'aide pour la finition.

Alice : En fait, vous aviez besoin l'un de l'autre à cette époque!

Fred : Oui, d'une certaine façon.

Jusqu'à ce que je sois assez habile pour travailler de façon autonome, ce qui fut le cas. Mais de temps en temps, on travaillait encore ensemble, surtout pour remplir de grosses commandes. Comme une commande de mille paniers; on travaillait ensemble pour y arriver. Et parfois, ce n'était que pour se tenir compagnie. Mais au fur et à mesure, je suis devenu totalement autonome. Souvent Aubrey venait me voir pour me demander s'il pouvait confectionner des paniers avec moi, et on travaillait à nouveau ensemble (pause) Aubrey était incapable de confectionner des paniers tout seul, en raison de son manque d'habileté pour les anses et les rebords.

Alice : Quand a-t-il arrêté d'en confectionner?

Fred : Aubrey a confectionné des paniers jusqu'au moment de sa mort. Tout comme Jim. Aubrey était un ouvrier sableur, un tailleur de pierres, et il fabriquait des pierres tombales. Il en a fabriqué beaucoup, mais c'était un travail saisonnier. Lorsqu'ils ne pouvaient trouver de marché pour les paniers, ils fabriquaient autre chose. Jim était menuisier de son métier; mais au début, il y a très longtemps, Jim était cordonnier, et nous en avons discuté quelque peu, de même que d'autres sujets comme les femmes, le folklore et autre. C'est avant qu'il ne joigne les forces armées, pendant son adolescence. Je ne sais pas en quelle année Jim est né, peut-être en 1922. Il avait quelques années de plus que

mon père. Mon père est né en 1925, une différence de trois ans.

Alice : Jim vous a-t-il déjà parlé de membres de sa parenté vivant à Kingsclear?

Fred : Nous avons l'habitude de nous y rendre assez souvent. J'ai rencontré la tante de Jim avant sa mort. C'est à l'époque où Noreen vivait là, et Mike et Daphne étaient encore tout petits. Ils fréquentaient encore l'école, mais ils se visitaient souvent, parce que Noreen était là. Après la mort de Noreen, ils n'y sont plus allés aussi souvent. Le bingo était une grosse attraction pour Jim, et ils allaient au bingo. En ce temps-là, l'argent canadien valait plus que l'argent américain, et c'était un incitatif pour y aller. En fait, ils s'y rendaient deux fois par semaine, et parfois trois fois.

Alice : Je suis allée voir Jim assez souvent à St. Mary's, à l'ancienne salle de la bande.

Fred : Combien de membres de votre parenté vivent là? Il ne me reste presque plus de parenté à cet endroit. Il ne reste plus vraiment de membres de la famille Tomah.

Alice : Non, pas vraiment.

Fred : Bien que Mike fasse partie de la famille Tomah, mais il porte le nom de Solomon à cause de son père. C'est le seul membre de la famille que je connaisse à cet endroit.

Alice : Mike serait également de votre âge.

Fred : Mike est plus jeune que moi, car j'ai quarante-six ans.

Alice : Je suis née en 1951, et Mike doit

avoir à peu près votre âge.
Fred : Peut-être trente-cinq ans.
Alice : Non, il est sûrement plus âgé que cela.
Fred : Je serais donc âgé de dix ans de plus que lui? Sans doute que non. Trente-cinq. Mike venait ici pour confectionner des paniers. Il est gaucher. C'est un autre aspect au sujet des outils; si vous êtes gaucher, vous ne pouvez les utiliser.
Alice : Il est bizarre que vous disiez qu'il est gaucher, car je suis également gauchère. Bien que je sois aussi droitère, car je suis ambidextre.
Fred : La sœur de Jim, Debbie, est gauchère. Je me rappelle qu'un jour nous étions à la cabane en train de confectionner des paniers, et ils les ont tissés à la façon des gauchers, on pouvait le voir. En fait, une fois le panier terminé, il n'est pas facile de voir s'il a été tissé de la main gauche. Mais pour ce qui est de la finition, c'est différent si c'est un droitier ou un gaucher. Jim et Aubrey avaient parfois de la difficulté lorsque venait le temps de finir les paniers confectionnés de la main gauche.
Alice : Quels genres d'histoires ces deux hommes vous racontaient-ils?
Fred : Des histoires? quel genre d'histoires?
Alice : Eh bien! Je ne parle pas ici du sujet des femmes. Mais vous ont-ils déjà raconté des légendes et des histoires? Vous ont-ils déjà parlé des petites personnes? J'en entends parler beaucoup.
FIN DE L'ENREGISTREMENT UN –

CÔTÉ UN
ENREGISTREMENT UN – CÔTÉ
DEUX
Fred : Non. De temps en temps, ils parlaient du *Motewolon* (personne possédant des pouvoirs). Il y avait un Indien qui disait être le septième fils d'un septième fils. Ils me racontaient toujours que d'une certaine façon, ce *Motewolon*... mais en fait un *Motewolon* n'est pas ce qu'ils essayaient de me dire.
Alice : Qu'est-ce qu'ils essayaient de vous dire?
Fred : Que le *Motewolon* est une personne que vous cherchez à éviter ou que vous voulez éviter. C'est une personne qui serait méchante, diabolique.
Alice : Comment peut-on savoir si c'est une personne diabolique?
Fred : Parce qu'un mauvais sort ou un événement quelconque se produirait si cette personne était dans les environs. Ce serait un signe précurseur, ou quelque chose comme ça. Mais en fait, un *Motewolon* est différent, et c'est exactement l'opposé de ce qu'ils essayaient de m'expliquer. Le *Motewolon* est une personne douée, une personne qui se démarque dès son enfance. Plus que tout, un *Motewolon* est un don que possède une personne. C'est une personne spéciale, comme si elle devait exercer un rôle très important dans un groupe, à titre de porteur de la bonne nouvelle, de guérisseur, de personne qui peut améliorer la situation. C'est ce que représente techniquement un

Motewolon.

Alice : Je n'ai jamais entendu parler d'un *Motewolon* de cette façon.

Fred : Oui, c'est une personne qui était considérée comme étant - du moins c'était le cas une génération ou deux avant Jim. C'est de cette façon que le terme était utilisé. Cette signification a été reconnue à partir de plusieurs sources. Nous avons effectué une recherche historique sur les dates des tribus, bien avant que l'homme blanc ne vienne s'établir ici. Et c'est ainsi qu'on a trouvé pourquoi une tribu était une tribu, un chef un chef, le concept du rôle de leadership au sein d'un groupe d'Indiens, essentiellement à l'intérieur de notre groupe, les Malécites. À quelques reprises, le *Motewolon* a été évoqué, et on aurait pu en déduire qu'il voulait dire *Sakom* [chef]. En fait, ce n'est pas un *Sakom*. Un *Motewolon* est légèrement différent. C'est cela mais plus encore. En fait, c'est la personne qui est différente.

Alice : Eh bien! Cette personne, le *Motewolon*, est puissante. Mais je croyais comprendre qu'un *Motewolon*, c'est comme un démon ou quelque chose comme vous dites qui est un signe précurseur.

Fred : Le dernier *Motewolon* dans la région aurait sans doute été Fred Tomah, qui est mort il y a longtemps. Non pas mon père, mais un autre Fred Tomah.

Alice : Comment était-il?

Fred : C'était un guérisseur, à Passamaquoddy.

Alice : Mais je pensais qu'un *Motewolon* et un guérisseur c'était différent?

Fred : Ils le sont d'une certaine façon, mais c'est le plus près que l'on puisse approcher de la définition.

Aujourd'hui un *Motewolon* est interprété comme étant le mal ou diabolique, ce genre de chose. On ne fait pas de bruit autour d'eux. Vous ne voulez pas incommoder cette personne. Mais on l'utilise encore aujourd'hui de cette façon.

Alice : Si quelqu'un fait quelque chose de mal ou de répréhensible, on l'appelle en indien un *Motewolon*.

Fred : J'ai parlé à White Pete à ce sujet il y a quelques années. Leo Tomah vivait à l'époque, vers 1970. Il me rappelle que nous étions assis à une table de bingo et que White Pete me disait : Voulez-vous voir votre grand-père lorsqu'il était petit garçon? Je lui ai demandé s'il avait des photos datant de cette époque, et il m'a répondu dans l'affirmative. Il possédait de vraies vieilles photos. Il en avait de Frank. Ce type collectionnait tout, et il ne jetait jamais rien.

Alice : Oui je sais. Je suis allée voir sa fille, Carol. Je lui ai parlé vendredi. Elle m'a dit qu'elle avait beaucoup de photos. Elle m'a donné des documents où l'on parlait de son père, ou White Pete. Mais je lui ai dit qu'un jour je reviendrais peut-être pour voir les photos. Elle m'a répondu que je pourrais les emprunter ou les faire reproduire.

Fred : Selon les Anciens, White Pete

aurait été trouvé sur le seuil de la porte d'un Indien dans son berceau. C'est pourquoi ils l'appellent White Pete.

Alice : Il n'est pas Indien?
 Fred : Non, il n'est pas Indien.
 Alice : Mais il pouvait parler indien?
 Fred : Oh oui! Voyez-vous, lorsqu'il était bébé, juste après sa naissance (pause)
 Alice : Eh bien! qui l'a élevé?
 Fred : Les Indiens, sur la réserve de Woodstock. Il avait été abandonné sur le seuil de la porte d'un Indien, et il a été élevé comme un membre de la famille.

Alice : Est-ce bien vrai? Est-ce qu'il vous l'a raconté?
 Fred : Non, c'est Leo qui me l'a dit. Je l'ai confronté à ce sujet. En fait, je suis allé chez lui. Tout d'abord, j'avais été invité chez lui après la partie de bingo, et nous examinions toutes ces photos et autres. Je lui ai donc demandé si c'était vrai qu'il avait été élevé par des Indiens ici? Il

Planche 22.5 : Photo prise chez Frank O'Neil à Houlton, Maine; de gauche à droite : Philip O'Neil, Louise O'Neil (plus tard épouse de feu Arthur Polchies de Kingsclear), Elizabeth O'Neil, Benny O'Neil, Sarah Atwin, Simon Atwin, Bear (Abique), Frank O'Neil (originaire de Kingsclear), Tom Forlis, Sappier Sappier (Abique, plus tard St. Mary's), Frank (« Wasel ») Francis (ancien chef de Tobique?), Gary Francis, Agnes (Francis) Forlis, Mary (Paul) Francis, mère de 14 enfants, M^{me} Frank W. Francis (Mary Poligiman), son père était Noel Paul, sa mère était une francophone; M^{me} Sappiermère de 11 enfants, Leo O'Neil, Peter O'Neil (Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, 74-17378)



- m'a dit que c'était vrai. Il ne connaissait pas sa mère et son père véritables. En ce qui le concerne, ce sont les personnes qui l'ont élevé qui étaient son père et sa mère.
- Alice : Qui l'a élevé?
- Fred : Je ne suis pas certain. Je pense que c'est la famille Paul. Un autre aspect de cette histoire est qu'il m'a dit qu'il ne parlait pas anglais jusqu'à ce qu'il soit âgé de trente ans. c'était dans les années 1930. C'est alors qu'il a commencé à apprendre l'anglais. C'est avant qu'ils aient l'électricité sur la réserve, il y a bien longtemps. Il avait en fait été abandonné sur le seuil de la porte et il avait été élevé comme un Indien. Et dans sa génération, il avait été accueilli comme un Indien. Il a même été chef de la réserve à cet endroit.
- Alice : Il l'était. Ou plutôt non, il n'a jamais été chef. C'est ce que m'a dit Carol, lorsque je lui parlais vendredi, qu'il n'a jamais été chef de cette réserve. On a simplement prétendu qu'il l'avait déjà été. Elle me l'a dit elle-même, qu'il n'avait jamais été chef. Je ne sais pas pourquoi ils disent cela ou pourquoi c'est écrit, mais il n'a jamais été chef à cet endroit.
- Fred : J'aurais pu jurer qu'il a été chef il y a longtemps. Mais c'était avant ma naissance. C'est aussi avant la naissance de Carol, car elle doit avoir mon âge.
- Alice : Je pense que Carol est âgée d'environ cinquante-cinq ans, ou à peu près.
- Fred : De toute façon, c'est la raison pour laquelle ils l'appellent White Pete.
- Alice : Je sais que j'étais (pause) avant de commencer ce travail...
- Karen Perley m'a demandé de trouver plus d'information au sujet de White Pete et d'Oromocto Pete. Qui est Oromocto Pete? J'ai finalement trouvé qui il était, et qui était White Pete.
- Fred : Ce Pete, était-ce un Polchies?
- Alice : Oromocto Pete?
- Fred : Oui.
- Alice : Non, je pense qu'il était (pause) oui, Polchies, quand j'y pense.
- Fred : Je suis un peu mêlé, car il y a un médecin à Woodstock du nom de Fred Clarke. Avez-vous déjà entendu parler de lui?
- Alice : Oui, j'en ai entendu parler.
- Fred : Il était dentiste, un collectionneur de pointes de flèches, entre autres. Il aimait se rendre chez les gens et chercher d'anciens articles indiens. Il a écrit un livre intitulé « Someone Before Us » (Ceux qui ont vécu avant nous). J'ai obtenu ce livre, qui m'a été donné par Leo ou quelqu'un d'autre - et je l'ai lu. On y parle au sujet du Dr Peter Polchies. Et d'après ce que j'ai pu comprendre, il s'agit de White Pete. Il parle de conversations qu'ils ont eu autour de la table. Il conversait souvent avec le Dr Peter Polchies. C'est ainsi qu'il a découvert la signification de Meductic. Car en faisant ses fouilles, il ne trouvait rien au-delà de Meductic.
- Alice : Que veut dire Meductic?

Fred : Le bout de la piste. Et selon le livre, d'après le D^r Peter Paul, le D^r Polchies l'aurait mentionné lorsqu'il était à table. Il réfléchissait à voix haute. Lors de ses fouilles, le D^r Paul n'a rien trouvé au-delà de ce point particulier. Et il se demandait pourquoi le mot Meductic? Pourquoi ne puis-je trouver rien d'autre au-delà de ce point? Et c'est là que White Pete lui dit ce que voulait dire Meductic. Il a finalement pris conscience que Meductic est le point que, apparemment dans le processus des eaux tributaires, les Indiens n'ont jamais franchi. Et c'est le carrefour que ne franchissaient jamais les Indiens il y a de cela de nombreuses années. Et pour M. Clarke, cela faisait beaucoup de sens.

Alice : Un jour, lorsque je travaillais pour l'Union des Indiens du N.-B., il y avait un dénommé Herman Saulis et sa femme. Je pense qu'elle connaît Pokiok, Meductic, et tous ces endroits le long du fleuve Saint-Jean, jusqu'ici. Elle connaît la signification de ces noms, et je dois lui parler bientôt.

Fred : White Pete aurait dû écrire tout cela. Car il parlait de la différence de la langue chez les jeunes générations, qui ont perdu une partie de la signification des mots. Il disait qu'il avait noté que la langue utilisée par les jeunes comporte des mots qui ont un sens différent. Il ne réussissait pas à comprendre ce phénomène, et ça l'importunait.

Alice : C'est comme aujourd'hui,

lorsque je parle à des gens de Princeton ou Eastport, Bangor, dans cette région, dans la réserve qui s'y trouve, je me rends compte que leurs mots sont différents. Presque la même signification que nous, mais pas tout à fait.

Fred : Même leurs jurons, il n'y a aucun moyen de dire ces mots en indien.

D'une façon oui et d'une façon non.

Alice : C'est comme cet homme de Kingsclear à qui je parlais la semaine dernière. Il m'a parlé d'une situation qui s'est produite, de cette femme qui les traitait de tous les noms, comme de houe de jardinage, soit *Lahkihikon* (dans notre langue). Finalement, la semaine dernière, j'ai appris que ça voulait dire une putain. Or, il n'y a aucun mot dans notre langue pour une putain, et une houe est une houe de jardinage. Je lui ai demandé pour le mot chienne, et il m'a répondu que c'était le mot *Sqehsomuhs* (femelle du chien) et lorsque l'on parle de chienne, les gens pensent que vous parlez d'un chien, tout simplement.

Fred : C'est comme une bourse de femme à Passamaquoddy qui est désignée par un mot, et en malécite c'est un mot différent.

Alice : Ma mère m'en a parlé, me disant que *Moneynuht* est un livre de poche, mais que (pause)

Fred : Je jouais au pinochle à Pleasant Point, où je fréquentais une jeune fille. Nous étions dans un parc, en route pour aller chez quelqu'un et le sujet a été abordé. Cette fille demandait à l'autre de lui passer cela;

- j'ai commencé à rire et je leur ai expliqué. Elles m'ont demandé si je parlais indien? J'ai dit que non, pas vraiment, mais que je pouvais comprendre certains mots.
- Alice : Oui, j'ai entendu mon père dire cela également.
- Fred : Jim et Aubrey parlaient souvent indien lorsqu'ils étaient ensemble. En ce temps-là, tout le monde confectionnait des paniers. On fabriquait tous des paniers pour les agriculteurs, et d'autres genre d'articles. En un rien de temps, Eleanor, la sœur de Jim, s'est mise à confectionner des fonds, coupant et raclant le bois, à un rythme de production élevé.
- Alice : Où est Eleanor maintenant, dans quel foyer de soins?
- Fred : Sur le chemin de Calais; il y a un foyer de soins à l'extérieur de la municipalité. Je ne l'ai pas vue depuis de nombreuses années. Je devrais aller lui rendre visite également.
- Alice : Quel âge a-t-elle?
- Fred : Je pense qu'elle a plus de soixante ans. Jim était âgé de plus de soixante-dix ans lorsqu'il est mort, et elle serait donc dans la soixantaine. Elle était bonne cuisinière, et quand ils apportaient du rat musqué, elle le faisait cuire.
- Alice : Est-ce que vous mangez du rat musqué?
- Fred : Oui, lorsque je peux en trouver.
- Alice : Moi aussi. Ma mère avait l'habitude d'en faire un ragoût ou elle le cuisait au four. C'était bon. Il y a longtemps que je n'ai pas mangé de rat musqué. Ronnie Paul, sur notre réserve, fait encore du piégeage.
- Fred : Ici, c'est réglementé; l'homme blanc a établi des lois. On ne peut faire du piégeage sans une loi du Parlement, mais on espère que tout cela sera changé dans un proche avenir. Et son mari, Fred Perley, vient de Tobique. Il (pause)
- Alice : Il faisait quoi?
- Fred : Un excellent fond de panier, car il est rapide. Il était coiffeur de son métier. Lorsqu'on avait besoin d'une coupe de cheveux, il suffisait de s'asseoir, il allait chercher ses ciseaux et il nous faisait une coupe. Ça ne coûtait rien pour une coupe de cheveux lorsque Fred était aux alentours. On ne s'inquiétait jamais pour réparer quelque chose, car Jim et Leo étaient des menuisiers.
- Alice : C'est bizarre, quand on observe les Indiens, comme lorsque j'y pense actuellement, c'est comme s'ils ne possédaient pas de métier à cette époque, ce qui n'était pas le cas. Comme lorsque vous dites que Jim était un menuisier, Aubrey un tailleur de pierre, ce n'est pas quelque chose dont on entend beaucoup parler, soit les métiers pratiqués par les Indiens. On les a toujours considérés comme simplement des Indiens. Et qu'ils pouvaient confectionner des paniers. Et c'est tout.
- Fred : Lorsque j'étais jeune, ils avaient l'habitude de fabriquer des raquettes ici. Leo et Charlie m'ont parlé de ce qu'ils pourraient m'apprendre. Pour les remplir, il faut se préparer. Mais

Jimmy m'a quand même expliqué ce qu'il faut faire, quoi utiliser et certaines similitudes avec la confection des paniers.

Alice : Les raquettes?

Fred : Oui, particulièrement pour ce qui est de la fabrication du cerceau pour la raquette. La technique est la même que pour l'anse d'un panier ou pour le rebord, car l'extérieur de l'arbre n'a jamais été perturbé. C'est ce qu'on veut éviter de faire, soit de perturber l'extérieur de l'arbre, le dernier anneau de croissance. Mais si vous le faites, il faut enlever le dernier anneau pour vous servir du suivant. Neuf fois sur dix, vous ne le ferez pas, car c'est important, et même très important pour ça. Car lorsque la raquette devient froide pendant l'hiver, si cet arbre - bien sûr, ce serait moins froid car c'est à l'extérieur. Mais si c'est vraiment froid, comme sous zéro, le bout de cette raquette va craquer et même casser si elle n'est pas confectionnée de la bonne façon. Et en ne perturbant pas l'anneau extérieur de l'arbre, la raquette ne cassera pas. En comprenez-vous la raison d'être? Les hommes modernes ont coupé du matériel, ils l'ont soumis à la vapeur et toute sortes de techniques. Ils ont procédé de la même façon que pour le rebord. Mais en procédant ainsi, la raquette gèle.

Alice : Vous parlez de la raquette?

Fred : Oui, c'est un autre objet que nous étions reconnus pour fabriquer. Nous étions connus comme des fabricants

de raquettes. Cette tribu, les Malécites [Wolastoqiyik], était en relation avec les autres. Et une autre tribu, les Micmacs (Mi'kmaq), n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur la neige et savait qu'un Malécite était passé par là, à cause du tissage. Un tissage très fin, c'était la marque des Malécites. C'était même un choix de matériel. La peau d'un orignal, soit la peau du ventre d'un jeune orignal, était ce qu'il y avait de mieux. Et il fallait également préparer des repères, comme ceux qu'on utilisait pour couper ce matériel. Il fallait le couper de la même façon. Une fois que la peau a été grattée, préparée et mesurée en fonction de sa taille, il faut l'étirer. Ils utilisaient alors des supports, comme ceci, rien d'autre que des roulettes pour étirer la peau. Il fallait l'étirer très fort d'un côté, la laisser reposer pendant un certain temps, et recommencer à l'étirer. Il fallait l'étirer, et le reste était enroulé autour de l'autre roulette. Ils avaient ces grattoirs qu'ils utilisaient. Je me souviens, lorsque j'étais tout petit; ils installaient la peau dehors, la laissaient geler, et la rentraient pour la gratter. C'était la façon la plus facile de procéder afin de la gratter jusqu'à la bonne épaisseur. Le grattoir était concave et il avait cette forme-ci, avec un manche, pour gratter. Une fois la peau bien grattée, il fallait commencer à une extrémité et continuer selon une méthode de tissage continu. Il fallait couper cette longue pièce jusqu'à ce qu'elle soit

toute terminée. J'étais capable de préparer la peau ainsi, mais je ne savais pas comment la tisser, même si j'étais habile pour le tissage. Bien que je pourrais sans doute aller en chercher une dans la cabane, ici. En fait, je vais en apporter une ici et l'étudier.

Alice : Qui a fabriqué celles qui sont dans la cabane?

Fred : Dieu seul le sait. Je vais simplement deviner, et je crois que ce panier-ci en sera un à tête de chat.

Alice : Qui a confectionné le petit panier qu'on voit un peu plus loin?

Fred : Un Micmac (*Mi'kmaq*); c'est un panier de ma sœur, et les enfants ont cassé l'anse. Je vais essayer de le réparer et d'y ajouter une anse. Mais je crois que ce sera difficile, car c'est un panier de melon. Je n'en ai jamais fabriqué moi-même.

Alice : Vous allez me trouver une copie du livre vert, de façon à ce que je puisse connaître l'arbre généalogique de votre famille?

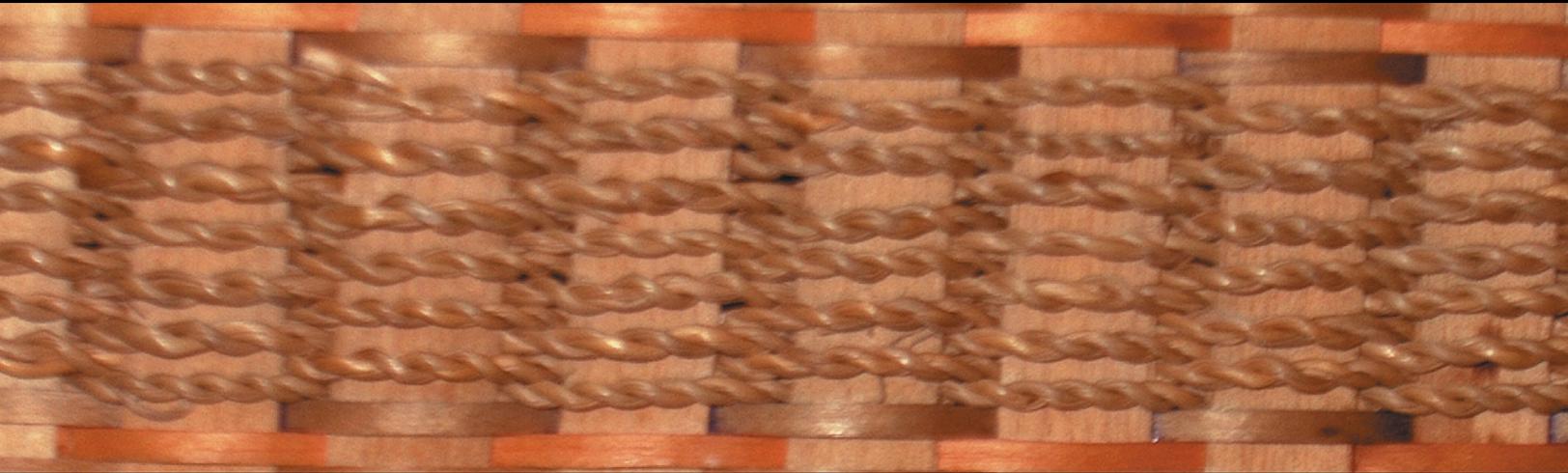
Fred : Nous avons cela quelque part, mais pas nécessairement dans le livre vert. C'est dans un rapport qu'un type

du nom de James Wherry a préparé. L'Association des Indiens d'Aroostook, il y a de cela bien longtemps; on y explique beaucoup de choses, notamment la structure d'une tribu indienne dans l'ancien temps. On y parle du conseil, et de sa raison d'être. Je trouve que c'est très intéressant, même aujourd'hui en comparaison avec le gouvernement de l'homme blanc (pause) le chef est un chef, il peut dire et faire n'importe quoi, et tous l'acceptent. Mais en fait, ce n'est pas vrai, et c'est expliqué dans le livre.

Alice : Un chef n'est qu'un membre du conseil, et c'est tout; il n'a que le titre. C'est tout comme chez nous. Vous pouvez le renverser n'importe quand vous le désirez.

Fred : Ici, le gouvernement actuel ne reconnaît pas cela. Et nous avons essayé de le faire ici, mais cela a causé toutes sortes de bisbilles, et c'est ainsi qu'il a eu gain de cause. Mais nous allons changer cela très bientôt.

[L'enregistrement s'arrête subitement]



New  Nouveau
Brunswick
C A N A D A

Archaeological Services
Heritage Branch
Culture and Sport Secretariat

Services d'archéologie
Direction du patrimoine
Secrétariat à la Culture et au Sport

